N° 396 — Tome CVI 16 Décembre 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, ARNÈDE,
EDMOND BARTHÉLEMY, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY,
HENRY DEBRAYE, VICTOR DOUSSY, GEORGES DUHAMEL, GEORGES EEKHOUD,
JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
PHILÉAS LEBESGUE, RENÉ MARTINEAU, HENRI MAZEL, MICHEL MUTERMILCH,
FRITIOF PALMÉR, FRANÇOIS PRINGAULT, RACHILDE, ARTHUR RIMBAUD,
VICTOR SEGALEN, THEODORE STANTON, A. VAN GENNEP,
PIERRE VERGELY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIII

SOMMAIRE

No 396. — 16 DÉCEMBRE 1913

A. VAN GENNEP	*La Mentalité indigène en Algérie*	673
VICTOR DOUSSY	*Poème de l'Amitié*	700
HENRY DEBRAYE	*La Méthode de composition de Stendhal*	705
VICTOR SEGALEN	*Stèles*	718
ARTHUR RIMBAUD	*Deux lettres inédites*, publiées par M. Paterne Berrichon	727
FRANÇOIS PRINGAULT	*Restif de la Bretonne communiste*	732
RENÉ MARTINEAU	*Débris romantiques*	740
PIERRE VERGELY	*Mon enfant, ma sœur* (VII-IX), roman	752

REVUE DE LA QUINZAINE

GEORGES DUHAMEL	*Les Poèmes*	779
RACHILDE	*Les Romans*	783
JEAN DE GOURMONT	*Littérature*	789
EDMOND BARTHÈLEMY	*Histoire*	794
HENRI MAZEL	*Science sociale*	802
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	807
R. DE BURY	*Les Journaux*	815
MAURICE BOISSARD	*Théâtre*	819
GUSTAVE KAHN	*Art*	822
GEORGES EEKHOUD	*Chronique de Bruxelles*	827
HENRI ALBERT	*Lettres allemandes*	831
HENRY-D. DAVRAY	*Lettres anglaises*	836
PHILÉAS LEBESGUE	*Lettres portugaises*	841
THEODORE STANTON	*Lettres américaines*	846
MICHEL MUTERMILCH	*Lettres polonaises*	852
FRITIOF PALMER	*Lettres scandinaves*	855
ARNEDE	*Variétés : Une Renaissance hindoue*	859
GUILLAUME APOLLINAIRE	*La Vie anecdotique*	862
MERCVRE	*Publications récentes*	866
—	*Echos*	869
	Tables de l'année 1913	873

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

PAYOT et CIE, PARIS

46, rue Saint-André-des-Arts, 46

Quelques jolies éditions pour les Etrennes !

PSYCHÉ, par JEAN DE LA FONTAINE,

Texte revu par P.-P. PLAN, sur l'édition originale de 1669 et orné de bois nciens. In-16, imprimé sur papier des Vosges........................ 7 fr. 50

Les rêveries du Promeneur solitaire, par J.-J. ROUSSEAU.
Aurélia, par GÉRARD DE NERVAL.
Paroles d'un croyant, par F. DE LA MENNAIS.
haque volume orné d'une façon originale.. 3 fr.
x. sur papier à la cuve avec portrait sur Chine en trois tons...................... 15 fr.
Ces 3 volumes sont les premiers d'une petite Bibliothèque Romantique.
Ces 3 volumes sont les premiers d'une **Petite Bibliothèque Romantique**, composée ar P. P. PLAN et Ch. MARTYNE.

LE DÉCAMÉRON, par JEAN BOCCACE.

(Contes choisis.) Traduction LE MAÇON (1545), rajeunie par FRANÇOIS FRANZONI et rnée des bois de l'édition vénitienne de 1510. Préface de MARIO SCHIFF. Edition du ixième centenaire, in-8° écu.. 3 fr. 50

LE VICOMTE DE LAUNAY (*Lettres choisies*) par Mme DE GIRARDIN, avec une introduction de F. ROGER-CORNAZ et des vignettes de WILL HEER. In-16.. 3 fr. 50

Histoire de la civilisation égyptienne, des origines à la conquête d'Alexandre.

Par GUSTAVE JÉQUIER, professeur d'égyptologie à l'Université de Neuchâtel, ancien ttaché à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire.
In-18 orné de 265 gravures.. 3 fr. 50

Les Alpes dans la Nature et dans l'Histoire

Par le Dr W. A. B. COOLIDGE, M. A. FELLOW du Magdalen College, Oxford, membre honoraire des clubs alpins anglais, français et italien. Edition française de EDOUARD COMBE. In-8° sur papier de luxe, orné de 16 photographies de MM. VITTORIO SELLA, A. HOLMES, V. DE CESSOLE, GUIDO REY, etc., et de 7 cartes spéciales des passages alpestres.. 7 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE MINIATURE

à 1 fr. 80 le volume (7 × 10 cm.) relié en cuir effleuré.

ALFRED DE MUSSET. *Les Nuits.* — GÉRARD DE NERVAL. *Sylvie.* — MOLIÈRE. *L'Avare.* — MARCELINE DESBORDES-VALMORE. *Elégies.* — BALZAC. *La Grenadière.* — ALFRED DE MUSSET. *Un Caprice.* — ANDRÉ CHÉNIER. *Idylles.* — LA ROCHEFOUCAULT. *Maximes.* — MARIVAUX. *Le Jeu de l'amour et du hasard.* — ALFRED DE VIGNY. *Les Destinées.* — MAURICE DE GUÉRIN *Le Centaure.* — J. JOUBERT. *Pensées.* — HENRI HEINE. *L'Intermezzo.* — NAPOLÉON. *Pensées.* — ALFRED DE VIGNY. *Laurette.* — Mme DE BEAUMONT. *La Belle et la Bête.* — ALFRED DE MUSSET. *Poésies.* — OMAR KHAYYAM. *Les Rabayat*, etc., etc.

Rappel :

NOELLE ROGER. *Apaisement*.. 3 fr. 50
M. BUTTS. *Au temps des Chevaliers*.. 3 fr. 50
PIERRE DE COUBERTIN. *Essais de psychologie sportive*........................ 3 fr. 50
Dr BROCHER. *L'Aquarium de chambre*.. 5 fr.

LA MENTALITÉ INDIGÈNE
EN ALGÉRIE[1]

—

I

C'est évident : l'Islam est une force de mort, non une force de vie. Je ne vois aucune utilité à répéter Renan et tous ceux qui depuis ont dit moins de choses que lui en plus de mots. Comme d'autres, je me suis heurté à l'obstacle musulman. Mais quand on aura bien affirmé que cet obstacle existe, il reste la question de fait : grâce à notre bêtise, ou plutôt à la bêtise qui suit toute ignorance de conditions locales définies, nous avons islamisé toute notre Afrique du Nord et nous commençons à islamiser notre Afrique Occidentale. Nous avons contribué à la formation, non d'une puissance politique, mais d'un état d'esprit que nous trouverons toujours, par définition, opposé au nôtre, par la parole et par le glaive.

Il y a dans notre Afrique du Nord huit millions de musulmans auxquels vont s'ajouter tous ceux du Maroc. Pourvu qu'au Maroc on n'islamise pas d'abord sur le papier, puis forcément en réalité, les Berbères à demi sauvages qui se moquent de l'Islam et qui n'ont encore que des croyances et des rites anté-islamiques ! Qu'en ferons-nous ? Rien ne mord sur le Musulman, ni notre logique, ni notre histoire, ni nos mathématiques, ni notre physique-chimie, ni nos sciences naturelles. C'est aux sciences naturelles que nous devons notre affranchissement intellectuel ; c'est aux sciences physico-chimiques que nous devons notre puissance sur la nature : le grand

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 384 et 388.

abîme qui nous sépare des populations indigènes de l'Afrique du Nord tient à leur mépris pour ces sciences-là. Tout ce qui est grammaire, histoire, philosophie et métaphysique même, leur est intelligible autant qu'à nous. Leur habileté manuelle vaut la nôtre. Soigner le travail, ils l'apprendront par la force des nécessités économiques les plus directes. De tout ce qui est superficiel dans nos civilisations (les machines, l'usage des moyens rapides de transport), les Indigènes algériens ont compris de suite l'avantage et appris le maniement.

Au point de vue anthropologique et technique, il n'y a d'eux à nous aucune différence. Les mêmes crânes, les mêmes indices du nez, les mêmes rapports des os courts aux os longs, etc. se retrouvent sur tout le pourtour de la Méditerranée occidentale. Nous avons en France des populations ibéro-berbères caractérisées. D'un Sarde, d'un Sicilien, d'un Portugais, d'un Espagnol à un Berbère de Tunisie, d'Algérie ou du Maroc, il n'y a variation qu'infinitésimale.

J'ai cherché dans toutes les directions possibles pour découvrir une raison à la différence mentale très réelle entre nous et eux. On ne doit pourtant pas exagérer cette différence. Chez nous aussi, il y a des degrés très marqués. Entre Henri Poincaré, ou Ampère, ou Michelet, ou Lamarck et tel paysan leur contemporain après et avec l'école primaire, il y a aussi un abîme. Si donc je compare le paysan kabyle par exemple à un Européen, c'est uniquement à un paysan auvergnat, savoyard, suisse, tyrolien, etc., donc également montagnard. Il serait injuste de ne pas tenir compte des conditions du milieu extérieur. Je comparerais de même volontiers Tlemcen, qui a 20.000 habitants, à Chambéry, ou à Arles, ou à Nevers, qui furent, comme Tlemcen, des capitales d'Etat et conservent de beaux vestiges architecturaux d'un passé glorieux avec, dans les manières des habitants, une politesse raffinée, reste d'un ancien ton de cour, alliée à une tournure d'esprit sentimentale et mélancolique, doucement ironique.

Les termes de comparaison sont ainsi équitables. Tant que vous restez sur le terrain économique, vous ne sentez pas de différence : le paysan berbère parlera de ses récoltes et de ses travaux, le bourgeois tlemcénien de son commerce et des questions de voirie municipale avec la même précision, le même bon sens, la même demi-bonne foi rusée, la même

adresse à garantir ses intérêts, fût-ce au détriment de ceux du voisin, la même acrimonie à l'égard des impôts, des passe-droits administratifs, de l'incurie gouvernementale, etc., etc., que nos paysans et bourgeois de France. De ceci, je suis certain, grâce toujours — je m'excuse d'y revenir sans cesse, mais enfin c'est mon grand argument — grâce au folklore et à l'ethnographie, qui consistent à faire parler les gens sur toutes sortes de choses afin de dégager au bon moment le renseignement typique. J'ai trouvé en Kabylie et à Tlemcen une bonhomie parfaite en affaires et pas plus de petite malhonnêteté que celle que permet la morale commerciale qui a normalement cours dans le monde entier.

Par contre, la moralité commerciale de bien des Algériens d'origine européenne se trouve au-dessous de cette normale. A les croire, il irait de soi que tous les Indigènes sont des canailles et qu'on leur fait bien de l'honneur en se contentant de les exploiter, alors qu'on ferait mieux de leur donner de la mort aux rats. La discussion de la qualité morale peut ici rester en dehors de l'exposé : entre la moralité au sens vulgaire du mot et l'intelligence au sens scientifique, il n'existe aucune commune mesure; l'une évolue dans un plan, l'autre dans un autre, et je doute que l'on puisse même parler de moralité en dehors des cas individuels. Les Français en bloc ne sont pas à un « niveau moral » qui serait supérieur ou inférieur au niveau moral des Allemands ou des Anglais en bloc; et le niveau moral de tous les Indigènes algériens ne saurait non plus être supérieur ou inférieur au niveau moral de tous les Européens.

Ceci est tellement évident, dès qu'on ne joue pas sur les mots, que je n'aurais pas signalé cet argument si, à plusieurs reprises, au café, en chemin de fer, sur le bateau, des gens, des Euroalgériens naturellement, ne me l'avaient asséné en plein visage comme un argument suprême et définitif. Mais, chaque fois que la discussion atteignit ce point, il arriva que des Euroalgériens présents, sans doute mieux au fait que moi des antécédents de l'interlocuteur, commencèrent à raconter de petites histoires sur les voies et moyens qu'on connaît en Algérie pour s'enrichir à bon compte : accaparement de terres indigènes, faillites simulées, boycottage des produits de telle propriété jusqu'à vente désespérée au dixième de la valeur,

fausses balances à peser l'alfa, vente aux Kabyles insurgés de charbon pilé au lieu de poudre, etc., etc. Et comme beaucoup de ces histoires dites avec l'accent sont amusantes, la discussion sur la moralité comparée des peuples se terminait toujours par des éclats de rire.

Mais rire, ce n'est pas une solution durable. Tant qu'il s'agit « d'intelligence commerciale », puisque c'est une expression qui a cours, l'Arabe ou le Kabyle vaut l'Européen. Parfois le Kabyle est supérieur aux deux autres. Le bureau de poste de Fort-National fait, paraît-il, pour deux millions d'affaires d'argent par an; les Kabyles rachètent peu à peu aux Européens de vastes propriétés en plein rapport; ils construisent à Fort-National, à Sétif et ailleurs des maisons modernes à plusieurs étages, qu'ils louent aux officiers et aux fonctionnaires français; il y a des colonies kabyles dans toutes les grandes villes du monde, ou presque. Que le réseau des chemins de fer s'étende, et l'on verra bientôt les Berbères des autres régions nord-africaines ne le céder en rien sous ce rapport aux Kabyles de la Grande Kabylie.

Malgré tout, quand on cause quelque temps avec ces gens-là, il y a un moment où on cesse de s'entendre. Dans les écoles primaires, les garçons sont d'une intelligence étonnamment éveillée. Puis, de l'avis de tous les observateurs sérieux, il y a un arrêt presque brusque de développement. Et tel petit garçon qui promettait beaucoup, qu'on a poussé à la Bouzaréa pour en faire un instituteur indigène, n'est plus vers 25 ans qu'une épave intellectuelle; la régression est très rapide : vers trente ans il se trouvera moins développé qu'un garçon de seize ans chez nous, étant toujours sous-entendu que je lui compare un petit paysan français.

Quand je retourne en Savoie, je rencontre des gas de mon village aujourd'hui chefs de famille, cultivateurs, vignerons, ouvriers, instituteurs, ou des amis de Chambéry de milieu bourgeois qui sont petits fonctionnaires ou commerçants. Il devrait y avoir entre eux et moi peu de points de contact intellectuel, abstraction faite de ce qui peut être plus spécialement d'intérêt local. Pourtant, malgré toute la diversité de nos occupations, nous pouvons discuter de bien des choses, nous comprendre à demi-mot sur bien des principes; et notre logique est la même. Je ne me suis pas senti dépaysé non plus dans

des campagnes de France, ou de Suisse, ou d'Allemagne, ou de Hollande en causant avec des gens auxquels nul lien sentimental ou intellectuel ne me rattachait. La langue n'y est pour rien. Les Indigènes ne manquent pas qui savent admirablement le français : entre eux et moi, ou n'importe quel Européen de moyenne bourgeoisie, les points de contact devraient être continus et définitifs. Il n'y en a pas.

A force de chercher, j'ai trouvé plusieurs raisons plausibles. Je les donne telles quelles, bien persuadé que je n'ai pas découvert toutes les raisons réelles : 1° la tournure littéraire qu'impose l'Islam ; 2° l'appel à l'autorité d'autrui, qu'impose également l'Islam ; 3° le développement précoce de la sexualité, approuvé mais non pas inventé ni ordonné par l'Islam ; j'y ajoute, mais en hésitant, une 4e raison : la compensation régressive due à la femme, car la valeur de cette raison dépend de la valeur des théories actuelles sur l'hérédité ; 5° la complexité moindre de la vie sociale.

Il n'y a pas lieu d'insister sur les deux premières raisons, car on les connaît par l'histoire de notre Moyen-Age. Le Qoran est toute sagesse, étant révélé, et, par suite, inaltérable, tout comme l'est la Bible. Toute l'éducation intellectuelle consiste donc à étudier le texte sacré et ses commentateurs ; c'est la seule occupation louable et même concevable : discuter des textes en se gardant de toute interprétation personnelle. Aussi l'esprit n'est-il pas porté, dans l'atmosphère musulmane, à l'observation des faits de la nature ni à chercher par lui-même des explications à des problèmes suggérés par cette observation ; plus inconcevable encore serait l'expérimentation. On se trouve donc en présence d'une orientation intellectuelle qui fut la nôtre, mais ne l'est plus grâce aux efforts successifs de centaines de savants répartis sur bien des générations, depuis le douzième siècle au moins.

Le recours au principe d'autorité est funeste, mais non mortel, pour le cerveau, car il ne met en marche que certaines activités cérébrales ; du moins en met-il en marche continue quelques-unes. Ce qui entraîne, au contraire, un arrêt physiologique, c'est le développement précoce de la sexualité.

On peut ici formuler cet axiome : la sexualité déréglée précoce, qui est chez nous (à cause du climat, ou de notre organisation physique, ou de notre organisation sociale et juridi-

que) un fait d'exception, et au point de vue médical un cas pathologique, constitue, en Algérie et dans beaucoup de pays, chez des races très différentes, vivant dans des climats et dans des civilisations aussi très différents, un phénomène physiologique et social normal.

Il faudrait toute une dissertation pour montrer que cet axiome est vrai pour les Tatars de l'Oural, pour les Ostiaks et Vogouls de la Sibérie, pour certaines castes de l'Inde, mais pas pour d'autres, pour les régions de la Petite Russie, chrétiennes orthodoxes, où a régné le snokhadchestwo, qui consiste à faire épouser une fille de 20 à 25 ans par un garcon de cinq à dix ans dont le père a des rapports avec sa bru jusqu'à ce que le garçon en puisse avoir aussi ; il arrive naturellement qu'ayant femme à lui le garçon use très tôt sa sexualité.

De la même manière, ce qui use les indigènes d'Algérie, c'est qu'on les marie trop jeunes, tant filles que garçons ; cela se répète de génération en génération. Les effets du système, chaque médecin vous les expliquera mieux que moi.

Passons à l'action des femmes. Elles sont mariées, parfois à partir de huit ans, à des hommes entre quatorze et soixante qui les abîment horriblement. Une proportion assez forte de jeunes mariées meurt des suites de la nuit de noces. Celles qui en réchappent sont des bêtes de somme, même en Kabylie et chez les Berbères. Ceci n'entraînerait aucun abâtardissement intellectuel, et par suite n'a pas une très grande importance : ce qui est plus grave, c'est que la femme n'est pas respectée en tant qu'épouse; on la consulte sur la conduite des affaires si elle est rusée et pratique, mais sans que cela la hausse dans l'estime de son mari, de ses frères, de ses fils, de ses parents mâles ou des hommes en général. Du fait même qu'elle est femme, elle reste à un degré inférieur, à peine au-dessus des bêtes, loin au-dessous des mâles.

Dans les sociétés générales ainsi constituées, et elles sont en majorité sur notre globe, il y a deux sociétés spéciales très séparées : la société masculine et la société féminine. Les femmes restent alors à un stade de moindre développement intellectuel et ceci peut influer sur les enfants de deux manières.

Physiquement : car si les hommes acquièrent plus de matière grise de génération en génération, par suite du progrès général, et que les femmes n'en acquièrent pas, il semble natu-

rel que par compensations accumulées le peuple en bloc reste au même niveau intellectuel. J'ai usé de correctifs ; il en faut pour plusieurs raisons. D'abord, nous ne savons pas encore si un développement déterminé du cerveau est fonction ou non de la race au sens strictement anthropologique du mot. S'il l'est, mon raisonnement ne vaut rien. Car il faut admettre alors que chaque race possède une quantité déterminée d'intelligence et que rien ne pourra rendre cette race plus intelligente qu'elle ne l'est ou ne l'a été dès sa formation, par mutation ou autrement.

Ecartée cette objection, il resterait à savoir dans quelles proportions les qualités spécifiques et les qualités acquises de chacun des conjoints se transmettent à leurs produits. Il y a quelques années, on possédait sur ce problème important des opinions qui semblaient définitives. De nouvelles expériences, mieux conduites, ont tout remis en question. Quand les biologistes y verront clair, on saura ce que l'anthropologie pourra admettre, puis l'usage que pourra faire des résultats acquis la psychologie ethnique. Je ne signale donc l'argument que pour mémoire.

La deuxième manière dont j'ai parlé est certaine. Etant donné que pendant ses premières années tout enfant mâle vit dans la société féminine, dont il ne sort que par des cérémonies particulières, il subit, au moment où son cerveau est le plus malléable, des impressions d'ordre inférieur et rétrograde. Pour les filles et les femmes, cette infériorité en fonction du milieu social dure toute la vie. Les garçons y échappent après quelques années, et d'autant mieux que l'éducation en Algérie consiste simplement à laisser faire tout ce qu'ils veulent.

Mais comme les garçons se marient très jeunes, ils retombent bientôt dans le milieu féminin. Toute la partie féminine de la famille saura bien indiquer à la jeune épousée comment on se fait obéir d'un époux amoureux. Il m'a semblé que, d'un bout à l'autre de l'Algérie, il y a entre les sexes un antagonisme terriblement féroce, où les femmes utilisent la seule arme qui leur reste. Encore ont-elles su la perfectionner, si j'en crois les quelques récits que des connaisseurs m'ont faits sur les complications épuisantes de l'amour algérien. En sorte que si, chez nous, l'amour a été un

facteur d'activité, de volonté de puissance, il n'a été et n'est encore chez les indigènes de l'Algérie qu'un facteur de dégénérescence physique et de stagnation intellectuelle.

Le fait qu'à l'intérieur de la société générale indigène dans l'Afrique du Nord il existe un double étage de développement d'après le sexe n'est pas un fait aberrant. Ceux qui portent sur la mentalité algérienne indigène un jugement fondé sur des faits d'observation locale sont trop portés à croire que ces faits observés sont spéciaux à notre Algérie, ou admettent tout au plus qu'ils sont communément musulmans. D'où la tendance à regarder ces mêmes faits comme spécifiquement conditionnés par l'Islam. Or, l'Islam, en ces matières, n'est coupable que parce qu'il a solidifié, si je puis dire, un certain état social et mental primitif, et de telle sorte qu'il empêche toute évolution ultérieure.

Ce phénomène des deux sociétés sexuelles juxtaposées se rencontre exactement sous la même forme chez tous les demi-civilisés, depuis les Australiens et les populations rurales de la Chine et de l'Indo-Chine, jusqu'aux innombrables nègres Bantous de l'Afrique méridionale et centrale, aux populations indigènes de la Sibérie, aux Lapons comme aux sauvages de l'Amérique du Sud. Partout, la partie masculine de la population participe seule aux cérémonies religieuses importantes, aux palabres de chasse, de guerre et de paix, bref au gouvernement et à la direction de la vie sociale ; et la femme, toujours impure religieusement, et exploitée sexuellement et économiquement, est maintenue à l'intérieur de cadres fixes, strictement resserrés, qui empêchent son développement.

Dans le passé, cette bipartition à base sexuelle se discerne chez les anciens Grecs, chez les Egyptiens, chez la plupart des populations de l'antiquité classique et barbare avant que le progrès, ou plutôt la complication croissante de la vie sociale, n'y eût apporté remède. Le cas le plus net, le plus connu, le plus suggestif est fourni par Rome. Tout le monde sait à quel degré de subordination la femme romaine était d'abord maintenue et comment ce ne fut que peu à peu, en qualité de mère ou d'épouse féconde, qu'elle réussit à monter quelques marches de l'échelle traditionnelle des valeurs sociales.

Dans toute l'antiquité, et de nos jours dans toute l'Asie et dans toute l'Afrique, la femme est normalement considérée

comme un bipède bon pour donner du plaisir au mâle, pour lui fabriquer des produits de préférence mâles aussi et de bonne qualité, et pour exécuter une certaine part du travail matériel nécessaire à la subsistance quotidienne, non pas toujours la part la plus pénible, car chez beaucoup de populations, et surtout s'il persiste un esclavage plus ou moins déguisé, il y a une division sexuelle assez équitable des occupations économiques.

Il existe d'excellents ouvrages sur ces questions, de Crawley (1), de Westermarck (2), de Niebuhr (3), de Vierkandt (4), de Hahn (5), et de bien d'autres ethnographes. Je n'exagère en aucun sens. D'ailleurs, il y a eu dans l'histoire des civilisations des exceptions considérables à ce schéma, notamment celle des populations germaniques, où l'équivalence entre les sexes semble avoir toujours été la pierre angulaire de l'édifice social. C'est certainement aux populations germaniques, et sous ce nom il convient d'englober les Celtes et les Slaves primitifs, que nous autres Européens devons notre développement particulier. Leur conception sexuelle s'est imposée aux populations, qui primitivement n'étaient ni celtiques ni germaniques, de l'Europe centrale et s'est opposée victorieusement aux conceptions orientales, dont la romaine était une atténuation.

L'Islam a rencontré en s'étendant aux VII-XI[e] siècles toute une série de populations au stade social qui comporte la subordination absolue, aux points de vue religieux, politique, économique et physique, de la femme ; il a pétrifié cette forme d'organisation là où il l'a trouvée établie et l'a, d'autre part, imposée à des populations qui, pour des raisons diverses, l'avaient rejetée, ou qui l'ignoraient, telles les populations berbères. Chez celles-ci on a pu voir, même depuis l'occupation française, la situation sociale de la femme s'abaisser de plus en plus, curieux phénomène de régression dont nous sommes partiellement responsables par notre islamisation bureaucratique. Si cela continue d'ici quelques années même le symbole de l'ancienne indépendance de la femme, la liberté

(1) Crawley, *The Mystic Rose, a study of primitive marriage*, Londres, 1902.
(2) E. Westermarck, *The Origin and development of the moral ideas*, Londres, Macmillan, 2 vol. 8, 1905.
(3) Niebuhr, *Slavery as an industrial system*, La Haye 2[e] éd., 1910.
(4) Vierkandt, *Die Stetigkeit im Kulturwandel*, Leipzig, 1908.
(5) Eduard Hahn, *Die Entstehung der wirtschaftlichen Arbeit*, Stuttgart, 1908, et *Die Entstehung der Pflugkultur*, Stuttgart, 1900.

de sortir le visage découvert, aura disparu des villages berbères. J'ai entendu un Français d'Europe dire à un Kabyle : « Tu es donc mauvais musulman que ta femme se promène le visage découvert aux yeux d'un Roumi? » Le Kabyle hésita un peu, réfléchit, saisit la logique de l'argument, dit quelque chose à sa femme, ôta son burnous et lui voila le visage. Cet homme-là aura acheté un voile pour sa femme à la première occasion; ainsi s'est diffusé dans ce village et aux environs, par répétition de l'argument, le vieux symbole d'esclavage dont les Berbères n'avaient jamais voulu.

La subordination absolue de la femme est le grand élément de différenciation entre les Indigènes et nous ; j'en ai indiqué l'extension universelle et ses effets physiologiques et intellectuels possibles. Par là, je ne refuse pas aux femmes des demi-civilisés de l'intelligence native. J'ai dit ailleurs (1) que l'on doit distinguer avec soin entre l'intelligence, comme production cérébrale directe, et le contenu de l'intelligence, c'est-à-dire la somme des connaissances que le cerveau est capable d'accumuler.

La confusion de ces deux termes, si fréquente même chez nous, même dans des milieux pédagogiques ou scientifiques, règne étonnamment en Algérie. A chaque instant vous la rencontrez qui vicie les propos courants et les jugements soi-disant réfléchis que les Euroalgériens portent sur les Indigènes.

On reprochera volontiers à tel instituteur kabyle d'origine de moins savoir de choses que son collègue français ; ou bien au contraire on regardera comme très intelligent et plein d'avenir intellectuel tel jeune Indigène qui parle bien plusieurs langues, sait par cœur son histoire, sa grammaire, chinoiseries comprises, et a passé tous ses examens avec force très bien. La mémoire réceptive et l'intelligence proprement dite ou faculté de concevoir des rapports sont ainsi identifiées, alors qu'elles sont en réalité indépendantes l'une de l'autre.

La valeur dite « intellectuelle » des indigènes consiste-t-elle en mémoire ou en intelligence? J'ai posé des questions à ce sujet sans obtenir de réponses dont je puisse tirer parti, pour cette bonne raison que les informateurs auxquels j'ai eu affaire, instituteurs, professeurs ou non, ont toujours confondu

(1) Y a-t-il progrès de la civilisation, dans *Religions, Mœurs et Légendes*, vol. II, pp. 186 et suiv.

ces deux activités cérébrales et n'ont même pas semblé comprendre la portée de ma question discriminative. C'est un sujet d'enquête que je livre donc à d'autres. Ce qui suit n'est qu'une impression. Quand on vous dit qu'à partir d'un certain âge il y a chez les indigènes, tout comme chez les Nègres, les Hindous, les Chinois ruraux, etc., bref la plupart des populations du globe, un arrêt de développement intellectuel, on entend, je crois, parler plutôt de la mémoire réceptive. C'est-à-dire qu'à partir d'un certain moment le jeune homme ne peut plus rien apprendre. Car si, à partir de ce moment, il perdait l'intelligence proprement dite, c'est qu'il serait ce qu'on appelle gaga. Et cela n'est pas, puisque un sujet ainsi « pétrifié » continue à conduire ses affaires et peut même atteindre une situation sociale relativement considérable. Seulement, à partir d'un certain moment il a cessé d'apprendre, d'emmagasiner des connaissances nouvelles. Et comme le cerveau est un organe qu'on doit exercer continuellement, autant qu'on exerce des muscles, il y a peu à peu atrophie cérébrale.

Ceci conduit presque à l'explication profonde cherchée. Il est entendu que la vie sexuelle trop précoce, excitée par le climat et facilitée par l'oisiveté qu'assure à l'homme la subordination économique de la femme, ralentit l'activité intellectuelle globale ; il est entendu aussi que l'Islam, par son aspect uniquement littéraire et son recours au principe d'autorité, impose l'incuriosité à l'égard des phénomènes naturels et en général à l'égard de tous les phénomènes biologiques et sociaux.

« Le monde est ainsi parce qu'il doit être ainsi ; il est inutile de chercher à savoir pourquoi il est ainsi, et s'il pourrait être autrement ; tout ce qui est autrement est mauvais et disparaîtra ; car la norme de perfection est celle qu'a établie Allah ; il ne saurait y en avoir d'autre qui subsiste à côté de la sienne, sinon pour en prouver l'excellence par un contraste temporaire. » Cette chaîne de jugements fondés sur l'a priori islamique est indestructible.

Sans doute, mais jusqu'à un certain point seulement. Comme je disais un jour que la difficulté croissante de vivre ferait bien sortir tous ces gens de leur dédain à notre égard, on me répondit qu'ils se laisseraient plutôt mourir de faim. C'était

l'an dernier, à Alger. Quelle ne fut pas ma surprise de constater ensuite chez les Kabyles tout autre chose que de l'apathie, de la résignation, du mépris pour ce que notre civilisation peut leur apporter d'armes dans la lutte pour vivre, au sens le plus matériel du mot. Depuis, j'ai appris que l'Islam se déchire comme une étoffe pourrie sur les quais d'Alger : les dockers, les charbonniers, les chauffeurs, à quelque race indigène qu'ils appartiennent, laissent là leur Islam pour acquérir la mentalité directement et uniquement prolétarienne, celle des prolétaires d'Europe, et ils font cause commune avec leurs collègues européens sur la base de la lutte uniquement économique. S'il y avait de grandes usines en Algérie, l'Islam y disparaîtrait bientôt tout comme le catholicisme d'antan a disparu très vite chez nous sous le choc de la grande industrie. Nous assistons en Algérie à des phénomènes qu'on a pu observer en France à partir du XVIII[e] siècle et jusque vers le troisième quart du XIX[e].

Dire que les gens se laisseront mourir de faim est une plaisanterie. Les vieux oui, tous ceux qui sont inaptes à des conditions nouvelles. Qu'ils meurent un peu plus tôt ou un peu plus tard, l'évolution économique et sociale universelle s'en moque absolument. Contre les grandes nécessités internationales il n'y a pas de remède ; tout au plus peut-on adoucir localement les agonies par humanité — et gouvernementalement par intérêt, afin d'éviter de trop graves soubresauts sociaux.

Les changements qui vont atteindre l'Algérie n'agiront que sur les jeunes générations, et nous verrons alors apparaître cette même incompréhension d'une génération à l'autre qui tant agita la France vers le milieu du dernier siècle. Avec une complexité croissante de la vie sociale, avec la nécessité pour l'homme d'étendre ses relations et son savoir rien que pour assurer sa vie matérielle et celle des siens, toute organisation qui comporte une existence de réclusion familiale se désagrège. J'en connais déjà quelques cas à Alger, à Tlemcen même. Plus l'homme aura de difficultés à vaincre hors de chez lui, plus la femme aura de responsabilité et par suite d'autonomie au dedans, dans son ménage.

En Algérie cela change vite, bien plus vite que chez nous, même pour les Indigènes. Il ne s'agit pas de considérer ici le

détail, mais de bien voir les grandes tendances générales et inéluctables. Plus la vie sociale est complexe, plus chaque individu est obligé d'acquérir des connaissances plus complexes aussi et plus étendues, et plus approfondies. Celui qui alors ne sait diriger ni son corps ni son esprit est condamné à mort. Seul survit celui qui sait se faire du travail une habitude. Les Indigènes n'ont pas encore l'habitude du travail.

On dit qu'ils *n'aiment* pas travailler. Et nous donc ? Le seul mythe véridique de la Bible, c'est celui qui fait du travail une malédiction divine. L'activité modérée, oui, voilà une nécessité physiologique ; il n'y a pas un peuple, pas un individu au monde, d'hier ou d'aujourd'hui, qui n'admette cette loi naturelle de l'activité modérée et ne s'y soumette avec joie. Mais le travail, c'est-à-dire l'activité imposée du dehors et dépassant les forces normales, cela est antinaturel. Nous autres Européens, qui par grâce spéciale avons eu dès l'aurore des temps, dès l'époque préhistorique, dès les peintures des cavernes et les civilisations magdalénienne et solutréenne, un esprit ingénieux, nous avons su nous persuader que la meilleure activité, c'est le surmenage ; et de cette manière, par un bovarysme bienfaisant, nous nous sommes crus et voulus « travailleurs ». Ainsi avons-nous conquis le monde et triplé la qualité de notre valeur sociale.

Physiologiquement, notre corps a acquis des facultés d'adaptation de plus en plus variées ; et nous arrivons maintenant à produire sans peine une quantité de travail utile en un temps donné dont même nos grands-pères eussent été incapables.

C'est le fait, et c'est la loi. Toute population, tout individu qui ne possède pas, ou n'arrive pas à posséder très rapidement cette faculté d'adaptation au surmenage progressif est condamné à mort. Que cette mort soit acceptée, ou repoussée, ou niée, ou recherchée avec délices, que cette disparition dans le Nirvana des peuples et des races apparaisse comme un bien suprême, il n'importe.

Sur quoi a porté, depuis des siècles, notre effort le plus considérable? Sur les arts et les lettres d'abord. Mais ceci est une production que nous sommes seuls en mesure d'apprécier; elle n'est pas d'exportation possible, j'entends la production même; car les produits, comme de juste, s'exportent même en Amérique. Importer des produits dans un pays cela

ne suffit pas pour en rendre les habitants capables de produire ces mêmes produits quand l'envie leur en prend. C'est l'importation des techniques qui compte, et le don personnel d'appliquer ces techniques aux besoins locaux.

Parallèlement, notre effort maximum a porté sur l'étude de la nature et de ses lois, de sorte que, connaissant les lois de la nature, nous sommes devenus ses maîtres. Spéculative d'abord, cette étude est vite devenue pratique ; ou plutôt pratique et théorie ont progressé simultanément. C'est avec une hâte fiévreuse que nous avons élaboré notre biologie, notre physique, notre chimie ; et si nous sommes des civilisés, c'est à ces sciences que nous le devons. Car elles nous ont si bien simplifié l'obtention des moyens de vivre qu'il nous est resté de plus en plus de temps pour nous livrer aux recherches purement spéculatives et pour tenter ensuite de trouver à celles-ci une application elle aussi pratique : histoire, psychologie, ethnographie, géographie. Quant aux mathématiques, on sait leur rôle dans la constitution de la physique et des sciences de l'ingénieur moderne. Avant que vous trouviez des Indigènes capables de hautes recherches mathématiques, physico-chimiques ou biologiques ! avant même que vous ayez des Indigènes botanistes, géologues ou préhistoriens ! ou, enfin, capables d'écrire avec notre méthode historique l'histoire de leurs propres tribus ! C'est que notre attitude en face des faits, cette attitude qui nous a été enseignée comme juste et bonne par des générations successives de chercheurs et de savants, est fondamentalement différente de l'attitude, en face des faits, des autres peuples. De là notre puissance.

Que de peuples disparus, que de civilisations mortes déjà sur notre globe, et toutes parce qu'il leur a manqué ce qui fait notre sauvegarde : la domination des forces naturelles. Les peuples qui ne contribueront pas par eux-mêmes à accroître la richesse générale en ces domaines scientifiques ne pourront qu'être des esclaves, puisque toujours d'autres inventeront de nouveaux moyens de domination, alors qu'eux-mêmes devront acheter cher ce dont déjà les autres ne voudront plus. On vend des Mausers aux Riffains ! La belle affaire ! N'avons-nous pas la mitrailleuse automobile, les ballons dirigeables et les aéroplanes de guerre, sans compter la mélinite et d'autres explosifs, de quoi les réduire en poussière, eux, leurs

villages et leurs montagnes? Quand nous leur vendrons, à eux ou aux Chinois, nos mitrailleuses, c'est que nous posséderons des moyens de destruction tels que les mitrailleuses ne seront plus pour nous que des joujoux.

Détruire? Mais ne parlais-je pas de civiliser? Eh! parbleu, c'est la même chose! On ne détruit pas ceux qui se civilisent avec vous et comme vous. Notre civilisation, à nous, est la meilleure, déjà parce qu'elle est à nous, et que c'est nous qui l'avons faite. Et puis, d'un point de vue absolu, elle est la meilleure par nos arts, nos sciences, notre littérature, notre philosophie, notre logique et la délicatesse différenciée de notre sensibilité, bref, par notre productivité plus grande et plus diverse dans toutes les directions imaginables. Quiconque s'oppose au développement en Europe et à l'extension hors d'Europe de notre civilisation matérielle et de notre culture intellectuelle disparaîtra. Comme ethnographe, je le regrette; comme homme, je le déplore; mais je n'y puis rien, ni par la parole ni par l'acte.

Mais ce que nous pouvons tous, c'est aider à ce que la disparition des civilisations périmées se fasse avec le moins possible de déperdition. Certain général français, ayant cerné toute une harka marocaine et pouvant massacrer ces deux mille hommes en quelques secondes, fit cesser le feu en disant: « Laissez-les aller; ce sont nos clients de demain. » Pour interessée qu'elle soit, avec peut-être sous-jacent un sentiment d'humanité qu'un général aurait eu mauvaise grâce à avouer directement à ses officiers, cette attitude est la bonne. Non que je prétende que toutes les autres populations ne doivent valoir à nos yeux que comme des clients économiques. Mais, par clients, on peut entendre aussi des clients intellectuels. Faire profiter de notre culture intellectuelle, qui nous a coûté très cher en argent et en hommes, les autres hommes, leur apporter ce présent, c'est faire ce qui se doit.

Sans doute disparaîtrons-nous à notre tour; sans doute d'autres civilisations se construiront-elles; mais ce ne sera que sur les matériaux que nous avons débités, puis procurés tout taillés à l'humanité future. Ce qui importe, c'est que les peuples qui nous feront disparaître nous soient supérieurs intellectuellement.

Nous ne risquons d'ailleurs pas d'être balayés par des Bar-

bares. Le sens historique tombe ici à faux. Les Romains étaient encerclés de populations inconnues : nous connaissons maintenant la terre entière et nul imprévu ne pourra nous surprendre. Les Romains avaient des routes : nous avons des chemins de fer et le reste. Vraiment, on ne voit pas quels Barbares pourraient en masse envahir l'Europe. Ceux qui viendront un jour peut-être envahir l'Europe ne seront pas des Barbares, mais des civilisés plus civilisés que nous, c'est-à-dire plus intelligents et plus instruits que nous. Car toute civilisation matérielle est conditionnée par la culture intellectuelle et par suite n'en peut être que le véhicule, mais non la cause ni la justification. . . .

Nous avons partiellement civilisé l'Algérie au point de vue matériel ; nous n'y avons presque rien fait au point de vue intellectuel, qui est le plus important. C'est au développement de l'instruction publique, à l'étude scientifique du pays et de ses Indigènes qu'il faut consacrer le meilleur de nos forces et, avant tout, il faut y étendre systématiquement l'enseignement des sciences naturelles et physico-chimiques. Ce ne sont pas des armes pour notre expulsion que nous donnerons aux Indigènes, mais des moyens pratiques pour leur faire comprendre qui nous sommes, ce que nous valons et quelle est notre force réelle. Après quoi, les Indigènes n'auront plus aucune velléité de nous jeter à la mer pour retourner à leur vie close et végétative. Développer leurs besoins matériels et intellectuels, leur imposer strictement tout ce qui dépasse leur entendement actuel en fait d'hygiène et d'égalité des sexes, et surtout se dire que ce n'est ni par la douceur, ni par les chatteries, ni par la petite politique de clocher qu'on détruira le péril indigène.

Ou alors, si vraiment on ne veut rien faire pour les entraîner dans notre tourbillon, qu'on les affame avec méthode et qu'on les fasse mourir rapidement, comme on pique un vieux carcan tombé d'épuisement sur la voie publique. Nous autres sommes sur la grand'route ; notre élan est tel que rien ne l'arrêtera, et que tout ce qui ne voudra pas se joindre à notre course endiablée sera renversé, piétiné, écrasé.

Qu'il s'agisse là des effets d'une nécessité mondiale et de forces dont la puissance effective et potentielle est incommensurable, les Indigènes d'Algérie et d'ailleurs le comprennent

confusément. Mais de ce que nous étendons notre culture intellectuelle avec à gauche de nous une mitrailleuse et dans la main droite une matraque, cela ne signifie pas que cette posture soit notre idéal. Nous y sommes obligés, parce que la plupart des groupements humains tendent à la destruction des éléments de notre civilisation matérielle et des bases de notre pensée libre. De sorte que, pour vivre, nous devons avant tout empêcher que d'autres, c'est-à-dire les huit dixièmes de l'humanité actuelle, ne nous fassent mourir.

Je ne joue pas sur les mots. Beaucoup sont morts, dans notre Europe et ailleurs, pour avoir pensé par-dessus la mentalité médiocre des ambiances. Si, de nos jours, il y a déjà tellement d'individus sur terre, et dans quelques pays tellement de groupes plus ou moins cohérents qui peuvent et savent penser librement, que le danger qu'ils courent d'être submergés sous la barbarie offensive diminue de plus en plus, il reste cependant assez de pays et de peuples où la barbarie domine tout pour que notre premier devoir de Central-Européens soit de les tenir continûment en respect. L'Afrique du Nord, où la logique normale est celle du septième siècle de notre ère, du premier siècle de l'Hégire, fut trop souvent un triste champ d'expériences. Comment admettre que notre culture y subisse à son tour le sort de celles qui la précédèrent, et que de gaîté de cœur nous la laissions submerger par la barbarie essentielle, comme le furent les cultures et les civilisations punique, gréco-romaine et byzantine, auxquelles nous devons notre formation, et dont nous avons à conserver avec orgueil l'héritage séculaire !

II

Il continue, depuis la Révolution, à être de bon ton, dans divers milieux, de se moquer de ce qu'on appelle en raillant « Nos Grands Principes », et non pas seulement du principe de liberté, du principe d'égalité et du principe de fraternité, mais bien de tout l'ensemble, très complexe, d'idées et de sentiments que cette trinité verbale sous-entend.

Même dans l'esprit de ses auteurs inconnus et multiples — car une telle formule ne peut s'établir qu'à la suite d'une sorte de consentement unanime de contemporains à peu près orientés dans le même sens, sinon nul ne la comprendrait et par suite elle ne se répandrait pas — la formule n'a jamais eu une

signification absolue, mais seulement une signification relative.

C'est un procédé de mauvaise guerre, une argumentation trop commode, qui consiste à faire dire à celui que l'on attaque autre chose que ce qu'il a dit en réalité : c'est pour cela que je m'étonne du succès de la « moquerie ». Je m'étonne et je m'indigne. Car il y va de bien autre chose que d'un exercice littéraire, soit pour ceux qui ironisent, soit pour ceux auxquels on dénie le droit d'utiliser à leur tour les Grands Principes, tels les Jeunes-Egyptiens, les Jeunes-Syriens, les Jeunes-Turcs et autres groupements *Jeunes*.

Mais qu'entend-on par *Jeunes?* Chez nous, dans les milieux littéraires et artistiques, nous avons vu le terme appliqué successivement au cours du dix-neuvième siècle à tous les groupements, quel que fût leur nombre, qui s'opposaient à des *Aînés* quelconques. De sorte que les Jeunes d'une période se sont trouvés quinze ans après ni vieux ni jeunes, mais triomphants, et quinze après encore, tombés à leur tour au rang, non des vieux, soyons polis, mais des Aînés, et ainsi transformés, juste distribution des rôles, en têtes à massacre. J'ai été aussi dans les Jeunes vers la fin du Symbolisme ; je suis encore dans les Jeunes parce que je fais de la propagande pour l'ethnographie contre l'opposition des archéologues et que je conseille l'étude du présent de préférence à celle du passé; dans quinze ans je serai relégué parmi les Aînés, encore une fois je n'ose dire les Vieux, parce qu'à ce moment d'autres auront trouvé des points de vue et des méthodes qui, pour s'établir, devront s'opposer à ce qu'auront édifié les générations précédentes.

La *génération :* tel est ici le terme important. Il y a trois à cinq générations par siècle à peu près, selon la science, ou l'ordre d'activité que l'on envisage, et non pas selon l'âge moyen de la paternité ou l'âge moyen de la mortalité. Un homme de trente ans peut fort bien, selon que son esprit est plus ou moins mûr, selon que sa richesse en connaissances scientifiques est plus ou moins considérable, selon que son habileté technique est plus ou moins originale, appartenir à une génération dont des hommes de quarante-cinq ans forment le noyau principal. De même, un artiste ou un écrivain de soixante ans, s'il possède cette chance rare que sa matière cérébrale se soit reformée à mesure qu'il l'usait, ou qu'il ait à

un moment donné su utiliser une portion encore neuve de son cerveau, peut compter comme appartenant à la génération des hommes de trente-cinq ans. Chacun peut trouver dans son expérience quotidienne des cas très nets où l'individu est catégorisé non d'après son âge réel, mais d'après l'âge des méthodes et des techniques qu'il applique.

Mais ces faits particuliers n'infirment pas la définition normale, qui est que les termes de Vieux ou d'Aîné et de Jeune répondent à un âge déterminé et que la vie humaine se divise à peu près ainsi : de quinze à trente-cinq, de trente-cinq à cinquante, de cinquante à la mort ; ce sont là les trois stades, à peu près, j'y insiste, et avec toutes les variations individuelles possibles, de la vie humaine qui répondent : 1° au travail soit génial et d'intuition, soit préparatoire ; 2° au travail de maturité et au développement approfondi ; 3° au travail en surface et en extension, avec ralentissement progressif de la qualité d'invention ou de conception de rapports jusque-là inaperçus. Chez nous, dans notre civilisation si complexe et par suite de notre productivité cérébrale accélérée, le mot Jeune est d'un usage continu. A peine une génération a-t-elle donné son maximum de rendement dans une direction ou une autre que la suivante arrive avec un programme vague d'abord, qui peu à peu se précise et qui, dès qu'il s'est imposé à l'attention publique ou à celle des spécialistes, prend à la génération antérieure l'épithète dont elle était si fière. De sorte que, successivement, toujours de nouveaux Jeunes tuent les Jeunes vieillis et usés.

Cette analyse rapide d'une notion qui joue chez nous un très grand rôle, puisqu'elle s'applique justement à l'élément progressif des civilisations, était nécessaire pour spécifier que le sens du mot Jeune est tout autre lorsqu'il s'applique à certaines parties des populations non-européennes ; à celles que j'ai énumérées on peut ajouter encore les Jeunes-Chinois et les Jeunes-Japonais, et bien d'autres semblables. Dans certains cas, l'antagonisme d'une génération moins âgée vis-à-vis d'une génération plus âgée se distingue assez, mais pas au point qu'on puisse prendre cette norme d'âge, au sens matériel et numéral du mot, comme un critérium fondamental. Dans ce cas, et dès que nous sortons de l'Europe Centrale, *Jeune* se rapporte à une orientation générale déterminée, à

celle précisément qui se fonde sur nos « Grands Principes ».

Est-il bien nécessaire d'expliquer tout au long comment cette orientation, considérée comme nouvelle dans ces pays pourtant dits « neufs », s'exprime politiquement, socialement religieusement? Je ne le crois pas, attendu que chaque lecteur des quotidiens bien informés en politique étrangère voit passer sous ses yeux, au jour le jour, soit l'une soit l'autre, soit plusieurs à la fois des tendances « jeunes », et apprend presque au moment de leur mise en acte la forme de répercussion sociale générale que chacune de ces tendances revêt dans les divers pays. Les termes de *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité* sont extrêmement commodes par ceci que chacun y peut mettre ce qu'il veut, sous cette restriction qu'ils répondent à une orientation spéciale, laquelle s'oppose à une autre orientation, tout aussi précise, qui pourrait prendre comme termes dénominatifs : *Arbitraire*, *Hiérarchie*, *Particularisme*.

Ces termes-ci impliquent, aussi, bien des nuances pratiques. Les sociétés où ils s'expriment avec toute la netteté et avec toute l'ampleur possibles existent bel et bien, même actuellement. Ainsi certaines sociétés nègres de l'Afrique centrale sont uniquement fondées sur eux : l'arbitraire du chef est presque illimité, tous les individus sont hiérarchisés coûte que coûte et vaille que vaille dans des systèmes rigides de parenté, de classes d'âge et de société secrète, et chaque groupement se considère comme constituant les seuls « Hommes », tous les autres étant inférieurs, ennemis et par nature exploitables. Cette organisation sociale a régné au Soudan; on la trouve avec quelques atténuations locales au Maroc; elle caractérisa le régime hamidien, et l'on peut dire que presque toute l'humanité, dès l'aurore des temps préhistoriques jusque vers le milieu du Moyen Age de l'Europe Centrale, n'a pas connu d'autres principes, et n'a pas été gouvernée autrement que d'après l'Arbitraire, la Hiérarchie et le Particularisme, ce que j'appellerai en bloc le système *pharaonique*.

De ces trois termes, celui de Particularisme est peut-être le plus intéressant pour nous, parce qu'il nous touche de plus près. On sait à quel degré les sociétés grecques étaient particularistes, puis combien le particularisme a subsisté avec force en France, en Grande-Bretagne, en Allemagne, bref dans tous les pays civilisés jusqu'aux débuts du dix-neuvième siècle. La

notion a comme de juste varié de contenu au cours des siècles; elle a été, selon les races, les époques et les pays, strictement locale, ou encore dialectale, ou plutôt politique que religieuse; car le particularisme répond à la tendance interne de tout groupement viable, qui est de résister à l'absorption par les groupements voisins. En ce sens, elle est légitime et nécessaire. Peu à peu, il s'est élargi au point que dans notre Europe Centrale, le particularisme ne s'applique plus qu'à la nation, laquelle ne se fonde ni sur une unité linguistique, ni sur une unité anthropologique ou ethnique, mais seulement sur l'unité de gouvernement.

Un premier pas vers la destruction des particularismes trop étroits avait été fait par l'établissement du christianisme ; il eut à lutter contre des particularismes internes qui s'exprimèrent par les hérésies et les sectes; mais il a su toujours rester en définitive vainqueur. Dans l'Europe Centrale actuelle, le particularisme en tant que formule a très rapidement été réduit à la portion congrue. Pourquoi ? Parce qu'on lui a opposé le principe de Fraternité, lequel est une simple déduction scientifique, qui fut assez puissante pour créer une orientation sentimentale nouvelle.

La genèse de cette formule est en somme bien plus ancienne qu'il ne paraît d'abord. Elle se rattache directement à la notion de l'Empire romain; de là elle a pris la nuance chrétienne, puis Rousseau l'a laïcisée, ce qu'il n'a pu faire qu'en se fondant sur la connaissance de plus en plus étendue que le dix-huitième siècle a acquise de la terre entière et de ses habitants. Brièvement présentée, l'évolution aurait été : d'abord politique, la notion d'Humanité est ensuite devenue religieuse, puis, grâce à l'ethnographie, elle est devenue et reste scientifique.

Le conteuu affectif ou sentimental de cette notion a également varié au cours des siècles, mais toujours avec la force d'une justification secondaire. A lui seul, ce sentiment qui fait qu'un homme se sent frère d'un autre homme, quels que soient sa couleur, son âge, sa langue, sa nationalité, sa richesse, etc., est trop contrebalancé dans la vie courante par l'égoïsme nécessaire. Dès que l'égoïsme n'a pas à entrer en jeu, dès qu'il n'y a pas sensation ou notion de péril pour l'un ou l'autre d'être absorbé ou exploité, le sentiment purement humain

prend toute son ampleur. Je ne porte pas de jugements éthiques ; je n'ai pas à décider si, selon une morale supérieure aux nécessités vitales de l'individu ou du peuple, l'égoïsme vaut mieux, ou non, que le sentiment de confraternité et d'humanité générale. Je constate seulement que, d'un bout à l'autre de l'histoire et de l'ethnographie, dans le passé comme dans le présent, l'égoïsme est essentiel, tandis que l'humanisme est surajouté. Mais dès qu'il l'est, en quelque pays et chez quelque peuple que ce soit, il acquiert aussitôt la valeur d'une force sentimentale, logique et sociale, avec laquelle on se voit obligé de compter.

L'égoïsme en tant que force de conservation particulariste n'a pas besoin d'être enseigné par la propagande ; au lieu que, pour faire accepter l'orientation humanitaire ou fraternitaire, il faut tout un défrichement préalable et un défoncement des terrains. On trouve d'abord cette orientation excellente pour le voisin et on n'en veut pas pour soi-même ; ou si on en veut bien, c'est en théorie seulement, et sous condition muette qu'on ne l'appliquera dans la pratique que s'il n'y a pas de danger pour soi. Les individus et les peuples croient d'abord instinctivement que cette orientation est un danger possible, ou n'est qu'un luxe qu'on peut se permettre quand on n'a pas mieux à faire, par exemple quand il n'y a pas de voisin à piller.

La même constatation vaut pour les deux autres formules sentimentales : la Liberté et l'Egalité. Mais bien vite les trois formules ne répondent plus à des sentiments factices et momentanés. Je ne vois pas d'utilité à prendre un ton de réunion publique et à affirmer en termes grandiloquents que sous notre orientation théorique se cachent des réalités. Aucun de nous, et aucune nation de l'Europe Centrale, n'agit normalement et dans les moindres incidents de la vie quotidienne conformément aux Grands Principes ; notre politique coloniale, comme toute politique coloniale, est, par définition, M. Régismanset et M. Harmand l'ont dit et répété : antilibertaire, antiégalitaire et antifraternitaire, ou devrait l'être comme le serait, selon ces auteurs, la politique coloniale anglaise et allemande.

Et pourtant, ce qui distingue l'orientation générale du dix-neuvième siècle, c'est que les trois termes y ont exercé une action formidable. Ce jeune vingtième siècle montre, non pas

une atténuation, mais au contraire une extension proprement mondiale d'une triple attitude sentimentale et intellectuelle dont on croyait la mort prochaine. Ce que dans certains milieux on appelle le « virus révolutionnaire » ou « rousseauiste » ou « démocratique « ou « humanitaire » ou même « républicain » ou encore « sectaire » — ce virus s'est inoculé spontanément aux Turcs, aux Syriens, aux Russes, aux Chinois, aux Japonais, aux Nègres, qui ensuite l'ont répandu dans leur patrie. Le terme de « Jeunes » s'applique spécialement à tous ceux d'entre ces exotiques qui veulent dans leur pays opposer la Liberté, l'Egalité et la Fraternité à l'Arbitraire, à la Hiérarchie et au Particularisme, la série rousseauiste à la série *pharaonique*, si je puis dire.

L'une de ces séries appartient à une certaine forme d'absolu, l'autre série à une autre ; la seule chose qui m'intéresse en tant que théoricien et en tant qu'individu soumis comme quiconque au jeu des forces antagonistes, c'est de quelle manière l'opposition de ces deux systèmes absolus se résout à chaque expérience dans la pratique. C'est simple et très naturel : elle se résout à tout moment de l'histoire, non par une victoire définitive de l'un ou de l'autre des deux absolus, mais par une courbe ondulée de compromis plus ou moins stables ou transitoires, de manière que les oscillations de part et d'autre du centre de gravité augmentent ou diminuent d'amplitude, mais que ni l'arrêt à l'un des pôles, ni l'arrêt au point mort ne soit plus jamais atteint.

Dans notre Europe Centrale, les oscillations se trouvent actuellement limitées à un champ assez restreint ; mais aussi les mouvements de va-et-vient sont-ils plus rapides. En Orient, au contraire, le pendule ne s'écartait jusqu'ici que peu du pôle pharaonique, et n'était poussé vers le pôle dit révolutionnaire que rarement, et grâce à des individus isolés. Depuis quelques années, voici que ces individus ont créé tout un mouvement sentimental et pratique, de sorte que les chemins parcourus par le pendule ont été de plus en plus longs. Ces mouvements de va-et-vient n'ont pas encore atteint en Turquie, en Egypte, en Perse, la régularité des nôtres. Mais il suffit qu'ils aient acquis maintenant une certaine amplitude pour qu'on les doive considérer comme l'expression de forces réelles, et ressenties consciemment comme telles. Il

ne s'agit pas de savoir si ces forces répondent à des idées vraies en soi ; mais bien de constater si ces idées ont pris une valeur de forces, bref, comme dans le christianisme ou l'islam, si le bovarysme rousseauiste transforme ou non les mentalités individuelles et collectives.

A l'analyse, chacune des deux conceptions globales opposées se résout en un certain nombre de termes qui eux aussi s'opposent et dont l'une des séries avait été systématisée presque dès les débuts de l'humanité, alors que la seconde ne l'a été que peu à peu au dix-huitième siècle, puis formulée vaguement par Rousseau, et enfin appliquée plus ou moins intégralement au cours du dix-neuvième siècle, et de telle sorte que cette deuxième série a constitué progressivement une atmophère où nous vivons, tout comme nous vivons dans l'atmosphère positiviste, sans même nous en douter.

Je ne puis énumérer ici tous les termes de la double série ; car ce serait écrire ni plus ni moins qu'un traité de la civilisation universelle. En voici quelques-uns :

amour de la nature;	dédain de la nature ;
étude de la nature ;	ignorance de la nature ;
respect de l'individu ;	mépris de l'individu ;
coopération ;	exploitation ;
notion d'humanité spécifique;	notion de clan ;
équivalence des êtres ;	hiérarchisation des êtres ;
équivalence des civilisations et des cultures, après étude;	subordination des civilisations et des cultures, par mépris et ignorance ;
effort vers une compréhension réciproque ;	a priori d'exclusivisme injurieux ;
indifférence religieuse ;	intolérance active.

Et ainsi de suite, pour peut-être cent ou cent cinquante éléments de la vie psychique, économique, politique, juridique, artistique, etc.

Que si maintenant on examine de près l'une quelconque des civilisations et cultures existantes, on y trouve juxtaposés la plupart de ces termes contradictoires. Cette juxtaposition se discerne même en chacun de nous, et, selon tel ou tel acte à accomplir, ce seront les termes de l'une des séries ou ceux de l'autre qui émergeront davantage en tant que motifs d'action, qu'idées-forces ou que sentiments-forces. Dans les théories de

M. Gustave Le Bon se marque une prédominance de la série anti-rousseauiste; dans les théories de ce qu'on appelle les idéologues, la prédominance des termes de la série antipharaonique.

Et moi-même, quand je me heurte contre l'attitude à notre égard des Indigènes de l'Algérie, puis que je cherche quelle peut ou doit être notre attitude d'Européens centraux vis-à-vis de ces Indigènes, je me vois et me sens le jouet d'oscillations internes entre la double série des contradictoires.

Dans la vie courante, il est impossible de se conduire absolument et sans défaillance aucune conformément soit au principe pharaonique, soit au principe rousseauiste. Aucun de nous, Européens du vingtième siècle, ne peut supprimer en lui l'action des quatre générations précédentes, à moins de s'amputer de telle sorte qu'il en devienne une non-valeur sociale. Mais il ne lui est pas possible davantage de supprimer l'apport en lui des siècles antérieurs. C'est la banalité même, que toute vie est un compromis de tendances opposées.

Seulement, au point de vue colonial, il ne s'agit pas tant de théories que d'applications pratiques immédiates; et l'on comprend fort bien que, dans le détail, notre politique coloniale semble, à qui n'en voit pas les causes, un tissu d'incohérences. Consolons-nous : toute l'histoire de l'humanité est un tissu d'incohérences, et de ratages, et de recommencements, et de demi-succès ; et cependant les grandes lignes de l'évolution depuis cinquante mille ans sont en somme simples et nettement discernables.

En Algérie, en Tunisie, en Egypte, en Turquie et dans tout l'Orient et l'Extrême-Orient, le principe pharaonique a seul régné jusqu'à il y a vingt ans environ ; et à partir de ce moment, notre nouvelle conception européenne de l'homme et de la société a commencé de s'y répandre parmi les élites. Le premier fait, c'est qu'il faudra plusieurs dizaines d'années pour que cette conception nouvelle se répande dans les peuples. Tant qu'elle n'y contrebalance pas la conception pharaonique, nous serons dans un état de moindre défense, puisque ce que nous pensons apparaît comme faiblesses. C'est pourquoi, dans notre conduite globale, nous serons obligés de nous conduire vis-à-vis des Arabes et autres populations indigènes d'après leur conception, et non d'après la nôtre. Et nous devons préparer

des compromis temporaires de la même façon que le christianisme a d'abord admis et élaboré des compromis temporaires et locaux avec les religions païennes existantes, quitte, au cours des ans, à modifier progressivement le contenu théorique et sentimental de rites extérieurement immuables.

L'entrée dans le grand courant de notre culture central-européenne ne s'obtient pas par la construction de chemins de fer, le port de notre costume ou l'imitation de nos manières de saluer, de manger, ni même par la monogamie, ou le régime parlementaire, mais seulement par une « conversion », par un retournement interne. Nous vivons aujourd'hui de certaines tendances intellectuelles et sentimentales : ce sont elles qui nous singularisent parmi les peuples, et il n'y a pas moyen de les considérer comme un luxe ou comme un phénomène secondaire, ou surajouté, ou transitoire; car ces tendances conditionnent précisément notre vie sociale et individuelle tout entière, notre activité intégrale. J'ose prétendre que sans Rousseau et ce qu'il a incarné, nous n'aurions pas eu de chemins de fer.

Quand donc on se trouve en présence d'individus ou de collectivités à conception pharaonique, il faut agir d'abord avec eux conformément à cette conception, qui est la leur et qu'ils comprennent. Dès que la preuve de notre force matérielle et brutale leur a été donnée, dès qu'ils ont vu que cette force ne nous sert pas à détruire ou à exploiter sans mesure, mais à construire et à mettre en valeur, ils conçoivent qu'en nous réside une autre force encore, dont ils ne peuvent même pas délimiter les possibilités ni la raison d'être. Je n'ignore pas que les trois quarts des Européens eux-mêmes ignorent en quoi elle consiste et sur quelles bases intérieures elle se fonde. Aussi ces ignorants sont-ils ceux qui, dès que le sort les a mis en contact avec des Arabes et autres Indigènes, se hâtent de jeter par-dessus bord tous les termes de la série rousseauiste, pour n'appliquer que ceux de la série pharaonique. C'est la mentalité de tant de nos colons et de tant d'exploiteurs des populations extra-européennes. Les plus intelligents savent trouver dans l'Histoire des motifs suffisants de justification personnelle. Mais par là même ils se sont extraits volontairement de la culture proprement européenne-centrale ; ils en profitent à tort et ne contribuent ni à son maintien, ni à son progrès ultérieur.

C'est d'après ceux-là que les Indigènes tendent à juger tous les autres Européens. Et il leur est facile alors, quand ils ont étudié chez nous, de parler de la faillite des Grands Principes. Beaucoup d'Européens aussi en parlent volontiers, en exhumant les termes de la série pharaonique. On veut éviter les arguments personnels ; mais enfin, combien y en a-t-il parmi ceux qui crient tant contre les Grands Principes qui, nés il y a trois cents ans, auraient, de par leur naissance, et la fortune infime de leur famille, mené une existence de demi-esclavage ! Pour moi, je ne ferai pas le fier : j'aurais été un pêcheur ou un paysan misérable, qui aurait maudit la Nature parce que méchante, tout en vivant à peu près heureux par inconscience de brute.

Tout de même, les Grands Principes représentent, non pas seulement des mots, mais, pour tous les hommes sans exception, quelque chose de réel et de tangible : la possibilité relative pour chacun de vivre sa vie intégralement — relative, dis-je, parce que les forces de la nature pèsent encore trop puissantes, et aussi, hélas ! les forces pharaoniques.

A. VAN GENNEP.

POÈME DE L'AMITIÉ

—

I. — DÉPART

Le piano vibrait encore de Schumann...
Tout l'octobre des pins dont la dune frissonne
Passait, en brumes d'or, sur nos âmes d'automne;
Et l'heure nous baignait d'ombre pieusement.

Nous étions seuls. Ta main, sur les touches muettes,
Reposait, longue et blanche et tremblante d'avoir
Etreint trop d'harmonie et de beauté, ce soir,
Où ton départ pesait à nos fronts de poètes.

Le salon familier se taisait; mais un deuil
Flottait sur les portraits assombris dans la glace,
Et moi je te disais : reste; voici ta place :
Le bonheur est assis aux marches de ton seuil.

Ne porte pas plus loin ta haute inquiétude
D'agir, d'être l'apôtre au bâton sûr, celui
Qui va vers la détresse errante dans la nuit
Avec les mots d'amour des huit Béatitudes.

Mon ami, sois d'abord cet obscur ouvrier
Qui, courbé sur le champ de son père, s'attache
Evangéliquement au devoir de la tâche,
Sans tenter pour son front un illustre laurier.

Dresser comme un drapeau devant tous son exemple,
Les gestes et les yeux éblouis d'infini,
Semer du ciel à pleins sillons que Dieu bénit :
Pourquoi tendre les mains vers un rêve plus ample?

Ainsi, mène tes jours au rythme des saisons,
Aime les pins comme autrefois et notre église,
Fais-le bien simplement : qu'à ta gloire suffise
Le laurier qui verdoie autour de ta maison.

Dans l'allée et le parc, écoute te poursuivre
Le persistant écho de nos gaîtés d'enfant...
Ta jeunesse partout sourit... Tu te défends ?
Mourir sous le vieux toit, ami, c'est encor vivre.

Tu m'avais entraîné dans ta chambre, en pleurant,
Puis, tous deux inclinés sous le même silence,
Nous entendions nos cœurs battre avec violence.
T'en souvient-il? Et tu partis malgré le vent...

Un office sonnait. Oh! les cloches natales
Dont ta fenêtre ouverte au soir aimait l'appel!
Et tu ne compris pas les cloches de ton ciel
Parmi l'effeuillaison des roses automnales.

Tu t'en allas, malgré nos larmes, sans pitié,
Vers l'attrait des chemins inconnus que tu foules;
Mais tu dois être seul dans le désert des foules!
Je songe à ton exil : songe à notre amitié.

Ici, la pluie attriste un peu le paysage.
Je vois l'étang blanchir, entre les pins, là-bas.
La méditation rend graves tous mes pas,
Et pour moi ta maison n'a plus son bon visage.

L'automne, en se posant sur ces vers que j'écris,
Les a dorés, comme les arbres, feuille à feuille;
Ta mère en leur douceur à présent se recueille :
Que leur douceur te soit fraternelle à Paris.

. . . .

Je ne reviendrai pas, ces longs soirs de décembre
Sous la lampe de cuivre et ta main dans ma main,
Relire jusqu'aux pleurs Rodenbach ou Guérin,
Et nos beaux souvenirs auront froid dans ta chambre.

II. — L'ABSENCE

Des mois après des mois!.. Tu n'es pas revenu.
Malgré les mots, ton cœur ne s'est pas souvenu
De ma peine, devant une trop large table.
Ah! les serments écrits en lettres sur le sable!
Même ceux-là que font, au départ, deux amis.
Vainement, tout l'été, depuis des jours, j'ai mis,
Pour animer ma chambre à leur vivante extase,
Des roses de ton parc à fleurir dans un vase;
Vainement j'ai rouvert les poètes aimés :
Les bouquets sont flétris et les livres fermés...
Mais les mêmes signets, à la page choisie,
Montrent la source fraîche encor de poésie
Dont je ne puis, hélas! écouter dans mon cœur
Les sanglots trop pareils à ceux de ma douleur...

Je ne sens plus, battant de l'aile, l'Harmonie
Eventer mes yeux las des lourdes insomnies,
Et les rythmes éclos dont mon souci rêvait
Ne guettent plus tous mes réveils à mon chevet.
Car j'aimais le labeur des veilles, épuisées
Au jeu crucifiant et haut de la pensée,
Quand l'exaltation, mère des cris puissants,
Fermente, comme un moût d'automne, dans le sang
Et bouillonne à grands coups de fièvre vers la tempe
Lorsqu'on est seul avec, pour compagne, une lampe
En face de la nuit ouverte et devant Dieu.
Et ma prière était un chant harmonieux.
Je te disais mes vers où se courbent nos dunes,
Où bourdonnent des vols dorés d'abeilles brunes,
Plus lumineux d'avoir baigné dans plus de ciel
Et plus riches d'avoir butiné tant de miel
Parmi les pins en fleurs de la lande marine.
Et souvent tu prenais mes vers sur la poitrine
Et tu serrais du même geste ton pays.
Tu souriais et cela seul m'enorgueillit,

Sachant trop le néant sonore de la gloire
Ou la fragilité du laurier, pour y croire...
J'ai fui ma solitude et mon deuil cet été.
Mon âme est pauvre ainsi qu'un seuil inhabité,
Et sa tristesse, au creux des mots emprisonnée,
Pleure le brisement de nos deux destinées.
Les jours baissent, je ne sais plus que m'affliger.
L'art est vain, je me trouve à moi-même étranger.
Pourtant notre Passé fraternel ressuscite,
Mêlé de toutes parts aux aspects de nos sites :
Un peu de nous marque les lieux où nous passons,
Comme une laine prise aux griffes des buissons
Atteste les brebis errantes sur les landes....
Nos souvenirs d'enfants sont les blanches offrandes
Des nostalgiques jours dont nous portons le deuil,
Lorsque, morte la flamme et dissipé l'orgueil,
Graves de n'être plus écouteurs de chimères,
Nous nous sentons vieillir aux rides de nos mères.
Des souvenirs j'ai fait la pieuse moisson :
L'antique dune encore ondoie aux horizons,
Et voici les juillets éblouis des vacances
Où nous nous emplissions de sublimes cadences,
Voix des pins, bruit des flots aux houles d'azur vert,
Sur la splendeur de la lumière et de la mer.
A présent, sur la lande et mon cœur, c'est l'automne.
Le crépuscule hésite au loin ; une heure sonne
Qui blesse d'un écho le ciel anémié.
Demain, le Nord verra la fuite des ramiers
Fouettant l'azur avec les avirons des ailes,
Voyageant sur le large en longues caravelles
Et déroulant leur vol sur l'horizon épars...
Déclin des jours, déclin de sa vie, ô départs !
Tout ce deuil se propage en rond sur ma mémoire
Sensible comme une eau qu'une ombre à peine moire,
Ou que ride le poids des libellules d'or...
Exil, exil d'amis ! Mais si j'espère encor,

Malgré le mal que fait au cœur le vent d'automne,
J'habiterai bien seul ma peine monotone.

Au jardin où les fruits sont tombés tour à tour
Les rosiers, pour mourir, attendent ton retour.

VICTOR DOUSSY.

LA MÉTHODE DE COMPOSITION DE STENDHAL

—

A PROPOS D'UNE ÉBAUCHE DE ROMAN INÉDIT : UNE POSITION SOCIALE

Stendhal ne se sentit romancier que très tard. Il se crut d'abord poète, mais il se borna heureusement à l'illusion ; il fut ensuite auteur dramatique ; et si la discipline qu'il s'était imposée pour essayer d'égaler Molière ne put même lui inspirer une pièce en un acte, elle lui acquit du moins cette habitude de l'observation psychologique et cette science du cœur humain qui font ses romans si puissants et si originaux.

C'est en 1827, à 44 ans, qu'Henri Beyle publia son premier roman, *Armance*. Il a trouvé sa voie, il réitère ; c'est *le Rouge et le Noir*, paru en 1830. Après ce chef-d'œuvre, plus rien jusqu'en 1839, que paraît *la Chartreuse de Parme*. Non que Stendhal soit resté inactif pendant ces neuf ans : il apprend son métier de consul, il voyage (les *Mémoires d'un touriste*, publiés en 1838, en sont le résultat), enfin il travaille des romans qu'il n'achève pas. Le plus célèbre est *Lucien Leuwen*, écrit en 1834 et 1835, dont Jean de Mitty a fait paraître en 1894 une édition ou, pour être plus exact, une adaptation.

Deux ans avant de commencer *Lucien Leuwen*, en 1832, Stendhal songeait à un autre roman, qu'il a malheureusement laissé à l'état d'ébauche. Stryienski, lequel effleura beaucoup de manuscrits stendhaliens, publia des fragments du plan et quelques lignes du début, et puis s'en tint là. Peut-être était-il de l'avis de l'excellent Romain Colomb : « Ces 74 pages sont monotones et n'offrent pas un intérêt suffisant pour pouvoir être publiées. »

Voyons si mes lecteurs seront du même avis.

L'auteur débute par l'étude du caractère de ses principaux personnages : Mme la duchesse de Vaussay, femme de l'ambassadeur de France à Rome, et M. Roisard, secrétaire d'am-

bassade. Cela lui évite, dit-il, « de commencer ce livre par la diable de description à la Walter Scott ».

Mme la duchesse de Vaussay avait plus de trente ans... Blonde, un être passionné. Elle était emportée par un tempérament de feu à se livrer avec fureur à toutes les jouissances, mais elle avait toujours eu la plus haute idée du *devoir*, même elle n'en avait pas une idée raisonnable; mais elle s'était fait une idée superstitieuse, une idée dont le fond n'avait jamais été examiné et dont sa facilité d'être émue s'était emparée.

Elle n'avait jamais consenti par projet à prendre un amant, et quatre fois elle avait été prise par d'habiles manœuvriers.

Elle avait eu, disait-on, plusieurs amants, et je le croirais sans peine : son âme avait de la vie et du mouvement. Mais toujours elle avait été enlevée par les manœuvres habiles de quelque homme habitué à avoir des femmes, ou par la passion aveugle de quelque âme vivement touchée. Jamais elle n'avait aimé la première, jamais elle n'avait voulu se donner. Mais, pleine de remords de sa faute, elle croyait pouvoir l'effacer et conjurer le remords par un dévouement parfait à l'homme qui était devenu son maître. Dans sa bonne foi, elle se croyait encore liée par un devoir impérieux, quand son esprit ne pouvait lui cacher que l'homme à qui elle gardait tout son cœur déjà en attaquait un autre.

Elle avait à ce sujet les remords les plus réels et à la fois les plus ridicules. Depuis deux ans, au grand soulagement de sa conscience, à la grande augmentation de son bonheur, à ce qu'elle croyait, elle était parvenue à vivre sans amant...

Au moment où notre histoire commence, Mme de Vaussay était arrivée à cette époque de la vie où l'on n'enlève plus les femmes. Les fats, grands enleveurs de leur métier, les trouvent trop âgées pour faire triomphe et décoration, et tant de grandeurs entourait Mme la duchesse de Vaussay, ambassadrice de France, que les âmes tendres et neuves eussent été effrayées.

Du reste, Mme de Vaussay menait complètement son mari dans les grandes affaires. Lui, homme aimable, mettait son plaisir et sa gloire à tirer le meilleur parti de la position dans laquelle il se trouvait.

Voici maintenant Roisard, portrait idéalisé de Stendhal à 44 ans, devenu secrétaire à l'ambassade de France à Rome, et non consul à Civitâ-Vecchia.

Du caractère en apparence le plus changeant, un mot quelquefois l'attendrissait jusqu'aux larmes. D'autres fois, ironique, dur par

crainte d'être attendri et de se mépriser ensuite comme faible.

Pour accomplir les réformes, le sang (en théorie) ne lui eût rien coûté. C'était un homme assez grand, de plus de quarante ans, ses traits étaient grands, point beaux, mais extrêmement mobiles. Ses yeux exprimaient les moindres nuances de ses émotions, et c'est ce qui mettait son orgueil au désespoir. Lorsqu'il craignait ce malheur, il était brillant, amusant, rempli des saillies les plus imprévues, il électrisait ses auditeurs et rendait le bâillement impossible dans la salle où il se trouvait ; dans ces moments, il inspirait les aversions les plus vives ou des transports d'admiration. « Il est impossible de se montrer plus brillant et homme d'esprit », disaient ses admirateurs. Mais la vivacité et l'imprévu de ses saillies effrayaient les gens médiocres et lui valaient bien des ennemis. Lorsqu'il n'avait pas d'émotion, il était sans esprit, il n'avait pas de mémoire, ou dédaignait de l'appeler à son secours. Sa parole alors était aussi discrète que l'expression de sa physionomie l'était peu. Son orgueil aurait été au désespoir de laisser deviner ses sentiments. Un mot touchant, une expression juste du malheur entendue dans la rue, surprise en passant près d'une boutique d'artisan, l'attendrissait jusqu'aux larmes. Mais s'il y avait la moindre pompe (*sostenutezza*), la moindre possibilité d'affectation dans l'expression d'une douleur, quelque légitime qu'en fût le motif, il n'y avait plus que l'ironie la plus piquante dans les regards et dans les mots de Roisard. Jamais rien de sérieux, jamais rien de pompeux, de triste même dans sa conversation. Il ne parlait jamais de ce qui seul avait droit à son intérêt : un sentiment vrai, ou l'héroïsme se sacrifiant pour la Patrie, comme Grangeneuve.

Dès l'âge de seize ans, cet être ainsi fait avait été placé dans la sphère d'action de Napoléon, il l'avait suivi à Moscou et ailleurs. Pendant qu'il courait les champs, mangeant son bien à la suite du grand homme, son père se ruinait. Ruiné lui-même personnellement en 1814 par la chute de Napoléon, il avait voyagé et vécu en philosophe. A la Révolution de 1830, Roisard, qui avait vingt ans de service, était entré dans la carrière des écritures officielles, dans le but unique d'arriver à une pension de retraite, pour laquelle il fallait trente ans de service.

Il arrivait à Rome sans ambition, uniquement pour passer dix années sans trop d'ennui, et ensuite retourner achever sa vie, à Paris ou ailleurs, dans une situation un peu supérieure à la pauvreté.

Roisard se présente à l'ambassadeur, son chef. Incontinent le duc de Vaussay l'engage à assister au bal que la duchesse, sa femme, offre le soir même à la haute société romaine.

Dès ses premiers pas, Roisard est porté par sa nature ironique à se « moquer des mystères dont lui et ses collègues sont

les premiers prêtres ». Il arrive difficilement à se contenir.

Malgré ces réflexions sages, la rencontre de deux ou trois ambassadeurs ou grands seigneurs romains presque bossus et qui, garnis de leurs crachats, portaient leurs habits brodés comme s'ils avaient peur de les froisser, qui dans la foule empêchèrent quelque temps Roisard d'avancer, augmenta tellement son envie de rire qu'il était sur le point d'éclater quand il perça enfin jusqu'à la personne de l'ambassadeur. Il le trouva si convenable, si poli, l'œil si spirituel, et toute la tournure si bien d'accord avec ce que l'imagination nous présente comme devant être l'idéal d'un grand seigneur, que d'autres idées remplacèrent l'envie de se moquer chez Roisard. Le duc de Vaussay lui inspirait à peu près le sentiment qu'on trouve devant une belle statue. Il voyait l'Apollon du Belvédère de la société du XIXe siècle.

Cet homme aimable, et qui avait l'air si supérieur à tous les habits brodés qui l'entouraient, et même au rôle qu'il consentait à jouer, le présenta à Mme de Vaussay avec quelques mots simples et cependant flatteurs pour Roisard.

Celui-ci fut étonné en se trouvant sous le regard des plus beaux yeux qu'il eût vus de sa vie. Ce qui le frappa le plus, pendant le peu de mots qu'il dit et qu'on lui répondit, c'est un air de bonté singulière et même quelque chose de gai ; ou plutôt, on voyait que Mme de Vaussay avait été gaie autrefois. Roisard eut le temps de faire une seconde remarque : Mme de Vaussay n'avait nullement l'air éblouie de la fête magnifique qui l'environnait et sur laquelle elle régnait. « Elle cache bien cette sensation ridicule », se dit le nouveau secrétaire d'ambassade. Peut-être ses beaux yeux bleu foncé étaient-ils seuls la cause de cette remarque favorable.

Roisard prend contact avec ses collègues, avec leur entourage. Il remarque particulièrement le jeune cardinal Della Gherardesca, 37 ans, « le septième de la dernière promotion», et il le soupçonne fort de faire la cour à la duchesse de Vaussay.

Un mois après, Roisard avait la plus étrange réputation à Rome. Il croyait à bien peu de choses, il abhorrait tout contact avec le vulgaire, il était strictement honnête homme, la galanterie exceptée, et le bruit public n'en était pas moins qu'il prétendait fonder une nouvelle religion. Il avait essayé de plaire à ces belles Romaines qui l'avaient frappé d'une admiration voisine du respect au bal de l'ambassade, dont nous avons parlé. Mais aujourd'hui, ce n'est pas une petite affaire que de plaire à une dame romaine. Ennuyé des ennuyeux qui les entourent, Roisard s'était découragé à moitié che-

min de cette longue entreprise. Plein des idées que donnent les romans français, Roisard n'avait point saisi la cause de son manque de succès.

« Je commence à vieillir, j'ai tort de ne pas m'en apercevoir. » Et, en vertu de ce beau raisonnement, pendant deux mois il ne parla presque pas aux femmes. Aucune tête peut-être n'avait moins de raison que celle-là.

Cependant, Roisard continue son manège, et une princesse qu'il désoblige répand le bruit qu'il prétend fonder une religion.

Chaque année, Rome voit arriver trois ou quatre pauvres diables qui, mécontents de la place que la société leur assigne et qui est toute des dernières, essaient d'imiter saint Paul et de *se créer une position*. Pour cela, il ne s'agit que de bâtir une religion. Alors, ils seront les chefs de quelque chose et auront ce plaisir si vif : se voir nommé dans le journal. Leur génie s'élève en général jusqu'à inventer un costume...

Quand les plaisanteries de ses collègues avertirent Roisard de sa nouvelle dignité, il n'était plus temps de lui porter remède, il en était investi... Il fut fort occupé de ce ridicule pendant deux jours, et puis s'y accoutuma.

Cela ne l'empêche d'ailleurs pas de s'ennuyer, si bien que par désœuvrement il observe le manège de la duchesse et du cardinal Della Gherardesca. Enfin, la duchesse s'occupe de lui. On cause, et les antiquités de Rome font les frais de la conversation. Les causeries se multiplient, et l'imaginatif Roisard se figure que c'est un moyen de la duchesse pour donner de la jalousie au cardinal. Il ne sera pas dupe.

Le lendemain, Roisard attendit la soirée avec impatience. Depuis Paris, il n'avait pas rencontré ce sentiment. « Que faut-il penser de cette femme? se disait-il pendant la journée. Et d'abord, quelle est son histoire? Deux traits marquants : son mari a dû l'enlever du couvent, elle adorait le cœur de Jésus, et le duc eut besoin d'une année de soins pour le lui faire oublier un instant. Second trait : c'est elle qui l'a fait ambassadeur. Rien, au delà, de sûr. Le public a beau dire : elle peut avoir appartenu à trois ou quatre amants, mais c'est une âme profondément religieuse. On l'aura enlevée, elle ne se sera pas donnée. Si le Misanthrope de Molière hait les hommes, c'est pour les avoir trop aimés; c'est peut-être par le même mécanisme que Mme de Vaussay n'est pas dévote comme à Paris, quand on l'est. La haine fait la base des autres dévotions, ici c'est l'amour. Il y aura

des puérilités dans sa dévotion, il n'y aura pas de scélératesse. C'est quelque chose. »

Cependant, les conversations entre la duchesse et Roisard continuent. Presque chaque soir on parle des fins dernières de l'homme.

Un jour enfin, la duchesse offre un déjeuner à la jeunesse dans les bois de Rocca di Papa, à deux heures de Rome. Et, dans la solitude de la forêt, Mme de Vaussay confie à Roisard le tourment de son âme : sa peur de la mort, sa peur de l'enfer, car la seconde de ses trois filles n'est pas de son mari.

Le secrétaire d'ambassade cherche à calmer la duchesse, et cependant ne peut s'empêcher de l'admirer.

A cet instant, les grands yeux bleu foncé de la duchesse étaient admirables, ses cheveux très blonds s'étaient un peu dérangés, sa robe divinement bien faite tombait presque de ses épaules. Ses yeux, ordinairement si doux, étaient extrêmement ouverts. Roisard les trouvait remplis à la fois d'audace et de terreur. On eût dit qu'ils regardaient en face un péril immense.

« Voilà la beauté sublime, se dit Roisard. Je ne l'ai jamais vue d'aussi près et aussi nettement. »

Roisard se demande avec anxiété si la duchesse est sincère ou si elle se joue de lui. Et personne, dans son entourage, ne peut lui donner de renseignements précis.

Un carbonaro à peu près fou tira Roisard d'embarras. Il avait retrouvé à Rome le prince Savelli, qu'il avait connu vingt ans auparavant, pendant la retraite de Moscou ; c'était alors un brillant garde d'honneur, séide de Napoléon ; c'était aujourd'hui un prince ruiné, le temps et les espérances déçues en avaient fait un fougueux ennemi de la France, à laquelle il ne pardonnait pas de ne pas faire la guerre pour faire cadeau à l'Italie de la liberté.

On renoue les relations, et le prince confie à Roisard qu'il est le chef de la police carbonaro. Notre héros en profite pour l'interroger habilement sur le cardinal Della Gherardesca. Le portrait esquissé par Savelli est à citer : c'est un caustique et spirituel exposé des intrigues de la cour papale vers 1830, que Stendhal connaissait si bien.

Le but du cardinal, qui n'a que 37 ans, comme vous savez, est avant tout de passer pour absolument pur d'ambition ; il est au contraire possédé de ce ver rongeur au point d'en devenir malade. Sa

promotion à trente-sept ans l'a rendu fou ; il se dit : « Je puis espérer d'assister à cinq conclaves. Je suis Romain, fort riche. Jamais homme eut-il une plus belle perspective? » Ce qui est admirable pour lui, c'est que le rôle le plus sûr et le plus avantageux pour lequel il s'est déterminé après de longues réflexions se trouve en même temps être agréable.

Ce n'est pas à vous que je dois apprendre qu'il y a ici trois factions : les *administratifs*, qui se contentent du pouvoir actuel (cette faction réunit tous les pressés de jouir); les *zelanti*, ce sont les Polignac imbéciles, sans force et d'ailleurs sans rien; les *doctrinaires*, qui, ici comme chez vous, présentent au pouvoir un *mezzotermine* qui est, il est vrai, une sorte de compromis avec les idées réformatrices. Mais promettez toujours, disent les doctrinaires, et ensuite chargez-vous d'exécuter vos promesses. Vous verrez qu'elles ne sont pas gênantes pour vous.

Tout ce qui est jeune, tout ce qui a du talent, s'est jeté dans ce troisième parti, dont le cardinal Chima est le chef; et, par un rare bonheur, ce cardinal Chima se croit le père du cardinal Della Gherardesca.

Vous savez qu'au dernier conclave la France a donné son opposition au cardinal Chima. Gherardesca est détaché auprès de l'ambassadeur de France pour être maître des secrets de cet ambassadeur au premier conclave et détourner, s'il se peut, cette terrible opposition d'un des amis du cardinal Chima, si elle le menaçait.

Le danger du rôle de Gherardesca, comme vous l'avez sans doute deviné, ce danger immense, c'est que l'on peut le supposer amoureux de la duchesse. (L'attention de Roisard redoubla, son cœur battit, il songea à prendre encore plus l'air de la plus complète indifférence.) Ce danger est en effet fort grand ; Gherardesca songe à le parer en donnant un amant à la duchesse. Fiez-vous à lui pour rendre ces amours aussi publiques qu'il est nécessaire. Alors, il se fera l'ami intime de l'amant, il affichera cette amitié.

On a songé, pour remplir ce rôle, à un jeune prince italien ; mais il risque d'échouer, et même :

« Jamais, dit le cardinal Della Gherardesca, del Vasto ne pourra s'élever à remplir ce rôle. De façon, dit-il, que si un certain Français qui rôde beaucoup autour de la duchesse, un M. Roisard, voulait se faire son amant, je le seconderais de tout mon cœur. »

Ce parti conviendrait tout à fait à l'avancement de ce M. Roisard, continuait le prince Savelli en souriant, et d'ailleurs rendrait sa position à Rome fort agréable. La duchesse mène absolument l'ambassadeur, qui meurt de peur tous les matins de s'être com-

promis la veille en bavardant et faisant ce que vous autres Français appelez de l'esprit.

Cet homme est bien plaisant, continua Savelli avec amertume ; il semble n'avoir pris une grande place que pour avoir l'occasion de trembler à chaque fois qu'il prend la plume pour signer.

C'est sa femme, qui a du génie, qui le mène dans ces grandes occasions-là. Or, si ce M. Roisard, dit-on chez le cardinal Chima, est de force à mener la duchesse après avoir conquis le poste d'amant, nous n'hésiterons pas à le combler de prévenances et, s'il y répond d'une façon sage et sans *furia francese*, nous n'hésiterons pas à lui *faire des propositions.*

Voilà, continua Savelli d'un grand air sérieux qui lui donnait une physionomie de brigand des Abruzzes, ce que je me faisais un scrupule de vous dire et ce que vous n'auriez jamais su de moi, malgré notre amitié de vingt ans, si vous ne m'eussiez en quelque sorte interrogé.

Voilà donc Roisard averti. Sans perdre de temps, il prend les devants et se fait l'ami intime du cardinal. En même temps il sent qu'il doit s'attacher la duchesse. Employant un moyen désespéré, il la prend par la terreur : il la touche en lui racontant les « situations les plus terribles » de l'Apocalypse et confesse ensuite sa propre terreur des fins dernières de l'homme et du jugement dernier. La duchesse en effet s'émeut. Dans sa charité chrétienne, Mme de Vaussay s'attache à Roisard, et son entourage prend immédiatement cet attachement purement moral pour de l'amour. Roisard lui-même « fut la dupe de son propre stratagème, il crut que la duchesse l'aimait ».

Dès lors les événements se précipitent. Un soir,

en examinant des estampes nouvelles de Perfetti avec la duchesse, il permit à sa main de rencontrer la sienne. Elle le regarda rapidement, mais avec un air d'étonnement si simple et tellement exempt de comédie, de toute affectation, qu'il eût dû comprendre qu'il se trompait.

Loin de là, il se permit, ce soir-là, trois ou quatre regards qui ne pouvaient que difficilement être ramenés à la simple expression de la gaieté et de la bonhomie.

Le lendemain, il y avait de l'empressement dans ses façons.

Le lendemain, ses yeux parlaient d'une façon fort claire.

Le lendemain, Mme de Vaussay était glacée pour lui, et, sans son

extrême politesse, elle eût eu de l'impatience à son égard. Elle était malheureuse de perdre un ami.

Telle est cette ébauche de roman composée par Stendhal entre le 19 septembre et le 6 octobre 1836. Et le texte s'arrête précisément au moment où l'intrigue se noue, au moment où l'auteur est enfin entraîné par sa passion et nous donne quelques pages vraiment intéressantes.

Nous savons, par divers plans, ce que devait être le roman. L'un de ces plans donne la trame générale du livre :

La duchesse ne veut de Roisard que comme *consolateur religieux*.

Elle n'avait qu'une peur, c'est qu'il la regardât avec amour.

Plus tard, Roisard se dit : « C'est de l'amour qu'elle veut tout bonnement, et, parbleu ! je ne l'aimerai pas. »

Son *étonnement* quand il découvre que ce n'est pas de l'amour qu'elle veut.

Suis-je donc trop vieux? se dit-il.

Alors, il prend de l'amour.

Plan un peu vague, vous en conviendrez, et, somme toute, peu intéressant. Mais un autre plan nous renseigne plus exactement :

La duchesse a bien une espèce de duel avec Roisard, comme Tom Jones avec Sophie; les personnages voisins entrent dans ce duel :

1° ou en donnant des conseils ou séduisant les deux principaux personnages;

2° ou en leur répondant lorsque ces deux principaux personnages leur demandent à louer une voiture, ou tout autre service.

Par exemple, le procès Sommaglia a lieu alors à Rome. Le duc charge de cette affaire Roisard, le cardinal Gherardesca trouve dans celui-ci un zèle, un amour de la justice, une *surdité* à tous les avis qui lui font voir qu'il faut l'éloigner de Rome. Voilà un courant d'eau, voilà une *force* que je puis employer comme je voudrai. Par exemple, le cardinal persuade à la duchesse que, pour son salut, elle doit faire destituer Roisard. Ensuite, elle quitte tout, laisse les enchantements de la société et va à Paris vivre avec cent mille livres de rente. Et Roisard est constamment chez elle, c'est-à-dire qu'elle vit avec lui sans rien perdre de sa réputation.

Et Stendhal ajoute ces détails caractéristiques, qui nous renseignent sur sa méthode de composition :

Peut-être c'est ainsi que j'arriverai à la règle *Tartufe*, c'est-à-dire prendre peu de faits et les développer avec toute l'étendue nécessaire pour les faire bien sentir par le lecteur.

Trois jours après, il insiste encore :

Le sort des deux amants affectés par autre chose que les mouvements intérieurs de leur cœur. Alors, par force, le lecteur fait attention aux personnages et à leurs motifs, qui changent ainsi, *par force*, la route que leur passion tendait à faire parcourir aux deux amants.

Voilà donc un projet de roman véritablement vivant et qui échapperait aux critiques d'invraisemblance faites au *Rouge et Noir*. Mais Stendhal ne l'aurait probablement pas mis à exécution. Le ton du roman que j'ai cité en partie tout à l'heure en est une preuve, et l'auteur lui-même s'en rend compte, car il s'écrie dans une note du 2 octobre 1832 :

Ce roman sera donc encore, comme *le Rouge*, un duel entre deux personnages ?

Mais, réagissant, il se répond à lui-même :

Non. Quand l'histoire du duel sera finie, faire le peuple du tableau. Primo, absolument, pour délasser du sérieux, un *personnage comique*.

Stendhal doit avoir ce qu'il faut pour tracer ce personnage, qui sera unique ; aucun des nigauds modernes n'a ce qu'il faut pour le tracer... Le personnage comique sera l'ambassadeur : il veut *à la fois* avoir de l'esprit et briller devant ses subordonnés, et en même temps il meurt de peur de s'être compromis la veille en ayant trop d'esprit.

Nous pénétrons ici dans le plus intime de la méthode stendhalienne : « Quand l'histoire du duel sera finie, faire le peuple du tableau. » En d'autres termes, l'auteur nous annonce qu'il va d'abord écrire l'essentiel de son roman, ce qui en constitue la trame, et qu'ensuite il ajoutera des observations originales, des broderies ou, comme il aurait dit, des *fioritures*. Trois personnages d'abord, puis une foule. Stendhal s'en explique ainsi :

J'imite le portrait de M. Bériot, que j'ai vu l'autre jour chez M. Horace Vernet. Je travaille à la tête, en laissant la draperie des bras,

etc., pour un autre moment. Cherchons la tête avant tout, car, suivant ce qui viendra pour la tête, la draperie peut changer.

C'est la méthode qui sera employée plus tard dans *la Vie de Henri Brulard* : « Etablir les époques, couvrir la toile, puis, en relisant, ajouter les souvenirs. »

Nous avons d'autres preuves encore que nous avons seulement une première rédaction du roman. A plusieurs reprises, Stendhal indique des retouches à faire lorsqu'il écrira sa deuxième version, des additions à opérer pour intéresser les lecteurs, des effets à ménager.

Roisard arrive à la soirée de l'ambassade de France, et Stendhal ne se donne pas la peine de décrire les lieux ; il note simplement dans son texte, à propos de l'aspect de la rue :

Dix lignes de description.

Roisard monte...

Les laquais en grande livrée sur l'escalier, tenant des torches allumées (*20 lignes*)... Les annonces... Enfin, le salon... (*40 lignes*). Plusieurs...

Le héros est annoncé, et nous lisons simplement entre parenthèses :

Ici Roisard s'étonne : 1° de la duchesse ; 2° du cardinal Della Gherardesca ; 3° de la foule.

C'est tout.

A propos de Roisard lui-même, dont nous connaissons mal l'aspect extérieur et l'allure, Stendhal indique en note :

Décrire d'abord le physique de Roisard : on voyait le grand homme. Plus tard, le moral ; ainsi, on n'oublie plus le physique, et l'image reste.

Pour le moment, en somme, l'auteur écrit pour lui-même, pour son plaisir : il ne songe au lecteur que par hasard. En voici un exemple : Après sa fameuse conversation avec le prince Savelli, au sujet du cardinal della Gherardesca et de la duchesse de Vaussay, Roisard n'a plus qu'une hâte : être seul. Le texte indique :

Roisard se débarrasse du prince qui, comme tous les carbonari, hommes chimériques et passionnés, était assez ennuyeux.

Deux jours après, Stendhal trouve son prétexte ridicule, il dit :

Ceci évidemment déplacé, Savelli eût été le plus amusant des hommes que Roisard l'eût quitté pour songer à ses affaires. Mais cette réflexion amuse-t-elle le lecteur ? Là est la question !

L'auteur se rendait compte aussi que certaines parties de ses dialogues ennuieraient le lecteur, et il écrit en marge de l'un d'eux :

Cette discussion n'est bonne que pour moi, la supprimer dans le roman.

Il cherche également à les rendre plus frappants à l'imagination du lecteur :

Décrire le salon avant cette conversation pour augmenter son actualité, pour augmenter son effet, comme Molière dans le *Tartufe*.

Stendhal, on le savait, ne dédaignait pas « l'effet ». Son style, ce style que l'on qualifia souvent — à tort — de négligé en est un curieux exemple. On y voit nettement la lutte d'un cœur et d'un cerveau. Sa vive sensibilité, son tempérament passionné poussaient Henri Beyle, par nature, à l'éloquence ; il se serait volontiers répandu en longs discours et en belles phrases. Mais son intelligence veillait, et jugeait. Elle jugeait les débordements romantiques, les torrents d'éloquence parfois creuse, souvent grandiloquente, de Chateaubriand, et les repoussait avec horreur. Et, systématiquement, Stendhal astreignit son style à montrer une sécheresse, parfois même une froideur, qu'il n'avait pas. C'est ainsi qu'il fut amené à écrire *le Rouge et le Noir* « d'un style trop haché », dit-il lui-même dans *Henri Brulard*. Il se met en garde contre ce défaut en commençant *Une position sociale :* « Style. Il faut mettre plus de nombre que dans *le Rouge*, que cela entre davantage dans l'oreille. La haine du bavardage, du genre diffus que l'impuissance a mis à la mode à Paris, m'a entraîné trop loin. » Mais le pli est pris, et souvent l'éloquence est sacrifiée à la sécheresse. En marge de la première discussion théologique entre Roisard et la duchesse de Vaussay, l'auteur note :

Il serait facile de donner plus de nombre à ce style, de le rendre plus intelligible. Aujourd'hui je l'aime mieux ainsi.

Cette note est du 2 octobre 1833 ; le 28 du même mois :

Aujourd'hui, après un mois, je n'ai plus la possibilité de faire un

style plus nombreux. Il faut le faire le jour même. Alors, un mois après, on peut choisir.

Et le romancier constàte amèrement :

On dissèque trop à la La Bruyère le caractère de Roisard. Le lecteur finira par prendre de l'humeur contre Roisard, qui ne lui donne et ne sent aucune *émotion*.

Il y a là un défaut, et ce n'est pas dans la méthode de composition de Stendhal qu'il faut seulement le chercher. Le vice est plus profond, plus caché. Il est dans le tempérament de Beyle lui-même. Stendhal est profond, original, puissant même et singulièrement énergique ; mais il manque d'imagination. Les personnages qu'il anime sont dans son cerveau, ils ne sont pas dans son cœur, et il leur manque toujours quelque chose : le souffle créateur d'un poète. Si bien que, plus que partout ailleurs, le principal personnage du roman est l'auteur lui-même. Systématiquement ici Beyle l'a voulu et il le dit : « En un mot, Roisard est Dominique idéalisé. » Et plus loin : « Ceci est le portrait de M. de Stendhal lui-même. »

Excellent procédé pour être vrai, et même profond, beaucoup moins bon pour être intéressant. Stendhal s'en rendit compte lui-même, et le roman fut abandonné faute d'enthousiasme.

Il a réfléchi à son sujet un jour d'avril 1832, se promenant sur la digue de Cività-Vecchia. Ce jour-là, il avait « décidé que Roisard était mieux à faire que les autres sujets, parce que plus neuf dans les caractères ». Peu à peu, le roman s'ébauche dans son esprit, et il se met au travail le 19 septembre suivant. Mais, le 7 octobre, Stendhal fait un voyage au lac Fucin, et ne rentre que le 20. Quoiqu'il ait emporté son manuscrit dans ses bagages, il se garde bien de l'ouvrir. Au retour, le charme était rompu. Quelques notes ou corrections les 27-28 octobre et 12 décembre 1832, et le 14 avril 1833. Puis c'est l'oubli. Henri Beyle relit « par hasard » son manuscrit le 25 juin 1833 et note « deux mouvements contraires » de son esprit :

Il invente en septembre, en janvier il a oublié, et peut peindre les détails comme s'il volait l'histoire à quelque vieux bouquin.

Manque d'enthousiasme, manque de mémoire : voilà le secret de bien des œuvres commencées par Stendhal et dont nous ne pouvons publier, hélas ! que des fragments.

HENRY DEBRAYE.

STÈLES

—

HOMMAGE A LA RAISON

J'enviais la Raison des hommes, qu'ils proclament peu faillible, et, pour en mesurer le bout, j'ai proposé : Le Dragon a tous les pouvoirs ; en même temps Il est long et court, deux et un, absent et ici, —j'attendais un grand rire parmi les hommes, mais,
Ils ont cru.

J'ai proclamé ensuite par Edit : que le Ciel inconnaissable avait crevé jadis comme une fleur étoilée, lançant au fond du Grand Vide ses pollens d'été, de lunes, de soleils et de moments.
Ils ont fait un calendrier.

J'ai décidé que tous les hommes sont d'un prix équivalent et d'une ardeur égale, — inestimables, — et qu'il vaut mieux tuer le meilleur de ses chameaux de bât que le chamelier boiteux qui se traîne. J'espérais un dénégateur, — mais,
Ils ont dit oui.

J'ai fait alors afficher par tout l'Empire que celui-ci n'existait plus, et que le peuple, désormais Souverain, avait à se paître lui-même, les marques de gloire, abolies, reprenant au chiffre UN :
Ils sont repartis de zéro.

Alors, rendant grâces à leur confiance, et service à leur crédulité, j'ai promulgué : *Honorer les hommes dans l'homme, et le reste en sa diversité,*

Et c'est alors qu'ils m'ont qualifié de rêveur, de traître, de régent dépossédé par le Ciel de sa vertu et de son trône.

VISION PIEUSE

Le peuple dit avoir vu de ses yeux sans nombre, ici-même : le Prêtre — Lama, gros de sainteté, prenant son couteau et d'un seul trait s'ouvrant du nombril au cœur.

Puis il exhiba ses entrailles, dévida les boucles, défit les nœuds et cependant donnait des réponses claires sur les fortunes et les sorts.

Puis il empoigna les agiles serpents humides. Soufflant sur ses mains, poussant un cri de porc, il se frotta le ventre de nouveau nu, sans couture, et que des gens vénéraient aussitôt.

Le peuple a vu, de ses yeux indiscutables. Sans plus examiner, Nous avons fait graver ceci.

Le graveur ne fut pas témoin. La pierre n'est pas responsable. Nous ne sommes pas répondant.

LES GENS DE MANI

Quant à ceux-ci, ils servent non pas un principe unique, mais DEUX : ce sont les gens de Manï.

Ils récusent le mariage, abusant de ce qui n'est point mariage : ils accomplissent sans dire mot, comme la tortue et le serpent.

Ils méprisent les médecines et se régalent de poissons médicaux. Maudissant la viande avant de la manger, leurs amis avant de les aimer, l'un des principes avant de l'adorer,

Ils songent tout le plein jour et veillent toutes les ténèbres... Ceci ne vaudrait pas un exergue, à peine d'être dit,

S'ils n'usaient entre eux d'un parfum magique : vous les reconnaîtrez à leur odeur.

TRAHISON FIDÈLE

Tu as écrit : « Me voici, fidèle à l'écho de ta voix, taciturne,

inexprimé. » Je sais ton âme tendue juste au gré des soies chantantes de mon luth.

C'est pour toi seul que je joue.

Ecoute en abandon et le son et l'ombre du son dans la conque de la mer où tout plonge. Ne dis pas qu'il se pourrait qu'un jour tu entendisses moins délicatement.

Ne le dis pas. Car j'affirme, alors détourné de toi, chercher ailleurs qu'en toi-même le répons révélé par toi. Et j'irai, criant aux quatre espaces :

Tu m'as entendu, tu m'as connu, je ne puis pas vivre dans le silence. Même auprès de cet autre que voici, c'est encore,

C'est pour toi seul que je joue.

SANS MÉPRISE

Comme le geste au carrefour accusant la bonne route préserve des faux pas et des heurts, — que ceci, non équivoque, fixe amicalement l'Occident pur.

Empressés autour d'elle, si mes pas ont si vite accompagné ses pas, — échangés avec elle, si mes yeux ont trop souvent cherché le scintillant et l'éclat de ses yeux,

Si ma main touchant sa main, si tout en moi rapproché d'elle a parfois composé la forme du désir implorant,

Ce n'est point, — hélas, et vraiment, — pour l'amour injurieux et vain de moi vers elle, mais par respect, par grâce, par amour

De l'amour qui est en elle vers un autre, — lui.

SUPPLIQUE

Tu seras priée de sourires, de regards et de certains abandons, et d'offrandes que tu repousses par principe, jeune fille encore ;

Tu seras implorée de dire quoi tu veux, ce dont tu as soif, les

parures à ton gré, — rouges linges nuptiaux, poèmes, chants et sacrifices...

Cet homme indigne, — moi, — indigne de mendier, ne supplie de toi que l'apparence, la forme qui te hante, le geste où tu te poses, oiseau dansant.

Ou bien ta voix non modulée, ou bien ce reflet, bleu dans tes cheveux. Mais ton âme, lourde dix mille fois aux yeux du Sage,

Cache bien ton âme au fond d'elle, déconcertante,
Belle jeune fille, tais-toi.

SŒUR ÉQUIVOQUE

De quel nom te désigner, de quelle tendresse ? Sœur cadette non choisie, sage complice d'ignorances,

Te dirai-je mon amante ? Non point, tu ne le permettrais pas. Ma parente ? Ce lien pouvait exister entre nous. Mon aimée ? Toi ni moi ne savions aimer encore.

★

Sœur équivoque, et de quel sang inconnu ! — Maintenant, sois satisfaite : ni sœur ni amie ni maîtresse ni aimée, chère indécise d'autrefois,

Te voici désormais fixée, dénommée, par coutume et rite et sort (ayant perdu le nom de ta jeunesse),

Sois satisfaite : te voici mariée. Tu es emplie de joie permise,
Tu es femme.

STÈLE PROVISOIRE

Ce n'est point dans ta peau de pierre, insensible, que ceci aimerait à pénétrer ; ce n'est point vers l'aube fade, informe et crépusculaire, que ceci, laissé libre, voudrait s'orienter ;

Ce n'est pas pour un lecteur littéraire, même en faveur d'un calligraphe, que ceci a tant de plaisir à être dit :
Mais pour Elle.

★

Vienne un jour Elle passe par ici. Droite et grande et face à toi, qu'elle lise de ses yeux mouvants et vivants, protégés de cils dont je sais l'ombre;

Qu'elle mesure ces mots avec des lèvres tissées de chair (dont je n'ai pas perdu le goût), avec sa langue nourrie de baisers, avec ses dents dont voici toujours la trace,

Qu'elle tremble à fleur d'haleine, — moisson souple sous le vent tiède, — propageant des seins aux genoux le rythme propre de ses flancs — que je connais,

Alors, ce déduit, enjambant l'espace et dansant sur ses cadences; ce poème, ce don et ce désir, —

Tout d'un coup s'écorchera de ta pierre morte, oh! précaire et provisoire, — pour s'abandonner à sa vie,

Pour s'en aller vivre autour d'Elle.

STÈLE AU DÉSIR

La cime haute a défié ton poids. Même si tu ne peux l'atteindre, que le dépit ne t'émeuve : ne l'as-tu point pesée de ton regard?

La route souple s'étale sous ta marche. Même si tu n'en comptes point les pas, les ponts, les détours et les étapes, — piétine-la de ton envie.

La fille pure attire ton amour. Même si tu ne l'as jamais vue nue, sans voix, sans défense, tu la connais de ton désir.

★

Dresse donc ceci au Désir-Imaginant, qui, malgré toutes, t'a livré la montagne, plus haut que toi, la route, plus loin que toi,

Et couché, qu'elle veuille ou non, la fille pure sous ta bouche.

SERMENT SAUVAGE

Tu ne sortiras d'ici que le débat clos entre nous. Vois ces

lances, ces os sculptés ; entends ces cris, ces fers choqués ;

Tu me dois ce versant de la montagne, vingt et vingt esclaves jaunes à longue queue et douze femelles de cette espèce chinoise.

Ne compte sur aucun de ton clan pour régler cette affaire : toi ou moi ou tous les deux tués, — cela, je le jure :

Par ces deux grands chiens au poil fauve crucifiés là-bas dos-à-dos.

DU BOUT DU SABRE

Nous autres, sur nos chevaux, n'entendons rien aux semailles. Mais toute terre labourable au trot, qui se peut courir dans l'herbe,
Nous l'avons courue.

Nous ne daignons point bâtir murailles ni temples, — mais toute ville qui se peut brûler avec ses murs et ses temples,
Nous l'avons brûlée.

Nous honorons précieusement nos femmes qui sont toutes d'un très haut rang. Mais les autres qui se peuvent renverser, écarter et prendre,
Nous les avons prises.

Notre sceau est un fer de lance ; notre habit de fête une cuirasse où la rosée cristallise ; notre soie est tissée de crins. Celle, plus douce, qui se peut vendre,
Nous l'avons vendue.

Sans royaume, parfois sans nom, nous ne marquons pas, nous ne régnons pas ; mais tout ce que l'on taille et fend, ce que l'on cloue et qu'on divise, tout ce qui peut se faire, enfin, du bout du sabre,
Nous l'avons fait.

COURTOISIE

J'accepte donc cet usage après la lutte : « Si, vainqueur, tu le

cèdes en dignité à ton vaincu, présente-lui la coupe honorifique, (afin de marquer ta victoire décemment).

Vienne alors la bataille et le coup et le geste après le coup : je promets d'être cérémonieux.

Mais, emplissant la corne de vin tiède, — comme il boira, — je verserai dans le puits sans fond de mon âme,

Tous les flots doux d'un rire — décemment cérémonieux.

ÉLOGE DU JADE

Si le Sage, faisant peu de cas de l'albâtre, vénère le pur Jade onctueux, ce n'est point que l'albâtre soit commun et l'autre rare : Sachez plutôt que le Jade est bon.

Parce qu'il est doux au toucher — mais inflexible. Qu'il est prudent : ses veines sont fines, compactes et solides.

Qu'il est juste puisqu'il a des angles et ne blesse pas. Qu'il est plein d'urbanité quand, pendu de la ceinture, il s'incline et touche terre.

Qu'il est musical : sa voix s'élève, prolongée jusqu'à la chute brève. Qu'il est sincère, car son éclat n'est pas voilé par ses défauts, ni ses défauts par son éclat.

Comme la vertu, dans le Sage, n'a besoin d'aucune parure, le Jade seul peut décemment se présenter seul.
Son éloge est donc l'éloge même de la vertu.

TABLE DE LA SAGESSE

Pierre pure, cachée dans les broussailles, mangée de limon, profanée de fientes, assaillie par les vers et les mouches, inconnue de ceux qui vont vite, méprisée de qui s'arrête là,

Pierre levée à l'honneur de ce Modèle des Sages, que le Prince fit chercher partout sur la foi d'un rêve, mais qu'on ne découvrit nulle part,

Sauf en ce lieu, séjour des malfaisants, des sujets rebelles, des insulteurs à toute vertu

Parmi lesquels il habitait modestement afin de mieux cacher la sienne.

CHEMIN DE L'AME

Une insolite inscription horizontale : huit grands caractères, deux par deux, que l'on doit lire, non pas de la droite vers la gauche, mais à l'encontre, — et ce qui est plus,

Huit grands caractères inversés. Les passants clament : « Ignorance du graveur ou singularité impie » et, sans voir, ils ne s'attardent point.



Vous, ô vous, ne traduirez-vous pas ? Ces huit grands signes rétrogrades marquent le retour au tombeau et le CHEMIN DE L'AME, — ils ne guident point des pas vivants.

Si, détournés de l'air doux aux poitrines, ils s'enfoncent dans la pierre ; si, fuyant la lumière, ils donnent dans la profondeur solide,

C'est, clairement, pour être lus au revers de l'espace, — lieu sans routes où cheminent fixement les yeux du mort.

MOMENT

Ce que je sais d'aujourd'hui, en hâte je l'impose à ta surface, pierre plane, étendue visible et présente ;

Ce que je sens, — comme aux entrailles l'étreinte de la chute, — je l'étale sur ta peau, robe de soie fraîche et mouillée ;

Sans autre pli que la moire de tes veines ; sans recul, hormis l'écart de mes yeux pour te bien lire ; sans profondeur, fors l'incuse nécessaire à tes creux.



Qu'ainsi, rejeté de moi, ce que je sais d'aujourd'hui, si franc, si fécond et si clair, me toise et m'épaule à jamais sans défaillance.

J'en perdrai la valeur enfouie et le secret, mais, ô toi, tu radie-

ras, mémoire solide, dur moment pétrifié, gardienne haute

De ceci... Quoi donc était-ce... Déjà délité, décomposé, déjà bu, cela fermente sourdement déjà dans mes limons insondables.

VICTOR SEGALEN.

Péking, 1913.

DEUX LETTRES INÉDITES DE ARTHUR RIMBAUD

—

Les lettres qu'on va lire nous ont été communiquées par leur possesseur actuel : M. Henri Saffrey, bibliophile. Elles eurent pour destinataire la même personne qui reçut les lettres du 15 mai et du 10 juin 1871, publiées par *la Nouvelle Revue française* dans son numéro d'octobre 1912. Rimbaud avait seize ans lorsqu'il les écrivait.

La première, celle du 17 avril 1871, outre qu'elle précise la durée de la seconde fugue à Paris, nous montre combien, au cours de ces treize jours d'errante misère, du 25 février au 10 mars, il fut néanmoins curieux et furieux de littérature nouvelle. On y verra aussi que depuis moins d'une semaine il était employé dans les bureaux d'un journal de Charleville, et que cet emploi donnait dans une certaine mesure satisfaction à sa mère, très sombre depuis la première fugue et dont les reproches et les instances irritées pour qu'il reprît ses études au collège la font par lui romantiquement nommer « bouche d'ombre ». Mais on y constatera, en même temps, combien il était déjà conscient du sort que sa mission, son don de poésie, « ce vice qui — dira-t-il dans *la Saison en Enfer* — a poussé ses racines de souffrance à son côté dès l'âge de raison », lui réservait au sein de sa famille et de la société. Fatal malentendu entre le génie et le sens commun !

La deuxième lettre, celle d'août 1871, est, sous ce rapport, encore plus pathétique. De l'époque environ du *Bateau ivre*, elle ramène, par quelques points, sur la terre le drame houleux tracé dans l'espace par ce poème. Aussi bien, en cette lettre, Rimbaud se montre préoccupé des moyens d'aller se fixer à Paris, prêt qu'il est à demander aux plus infimes besognes sa subsistance matérielle, tout en se livrant au labeur de pensée que, deux mois auparavant, il a exposé dans la théorie du « voyant ». Il semble que son correspondant, averti, après lui avoir indiqué divers petits métiers parisiens, ait, s'apercevant que ses indications étaient prises au sérieux, voulu l'en détourner et lui ait finalement donné le conseil de rester près de sa mère.

Il ne serait peut-être pas inutile, pour une plus large compréhension de ces deux lettres, de se reporter aux chapitres correspondants

(VIII, X et XI, 1re partie) de l'ouvrage *Jean-Arthur Rimbaud, le Poète* (1), qu'elles viennent approuver.

Paris, décembre 1913.

PATERNE BERRICHON.

I

Charleville, 17 avril 1871.

Votre lettre est arrivée hier 16. Je vous remercie. — Quant à ce que je vous demandais, étais-je sot ? Ne sachant rien de ce qu'il faut savoir, résolu à ne faire rien de ce qu'il faut faire, je suis condamné, dès toujours, pour jamais. Vive aujourd'hui, vive demain !

Depuis le 12, je dépouille la correspondance au *Progrès des Ardennes* : aujourd'hui, il est vrai, le journal est suspendu. Mais j'ai apaisé la bouche d'ombre pour un temps.

Oui, vous êtes heureux, vous. Je vous dis cela, — et qu'il est des misérables qui, femme ou idée, ne trouveront pas la Sœur de charité.

Pour le reste, pour aujourd'hui, je vous conseillerais bien de vous pénétrer de ces versets d'Ecclésiaste, cap. 11, 12, aussi sapients que romantiques : « Celui-là aurait sept replis de folie en l'âme, qui, ayant perdu ses habits au soleil, geindrait à l'heure de la pluie » ; mais foin de la sapience et de 1830 : causons Paris.

J'ai vu quelques nouveautés chez Lemerre : deux poèmes de Leconte de l'Isle, *le Sacre de Paris*, *le Soir d'une Bataille*. — De F. Coppée : *Lettre d'un Mobile breton*. — Mendès : *Colère d'un franc-tireur*. — A. Theuriet : *l'Invasion*.

A. Lacaussade : *Vœ victoribus*. — Des poèmes de Félix Franck, d'Emile Bergerat. — Un *Siège de Paris*, fort volume de Claretie.

J'ai lu là-bas le *Fer Rouge*, *Nouveaux Châtiments*, — de Glatigny ; dédié à Vacquerie ; — en vente chez Lacroix, Paris et Bruxelles probablement.

A la librairie artistique, — je cherchais l'adresse de Vermersch, — on m'a demandé de vos nouvelles. Je vous savais alors à Abbeville.

Que chaque libraire ait son *Siège*, son *Journal du Siège*,

(1) Editions du *Mercure de France*.

— *le Siège* de Sarcey en est à sa quatorzième édition; — que j'aie vu des ruissellements fastidieux de photographies et de dessins relatifs au Siège, — vous ne douterez jamais. On s'arrêtait aux gravures de A. Marie, *les Vengeurs*, *les Faucheurs de la Mort;* surtout aux dessins comiques de Draner et de Faustin. — Pour les théâtres, abomination de la désolation. — Les choses du jour étaient *le Mot d'Ordre* (1) et les fantaisies, admirables, de Vallès et de Vermersch au *Cri du Peuple*.

Telle était la littérature, — du 25 février au 10 mars. — Du reste, je ne vous apprends peut-être rien de nouveau.

En ce cas, tendons le front aux lances des averses, l'âme à la sapience antique,

Et que la littérature belge nous emporte sous son aisselle.

Au revoir,

A. RIMBAUD.

II

Charleville (Ardennes), août 1871.

Monsieur,

Vous me faites recommencer ma prière : soit. Voici la complainte complète. Je cherche des paroles calmes : mais ma science de l'art n'est pas bien profonde. Enfin, voici :

Situation du prévenu : J'ai quitté depuis plus d'un an la vie ordinaire pour ce que vous savez (2). Enfermé sans cesse dans cette inqualifiable contrée ardennaise, ne fréquentant pas un homme (3), recueilli daus un travail infâme, inepte, obstiné, mystérieux, ne répondant que par le silence aux ques-

(1) Journal d'Henri Rochecort.

(2) Pour devenir voyant. « Le Poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement* de *tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant ! — Car il arrive à l'*inconnu !* Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu ; et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé ! » (Lettre du 15 mai 1871, dans *la Nouvelle Revue française* d'octobre 1912.) Voir aussi *Jean-Arthur Rimbaud le Poète*, pages 99 et suivantes.

(3) On voit ici que les gens avec lesquels il devisait à cette époque, à Charleville, ne comptaient guère pour lui. Cf. *Jean-Arthur Rimbaud, le Poète*, pages 113 et suivantes.

tions, aux apostrophes grossières et méchantes, me montrant digne dans ma position extra-légale, j'ai fini par provoquer d'atroces résolutions d'une mère aussi inflexible que soixante-treize administrations à casquettes de plomb.

Elle a voulu m'imposer le travail, perpétuel, à Charleville (Ardennes) ! Une place pour tel jour, disait-elle, ou la porte. — Je refusai cette vie ; sans donner mes raisons : c'eût été pitoyable. Jusqu'aujourd'hui j'ai pu tourner ces échéances. Elle, en est venue à ceci : Souhaiter sans cesse mon départ inconsidéré, ma fuite ! Indigent, inexpérimenté, je finirais par entrer aux établissements de correction. Et, dès ce moment, silence sur moi (1) !

Voilà le mouchoir de dégoût qu'on m'a enfoncé dans la bouche. C'est bien simple.

Je ne demande rien, je demande un renseignement. Je veux travailler libre : mais à Paris, que j'aime (2). Tenez : je suis un piéton, rien de plus ; j'arrive dans la ville immense sans aucune ressource matérielle : mais vous m'avez dit : Celui qui désire être ouvrier à quinze sous par jour s'adresse là, fait cela, vit comme cela. Je m'adresse là, je fais cela, je vis comme cela. Je vous ai prié d'indiquer des occupations peu absorbantes, parce que la pensée réclame de larges tranches de temps. Absolvant le poète, ces balançoires matérielles se font aimer. Je suis à Paris : il me faut une *économie* positive ! Vous ne trouvez pas cela sincère ? Moi, ça me semble si étrange, qu'il me faille vous protester de mon sérieux !

J'avais eu l'idée ci-dessus : la seule qui me parût raisonnable : je vous la rends sous d'autres formes. J'ai bonne volonté, je fais ce que je puis, je parle aussi compréhensiblement qu'un

(1) Toutes ces suppositions de Rimbaud au sujet des intentions de sa mère sont gratuites. Il devait s'en apercevoir lui-même, bientôt. Au demeurant, le lecteur se rendra aisément compte de ceci que l'adolescent fait ces suppositions dans un accès de chagrin et de colère, probablement provoqué par une scène récente. Les sanglots qui, en quelque sorte, soulèvent cette lettre, offrent, dans leur anxieuse junévilité, le tragique du poème de Baudelaire intitulé *Bénediction* et ouvrant *les Fleurs du Mal.* D'ailleurs, quel père, quelle mère, jaloux de l'avenir de leur enfant et se trouvant en présence d'allures aussi insolites, aussi inconcevables, n'auraient pas cherché par tous les moyens de persuasion et d'objurgation, réprimandes, remontrances, menaces, douceur et violence alternées, à contraindre leur fils de quitter cette « position extra-légale » dans laquelle il dit s'être volontairement placé ? Au surplus, nous avons tout au long, dans *Jean Arthur Rimbaud, le Poète*, essayé d'expliquer le caractère de madame Rimbaud, notamment aux pages 15 et 16 ; 21 et 22 ; 53 ; 65 et 66 ; 77, 78, 79 et 80 ; 183 et 184 ; 209, 210, 211, 212, 213, 214 et 215.

(2) Paris, « le port de la misère, la cité énorme au ciel taché de feu et de boue », où les hommes de lettres devaient, une année plus tard, lui faire tant de mal !

malheureux! Pourquoi tancer l'enfant qui, non doué de principes zoologiques, désirerait un oiseau à cinq ailes ? On le ferait croire aux oiseaux à six queues, ou à trois becs ! On lui prêterait un Buffon des familles : ça le déleurrerait.

Donc, ignorant de quoi vous pourriez m'écrire, je coupe les explications... [mots illisibles]... à me fier à vos expériences, à votre obligeance que j'ai bien bénie en recevant votre livre, et je vous engage un peu à partir de mes idées, — s'il vous plaît...

Recevriez-vous sans trop d'ennui des échantillons de mon travail (1) ?

A. RIMBAUD.

(1) Les poèmes connus, antérieurs au *Bateau ivre*, qui se rattachent à l'époque où fut écrite cette lettre, c'est-à-dire ceux qui ont été faits entre le 10 juin (voir lettre à cette date dans *la Nouvelle Revue française* du 1er octobre 1912) et le 1er août 1871, sont : *les Sœurs de Charité*, *les Premières Communions* et *l'Homme juste*. Consulter à ce propos texte et notes de l'édition des *Œuvres de Arthur Rimbaud*, 1913 (Mercure de France).

RESTIF DE LA BRETONNE
COMMUNISTE

—

Pour désobliger Zola, dont les romans étaient alors en vogue, Ferdinand Brunetière écrivait : « Le succès de Restif de la Bretonne en son temps n'a pas été beaucoup moins bruyant; et qu'en demeure-t-il? Qui est-ce qui connaît aujourd'hui, si ce n'est quelques rares amateurs de gravures, *la Paysanne pervertie*, ou *Monsieur Nicolas* (1)? »

Encore que ce jugement soit un peu excessif (2), il est évident que le précurseur de Balzac est moins connu que nombre d'écrivains inférieurs dont on lit toujours les œuvres. Et beaucoup, parmi ceux qui savent le nom de Restif, prennent cet honnête bourguignon pour un érotomane demi-fou, un fétichiste du pied féminin, et l'assimilent au fâcheux marquis de Sade. Certes, l'auteur du *Pied de Fanchette* ne figurera jamais dans la Bibliothèque des « demoiselles bien élevées » ; et ses multiples aventures sentimentales, qu'il a eu soin de raconter, sans faire grâce d'un détail, prouvent son goût pour les plaisirs de l'amour et l'ardeur de son tempérament. Mais s'il est recherché des amateurs de pages obscènes et si son ouvrage le plus lu est la réimpression belge de *l'Anti-Justine*, il est injuste de mettre Restif au niveau des conteurs galants du XVIIIe siècle.

Le chroniqueur des *Nuits de Paris*, à une époque où la chasteté n'était pas la vertu dominante, a raconté scrupuleusement ce qu'il avait vu et ce qu'il avait fait. Ouvrier typographe, il a vécu au milieu du peuple parisien dont il a été l'annaliste fidèle, de 1770 à 1794. Au moment où la Société est en pleine décomposition, le monde des boutiquiers, des artisans, des ouvrières de mode n'a pas échappé à la corruption générale. Corrompu lui-même, Restif peint sans flatterie

(1) *Revue des Deux Mondes* (1881).
(2) Les meilleurs ouvrages de Restif ont été plusieurs fois réimprimés au cours du XIXe siècle.

les mœurs de ses contemporains et les siennes. Les gens pudibonds ne peuvent lui reprocher que l'excès de sa sincérité. Car, dénué d'imagination, il n'invente pas ; il se borne à noter ce dont il a été témoin. Il y a loin de ce *reporter* à l'écrivain érotique qui se torture l'esprit pour trouver des sujets d'écrits luxurieux (1).

Cependant, Restif ne se borne pas à être l'observateur impassible de la rue, de l'atelier et du mauvais lieu. Il déplore l'immoralité qui s'étale insolemment. Homme du peuple, il connaît les souffrances et les aspirations de la plèbe. Et il entreprend de réformer les mœurs et les lois. La monarchie s'écroulant, les réformateurs sont légion. Les libraires éditent chaque jour des systèmes politiques, des plans d'utopies, des codes plus ou moins baroques. Restif de la Bretonne participe au mouvement ; il veut, lui aussi, faire le bonheur du genre humain ; mais ce qui le distingue des Encyclopédistes et des écrivains vaguement socialistes (Morelly et Mably), c'est l'originalité de ses conceptions. Il a d'ailleurs baptisé *Idées singulières* la série de ses livres consacrés aux réformes de la prostitution (*le Pornographe*), du théâtre (*le Mimographe*), de l'éducation des femmes (*les Gynographes*), etc.

§

Nous ne voulons parler ici que de Restif, *communiste*. Car, à l'inverse des philosophes du XVIIIe siècle qui attaquent la propriété individuelle et veulent la conserver, il préconise l'établissement du communisme comme le seul moyen d'assurer aux hommes le parfait bonheur.

C'est dans *le Paysan perverti*, paru en 1776, que l'on trouve un premier essai à tendance communiste. Ce roman (2), qui eut un énorme succès, était l'histoire d'un villageois venu à Paris pour faire fortune et qui, après une vie de débauches insensées, s'en retournait mourir misérablement au pays natal. Comme conclusion, Restif donnait les statuts d'un « bourg commun », association préservant les cultivateurs de la corruption des villes et de « la misère qu'on n'éprouve que trop souvent dans les campagnes ». Dans ce règlement, les terres,

(1) Si étrange que cela paraisse, l'*Anti-Justine* fut écrit dans un but *moral*, pour combattre les dangereuses théories sadiques. D'ailleurs, il ne fut pas mis en vente du vivant de l'auteur.

(2) En réalité une autobiographie.

les instruments de travail, les bestiaux, les bâtiments sont à la communauté. « Chacun n'a en propriété que ses meubles, son linge et ses habits. » (Art. VI.)

Puis, paraît *l'Andrographe* ou *Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement proposé à toutes les nations de l'Europe pour opérer une réforme générale des mœurs,et,par elle, le bonheur du genre humain.* En épigraphe, la phrase de Rousseau : « Maudit celui qui le premier entourant un champ d'un fossé, dit : « Ce champ est à moi ! » indique la tendance de l'ouvrage. Dans ce règlement, où tout est prévu avec la plus grande minutie (*Habits des nouveaux mariés; Mets de femmes; Cuisiniers publics; Filles-de-plaisirs*,etc.), l'auteur juge indispensable de mettre comme base à ce nouveau régime la « communauté de biens et de moyens, source de toute vertu ». Il donne ainsi la manière d'établir l'égalité :

Il se ferait un partage égal des terres, non pour être possédées par chaque habitant exclusivement en propriété, mais seulement pour la culture, tant des terres à semer que des vignes, prés, luzernes, etc.; laquelle répartition sera faite à chaque famille, à raison des bras en état de travailler qu'elle renferme. On mettra pareillement dans chaque famille, ou maison, le nombre des bestiaux nécessaires, comme chevaux, ânes, bœufs et vaches, brebis et chèvres, cochons, poules,etc.; afin que le soin de ces animaux soit également réparti : observant néanmoins que les gros bestiaux seront donnés en proportion du labourage, au lieu que les autres, qui en sont indépendants et qui même peuvent gêner les laboureurs,seront donnés aux familles moins chargées, composées de membres moins forts, et,par là, dispensés des plus gros travaux,par conséquent plus susceptibles de s'appliquer aux petits. Le produit de tous les bestiaux, qui ne sera pas identifié au travail tel que l'est celui du cheval, de l'âne et du bœuf, sera également réparti entre tous les habitants, en laitage, fromage, beurre, œufs, laine, viande, etc.; à moins, ce qui serait infiniment préférable, et comme le portera l'article suivant (1), que le réfectoire et le vêtir ne fussent en commun, avec la clause de vendre le surplus aux voisins pour en partager le pécule par portion, relativement au travail et au nombre de personnes qui composeront chaque communauté..... Dans les villes, ou tout autre lieu où il y aura des artisans, on les réunira par communautés..... Chaque membre recevrait la portion d'ouvrage proportionnée et serait obligé de la remplir, sans pouvoir y manquer, si ce n'est en cas de maladie, etc.

(1) Communauté des repas.

Et Restif énumère les conditions capables, selon lui, d'assurer la production et la répartition dans la société communiste.

Le *Thesmographe* (1789) proposait aux Etats-Généraux une réforme générale des lois. Dans la dédicace aux membres de cette assemblée, Restif écrivait :

Mais avant tout, réformez les abus de la Judicature que je vais vous exposer dans cet ouvrage. Quant à la réformation des lois que je vous indique, et à la sage répartition des biens-fonds, c'est une autre chose, et d'une si grande importance que je ne crois pas que l'exécution puisse en être tentée d'abord : il faudrait y amener petit à petit la Nation, par des réformes partielles qui rendraient le changement insensible.

Ainsi, de communiste intégral, Restif devenait *réformiste* ou *possibiliste* (pour employer les qualificatifs décernés de nos jours aux socialistes modérés). Dans son nouvel ouvrage, il n'est plus question de la propriété commune, mais de l'accession de la propriété à tous par le partage des terres. Citons l'article XVI de son règlement.

A dater du moment de l'adoption du présent règlement par une nation, on fera un partage général des terres. Il serait fort à souhaiter que ce partage fût égal: mais c'est impossible, à moins qu'on adoptât le grand et superbe régime de *l'Andrographe*. Mais comme le but du *Thesmographe* est de n'offrir qu'un diminutif, on fera le partage relativement à la condition des personnes.

Donc, un duc aura, par ce partage, plus de terre qu'un marquis. Restif ne parle plus d'égalité. Il conserve les classes et les hiérarchies. Mais il donne quelque chose à *tous* et il supprime ainsi les prolétaires ou non-possédants (1). Cependant, le propriétaire n'est pas complètement maître de son bien :

Les bornes mises à la propriété seront fondées sur la nature. Chaque homme a droit à tout en commun ; c'est la possession générale, restreinte par la propriété particulière, laquelle a pour but l'attribution d'une portion de terre à chaque homme, non pour qu'il en abuse ou la laisse en friche, mais pour qu'il la cultive. C'est un faux principe que chaque homme est maître absolu de sa terre, de sa personne, de ses actions ; il n'existe point dans l'état social de pareille propriété. Il faut toujours qu'elle soit combinée avec le *droit de tous à tout*, qu'elle restreint.

(1) A rapprocher de la phrase de Danton : « Il faut que tous les Français soient propriétaires. »

A la fin de *Monsieur Nicolas* (1794), récapitulation de ses précédents ouvrages, Restif ne manque pas de proposer l'établissement du communisme pour empêcher le retour des faits navrants ou ignominieux narrés dans sa cynique autobiographie. C'est dans les tomes VII et VIII (*Morale* et *Politique*) que *Monsieur Nicolas* offre à l'humanité « le seul moyen d'être heureux ». D'abord, il prévient le lecteur qu'il ne fera pas « une chimère, comme tous les auteurs des *Traités du Bonheur*; ouvrages où l'on envisage toujours le bonheur personnel dans les individus séparés. Le genre humain ne peut être heureux qu'en masse, et par la morale publique, source de la morale particulière ».

Le malheur est produit par l'abus du « sentiment naturel de l'égoïsme qui ne devrait avoir lieu qu'envers les autres espèces ; on en abuse en le dirigeant contre son semblable, son voisin, son ami, son frère... qui en font autant. Quel est le remède? Une bonté franche, une réciprocité sincère ».

Pour établir cette réciprocité sur des bases solides, à l'abri du caprice et de l'injustice, il faut forcer l'intérêt personnel à contribuer au bien social et greffer sur lui l'intérêt général. On opérera cette greffe :

En changeant absolument notre régime actuel; en resserrant les liens de la Société; en écartant tout ce qui nous isole et sépare nos intérêts; en un mot, en abolissant la propriété particulière et mettant tout en commun. Ce moyen est le seul qui puisse efficacement chasser tous les vices de la Société, établir à leur place la réciprocité la fraternité, l'entresoutien, toute vertu.

Cependant, de sérieux obstacles empêchent l'établissement de cette société :

Tous ceux qui possèdent s'y opposeront, ainsi que tous les esprits faux et biscornus, tous les fripons, tous les scélérats, et ce sont les trois-quarts et demi du genre humain.Ceux qui possèdent seeroient mieux avec la propriété particulière. Les esprits faux craignent l'anéantissement de l'énergie, de l'industrie, du travail, ou ne comprennent pas les inconvénients de la propriété particulière, les avantages de la communauté. Les fripons, qui veulent voler, sont ennemis du communisme où leur détestable talent serait sans exercice. Les scélérats qui veulent violer, tuer, égorger, séduire, ne veulent pas du communisme,où l'on n'a pas la possibilité de se livrer à ces infamies.

A l'origine de la société, la propriété était commune et « l'homme fut innocent tant qu'il n'eut rien à lui : le vice commence quand il eut une femme exclusivement; la tyrannie naquit de la propriété qu'il s'arrogea sur ses enfants ; le vol et l'esclavage de celle des troupeaux : tous les vices et tous les crimes issirent de la monstrueuse propriété du sol ».

Dans *Ma Politique*, chapitre de *Monsieur Nicolas*, Restif, sous la forme de dialogues avec des prisonniers politiques (dont Mirabeau), énumère les différentes sortes de gouvernement et en fait la critique.

Le *despotisme* royal serait le meilleur des gouvernements sous un roi bon et énergique. « Mais le despotisme est presque toujours un mauvais gouvernement,parce qu'il est habituellement celui des ministres, c'est-à-dire des petits hommes à passions basses, des petits tyrans multipliés, sans pitié, sans égards, joignant l'insulte à la cruauté. »

Le *monarchisme* (des Anglais) manque de la force émanant du bon *despotisme*. Le monarque garrotté par la loi ne peut commettre que des sottises; les délibérations des sénats, des parlements, lui lient les bras.

Le *républicanisme*, si vanté par Montesquieu, est un gouvernement d'écoliers; il finit toujours par l'aristocratie, l'oligarchie, et enfin par le despotisme ; parce que toujours il se trouve, parmi les égaux de nom, des écoliers plus forts et plus rusés que les autres ; puis à la fin de gros polissons qui les écrasent tous.

L'*anarchisme* est momentané dans les mouvements extrêmes amenés par le mauvais despotisme ou le théocratisme corrompu. Il est l'effet de l'abus dans tous les gouvernements : c'est un mouvement passionné, un délire du corps social qui se communique à tous les individus, et qui les tourmente, jusqu'à ce que, de son excès même, sorte le remède. Alors les hommes, sentant bien qu'ils ne peuvent exister sans coordonnance sociale, ou se donnent un bon gouvernement ou se rejettent à corps perdu dans le pire des gouvernements, l'anarchie étant encore moins tolérable.

Quant au *communisme*, c'est « le meilleur des gouvernements, l'unique digne d'hommes raisonnables..... C'est le chef-d'œuvre de la sociabilité que de détruire l'inégalité que la nature a mise entre les hommes par les facultés, pour les rendre égaux socialement ».

Puis Restif accuse la propriété, qu'il rend responsable de l'immoralité.

En effet, c'est par une suite de la propriété, et pour l'augmenter, que l'homme est avide, ambitieux, avare, dur, frauduleux, voleur, assassin, en un mot injuste de toutes les manières. C'est par un abus des richesses amassées par ces infâmes moyens qu'il séduit, corrompt, avilit, dégrade les êtres, ses pareils des deux sexes moins riches que lui. Otez la propriété, il n'existe plus de vices, quoiqu'il existe encore des passions. Mais les passions seules, sans la cupidité, ne produisent jamais de vices et rarement des crimes. Car les passions, sans la cupidité, ne produiraient que les effets de la colère, de la vengeance et de la luxure.

Toutes les autres sources de crime seront taries. Et encore avec de bonnes lois, qui ne toléreront aucune injustice, les effets de la colère sont-ils très bornés. On n'ira jamais à la vengeance parce qu'on obtiendra toujours satisfaction, même d'un mauvais procédé, par la loi de son pays... Reste la luxure : mais le communisme annihile la corruption ou la séduction par argent. Il n'existera plus de vices.

L'auteur donne ensuite un plan de la société future. Le communisme consisterait :

A mettre en commun, dans chaque cité, toute la surface de la terre... à mettre en commun tous les produits, tant des champs, des vignes, des prairies, des bestiaux de toute espèce que les produits des métiers, des arts et des sciences ; de sorte que tout le monde travaillât, comme on travaille aujourd'hui, et que chacun profitât du travail de tous ; tous du travail de chacun ; à mettre de même en commun les maisons, chacun étant placé, logé, meublé, suivant son état exercé ; de même à mettre en commun les enfants, qui tous recevraient la même éducation...

Et Restif, suivant son habitude, rédigeait un règlement « proposé à toute l'Europe et aux autres pays dont les habitants sont européens, pour établir cette communauté générale du genre humain ».

§

De nos jours, Restif de la Bretonne est complètement inconnu sous son aspect de précurseur des doctrines communistes. Dans les histoires et dictionnaires socialistes où il est parlé abondamment de Morus, Campanella et autres utopistes, Restif n'est jamais mentionné. Et pourtant, de même que certains auteurs ont cherché dans *le Paysan Perverti* et

onsieur Nicolas des sujets de contes, les inventeurs de sysmes politiques ont pillé, sans le citer, un écrivain momennément oublié.

Cependant, si les Babeuf, les Saint-Simon, les Proudhon it pu faire quelques emprunts à Restif, ils ont leur origilité propre et on ne peut les accuser de plagiat. Il n'en est is de même pour Fourier que certains socialistes considèrent omme un novateur, un fondateur d'école. Tout ce qui constue le fouriérisme est dans Restif.

Les communautés agricoles à population limitée ? C'est, ans *le Paysan Perverti*, le « bourg commun » où se grouent tous les membres d'une seule famille.

L'Association capitaliste ? « Le second volume des *Contemoraines* contient tout un système de banque d'échange pratiuée par des travailleurs et des commerçants, qui, habitant même rue, établissent entre eux une communauté déjà *halanstérienne* (1). »

Quant à la physique et à la morale de Fourier, Pierre eroux a prouvé dans sa *Revue Sociale* qu'elles étaient pris à Restif. « Fourier, nourri de la lecture de Rétif-la-Breonne, son devancier et presque son émule, a cru naïvement voir fait une grande découverte en imaginant une nouvelle *ornographie*, pour employer le mot grec que Rétif avait onné à son plan d'*amour phalanstérien* (2). » Fourier n'a onc véritablement inventé que son effarant jargon.

Mais il est curieux que les socialistes français méconnaisent leur ancêtre, ce prodigieux Restif. Nul plus que lui n'a roit à leur hommage. Car il ne fut ni un sceptique dilettante, i un amateur de paradoxes : paysan et ouvrier ayant souffert s maux de ses semblables, il chercha sincèrement, toute sa e, les moyens d'apporter un peu plus de bonheur aux paures humains.

FRANÇOIS PRINGAULT.

(1) Gérard de Nerval, *les Illuminés*. (La nouvelle dont il est question est intiée : *Les 20 épouses des 20 associés*.)
(2) P. Leroux. *Lettres sur le fouriérisme*.

DÉBRIS ROMANTIQUES

—

On ne parle guère aujourd'hui de Charles Asselineau et s'il n'était l'auteur d'une biographie de Baudelaire, la première en date, on l'ignorerait profondément.

Ses nouvelles, en effet, méritent l'oubli où elles dorment d'un sommeil qui n'aura point de fin.

A côté des pages amicales consacrées à l'auteur des *Fleurs du mal*, il en est d'autres de Ch. Asselineau auxquelles on pourrait, à titre de curiosité, accorder quelque attention. Les libraires les maintiennent encore à des prix assez élevés et elles forment un livre de travail, une sorte de catalogue anecdotique paru en 1866.

Titre : *Mélanges tirés d'une bibliothèque romantique* avec un frontispice d'un romantisme exagéré par Célestin Nanteuil.

Une deuxième édition fut publiée en 1872 avec un frontispice de Bracquemont, d'un romantisme non moins exagéré que celui de Nanteuil.

Les deux meilleurs amis d'Asselineau, Baudelaire et Banville, ont encadré ce catalogue avec des vers charmants qu'on retrouve dans leurs œuvres complètes.

De Banville il y a l'Aube romantique :

Mil huit cent trente, aurore
Qui m'éblouis encore,
Promesse du destin,
Riant matin !
. . . . .

Et de Baudelaire il y a le magnifique sonnet :

Que le Soleil est beau quand tout frais il se lève
Comme une explosion nous lançant son bonjour.
. . . .

Il m'a paru intéressant de chercher si, parmi les écrivains les plus oubliés aujourd'hui du catalogue Asselineau, il n'y aurait pas moyen de découvrir un méconnu et si de tous ces

livres édités chez Gosselin, chez Delangle et surtout chez Renduel, il ne s'en trouverait pas un qui fût digne d'être réimprimé.

Après avoir éliminé les noms de Gautier, de Dumas, de Petrus Borel, d'Arvers, de Louis Bertrand, de Ch. Dovalle, de Mérimée..., etc., qui sont encore connus sinon très lus ; après avoir négligé l'examen des œuvres poétiques de Napol le Pyrénéen à propos duquel les citations d'Asselineau m'ont paru déjà trop abondantes, je me suis imposé la lecture de trois romanciers : Régnier d'Estourbet (qui signa quelquefois l'abbé Tiberge), Emile Cabanon et Eusèbe de Salle.

L'ouvrage le plus célèbre du premier est un roman au titre plus qu'étrange : *Louisa ou les douleurs d'une fille de joie.*

L'étrangeté des titres romantiques est telle qu'une énumération de ces singularités suffirait, je crois, à composer une brochure humoristique. *Les Douleurs d'une fille de joie* pourrait figurer en bonne place sur une liste de romans qui compterait parmi les plus rares : *Ali-le-Renard ou la conquête d'Alger*, *l'Anévrisme ou le devoir* suivi de *Bas-à-jour*, *le Lazare de l'Amour*, *le Manuscrit vert*... sans oublier *l'Ane mort ou la femme guillotinée*, etc.

Régnier Destourbet fut un littérateur dont la biographie, si elle était possible, devrait être des plus captivantes.

Jules Janin, auquel est dédié Louisa, prétend que Destourbet « toucha à la coupe enivrante des rêveurs de profession ».

Ce rêveur eut le temps de publier plusieurs volumes d'histoire, trois romans ; de faire représenter deux pièces de théâtre ; d'entrer au séminaire, où il séjourna assez longtemps pour avoir été vu vêtu de l'aube et du rochet, remplissant les fonctions de sous-diacre à Saint-Sulpice, un jour de grande fête ; de renoncer à la vie religieuse pour se donner à nouveau aux lettres... et quand il mourut, en 1832, il avait vingt-huit ans.

Causeur brillant, prêtre pieux, écrivain de talent, l'inquiétude qui le ravagea, sa mort subite peu de temps après sa sortie du séminaire en font un vrai type de romantique, un Berlioz que le doute aurait tué avant qu'il eût pu le traduire dans une de ces œuvres violentes qui sont l'excuse des esprits tourmentés.

Son premier roman est *Louisa*. Il est écrit dans la manière

de *l'Ane mort*. Le style en est presque aussi insupportable que celui du roman de Janin.

Le choix du sujet était assez heureux.

J.-K. Huysmans prétendait que son roman *Marthe* était le premier ayant traité un sujet de ce genre.

L'auteur de *Marthe* était excusable d'ignorer *Louisa*, mais il est évident qu'on peut réclamer pour Régnier Destourbet la priorité de la tentative.

Je ne conseillerai à personne la lecture du *Bal sous Louis-Philippe* du même auteur. Quant à son *Charles II ou l'Amant espagnol*, il est enlevé d'une main plus vigoureuse, mais peu attachant.

Constatons en passant combien souvent Charles II a servi aux romanciers et aux dramaturges de 1830. Régnier Destourbet, Henri Delatouche, Hugo, la duchesse d'Abrantès ont fouillé plus ou moins les mémoires de la cour d'Espagne de Mme d'Aulnoye pour y chercher des romans et tous ont été séduits et attirés par les aventures matrimoniales de Charles II.

C'est Henri Delatouche qui s'empara le premier du pauvre *possédé*, comme l'appellent les Espagnols. Delatouche en fit le principal personnage de *la Reine d'Espagne*, drame qui fit scandale sur la scène de la Comédie-Française en 1831.

M. G. Vranken a raconté, dans les *Annales romantiques*, les péripéties de la représentation.

Victor Hugo, dans *Ruy Blas*, s'est servi de Charles II, mais l'a laissé dans la coulisse.

Ce fut la duchesse d'Abrantès qui, peut-être sur le conseil de Balzac, utilisa le mieux le personnage dans son roman *l'Amirante de Castille* qui, je ne sais pourquoi, ne figure pas au catalogue d'Asselineau.

Le *Charles II* de Régnier d'Estourbet peut soutenir la comparaison avec *l'Amirante*; mais il faut laisser de côté sa *Charlotte Corday*. Les amours inattendues de Marat avec une marquise ne suffisent pas à mettre un peu d'intérêt dans ce drame enfantin.

Pour son *Napoléon*, joué longtemps avec succès par l'acteur Gobert sur un théâtre du boulevard, on peut réclamer, comme pour *Louisa*, d'avoir été le premier essai d'un genre.

Le *Napoléon* de Régnier d'Estourbet ne fait certes pas pré-

voir *l'Ame de Napoléon*, de Léon Bloy, qui devrait terminer aujourd'hui l'énorme bibliographie napoléonienne.

Si la vie et les allures de Régnier d'Estourbet, si la diversité de ses ouvrages et le talent qu'il y déploya, méritent d'être signalés et peuvent expliquer l'attention que Charles Asselineau lui accorda, je ne pense pas qu'il y ait utilité à le lire.

Et j'ai envie d'en dire autant de cette fantaisie intitulée *Un roman pour les cuisinières*.

Pourtant il y a de la verve dans l'œuvre d'Emile Cabanon qu'Asselineau appelle avec raison un journaliste mystificateur.

Il est apparent que ce Cabanon (Cabanon !) s'est amusé à écrire au courant de la plume une insanité sur la valeur de laquelle il ne se méprend pas un instant. Il rit en songeant que des amateurs de romans vont peut-être prendre au sérieux le sien.

Son manque de sincérité est agréable.

— « La belle chose que l'amour, s'écrie son héros, et com-
« bien notre civilisation l'a gâté ! Comme ces deux mots de
« chasteté et de nudité s'accouplent richement ensemble, et
« qu'on les a défigurés ! J'en voudrai toujours à Stendhal...
« Avez-vous lu le livre de l'amour de M. de Stendhal, Ma-
« dame ? »

Il est certain qu'on est loin de Stendhal avec Emile Cabanon et son Julio de Clémentine, qui fait semblant de se suicider, se rate tout juste, aurait dit Corbière, et ne laissera de ses aventures qu'une recette de cuisine.

L'auteur prétendait, à cause de cela, et de cela seulement, avoir fait œuvre utile.

La recette des « cailles à la Clémentine » termine le dernier chapitre du roman. Je la recommande à ceux qui ne dédaignent point de traiter les questions de gastronomie.

Un roman pour les cuisinières est une absurdité qui n'est divertissante que par ce qu'elle laisse entrevoir de l'esprit de son inventeur, dont la littérature est de qualité trop inférieure pour qu'il faille tenter une réimpression de l'ouvrage, douce folie que la froideur de nos scientifiques contemporains accueillerait mal.

Mais j'arrive à Eusèbe de Salle, le seul de ces écrivains dont le nom mérite d'être retenu.

Celui-ci est l'auteur de *Sakontala à Paris*, et ce roman me paraît digne de l'admiration qu'Asselineau ne lui a pas ménagée.

Voici ce qu'il en a dit dans son livre :

« En relisant *Sakontala à Paris*, j'ai toujours été tenté de « demander compte à l'esprit public, au temps, aux circons- « tances de la fatalité qui régit les destinées des livres et de « leurs auteurs. Un livre bien pensé et bien écrit, qui exprime « une attitude, une physionomie, un comportement de la pas- « sion moderne, qui l'analyse, et, après l'avoir analysé, le syn- « thétise, le met en scène et en action dans le milieu le plus « favorable à son développement extrême et logique ; qui crée « et groupe autour de lui les incidents, les caractères les plus « propres à aider à ce développement, un tel livre sombre dans « l'oubli et roule sous les flots ténébreux au-dessus desquels « vogue et se balance en pleine lumière la médiocrité frivole « et agile.

« *Sakontala* est un roman de l'école philosophique, comme « *Adolphe* et comme *Vàlérie*. Il est du genre de ceux qu'on a « appelés plus tard romans sociaux ou d'analyse sociale.

« Au fond la donnée est la même que dans le célèbre roman « de Benjamin Constant : *la Satiété de l'amour*.

« Mais l'œuvre est toute différente.

. . . .

« M. de Salle a abordé de front mille difficultés que Benja- « min Constant avait éludées.

« Le roman des malheurs d'une union illégitime étant à « faire, Benjamin Constant n'en a donné que l'esquisse ; M. Eu- « sèbe de Salle l'a donné tout entier. Le style, dans *Sakontala* « *à Paris*, est moins égal que dans *Adolphe*, mais il a par « moments plus de fermeté et de relief ; quelquefois commun, « parfois aussi incorrect ou vague, il se relève, dans certains « endroits, par des élans d'éloquence impétueuse et effarée ; « c'est le style sobre et contenu d'un philosophe plus préoc- « cupé des idées que des formes, avec les éclairs de la passion. »

La comparaison avec *Adolphe* s'imposait. Dans l'analyse très serrée qu'Asselineau donne de *Sakontala*, il y revient plusieurs fois et met en évidence les causes de la supériorité qu'il accorde à Eusèbe de Salle.

Il me semble qu'il a raison. L'œuvre d'Eusèbe de Salle est

plus vivante et plus amusante que celle de Benjamin Constant. Et puisque, avec les stendhaliens, renaît un goût assez vif pour les romans d'analyse, puisque *la Princesse de Clèves* et *les Liaisons dangereuses* ont encore des lecteurs nombreux et sont comptés, d'après de récentes enquêtes, parmi les dix meilleurs romans français, puisque le temps n'est pas éloigné où l'on parlait encore de *Fanny*, ce roman de Feydeau, dont le succès en 1857 contrebalança celui de *Madame Bovary*, je dis que *Sakontala à Paris* pourrait être réimprimé et serait accueilli aujourd'hui avec curiosité et sympathie.

Les autres livres d'Eusèbe de Salle sont presque tous remarquables. Asselineau parle des romans : *Ali-le-renard* ou *la Conquête d'Alger*, paru avant *Sakontala*, et *l'Anévrisme* (1), paru beaucoup plus tard (1868), chez Pagnerre. Pour *Ali-le-renard*, Eusèbe de Salle a utilisé ses notes, ses rapports et ses souvenirs de la première campagne d'Afrique — en 1830.

Les appréciations de Salle sur les principaux acteurs de l'expédition, d'ailleurs confirmées par les historiens, ne manquent pas d'ironie et dénotent une grande aisance dans l'art d'observer les hommes et les événements. Le maréchal de Bourmont (Kerandal dans le roman), son attitude durant toute la campagne, et particulièrement au moment de la révolution de juillet, sa déchéance et son départ pour l'Espagne sur un navire de pêcheurs, lui pour qui un amiral avait fait préparer les magnifiques appartements du vaisseau *la Provence* ; tout cela est utilisé par le romancier avec un tact parfait derrière lequel se devine un jugement sûr.

L'amiral Duperré, les généraux, les artistes, dont Isabey, les administrateurs et les interprètes sont facilement reconnaissables sous le masque des pseudonymes.

Eusèbe de Salle s'est peint lui-même sous les traits de Versanson.

Le procédé est en somme celui des romanciers de la même époque qui ont narré des aventures de guerre.

Garneray et le vieux Corbière firent de même, mais chez eux l'émotion de fait constitue à peu près seule l'intérêt de leurs romans. Eusèbe de Salle est infiniment plus raffiné ; il comprend la nécessité de l'étude psychologique et il y ajoute

(1) Ce roman, dans l'édition définitive, a pour titre *les Carbonari ou l'anévrisme*.

quelquefois une sorte de bonne humeur qui donnera, deux ans plus tard, un charme très particulier à cette triste histoire de *Sakontala.*

Le troisième roman, *les Carbonari ou l'anévrisme*, moins amusant que les deux autres, est peut-être le plus étonnant quant à la manière dont l'intrigue est conduite. Eusèbe de Salle fait encore là usage de la pseudonymie.

Asselineau reconnaît des personnages et signale des renseignements intéressants, entre autres l'histoire de M. Thiers avec Mme Tern...

Il y en a d'autres encore. A côté de Lokart (Thiers), il me semble que Fromentin veut représenter Mignet. Le prince de Tournefort ne peut être que Talleyrand et le château de Blançay désigne évidemment Valançay.

A ces trois romans, il faut ajouter une *Histoire des races humaines*, un volume de *poésies* médiocres, des comédies en vers, des nouvelles, une *Vie de Mahomet* et *les Pérégrinations en Orient.* Puis une quantité de brochures dont je n'ai pu réunir les titres, et aussi des pièces inédites conservées à la bibliothèque de Montpellier.

Cela fait une œuvre nombreuse dont il faut tirer tout à fait à part *Sakontala.*

Et si l'œuvre d'Eusèbe de Salle est digne d'attention, sa vie mouventée et son caractère furent extrêmement caractéristiques de cette œuvre. A cause de cela j'ai cru utile d'en grouper les traits principaux et de faire ici l'essai d'une notice biographique (1).

Eusèbe de Salle est né à Montpellier le 17 frimaire an V (17 décembre 1796).

Son père Jacques Desalles (2) était entrepreneur de travaux publics et demeurait rue du Saint-Sacrement (aujourd'hui rue de Candolle), longue rue étroite du vieux Montpellier et proche de la cathédrale Saint-Pierre, où fut baptisé l'auteur d'*Ali-le-renard.*

(1) M. Henri Cordier, de l'Institut, l'auteur de *Stendhal et ses amis,* a bien voulu me communiquer quelques documents pour lesquels je lui adresse ici mes respectueux remerciements. Et je dois une gratitude toute particulière à Mlle Christine Desalle, qui a recueilli pour moi, à Montpellier, les éléments principaux de cette étude.

Je remercie également M. le maire de Montpellier de son empressement à me communiquer les pièces qui m'étaient nécessaires.

R. M.

(2) Orthographe de la mairie et des archives de Montpellier.

Il étudia à Montpellier, s'y fit recevoir docteur en médecine en 1816, vint à Paris en 1817 et s'adonna à l'étude des langues orientales. Je ne puis préciser la durée de son séjour à l'Ecole de la rue de Lille ; mais en 1821 il est à Londres et traduit Byron.

Deux ans après, sous le pseudonyme d'Arcieu, il publie son premier livre de création pure. C'est un tableau des mœurs britanniques intitulé *Diorama de Londres* — in-8°, Paris — chez Louis, 1823.

La manière d'Eusèbe de Salle y est déjà visible. C'est le style *Sakontala*, inégal, mais plein de fougue aussitôt que l'auteur a pénétré loin dans l'idée qu'il veut défendre. Il traite les questions les plus diverses (armée, marine, économie politique modes). Il y a un portrait peu flatté du célèbre lord Casteldreagh où se découvrent des qualités de pamphlétaire.

Dans sa préface, l'auteur parle beaucoup d'un ami qu'il appelle Amirau et qui l'a accompagné à Londres.

L'importance de ce voyage dans la vie d'Eusèbe de Salle est énorme. C'est à Londres en effet qu'il dut rencontrer cette indienne de Bénarès, qu'il devait épouser dans la suite, et qu'il appela, dans son roman, Sakontala.

Car, le dénouement à part, *Sakontala à Paris* n'est qu'une page de l'histoire d'Eusèbe de Salle, histoire encore obscure dans les détails, mais très claire pour ce qui est du personnage principal, lorqu'on étudie un peu le caractère de l'auteur.

Qu'on lise dans *Ali-le-renard,* p. 158, ces quelques mots appliqués à l'un des acteurs les plus en évidence du roman :

« Verdanson, comme tous les hommes qui ont beaucoup « réfléchi sur eux-mêmes et vécu seuls, avait une assez forte « dose d'originalité ; il se mettait rarement en peine de la dis- « simuler, car il s'était aperçu en Europe que la réputation « d'original était le meilleur passeport pour l'indépendance, à « peu près comme, dans le Levant, la folie est un brevet d'im- « punité... »

Verdanson, c'est Eusèbe de Salle; encore a-t-il accentué dans le sens le plus favorable le beau rôle qu'il s'est voulu donner en faisant de son Verdanson (et il en sera de même pour le Callixte de *Sakontala*) un homme réservé et froid.

Eusèbe de Salle était, en réalité, le type du méridional bruyant, hâbleur et vantard.

Savant distingué, médecin dévoué, il a un don littéraire incontestable. Il se crut très jeune armé pour toutes les batailles et toutes les aventures et devint très vite un romantique hardi, moqueur et même un peu querelleur.

Ajoutons à cela que son physique le faisait digne des premiers rôles auxquels il prétendait. Grand, bel homme, il avait les traits du visage réguliers et fins. Ses manières étaient aristocratiques et cavalières. Très épris de dandysme, il soignait ses toilettes dans les moindres accessoires. Quant à l'allure, un d'Aurevilly qui serait né dans l'Hérault.

L'auteur du *Chevalier Destouches* n'imitait-il pas dans sa jeunesse lord Byron?

Eusèbe de Salle le traduisait.

La comparaison ne pourrait toutefois se continuer au delà des goûts, de la démarche et de certains accès de vantardise auxquels les Méridionaux sont aussi sujets que les Normands.

Eusèbe de Salle ne peut se comparer à un écrivain de génie et sa noblesse n'a pas l'authenticité de celle de Barbey.

Il se prétendait parent de saint François de Sales, dont il avait toujours chez lui, bien encadrée et bien en vue, une lettre autographe. On savait, dans la famille, qu'il avait modifié à sa manière l'orthographe de son nom et qu'il avait acheté une distinction honorifique à la cour de Rome, lui donnant plus ou moins le droit au titre de comte.

Revenu de Londres à Paris au moment où se préparait l'expédition d'Afrique, il obtint d'être attaché à l'armée en qualité d'interprète de 2e classe (1). Pendant son séjour en Afrique il avait commencé son roman *Sakontala*. Ce fut donc de 1824 à 1829 que se déroulèrent les événements qu'il a décrits et analysés.

Pendant la campagne, il fut apprécié comme médecin et comme interprète. Plusieurs des anecdotes biographiques conservées aux archives du corps expéditionnaire sont d'Eusèbe de Salle (2) et, les opérations militaires terminées, ce fut à lui que fut confié le rapport sur les ressources qu'offrait l'Algérie.

En 1832, paraît *Ali-le-renard* et, en 1833, *Sakontala*. Le premier de ces deux romans fut éreinté par Gustave Planche

(1) Il atteignit assez rapidement les grades supérieurs.
(2) Qui les a utilisées dans *Ali-le-renard*.

et, à l'exception de *la Revue de Paris*, aucun périodique ne signala l'apparition du second.

En 1837, Eusèbe de Salle est chargé d'une mission scientifique en Orient.

En 1840, il publie *Pérégrinations en Orient*, le plus lu de ses livres, digne de son succès et bourré d'observations historiques, géographiques, artistiques même.

C'est à ce moment qu'il se fait nommer professeur d'arabe à Marseille. En 1847, il habite boulevard du Musée, en face le lycée, et, en 1866, chemin des Chartreux. Ses vacances sont l'occasion de fréquents déplacements.

A Montpellier, il demeure rue Maguelone et c'est là qu'une de ses parentes, Mme Fages-Dessalle, vit sa femme, que des gens mal intentionnés disaient à demi sequestrée à la mode orientale et que ses amis ne purent presque jamais apercevoir.

Il affirmait qu'il avait épousé une princesse, fille d'un rajah de Bénarès. Mais dans son entourage on disait qu'elle était la fille d'un officier danois et d'une Indienne.

Eusèbe de Salle semble l'avoir associée quelquefois à ses travaux littéraires. Il y a dans *la Revue du Midi*, à laquelle il collaborait avec Reboul, Jasmin, Autran, Pontmartin..., etc., une sorte de récit oriental intitulé: « Un sutty », par Mme Eusèbe de Salle.

Dès la première page, on y lit ces mots, qui peuvent être une indication sur les origines de la véritable Sakontala :

« La personne qui a tracé ce récit, placé, comme on le verra, « dans la bouche d'un officier anglais, mais où se trouvent « confondus ses propres souvenirs, ne peut se rappeler sans « frémir que sa mère, née comme elle à Bénarès, la ville sacrée, « était de cette caste braminique où l'on achète si cher le pri- « vilège de descendre des rois et d'engendrer des pontifes. « Dieu soit béni, qui la protégea et l'ennoblit deux fois en lui « donnant pour fille une simple chrétienne ! »

Puis l'auteur a introduit dans son récit le portrait d'une Indienne qui paraît être son propre portrait.

Mme Fages-Dessalles, qui l'a vue quelquefois, nous apprend qu'elle était en effet :

« Grande, forte, avec une tendance à l'embonpoint, qu'elle « avait une face ronde agréable, des traits disposés pour ex- « primer habituellement la gaîté, un nez aquilin bien dessiné,

« de grands beaux yeux noirs, le charme particulier de sa « caste; une chevelure luxuriante et plus noire que la houille, « tombait en désordre et touchait presque à terre; son teint « était excessivement clair..., etc. (1). »

A Montpellier, le ménage menait assez grand train. Mme de Salle recevait d'un frère aîné, qu'elle avait à Londres, une forte pension viagère selon la loi du majorat britannique.

Elle possédait dans le Lauraguais un château (Antipas) que je n'ai pu jusqu'à ce jour situer exactement. Eusèbe de Salle y séjournait tous les ans et y commandait en maître, ordonnant et dirigeant des constructions dans le goût oriental.

L'auteur de *Sakontala à Paris* faisait partie d'un cercle de Montpellier composé surtout de médecins et de magistrats (2). Il s'y rendait souvent, et toujours très élégamment vêtu. Il portait un toupet à la Louis-Philippe, s'appuyait sur une canne à pomme d'or et ne manquait pas une occasion d'étaler sur sa poitrine les nombreuses décorations qu'il avait rapportées de ses voyages.

En 1843, il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur pour les services médicaux gratuits qu'il avait rendus à Marseille pendant une épidémie.

Parmi les membres du cercle, on ignorait la valeur de littérateur d'Eusèbe de Salle. Beaucoup appréciaient le savant comme il convenait, mais tous ou presque tous se moquaient de *la Princesse indienne fille de rajah...*, plaisanteries dont E. de Salle souffrait cruellement. Car ce romantique aima fortement et sincèrement son pays natal et ne pouvait se résigner à transporter au loin son foyer.

Il se vengeait des moqueries avec des sonnets satiriques qui paraissaient dans la *Revue du Midi* et continuait de vanter dans ses poèmes les agréments de la cité languedocienne. Il combattait fréquemment la thèse de ceux qui ne voudraient voir dans Montpellier qu'une fabrique de médecins. Il étudia avec passion les dialectes de son pays et publia des brochures sur ce sujet, entre autres sa curieuse lettre sur les débris de la langue arabe existant dans le patois du Midi.

Enfin, toujours dans la *Revue du Midi*, il y a un article

(1) « Un Sutty », par Mme de Salle (*Revue du Midi*).
(2) L'immeuble est occupé aujourd'hui par la Société générale.

sur Jean Roubieu, un ancien maître d'Eusèbe de Salle, où celui-ci témoigne de bons sentiments de fidélité et de reconnaissance.

Jusqu'à la mort de sa femme, on le vit allant et venant entre Marseille, Montpellier et le château d'Antipas, faisant quelquefois à Paris de courtes apparitions (1).

En 1869, Mme de Salle mourut et ce fut pour l'écrivain la fin de ces splendeurs. D'abord la pension viagère disparut; puis une mauvaise spéculation entraîna le peu de fortune que possédait Eusèbe de Salle. Compromis dans la faillite d'une banque, ne pouvant plus tenir le rang qu'il avait depuis vingt-cinq ans dans sa ville natale, il essaya une publication de ses œuvres complètes chez Pagnerre. Il publia d'abord ses poésies, avec une préface où il y a de l'amertume. Il parle de la conspiration du silence à propos de *Sakontala*.

Après les poésies parut *les Carbonari ou l'Anévrisme*, annonçé depuis longtemps et qui n'eut pas plus de succès que les poésies. Eusèbe de Salle, complètement ruiné, finit en vrai romantique qu'il était. Le mystère dont il avait toujours entouré son ménage rendit moins surprenante sa disparition.

Il abrita sa misère dans une petite maison située sous les arceaux du Peyrou, au milieu de jardins potagers, et quand il mourut, le 1er janvier 1873, il était oublié de tous.

Les quelques survivants de la famille Dessalle avaient quitté la ville ou croyaient leur cousin Eusèbe à Paris, ignorant certainement la détresse qu'il était parvenu à dissimuler.

Asselineau a préservé son nom de l'oubli, et, si l'enthousiasme du bibliographe s'est égaré assez souvent autour de médiocrités ou de banalités, je crois qu'il a eu raison pour *Sakontala à Paris*, curieux roman, malgré ses faiblesses de style, livre original chez un auteur du second rang.

L'analyse d'Asselineau se trouvera complétée par ces documents sur Eusèbe de Salle; ils montreront dans l'œuvre de ce dandy aux talents divers, à la vie agitée et quelquefois singulière, la part de l'autobiographie.

RENÉ MARTINEAU.

(1) M. Maurice Tourneux me dit qu'il vit une fois E. de S. chez Asselineau.

MON ENFANT, MA SŒUR...

(*Suite* [1])

—

VII

Georges repose, et Claire n'a pu se tenir d'écouter son souffle qui ce soir paraît facile et mesuré. Puis, la lumière éteinte, avec mille précautions, elle regagne sa chambre pour mieux goûter son espérance.

De jour en jour, la fièvre tombe; la toux, moins fréquente, permet une respiration plus libre et les forces renaissent. Elle tâte son lit à la place où, le matin même, il s'est assis tout bruyant de la gaieté des plus heureux matins de jadis. Mais bien vite elle l'avait raccompagné à la chaise longue où elle le consigne encore.

Car avec la même patiente méthode elle poursuit assidûment son œuvre de guérison. Non seulement les ordonnances ont été accomplies heure par heure, mais elle a tant épié son malade, — s'éveillant pour surprendre son souffle, observant le son de sa toux, la chaleur de sa peau, — qu'elle vit désormais dans cette croyance que, tant qu'elle résiste, il ne peut mourir.

Les progrès de ces derniers jours étaient le salaire naturellement accepté de ses peines, et cette étape, — la plus périlleuse, — une fois passée, elle se portait forte pour l'avenir. Qu'il ne survivrait que sous cette sauvegarde, chaque jour lui en donnait une preuve nouvelle. Elle projetait, au reste, de l'entourer de tant de zèle et d'amour! Leur paisible avenir était si facile à aménager. L'hiver à Cannes, et, après quelques semaines à Paris, l'été sur cette côte propice, — les années couleraient dans la douceur d'une indéfinie convalescence; ils descendraient d'un même pas le chemin de la vie et la vieillesse bienfaisante lui souriait à l'horizon comme la maison ouverte où son bonheur vacillant s'affermirait à l'abri des hasards.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 395.

Et ce plan était d'un si clair dessin, contentait si pleinement sa volonté logique, qu'elle n'éprouvait plus que de la pitié à relire la lettre reçue la veille de sa cousine Marie-Rose, et qui d'abord l'avait émue.

« Si tu te décidais à nous revenir, ma chérie, écrivait-elle, j'obtiendrais de mon mari que tu sois reçue à la maison et qu'il se fasse auprès de tes frères le truchement d'une réconciliation que je souhaite de tout mon cœur. Tu sais quel intérêt ont ceux-ci à conserver avec nous de bonnes relations d'affaires. Je suis sûre qu'ils finiraient par consentir. »

Sa main trembla. Ainsi toujours l'intérêt, l'argent ! Attendre le « consentement » de ces mauvais cœurs ? Quémander un pardon ? Que pensait cette pauvre petite esclave de Marie-Rose ? Oubliait-elle donc que des vœux perpétuels liaient à l'amour son ancienne amie trop durement orgueilleuse pour consentir à un défrocage ?

Au reste, sa destinée à jamais affranchie, refaite hors des siens comme on relève une fortune, par l'effort, la menait à un nouveau foyer, peut-être vers une seconde union légitime... Et son rêve en revenait à la vision de cette paix définitive, lorsqu'un grincement de la serrure la fit tressaillir.

— Je vous dérange ?

Le ton est si enfantin, si plaintif que Claire retient sa réponse trop sincère. Marthe, la porte refermée, bondit sur elle et l'enlace.

— J'ai une folle envie de promenade. Allons écouter la fanfare. Entendez-vous déjà ?

Ah ! qu'elle était jeune, qu'elle était libre ! Cet instinct de joie, cette naturelle ardeur au plaisir, Claire s'en émerveillait. Elle, quoi qu'elle en eût, demeurait solidaire de ceux qui la rejetaient. Jamais ne s'ouvrirait en son cœur ce champ découvert où les idées et les passions parcourent d'un trait leur carrière. Elles auraient toujours à contourner les débris parsemés des traditions anciennes.

— Je suis rendue, objecta-t-elle.

— Marcher un peu vous délassera. Et j'ai une si grande envie d'être un peu seule avec vous.

Claire s'appliquait à ne rien trahir du trouble étrange qui la gagnait. Obstinée dans sa défiance, elle repoussait à peine cependant la secrète jouissance qu'elle eût éprouvée à consen-

tir. Quoi donc la subjuguait ainsi ? Cette voix si juste, à volonté caressante ou grave? Cette drôlerie légère, souvent tuée d'un coup par des mélancolies qui bleuissaient le gris de ces prunelles et amincissaient ces traits? Claire pensait qu'à ces instants il remontait à sa compagne des tristesses de son affreux passé. Mais elle se dit tout aussitôt avec une sorte d'orgueil : « Elle est donc heureuse avec nous ! » Enfin Georges l'aimait et à se laisser engourdir par ce commun enchantement, peut-être serait-elle plus entièrement à lui.

Elle tendit ses deux mains. et Marthe l'entraîna.

★

Ayant gravi, en sortant de la villa, la Calle del Norte, montueuse et dépavée, elles débouchèrent au plus haut de l'ancien bourg sur une place assez large. Le vieux château en formait l'un des côtés. Sur le reste du pourtour, de hautes maisons étalaient leurs façades bistrées, maculées par endroits de longues coulées brunes. Des tas d'ordures pourrissaient au pied des murailles. Sur le devant d'une misérable *posada*, quelques hommes fumaient sans mot dire autour de tables dégarnies.

Dans le confus murmure des groupes, — peuple anonyme de boutiquiers et de petits bourgeois, — la poussière qui s'élevait sous les pieds devint bientôt suffocante. Elles se réfugièrent donc dans la Calle Major, qui les mena jusqu'à la vieille porte. Elles allaient, le pas précipité par la pente, s'appuyant l'une à l'autre en passant devant les recoins noirs qui se creusaient dans la ligne brisée des façades.

Au bas de la rue, une autre musique les détourna vers la rivière. C'était, sous les rameaux enlacés des platanes, le fandango des mariniers que menaient deux clarinettes et un tambour. Ils sautaient en tournant, les bras écartés, le buste immobile, et les filles frappaient du pied, le poing sur la hanche ou les doigts claquant en castagnettes.

A demeurer immobile sous le toit de feuillage, Claire sentit bientôt trembloter contre elle les épaules de Marthe sous la brise humide de la nuit.

— Rentrons, dit-elle simplement.

Le long des hautes murailles qui amassaient contre elles l'obscurité et la rendaient plus dense, leurs voix se turent. Ce ne fut d'abord que le bien-être de cette marche parmi l'herbe

fraîche qui battait contre leurs jupes. Mais il eût fallu, pour animer ce silence, que leurs pensées s'y fussent unies. Au contraire, elles s'éloignaient à chaque instant davantage, chacune cheminant solitaire, si bien qu'au contact d'une main sur son épaule Claire sursauta, comme si elle eût été seule.

Marthe s'était arrêtée.

— Il faut que je vous parle, dit-elle.

Elle se pencha pour cueillir une menthe, la tête si bas inclinée que la nuque se découvrit sous le catogan.

— Je sais, dit-elle, que vous me haïssez, et d'ailleurs j'ai tout fait pour cela. Mais, aujourd'hui, je sais quelle femme vous êtes et je voudrais être votre amie.

Sa voix essoufflée se serrait dans sa gorge. Jamais elle ne s'était révélée si humble et si loyale. Que prétendait-elle donc?

Claire répondit simplement :

— Je ne vous hais point. J'ai seulement beaucoup souffert par vous.

— Mais je vous ignorais, moi. J'ai été à Georges comme je suis à tout homme, s'il est riche ou qu'il me plaise. Au reste, c'était un peu me pardonner que m'avoir accueillie ici.

— Sans doute.

— Je devine aussi que vous me méprisez. Ah ! que vous seriez moins sévère si vous connaissiez la vie de celles qui sont assez folles pour avoir besoin des hommes et de leur argent.

Alors, ainsi que le tâcheron met bas d'un seul élan le fardeau qui lui pèse, elle déchargea sa rancune de captive, vendue et revendue à tous les prix. Des mâles défilaient, chacun nommément cité, assommé d'un jugement net et dur, puis jeté sur le tas comme une bête morte.

— Et j'ai vingt-deux ans, conclut-elle. Et ma situation à conquérir au théâtre. Combien en userai-je et en subirai-je encore ?

— Un seul amour, murmura Claire se parlant à soi-même, un seul, cela suffit pour vivre.

— Un seul homme, quand ils sont là tous qui vous veulent, qui vous traquent ! Il faut bien de temps à autre contenter l'un des poursuivants qui vous délivre du gros de la meute.

Oh ! c'est tôt fini. Car l'envie lui passe. Alors il retombe dans la mêlée et ce repu fouaille les autres contre vous.

Elle ajouta presque à voix basse, après un silence :

— Des salauds, je vous dis.

Comme elles parvenaient aux derniers contreforts des remparts, elles gagnèrent les champs pour éviter la Marina, toute populeuse encore à cette heure de nuit.

Claire ne trouvait rien à répondre, glacée devant toute cette prostitution étalée dont elle n'avait jamais eu l'idée précise.

— Tenez, les femmes, reprit Marthe, qui brusquement avait cessé de marcher et la regardait en face, je les préfère encore. Quoi qu'on en dise, elles se vouent entre elles de la fidélité et de la tendresse. Lorsque je n'étais qu'une pauvre fille errante de café de nuit, je m'étais choisi une petite amie. Bien souvent nous avons partagé nos six sous de charbon et nos quatre sous de lait. On s'aimait bien.

Elle prit un temps, puis, comme un aveu qui lui coûtait :

— Là encore j'ai trouvé un homme sur ma route qui me l'a volée et épousée. L'hiver dernier, je l'ai croisée dans la rue. Elle a trois gosses maintenant et voyez comme elle marche.

Et elle singeait une matrone obèse et déhanchée.

— Je sais, je suis sûre que deux femmes peuvent être amies. Sans doute, vous aimez Georges, mais peut-être dénicherez-vous pour moi un petit coin vide dans votre tendresse.

Claire désarmait devant tant d'inconscience et de charme. Cette dure existence l'apitoyait sans qu'elle réussît à comprendre comment la pauvre fille avait erré dans une aussi longue aventure au lieu d'emplir son cœur et de fonder son amour. Car sa pensée ne dépassait pas ses propres sentiments et leur aspiration éperdue vers un idéal de passionnée servitude conjugale.

Elles allaient toujours, les mains liées, et c'est à peine si jusqu'à la villa elles échangèrent quelques mots.



Aussitôt rentrée, Claire s'était mise au lit. Elle reposait depuis une heure quand un grincement lent et progressif, comme d'un loquet tourné furtivement, la tira de son premier sommeil. Dans la chambre de Georges, en face, on remuait. Dressée d'un bond, aux écoutes, elle démêla des sons étouffés et vagues, des froissements d'étoffe, une chute, — enfin des efforts de lutte courts et heurtés. Georges, éveillé, levé peut-être, l'avait donc appelée ? Souffrait-il ? Un remords la saisit

d'avoir cédé à la fatigue... Rien plus ne bougeait. Encore une illusion de son oreille trop vigilante.

Mais un râle sourd, où se confondaient l'effort et la prière, la déchira soudain. Elle le connaissait pour l'avoir si souvent senti contre elle. Une autre donc... Georges et Marthe s'étaient joints dans la nuit.

Hors de son lit d'un saut, elle courait assommer la rôdeuse qui lui volait son bien, lorsqu'un frôlement tout contre la porte la retint. Des adieux chuchotés, le pène qui crie de nouveau, puis un galop de pieds nus. D'un élan elle fut dans le corridor. Au bruit, une ombre qui fuyait s'arrêta.

Surprise, Marthe d'un geste machinal ramena la soie de son peignoir qui collait à sa peau comme un drap mouillé.

— Qu'avez-vous fait ?

La fugitive souleva une épaule, esquissa une moue, et finit par répondre nonchalamment :

—C'est lui qui a voulu. Ou plutôt c'est peut-être moi. Est-ce que je sais ?

Dans un sursaut brusque, elle revint à elle.

— Croyez plutôt que c'est moi, Claire, et gardez-lui votre amour. Quelle misère !...

Elle frissonnait.

— Il fait froid, dit-elle. Je rentre chez vous prendre une écharpe.

Tranquillement, elle pénétra dans la chambre et s'assit sur une chaise près du lit.

— Pardonnez-moi, supplia-t-elle. Pardonnez-moi encore. C'est abominable de vous faire souffrir, vous si bonne et si droite ! Mais c'est ainsi toujours. Il faut que je nuise à ceux que j'aime le plus. Par moments, je vais devant moi, aveugle ou folle, et j'oublie tout. Il ne faut pas trop m'en vouloir, personne ne m'a jamais aimée.

S'étant dressée, elle s'étira de tout son long. Sa robe glissa éparse à ses pieds et, se renversant sur le lit, elle y demeura immobile, un bras sur les yeux.

Claire la regardait. Sa douleur de cette trahison, l'inquiétude où elle était de Georges, sa fureur cédaient à une stupéfaction qui l'opprimait jusqu'à l'angoisse. Elle demeurait paralysée devant le malfaiteur suppliant.

Seulement elle sentait que tout avait croulé et la notion

vague grandissait en elle de quelque chose plus fort que sa volonté et qui aujourd'hui l'écrasait.

Pour cette fille, huit jours avant, elle l'eût étranglée. Sa haine depuis s'était égarée et tout alentour d'elle lui semblait brouillé. Entre Georges et sa complice, elle faisait figure d'une étrangère, qui ne savait ni ne pouvait rien. Son étonnement peu à peu se résignait, car elle avait maintenant l'habitude du chagrin et il ne subsistait en elle que le malaise de voir étalé là, à sa portée, ce torse d'éphèbe musclé, sur lequel de longues aspirations faisaient onduler les ombres.

— Ne restez pas ainsi, Marthe, dit-elle enfin. Vous allez prendre froid.

Elle paraissait endormie. Claire posa la main sur son ventre, mais vivement la retira, électrisée par un frisson qui lui fusait sous les doigts. Son trouble s'accrut et elle se trouvait embarrassée de ce corps comme si elle l'eût apporté là, mort, et qu'elle eût dû secrètement s'en défaire. Elle trouva juste assez de fermeté pour dire encore :

— Allons, ma petite.

Alors, Marthe se jeta à ses pieds.

— Pourquoi me chassez-vous ? Je ne peux plus coucher seule, ma Claire, je ne peux plus. L'ennui me rend criminelle et me tue. J'ai peur de la nuit, de Georges, de moi-même. Gardez-moi un peu, je vous aime tant! Mais vous ne pouvez plus me croire...

Et elle essuyait de vraies larmes aux doigts tremblants de sa victime.

VIII

La villa dès le matin avait été toute remuée. A des ordres rapides, la maisonnée entière courait et, du haut en bas, on s'appelait à voix étouffée. Claire était invisible et les chambres, où nul n'entrait, contenaient du mystère. Dans le corridor, c'étaient des conciliabules secrets entre Marthe et les servantes, ou bien, contre la chambre de Georges, elles guettaient des bruits de voix qui montaient pour baisser tout à coup.

Tout, vers midi, était rentré dans l'ordre. A peine relevait-on la trace d'un passage insolite parmi les sièges du salon encore assemblés en conseil et sur la table où traînaient les reliefs d'une collation et des verres où on avait bu. Une sensation de départ circulait à travers les portes rouvertes et la

paix coutumière retrouvée apparaissait plus précaire dans l'attente d'un changement ou d'une nouvelle.

Une automobile s'éloignait sur la route, emmenant les médecins qu'on avait convoqués en consultation.

Sur le seuil, le vieux maître qui la présidait avait dit à Claire : « La rémission des derniers temps n'était même pas à prévoir. Les symptômes survenus depuis deux jours marquent que le mal est près de son terme. » Après tant d'espoirs, le coup l'avait assommée. D'abord, elle s'était soulevée. « C'était impossible. L'avant-veille il voulait partir en excursion. Quelque force survivait donc en lui, un peu de matière saine où devait se greffer une guérison. L'arsenic, l'air salin... » Elle évoquait ses anciens dieux, mais les médecins n'avaient même pas discuté.

— La poitrine de ce garçon, avait crûment déclaré Lacade, le chirurgien de Bayonne, c'est une planche vermoulue qui se pulvérisera au premier choc. Ou bien, figurez-vous ma main qu'on aurait évidée et dont il ne resterait que la peau.

Et il retournait sous le nez de Claire sa grosse patte hâlée.

Alors, elle n'avait plus résisté. Cependant, le poudroiement des roues s'était dissipé sur la route, qu'elle demeurait sur le seuil avec l'idée obscure qu'ils reviendraient se dédire et remonter son courage...

Dès son entrée dans la chambre, les yeux mobiles du malade se fixèrent.

— Ils sont partis ?

Elle fit signe que oui, et très vite affirma qu'il n'y avait pas lieu de s'alarmer. Sa parole rapide fuyait un silence dans lequel eût percé la vérité. Elle reprenait chaque phrase pour l'arrondir de mots vides, comme autrefois dans un salon, lorsqu'elle se mettait en frais, se hâtant davantage à mesure qu'elle entendait sonner plus faux sa voix mal affermie. Tout lui était bon pour détourner ses traits défaits, un rideau à tirer, des linges à mettre en place.

Très vite elle en vint aux plaisanteries, citant des boutades de Marthe qu'elle poussait en scène pour s'appuyer sur elle et gagner le second plan.

Il la coupa d'un geste nerveux.

— Exactement, qu'est-ce qu'ils ont dit ?

Elle ne sut que répéter des assurances imprécises, car les termes propres qui figurent la vérité et ravivent une illusion se dérobaient à son esprit obstrué par ce bavardage. Excédé, il se retourna sur le mur aussi violemment qu'il put. Alors, elle s'arrêta toute interdite de la cruauté de ses mensonges. La vérité gagnait en dépit de ses efforts et elle eut de cet instant la vision très nette qu'ils se disjoignaient. Une irrésistible poussée précipitait la chute du mourant et son imploration ne parvenait plus qu'affaiblie dans cette sûreté de vivre où elle s'attardait.

— Je vais crever, dit-il, et ils l'ont bien vu.

— Georges ! protesta-t-elle, éperdue.

Il haussa les épaules.

Que pensait-elle avec ses sottises ? Etait-il un lâche ou un imbécile ? Il savait bien que le monde ne changeait pas et que la misère restait la misère. Jadis, les souffrants quêtaient des secours à la porte des églises. C'est aujourd'hui au temple de la science qu'ils vont mendier. Et les desservants — médecins et prêtres — sont frères. Mêmes boniments trompeurs, même défroque de charité hypocrite couvrant leur avidité pareille. « Quand ton sang se décompose, descends dans un *in pace* ou fais ta hutte au désert. Tu vivras la clochette en main pour qu'on fuie devant toi (1). »

Le précepte valait toujours. Ainsi était-il enclos dans cet *in pace* de médecine et d'hygiène en compagnie de tous les blessés que la science ne sauve guère et que la prière n'engourdit plus.

Dans toutes ces théories, elle ne découvrait qu'un appétit de vivre qui le dévorait toujours, bien que, de tout son amour-propre, il s'employât à le décevoir. Il philosophait comme on chante dans la nuit, pour se donner du cœur.

— Ce sont des brutes, tes morticoles.

— Ne t'irrite pas, supplia-t-elle, et ne perds pas courage, puisque tu as toujours ta petite maman auprès de toi. Je te guérirai, je te le promets.

— Pourquoi le dire, puisque tu ne le crois plus !

Désespérément, il reprochait à sa maîtresse de ne plus exhaler cette foi qu'il avait jusqu'alors respirée et elle se retenait

(1) Michelet, *la Sorcière*.

de lui crier comme elle s'y était cramponnée et qu'on avait dû la lui arracher. Etait-elle donc coupable de ne trouver plus que de la pitié devant une douleur d'agonie? Et que pouvait-elle si sa force intacte, son instinct vital l'affermissaient dans cette pensée qu'elle n'était pas solidaire de la mort ?...

Elle eut l'idée de le bercer un moment dans ses bras.

— Mon Georges, mon petit Geo.

Elle écoutait si sa tendresse était assez fervente en prononçant ce « Geo » familier à Marthe et qui, à cette heure, lui revenait.

★

Dans la salle à manger, à plat ventre sur le tapis, la jeune femme agaçait un gros chat qui battait l'air de la caresse méfiante de sa patte. Elle tendit son visage vers Claire, qui, s'étant laissé choir sur une chaise, murmura :

— Tout est fini.

Après un moment où sa pensée se poursuivit en silence, comme une eau qui coule sous la terre, elle reprit :

— J'avais prévu toute cette ruine, et j'ai versé tant de larmes, sans réussir à le distraire de cette débauche où vous l'avez rencontré ! Et je reste seule encore. Il s'en va, ne m'ayant peut-être jamais aimée.

Ayant chassé la bête, Marthe se mit debout.

— Il vous a aimée comme les hommes en sont capables.

— Et ces années qu'il m'a prises, — les meilleures, — devaient être si entièrement heureuses avec la passion que j'avais en moi.

Elle dit encore de cette voix grêle qui précède les larmes : « Le pauvre petit, le pauvre petit ! » Et de gros sanglots enfantins la secouèrent. Pourquoi cette inique infortune ? Plus que d'autres la méritait-elle ?

— Il faut vous résigner, ma pauvre amie, reprit Marthe d'un ton calme. Il meurt... Qu'y faire ?... Et puis, c'est si bête et si laid d'être vieux. Moi aussi je filerai un beau jour, et de mon bon gré, je vous le jure. Je ne tiens pas à finir ouvreuse.

Puis, avec un geste insouciant vers un avenir chimérique :

— Vieillir ! Mais c'est bon quand on a des enfants.

— Je l'adorais ! dit Claire.

— Vous lui avez assez donné de vous. Qu'en a-t-il fait,

grand Dieu ! Et jusqu'où donc prétendez-vous le suivre ? Reprenez-vous et profitez des années que vous avez encore.

Adoucissant sa voix et presque bas :

— Belle comme vous êtes !

Claire tressaillit. C'est vrai qu'elle avait encore du temps qui lui appartenait. Un avenir s'étendait encore devant elle, où se dépenseraient les forces épargnées durant sa docile jeunesse ! Son âme n'avait jamais été plus ardemment ouverte et cet appel la trouverait prête à s'élancer vers ces joies dont elle aussi pensait désormais qu'elles étaient l'unique raison de vivre.

Son regard avait rencontré celui de Marthe, qui souriait, et ses traits se détendirent comme si sa peine, après un long égarement, découvrait un abri... Pourquoi donc aurait-elle repoussé cette enfant secourable ? Elle était si seule, si désespérée... ! Et lorsque la jeune femme lui sécha les yeux du bout de son mouchoir, comme elle eût essuyé un peu de poudre, Claire offrit docilement son visage.

On avait apporté le repas, que Marthe servit elle-même en ordonnant d'un ton doctoral :

— Il faut réparer vos forces.

Elle mangeait très vite avec cette faim désordonnée qui parfois la saisissait. Ses yeux pleins de caresses quêtaient ceux de son amie, mais l'entretien mourait, malgré ses efforts. Agacée, elle quitta la table en bousculant les chaises.

— Vous avez tort, ma chère, conclut-elle soudain, de vous désespérer ainsi. Moi, j'en suis revenue. Souvenez-vous d'Urrutenia. Ce n'a pas été long.

Les yeux clignés pour mieux voir en elle, elle murmura :

— Et celui-là était un beau gaillard.

Son rire satisfait fit à Claire une fine blessure qui la déchira. Pourquoi cet affreux souvenir ?... Mais Marthe s'étant assise à ses pieds, Claire se pressant contre elle, s'abandonna au bien-être de ce contact. Ses mains de plus en plus fort se pressèrent contre les lèvres de la jeune femme et une gratitude étonnée, une fierté la pénétrèrent de voir sa compagne agenouillée contre elle, dans ce geste de servitude qui si souvent avait été le sien. Aussi, quand Marthe lui offrit de visiter sa chambre, accepta-t-elle avec un élan de joie.

La pièce était claire, meublée de pitchpin, banale et gaie.

Du linge de corps fraîchement repassé était disposé sur le lit.

— Voici de l'ouvrage, s'écria Marthe. Cela vous égaiera un peu de ranger ces chiffons.

Un coup de poing dans la pile, et le couvre-pieds fut jonché de lingeries blanches, si légères qu'au travers du linon plié en quatre les fleurs de la cretonne dessinaient leurs pétales roses.

Claire d'abord secoua la tête, mais lorsque ses doigts eurent une fois pris contact avec la finesse du linge, elle se mit au jeu et des discussions s'engagèrent où chacune donnait son goût. L'armoire ouverte, ce fut un pillage des étagères culbutées, des tiroirs craquants fouillés en hâte.

— Ah ! cette odeur...

Elle surprenait, n'ayant rien du subtil iris qui dans la trace de la jeune femme s'insinuait dans la villa. C'était une senteur violente, à la fois onctueuse et poivrée, qui, débordant des meubles ouverts, inondait la chambre.

— Et puis il y a des robes, des robes, dit Marthe.

Depuis des mois captives dans les placards, les jupes plaquées aux hanches prenaient des formes vivantes. De longues tuniques de soie molle, ainsi que des femmes, s'abandonnaient.

Marthe tiraillait rudement les affiquets, comme elle disait, n'y voyant que des jouets, accommodés à la fantaisie d'une heure, au hasard d'un rôle à succès ou d'un désir d'homme, et qu'elle rejetait vite et revendait à bas prix.

Mais Claire, au fur et à mesure, les repliait avec soin, s'efforçant de pénétrer son amie de ses idées pratiques, de son goût pour les draps solides, pour les formes commodes et qui pouvaient resservir. Des projets se formaient. A Paris, elles iraient ensemble passer la revue des nouveautés d'hiver.

— Et cela, vous ne l'avez pas vu.

Des chemises multicolores se déroulaient hors de leur longue boîte de cuir odorant. La nuance crue de leur soie s'assouplissait en des reflets humides qu'ombraient les jeux de lumière. Déployées, elles ondulèrent comme sur un flanc.

— Pour les hommes, expliqua-t-elle, en pouffant de rire.

Mais le bras de Claire, qu'effleurait l'étoffe sifflante, se déroba d'un mouvement nerveux.

— Laissez donc les hommes, dit-elle. Vous-même avouez qu'ils n'apportent que le malheur.

Et quand Georges, éveillé depuis une heure, la fit appeler, elle emporta accroché à elle le parfum échappé de l'armoire. Il bourdonnait à ses oreilles, ainsi qu'un essaim attaqué dans la ruche et sous la multitude de ses aiguillons faisait frémir tout son corps.

IX

— Tirez progressivement sans secousse. Un, deux, trois..

— Oh! hisse. Que tu es lourd!

Pour redresser le malade sur son lit, qu'il ne quittait plus, les deux femmes le soulevaient avec crainte, comme un objet précieux déjà brisé.

— Lourd? dit-il. Plus guère. Tu le verras d'ailleurs quand je me serai pesé. La balance est commandée, n'est-ce pas, Claire?

— Sans doute, mais j'ai dû m'adresser à Bayonne, tu le sais.

Il demanda encore :

— Et les analyses du chimiste, les aurai-je bientôt?

Elle fit oui de la tête, bien que, depuis le verdict des médecins, elle les eût délaissées. A quoi bon des recherches dont chacune décelait un peuplement plus dense des ouvriers de mort? Pourquoi cette fureur d'éclairer le creusement intérieur de son mal? Elle eût tant voulu qu'il se fût endormi inconsciemment, n'eût-ce été que pour s'épargner à elle-même la supplication de ces yeux qui s'attachaient aux siens quand la toux brouillait de sang leur regard! Mais tout entier à l'étude de chaque symptôme, il répétait sans cesse : « Je veux savoir, tout savoir », tâtant son pouls, contrôlant le degré de sa fièvre désormais constante. A la lecture du thermomètre, il avait le sourire narquois d'un homme qui a tout prévu et que rien plus n'étonne.

Toutes les deux se relayaient auprès de lui dans une garde muette, ne marchant qu'à pas étouffés, car il n'endurait plus un seul bruit. Un jour que Marthe avait tenté de l'amuser, comme jadis, avec des gens et des histoires de Paris, il l'avait d'abord avidement écoutée, puis s'était renversé sur son lit, sanglotant et criant : « Tous ceux-là vivent toujours, longuement, tandis que moi... » Effrayées, elles s'étaient tues depuis lors et dans ce recueillement, où plus rien de vivant ne passait, il les épiait dans un guet de bête traquée, comme si elles

eussent risqué, d'un mot trop vif ou d'un geste, de lui arracher un peu de cette existence dont il ménageait chaque atome.

Cet après-midi-là, étendu à plat, haletant, la tête pendant sur la poitrine, il avait cet air de méditation morne, de lassitude soumise d'un vieillard rendu à son terme. Ses mains se ranimaient à la fraîcheur d'une pendulette de verre dont le tic-tac menu activement débitait les minutes. Par la fente des volets filtrait un mince filet de lumière, dont la lunule s'arrondissait sur le mur. On entendait le sifflement régulier d'une aiguille. Claire cousait, assise auprès du lit.

Mais voici un piétinement pressé de bêtes, des cris d'enfants à leur poursuite, la pétarade d'un fouet, une roue large sous laquelle le gravier s'effrite, — c'est la vie de la route proche qui retentit jusqu'à eux, et Marthe au bruit relève lentement le front. Au malade dont le regard l'interroge, elle tend son livre.

— *Les Trois Mousquetaires*, dit-elle. C'est Claire qui me l'a prêté.

Ramassée sur sa chaise, les poings sur les oreilles, elle a lu une heure pleine et son visage est encore tout embué d'une attention enfantine, dévorante. Elle étire ses membres et respire longuement l'odeur de la chambre, si lourde malgré la vapeur piquante de l'éther.

Son livre fermé, elle manœuvre pour sortir. Un sourire vers l'amie qui tend son regard, un baiser du bout des doigts, et elle se glisse au dehors. Ses prunelles vertes brillent une seconde dans la porte entrebâillée et quand elles disparaissent, Claire a le sentiment qu'une lumière s'éteint. Elle se courbe à nouveau sur sa tâche.

— Du repos, de la joie, pense-t-elle, voilà ce que demande cette enfant pour guérir et pour oublier. Mais ici, dans cette atmosphère de mort, quelle misère !... Et quand cela finira-t-il ?

Cette question lui venait si naturellement qu'elle ne songeait plus à s'en défendre. Des mois, au besoin, son énergie la soutiendrait. Mais combien, combien encore à se débattre sans espoir ?

La pendule au bout de l'étape sonna à coups grêles sa victoire. Trois heures. La potion. Claire quitte sa chaise comme

à un ordre. La voici près du lit. Georges tente de se soulever pour atteindre la cuillère qu'elle tarde à approcher de ses lèvres. Ses ongles agrippent le drap, l'effort contracte sa face, mais à peine a-t-il détaché une épaule de l'oreiller qu'il renonce, épuisé.

— Tu vois bien que je ne peux pas.

Elle doit le faire boire. Mais il enrage de ce qu'elle a trop brusquement versé le liquide dans sa gorge.

— J'étouffe ainsi. Tu le sais, d'ailleurs, et tu t'en fous.

Elle ne réplique pas, néglige même ses dents serrées, ce regard de frayeur haineuse. Son parti de tout subir est si bien arrêté qu'en veillant machinalement sur cette colère morbide elle se concentre en elle-même. Car elle a désormais pris à cœur son propre sort et aspire à se sauver...

Que faire, après ? Regagner sa maison vide ? Implorer les siens ? Mener au hasard de misérables aventures la vie errante des villes d'eaux et des hôtels ! Où et comment se fixer dans le tourbillon qui la roule ?... Mais à quoi bon ces projets illusoires ! Tout est en Marthe dont le nom trop longtemps retenu irrésistiblement monte à ses lèvres. Envers « l'enfant », comme elle la nomme, elle s'est assigné une tâche de tutelle et de sauvegarde. Ardemment, elle s'applique donc à fixer cette âme fugace, qui vagabonde, se rend à nouveau pour fuir encore, — et c'est cette recherche qui la perd. Eperdument, dans chaque échappée, elle poursuit cette humeur fantasque, mais la folle a tourné au premier chemin ; Claire la dépasse, s'égare pour ne retrouver jamais, en fin de compte, que l'apparition d'un corps gisant et nu...

Georges s'étant endormi sous l'action du breuvage chargé de morphine, pour un moment la consigne était levée. Les jupes serrées contre les jambes, de peur que le flottement des étoffes ne l'éveille, avec des ruses de prisonnière, elle s'évade à son tour.

Dès le corridor, c'est un soulagement que de humer l'air moins chargé, et bientôt un rire familier l'emplit d'une sensation de plaisir neuf, de bien-être retrouvé. Assise comme naguère devant la porte, Marthe bavarde et c'est Urrutenia qui lui donne la réplique.

— Il est venu à Fontarabie, explique-t-elle gaiement, pour s'informer de Georges.

— Et ça ne va pas ? dit le Basque lourdement.

— Non. Venez, Marthe, il faut que je vous parle. Adieu, Monsieur.

Le ton est si bref que l'homme prend congé. Au bras de son amie, Marthe se laisse entraîner, soufflant en guise d'adieu la fumée d'une cigarette qui s'envole en souples anneaux.

Jusqu'au salon du premier étage, elle se sent portée, et il faut que le verrou soit mis pour que Claire lâche prise et se reprenne à respirer. L'homme peut rôder. Contre lui et contre tous elle saura défendre son bien.

Maintenant que la jeune femme s'est allongée dans un fauteuil, elle tourne, hésitant sur le mode d'attaque, mais résolue à tenir le premier rang, à dicter ses ordres.

— Vous l'aimez donc bien, ce garçon ? finit-elle par dire avec un sourire forcé.

— Il ne m'amuse même pas.

Et lorsqu'elle tente de pousser à des explications, elle n'obtient que ce geste vague et ce haussement d'épaules par quoi Marthe répond à tout.

Impatiente des subtilités et des feintes, Claire se découvre.

— Que c'est mal, Marthe, murmure-t-elle, que c'est mal !

Ses traits pâlissent de l'effort qu'elle fait pour refouler ses larmes.

— Il ne faut pas, reprend-elle. Non, non, il ne faut pas...

Cette enfant accueillie, pardonnée, maintenant chérie, en toute justice, elle possède sur elle un droit qu'elle est décidée à faire valoir. Mais à la vue d'un front plissé, d'une lèvre grimaçante, elle tombe dans les supplications.

— Je ne veux plus, je ne peux plus souffrir.

Marthe fait pff ! et éclate de rire.

— Mais, c'est une folie, ma chérie. Pour un homme !

Un homme ! Qu'était-ce donc? Parfois un amusement, une affaire d'argent presque toujours. En dehors d'eux, on ne pouvait rien.

— Vous-même n'avez été quelque chose que du jour où vous avez choisi un amant, ne l'oubliez pas.

Tout cela est démontré tranquillement, ainsi qu'on fait à une enfant capricieuse pour lui expliquer sa leçon.

Claire est sourde. Une force, la plus puissante qui l'ait jamais soulevée, la jette sur cette mince fille. Ah ! s'en emparer

et l'emporter au loin cette fois et pour toujours, comme une proie qu'on réserve! Tous ses sens se liguaient contre sa dignité qui ne voulait pas choir. Ses membres tremblaient non plus de colère, mais d'un élan dompté, du désir d'un assaut. Mais aussitôt elle retombe et déjà elle n'ose plus.

Lentement, elle se dirige vers le mirador et s'accoude à la baie ouverte pour boire l'air vif. Bien des soirs, au meilleur de la saison, elle était demeurée ainsi à goûter auprès de son amant le réconfort de la brise fraîchissante. Quelle foi la soutenait alors ! Aujourd'hui parvenue au terme de ses forces, elle flottait au gré de courants inconnus.

Marthe a traîné jusqu'à la fenêtre la chaise longue aux coussins encore tout foulés par le poids de Georges, et, s'y étant assise, elle applique son visage contre la hanche de son amie, avec le lent frémissement des femelles qui quêtent l'amour.

★

Georges s'éveille. Une rumeur pesante bourdonne dans son cerveau, puis ses paupières se soulèvent. La tache bariolée des pots et des fioles alignés sur la table voisine émerge de l'ombre la première. Les rayons du jour hésitants autour des reliefs s'y fixent peu à peu, et sa conscience, incertaine d'abord, absorbée en cet unique objet, s'efforce obscurément de saisir au delà.

La sensation s'épanouit et se divise. Voici un battement à son oreille, puis plusieurs qui se répondent. C'est la pendule à sa gauche... Les heures ont passé puisque le soleil qui dorait la poussière descend plus en oblique. Cette idée se fraie un chemin, puis d'autres, dont les rapports se lient de proche en proche. Le décor s'est planté et le rideau se lève sur la vie reprise.

Sa chemise gluante de sueur, ses draps qui lui collent au corps entretiennent autour de lui une atmosphère étouffante d'étuve.

Il veut pour en sortir secouer ses membres, mais dans ce sommeil un peu de leurs forces s'est encore écoulé. Ils sont si légers, si vides qu'ils n'offrent aucun appui à son vouloir et son bras doit aller en rampant quémander un secours nécessaire. La main s'agite, appelle en se crispant, mais nulle autre ne se tend vers elle. Il inspecte pour mieux croire tous les re-

coins de la chambre vide et n'aperçoit à l'entour que la solitude redoutable.

Mais il se souvient qu'au dehors sont les paysages, les ondes du vent qui siffle et tournoie, la mer. Pour lui plus rien de toute cette houle de choses, pas même un cri qui éclate, un vol qui file, un jour qui point. Jamais plus rien de la théorie colorée des femmes si ardentes à voir, si diverses. Plus rien que le cachot muré sous la terre, la bière béante qu'on scelle sur les visages figés et déjà gris.

Sa sueur devient glacée. A l'idée qu'on risque, encore vif, de l'enfermer de même, ses membres tremblent d'horreur et il se tord en une imaginaire défense contre le coffre de bois qu'il égratigne de ses ongles. Et derrière, à portée du bras qu'il ne peut plus étendre, les inconscients poursuivent des tâches vaines !...

Pour se raffermir, il murmure : « C'est impossible. » Impossible qu'à trente ans on ne puisse écarter la mort ou que du moins elle emporte l'être entier. Si tout est faux des dogmes répandus, quelque splendeur rayonne dans un mystère que nul n'a percé. Et la créature réserve au plus sûr d'elle-même cet élan vers le Dieu inconnu à qui sacrifiait Athènes au temps de Paul.

Mais les mots, les raisons ne servent de rien. La peur est la plus forte, cette peur surhumaine du condamné qui, près du couteau, ne peut plus supplier et sent la vie s'écouler de ses veines comme les anneaux d'une couleuvre qui file sous l'étreinte. Il voudrait palper un autre être. Il lui semble qu'il s'y raccrocherait, marcherait comme lui, dirait ses paroles et revivrait à imiter les gestes de la vie.

L'image des deux femmes surgit devant lui, comme un symbole de force. Elles sont donc sans pitié de le laisser ainsi. Pourquoi creusent-elles autour de lui cette première solitude ? Pensent-elles l'entraîner chaque jour à oublier un peu du monde vivant ?

Il se dresse dans un long effort. Deux ou trois soubresauts, la sonnette tirée avec violence, et il retombe haletant...

Claire le retrouva immobile, les yeux fixes. D'un geste coutumier elle veut éponger son visage, mais vivement retire ses doigts qu'il a tenté de happer d'un coup avide.

— Tu vois bien que tu ne m'aimes plus. Autrefois, tu m'au-

rais laissé mordre et déchirer tes mains. Tu as aujourd'hui l
souci de les conserver pour d'autres.

Comme d'habitude elle est résignée à ces injures. Il pour
suit de la même voix blanche qui, par crainte de la fatigue, n
s'anime plus.

— Sale femme, tu m'abandonnes, tu veux me laisser creve

— Georges, calme-toi, je t'en conjure. Tu sais bien que j
ne t'abandonnerai jamais.

Avec un geste de renoncement il dit encore :

— Marthe, j'ignore qui elle ne pourrirait pas. Toi cependan
je ne l'aurais pas cru.

Il savait donc !... Jour par jour il a donc relevé sa trace
percé ses manèges, pour la débusquer à cette heure où elle l
jugeait le mieux en défaut ! Mais quoi d'étonnant ? Ne lui avait
elle pas dès longtemps voué sa conscience ? Quoi qu'elle fît, i
en disposait en maître.

Elle tombe à genoux, la tête enfouie dans le drap pou
celer son tremblement et sa rougeur, et dans son désarroi s'obs
tine à le duper.

— Georges, je t'aime, je t'aime.

Elle répète ces mots, s'y cramponne comme à une invoca
tion retrouvée dont elle attend le miracle, — semant au hasar
des baisers sur ses mains.

Sans paraître la voir ni l'entendre, il murmure :

— Seul, mourir seul...

Et la tristesse de cette plainte pèse sur le silence qui main
tenant s'accumule sur eux.

Furtivement, elle se décide à bouger un peu, puis se redress
pour rassembler les couvertures en désordre. Elle découvre l
poitrine du malade dont la peau se plisse entre les saillies de
côtes, et les jambes blafardes, si décharnées. Elle est frappé
des ravages que le mal a faits en huit jours et pense qu'il v
mourir. Elle ressent de la pitié pour ce misérable ; mais un
douleur lui manque, cette détresse profonde, ce déchiremen
dont elle a si longuement souffert. Elle s'interroge encore lors
que, dans la nuit où sa pensée tâtonne, un mot passe, brû
lant et clair comme une flamme : « Vivre, vivre... ! »

Alors, elle s'exalte, durcit sa volonté, évoque les paroles d
Marthe, ses propres desseins, se répète : « Vivre, vivre » comm
une litanie pour forcer sa croyance et que rien autre ne trouv

place dans son cerveau. Et son cœur bat sous l'effort. Les sentiments anciens, les scrupules, inutile fardeau qui alourdirait sa course vers la lumière entrevue.

D'ailleurs lui-même savait, lui-même renonçait à elle et ils se séparaient sur une trahison en amants que les cœurs seuls attachent et délient. Nulle contrainte désormais, sa personne entière reconquise. Elle chancelait seulement, pareille à un amputé qui essaie son nouvel équilibre.

Dans cette chambre où chaque objet fut mis en place par ses soins, elle ne s'oriente plus. Son pas est incertain, ses gestes se resserrent. Chaque minute qui l'éloigne de ce qu'elle crut pendant des années nécessaire semble lourde à passer. Son seul souci est que leurs regards ne se croisent plus.

Enfin, un bruit à la porte. Sur le seuil Valérie l'appelle. Elle veut bien partir mais hésite, sans force encore pour vaincre l'habitude... Les yeux de Georges se sont fermés, alors elle s'échappe.

★

— J'étais venue pour voir s'il était plus calme, déclara la servante. Il en avait une figure quand il a sonné !

Le tablier rejeté en travers de sa jupe, les points enfoncés dans sa taille flasque, elle attendait, barrant le corridor, une réponse qui ne vint pas.

— Bien sûr qu'il est plus mal ! insista-t-elle. Ah ! pauvre garçon !

Il passait dans sa voix une compassion rude et fraternelle, cette pitié des gens du peuple que la douleur n'étonne plus.

D'un mouvement brusque, avec une moue, sa maîtresse haussa les épaules.

— Que veux-tu, ma pauvre Valérie ! J'ai fait ce que j'ai pu.

La vieille femme fonça, toute bourrue :

— C'est encore Mlle Marthe qui vous enseigne à vous consoler en levant les épaules. Alors, ça va bien, ça va bien. Mais moi, j'aurais mieux fait de rester à Paris.

Comme elle regagnait la cuisine de son pas cahoté de canard domestique, Claire courut au salon d'un élan.

— Marthe, il n'y a plus rien entre Georges et moi.

A cette nouvelle, qu'elle apportait comme une dépouille, la jeune femme fit simplement : « Ah ! » et se retourna sur la chaise longue paresseusement.

Sûrement elle n'avait pas bien saisi. Claire tenta d'expliquer.

— Il m'a reproché de ne l'aimer plus et de me plaire auprès de vous.

— Des lubies de malade. Nous en verrons bien d'autres.

Et tandis que Claire demeurait debout, les bras encore ouverts dans l'espoir retenu d'une caresse, d'un appel, la jeune femme sauta sur ses pieds en criant : « La classe, bon Dieu ! la classe ! » sur un ton comique, puis, le corps ployé en arrière, elle inclina la tête hors du mirador pour s'éventer à la brise. Claire restait interdite, le cœur serré. Et lorsque son amie s'élança dans l'escalier en criant : « Venez au jardin », l'idée ne lui vint pas de la suivre.

Elle resta à tourner dans la pièce, poussant les meubles, secouant les rideaux, en quête d'une besogne qui occuperait ses mains. Sur le palier, elle fut ouvrir une porte, mais recula, assaillie dès le seuil par cette odeur des chambres longtemps closes qui semble d'abord fraîche, mais dont la fadeur écœure vite.

Tous les objets hors d'usage y étaient entassés, — une chaise qui ruait de ses pieds brisés, des défroques en lambeaux, un chapeau enrubanné dont le soleil avait mangé la couleur, des espadrilles de Marthe aux semelles effilochées, que l'herbe avait maculées de traînées vertes parmi la boue sèche. Sous la tente de plage qui masquait un fauteuil, Claire découvrit un veston de Georges jauni l'an passé par le grand air de la Bretagne et les cannes de golf apportées de Paris pour lui inspirer confiance.

Elle articule, presque haut : « Je suis comme ces choses maintenant », trouvant sa place parmi ce bagage de déroute.

Son inventaire fut interrompu par un son qui la fit tressaillir. On eût dit d'un frottement juste perceptible, puis il s'accrut croissant et aigu comme une déchirure. Georges toussait. Elle le voyait écarlate et ruisselant, serré à la gorge par la quinte. A chaque silence, toute tremblante, elle suspendait son souffle, et sa poitrine retombait quand le bruit retentissait à nouveau. Dans tous les recoins de la maison elle essaie de lui échapper, mais il la pourchasse, si bien qu'elle finit par demeurer dans le corridor, aux écoutes. Bientôt il ne lui parvient plus qu'un râle épuisé. C'est la fin. Alors elle s'enfuit au hasard

et, la chambre de Marthe s'étant rencontrée, elle s'y enferme.

★

Le jour baissait. Dans les labours proches, les lourdes quenouilles de maïs étaient renflées de grain. Aux poussées de la brise, le champ s'échevelait et les feuilles retombantes s'entrechoquaient avec un sifflement d'acier qu'on aiguise.

Sur un bout de route que, par la fenêtre, on apercevait de biais, des journaliers, une outre de vin vidée à l'épaule, rentraient en ville. Des groupes de promeneurs descendaient aussi du cap Figuier. Les femmes, qui parlaient toutes ensemble, subitement se turent, les yeux dévotement baissés, se signant du pouce sur les lèvres et le front. Une cloche sonnait la sortie des vêpres.

C'était dimanche ! Claire s'en ressouvenait à cet appel. Rien ne distinguait plus ce jour, mais autrefois, dans son enfance, il assignait le repos, faisait sortir les habits neufs pour les promenades languissantes, le long des boutiques closes, en famille, dans cette oisiveté gauche des laborieux. Le soir, dans l'entresol noirci de la rue des Jeûneurs, la grand'-mère assistait au repas. A l'oreille de Claire, la crécelle de sa voix râclait toujours : « Ça finira mal, ça finira mal. » Car elle désapprouvait son fils d'avoir agrandi leur petit commerce par la spéculation.

Depuis, les cloches avaient sonné bien d'autres dimanches. Ç'avait été boulevard Magenta, « là haut », comme on disait, que la famille avait pris ses aises, les affaires prospérant. Aux vingt ans de Claire, on avait dansé et bien des après-midi de fête y avaient ramené des jeunes gens sérieux, qui recherchaient les valseuses bien dotées. Elle s'amusait calmement et son père aimait à dire : « Ma Clairon, c'est la forte caboche de la maisonnée. »

Pauvre papa ! C'est à elle, agenouillée auprès de son lit de moribond, comme tantôt elle l'était chez Georges, qu'il avait dit : « Aie des enfants, ma petite. C'est sur eux qu'on fonde l'avenir. D'ailleurs, j'ai confiance en toi, tu es bien partie. » Elle pleurait, mais rien d'elle ne restait dans ce malheur naturel, et sa destinée demeurait entière lorsqu'elle se releva.

Voici d'autres soirs de dimanches, dans la plaine Monceau, chez elle ou chez ses frères mariés, parfois avec des gens d'âge

qui tutoient les gens mûrs. Ce sont les vieux amis, héros du commun drame bourgeois d'épargne et de travail. « Des gens sûrs », affirmait son père.

Entre tous elle les avait honnis au profit de son bonheur nouveau. Folle qu'elle était ! Heureux ces cœurs assoupis qui brûlaient sans flamme jusqu'à ce que les ans pâlissent et éteignent leurs derniers éclats ! Leur égoïsme, dont elle s'était fait une excuse, était moins âpre que le sien. Elle n'en doutait plus aujourd'hui.

Ah ! ces jours défunts qui paraissaient si pleins puisqu'on n'en sondait point le vide, aux lendemains si sûrement conduits dans le sillon tout tracé ! On lui avait depuis lors révélé que ces êtres-là n'étaient pas libres. Mais ils ne portaient qu'une chaîne et la nommaient d'un nom prestigieux, le devoir. Elle qui l'avait rompue, se débattait au contraire entre des liens emmêlés qui l'écartaient en tous les sens... Et elle repassait par ces années révolues ainsi que les nomades qui foulent sur le retour les cendres de leurs foyers anciens.

Depuis longtemps elle était assise, la tête abandonnée sur la poitrine, et, dans l'obscurité qui s'était éployée dans la chambre, il ne subsistait plus que deux clartés longues, ses bras nus jusqu'au coude et ses mains étendues.

Elle songeait toujours plus vaguement. Une voix calme s'élevait parfois : « Tu es bien partie. » Mais l'aïeule répliquait : « Ça finira mal. » Et Claire tressautait,secouée par le choc des vieux doigts séchés sur la table de la famille.

Puis les visions s'éloignèrent jusqu'à n'être plus qu'une longue ligne grise à peine ondulante dans sa mémoire, un océan, encore agité, de vapeurs...

Le vent fraîchissait et elle frissonna. Elle s'était levée pour fermer la fenêtre ouverte, lorsqu'elle distingua sur la route une lumière qui s'avançait, — puis un tintement de sonnette et des pas. Elle se pencha pour voir. Un gamin en robe noire et surplis blanc précédait un prêtre marmonnant qui portait le viatique. A tour de bras, le desservant carillonne, amusé entre temps de pousser à coups de pied les cailloux qui bondissent. Un paysan qui vient à leur rencontre ôte son béret et, avant de les croiser, s'agenouille. Alors le gars s'approche jusqu'à le frôler et lui décoche dans le ventre une ruade sournoise qu'il marque d'un roulement plus sec de sa sonnette.

★

— Ce pays est odieux, trancha Marthe, avec sa couleur locale pour boursiers en vacances. Ah! l'Espagne authentique, sa Tolède d'hiver que j'ai surprise tassée dans la plaine froide, pareille à un mendiant recroquevillé qui arrondit son échine sous la neige...

De long en large elle arpentait la pièce, les mains croisées sur les reins, le cou tiré en avant. Cette pose qui en lui effaçant les épaules la mincissait, sa jupe écourtée jusqu'au-dessus des chevilles, — tout en elle donnait l'impression d'une adolescente tôt grandie, à peine virginale.

Onze heures venaient de sonner et tout dormait alentour. Le seul frappement des lames, si furieux parfois qu'on eût pu croire à un assaut de la maisonnette, alourdissait le silence. A une rafale plus forte, Marthe, d'un ton tragi-comique, déclama :

O mers, ô bois songeurs, voix pieuses du monde.

Dieu, que je m'embête ici ! Il y a de quoi périr de tristesse !

Claire frémit à voir ce visage plissé. Combien de jours cette enfant patienterait-elle encore? Elle l'entraîna vers la fenêtre :

— Regardez la pleine lune, comme elle est belle.

— Savez-vous, répondit Marthe, que les gens d'ici la nomment « ill'arguia », la lumière des morts ?

Elle parut réfléchir, puis en fillette gâtée, qui se bute à son caprice :

— Je voudrais Paris.

— Avec moi ? demanda Claire sur un ton de caresse.

Un « oui, oui » soufflé très bas à son oreille, une tête qui cherchait contre sa poitrine un appui, — et il lui parut qu'elle emportait pendue à son cou l'enfant capturée. Réchauffées ainsi l'une à l'autre, elles respirèrent longtemps la fraîcheur de septembre qu'imprégnaient les grasses senteurs des pommes mûrissantes et des feuilles déjà mortes. Et les yeux de Claire discernaient l'ombre bientôt prochaine d'une imaginaire oasis où se prolongeait indéfiniment une intimité calme sous les palmiers balancés. La vue en était si heureuse, l'arrivée si reposante qu'elle redoutait en bougeant d'effaroucher le mirage. Sous l'effort de cette joie, elle se mit à trembler si fébrilement que Marthe se redressa.

La soirée s'avançait. Claire s'informa si la jeune femme avait dîné.

— Je mange, dit-elle, quand la faim me vient. Et c'est juste le moment. Mais vous-même n'avez rien pris ?

Claire aussi avait oublié. De plus en plus le désordre se glissait dans le ménage abandonné au gré des domestiques. La maîtresse ne dirigeait plus, entraînée dans la vie fantasque de sa compagne.

Il fut donc décidé qu'on souperait. A la cuisine, on trouva la viande froide du dîner, de la salade et des fruits. Il restait aussi de ce champagne doux que Georges buvait dans les premiers temps.

Elles s'assirent l'une en face de l'autre, dans un coin de la chambre. L'odeur des plats ayant excité leur fringale, elles dévoraient à la hâte.

— Ces œillets flétris dans cet affreux vase jaune, observa Marthe, ces flambeaux symétriques sur la nappe, c'est un cabinet particulier à Montmartre. Que de fois m'y suis-je attablée, le ventre bien creux, mais sans appétit, en pensant à la corvée d'après.

La pitié de Claire s'exaltait à ces évocations de misère. Volontiers elle l'eût reprise sur son cœur et bercée comme tantôt, pour engourdir ces douleurs toujours vivantes. Il lui paraissait qu'à cette heure elle la pénétrait aisément. Des caprices d'enfant et si simples à guérir que les foucades de cette humeur mobile! Elle se reprochait d'en avoir été si sottement surprise, et son regard ne se détachait pas de son amie, qui, à demi renversée sur sa chaise, s'abandonnait au bien-être du repas.

— Moi, j'ai trop chaud, déclara-t-elle.

Elle se débarrassa de sa blouse, puis de sa jupe. D'un feutre à plumes elle coiffa ses cheveux ramassés en catogan, et la haute glace refléta la silhouette d'un gracile chevalier en pantalon de dentelles, nerveusement campé, habit bas.

— N'est-ce pas que je porte bien le travesti ?

Claire souriait, pleine d'une admiration ravie.

— A quoi pensez-vous ? demanda-t-elle après un moment de silence.

— Vous savez bien que moi je ne pense jamais à rien.

La jeune femme porta sa chaise jusque devant la table qui

servait de poudreuse et se mira soigneusement, presque à toucher la glace par instants pour vérifier le grain de sa peau, brossant ses cheveux dénoués à longs coups appuyés comme pour en broyer la couleur et isoler les paillettes d'or qui jaillissaient au frottement.

Près du lit, maintenant, ses paumes d'un geste familier maniaient la taille froissée sous l'étreinte de la ceinture, et sur les lingeries jonchéesqu, i à ses pieds s'enroulaient comme un nid, elle s'accroupit. La houppe à poudre promenée sur son corps le plaquait d'une traînée pâle. De longues caresses lustrèrent ensuite le buste et les cuisses, où le sang affluait. La trace rose suivait la pression des doigts pour se fondre ensuite dans la clarté de la chair.

Un sifflotement à peine perceptible accompagnait ses gestes qui progressivement se balançaient à l'allure du rythme. Ses pieds de leurs doigts assouplis tâtaient la place avant de se poser, puis, mis enconfiance, ils esquissèrent des mouvements de danse qui coulaient le long des membres sans jamais rompre l'harmonie du corps.

— Marthe, Marthe...

Ce n'était pas de ces bonds réglés des ballerines, ni les sévillanes apprises calle Pampinot, mais un pas glissé, coupé, selon son caprice, d'élans subits et qui par moments s'alentissait jusqu'à mourir.

Mais le sifflement s'accélérait. Elle tournoyait de toute sa vitesse, la chevelure envolée en drapeau, une jambe en balancier, l'autre dans la danse se vissant au sol. Net, elle s'arrêta dans le rayon de lune qui entrait obliquement, les reins creusés, toute colorée de lumière.

— Voyez, dit-elle tout bas d'un air de mystérieux triomphe, la robe de Peau d'âne.

Elle la portait avec orgueil et demeurait immobile, les bras hauts, de peur de la ternir.

La voix appelait encore :

— Marthe, Marthe...

La danseuse vira pour s'offrir de profil à la lueur. Son corps s'effilait en une traînée mince ombrée aux flancs. Avec ses bras un peu grêles, ses cuisses musclées et longues, les seins presque effacés par la cambrure du torse, ellesemblait une nymphe

adoratrice de cet automne et dont resplendissait la jeunesse pour la gloire de Phébé.

Dégaînant un minuscule poignard, laissé sur le guéridon au chevet du lit, elle le brandit, saluant son plaisir d'un « Olé ! » claironnant.

Puis, toute ramassée, jetant en arrière le bras prêt à frapper, les traits froncés et jouant la menace, elle s'approcha de son amie. Elle sentit alors deux mains qui enserraient ses côtes à les briser et une bouche appliquée à son ventre la glaça. Mais le stylet piqua un coup sec et Claire poussa un cri léger, auquel un éclat de rire répondit.

Très vite, la jeune femme se roula dans un peignoir et sortit.

Claire, toujours assise, contemplait sur son poignet une goutte rouge, tandis qu'un sifflotement de chanson poursuivait sur les marches la descente d'un pas souple.

(*A suivre.*)

PIERRE VERGELY.

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Luc Durtain : *Kong Harald ;* Crès et Cie. — Archag Tchobanian : *La Vie et le Rêve ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Maurice Levaillant : *Les Pierres Saintes ;* Dorbon aîné, 3 fr. 50.

Si, au lieu de vingt poèmes ramassés, soudains, dénudés, Luc Durtain nous avait rapporté des mers arctiques un livre plus copieux et plus complet, ce livre aurait pu justement s'appeler : *Connaissance du Nord.* Mais, avec une modestie également empreinte de réserve et de morgue, Durtain a donné à son petit ouvrage un nom mystérieux et sonore qui est celui d'un beau navire : **Kong Harald.**

C'est en vue d'une très précise comparaison que j'ai parlé de *la Connaissance du Nord.* Il y a d'étranges rapports entre les poèmes de Luc Durtain et cette *Connaissance de l'Est,*qui demeure un des plus beaux livres de Paul Claudel, et peut-être le plus parfait. Je sais que Durtain ignorait l'œuvre de Claudel au moment où il écrivait *l'Etape nécessaire*, ouvrage précieux par sa grande et profonde signification poétique ; il a, depuis, appris quelle merveilleuse « source de paroles la nature nous avait ouverte entre les lèvres » du poète de *l'Arbre.* C'est donc à la fois pour satisfaire à une vocation propre et céder à une suggestion entre toutes acceptée, qu'il a composé ces belles pages qu'il intitule *Kong Harald.*

Moins qu'une *connaissance*, ces poèmes traduisent surtout une *découverte.* Fruit d'un contact prolongé,renouvelé, implacable, avec la nature et les hommes, la connaissance est le fait d'une lente réaction, d'une adaptation en quelque sorte définitive ; mais la découverte est l'acte initial de la connaissance, elle est contenue dans la minute fulgurante où la révélation nous est faite d'un ordre de choses et de faits ; elle est comme un prélude à la connaissance.

A bord du *Kong Harald*, Luc Durtain est allé errer jusqu'aux confins du monde vivant. Il a remonté de fjord en fjord toute la côte norvégienne jusqu'au Cap Nord, puis il a passé le Spitzberg et a gagné la banquise, pour revenir ici en proie à un durable et ténébreux étonnement. D'une telle fugue, maints poètes nous auraient rapporté des descriptions de paysages ; chaque île, chaque port, chaque promontoire leur aurait valu un sonnet, ou même un long poème. Ce que Durtain nous rapporte, ce n'est pas un carnet de croquis, ce n'est pas un album de vues, mais les divers états de soi-

même, mais les divers aspects de son âme au long du voyage. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire à l'homme de se déplacer à la surface de la terre pour apprendre à se connaître et pour s'accroître ; cependant la vertu des spectacles, la vertu de la mer et des continents n'est-elle pas de nous révéler, en les éclairant, certains aspects de notre âme qui demeuraient dans l'ombre, n'est-elle pas de nous mettre aux prises avec certaines forces que nous contenons sans les connaître ? En vérité, n'y a-t-il pas un point du monde où chaque homme doit trouver réponse aux plus anciennes et aux plus urgentes questions intimes ? N'est-il pas une autre patrie que celle-là que nous assigne la naissance ?

C'est là-bas la Contrée blanche,
La très pure,
La non vitale, la non vraisemblable
Où se plante l'axe autour de qui
Tourne le globe.
O mon pays tout à fait natal,
O mon lieu, ô mon ombilic !
Je m'en vais vers toi dès l'aurore.

Ce voyage du poète, cette échappée vers les mers froides, cela, dès les premières lignes, m'apparaît comme une fuite. — Il faut t'évader, âme prisonnière, il faut, rompant d'un grand coup tes liens, gagner non point le midi, où tout est luxuriance, aisance, paresse et profusion, mais le nord, où tout est majestueuse stérilité, aride grandeur et renoncement, C'est là qu'il faut t'aller confronter avec toi-même et chercher « l'espace plus grand que tes habitudes ».

Sur le pont du beau navire, agrippé au bastingage « gros comme une cuisse », le voyageur en proie à « l'immense masse du vent invisible » devra se purifier, se recréer des sens vierges, pour supporter le contact de la vaste solitude sans être sollicité par les images serviles de la vie :

Hé, fuyard, vide ici ta bile !
Vomis, toi qui retrouves dans
Les forces du flot minéral
(Ou du blanc ciel pulvérulent)
L'ordre social et les visages.

Peu à peu, le monde se libère des hommes, « les villes de bois, jaunes, rouges et vertes », se font plus rares, les cascades cessent de payer l'impôt aux fabriques pour se précipiter, libres dans leur gouffre, le *Kong Harald* s'élance vers l'océan où crépitent les icebergs :

Le beau navire, blanc et bleu
Comme un nuage neuf, avance

Aériennement :
L'embouchure de sa proue
Fait la rumeur d'un coquillage.

Avec les progrès du périple, l'imagination s'affranchit : elle ne puisera plus ses matériaux que dans le monde ambulant de la nef, dans la rumeur et les odeurs marines ; elles ne cherchera ses motifs que parmi l'architecture du littoral et la silhouette des archipels. Un curieux poème fait foi de cette sanctification : il est formé de quatre strophes qui commencent, respectivement, par « gros comme », « fort comme »,« fin comme » et « neuf comme » ; en vérité, poème juvénile et enthousiaste, comme la délivrance.

Et, dans la lumière de minuit, voici que l'aspect du Spitzberg évoque enfin le chaos primitif. Ici se place une belle strophe dont je veux transcrire les *versets*, car elle marque le moment critique et de l'aventure et du poème :

Et augmenté tel qu'une femme, mais en mâle, j'ai conçu
Les épaules de moraines formidables, les déblais dressés en cônes,
Les mousses germant polygonales par ordre,
Les vertèbres des grands monstres, renversées comme des sièges vides,
Les phoques gras comme des métaphores,
Et l'innombrable don des icebergs
Sortant de l'intérieur inaccessible et tombant
Avec détonation dans l'immensité pour s'y dissoudre.

Cependant, là aussi, l'homme a laissé son empreinte, cependant, sur cette désolation, monte encore la grêle antenne du « sans-fil ». Il faut aller au delà, il faut pousser jusqu'à la banquise, il faut que la proue du navire ne se retourne point encore et bondisse dans le jour ininterrompu :

Debout à l'avant qui tranche
J'étais
Tel un dieu de bois — impassible.

Avec ses rudes et brutales notations, avec la saveur de ses images craquantes, avec le rythme disjoint de ses poèmes secoués de tangage et de roulis, Luc Durtain m'a fait aimer le beau voyage et m'a fait souhaiter, pour moi aussi, la fuite vers « l'abîme qui sert de clôture ».

La poésie de ce poète ne peut manquer de surprendre, d'inquiéter ou même de révolter ceux qui se sont assurés dans le contentement, le repos et la sécurité. Elle est pleine de combats, d'éclatements, de vigoureux sursauts et de pathétiques indécisions qui ressemblent à des bégaiements de colère. Pour cette évasion vers le chaos, il fallait cette phrase brisée, cette période pleine d'élans et de chutes. C'est pourquoi, adaptée aux secousses du sujet, la langue de ces poèmes

m'apparaît comme fidèle et précise. Elle connaîtra plus de calme et de sérénité quand l'âme lui en fera commandement. Je l'apprécie, telle, lorsqu'elle sert à dépeindre les glaciers :

> ... ces grandes larmes gelées
> Qui se crevassent et avancent, polissant
> Et dévorant ce qui les porte.

Ou quand elle signale au ras de l'horizon de l'immortel soleil polaire,

> Ce Créateur qui longuement
> Eclaire l'œuvre par la voie
> Qu'il a décidé de prendre.

Luc Durtain a des façons d'écrire qui, comme sa conversation, sont pleines de chocs, de trouble et d'imprévu. Il dit :

> Or mon âme m'observe avec fierté mais
> Inquiétude — car je ne bronche point.

Il n'a pas le préjugé de ce qui serait poétique et de ce qui ne le serait plus ; il incorpore délibérément à son style les vocabulaires de la route et les dons du hasard. Il trouve une force expressive dans la propre syncope de l'expression et il sait me toucher avec des singularités comme celle-ci :

> J'ai cherché mon corps et voici
> Qu'il tremblait comme d'un tremblement.

Il me surprend aussi fortement lorsqu'il fait trêve aux confidences du vent pour s'écrier :

> Silence ! Je préfère, gueule grande,
> Aspirer jusque dans le dos.

Il m'émeut surtout lorsqu'il dit à mi-voix au terme du voyage :

> Que je garde pour mon cœur futur
> Toujours gonflée l'outre du ciel...

Avec ses vingt courts poèmes, il a su me donner beaucoup de désirs et d'illusions. Il a su, principalement, me faire, par delà les mots, sentir *un homme;* et c'est d'abord cela qui m'intéresse et me gagne.

§

M. Archag Tchobanian, qui a beaucoup contribué à faire connaître en France la poésie arménienne, publie, sous le titre de **La Vie et le Rêve**, une adaptation française de divers poèmes, contes et fantaisies écrits et publiés primitivement par l'auteur dans sa langue maternelle. C'est donc, nonobstant la rigoureuse ordonnance du style français de M. Tchobanian, c'est donc à travers

une traduction qu'il nous faut deviner les rythmes et la saveur de l'original.

Nous sommes, dans ces investigations, grandement aidé par Emile Verhaeren, qui a écrit, pour *La Vie et le Rêve*, une lettre-préface pleine de cette cordialité qui est une des plus charmantes vertus du maître. « Il n'est rien de votre race, écrit le poète de *Toute la Flandre*, que vous n'ayez fait vôtre, si bien qu'on entend un peuple entier parler, aimer, souffrir, agoniser, mais sans jamais mourir en votre voix. Vous réalisez ainsi l'idée la plus ancienne et la plus divine que l'humanité s'est faite du poète. Vous cessez d'être vous-même pour devenir l'âme humaine d'une contrée. Certes, vous ne la créez pas, mais vous la recréez d'après les formes séculaires que le destin lui donna. »

Voilà un éloge précis et pénétrant auquel nous voulons bien volontiers nous associer.

§

M. Maurice Levaillant, qui s'est acquis une petite réputation et une récompense nationale avec *Le Temple intérieur*, publie un nouveau recueil, prose et vers : **Les Pierres Saintes**. M. Levaillant réussit avec une profuse facilité le vers romantique. Encore que son dernier ouvrage ne soit pas des plus copieux, il semble écrit d'abondance. M. Levaillant, assuré d'une plume légère et d'une langue sans sévérité, ne se refuse aucune des satisfactions, aucun des effets d'une poésie passablement démodée, dont la sonorité ne donne plus le change qu'à la partie la moins lettrée du grand public. Tout de même, si M. Levaillant, qui doit savoir lire, se préoccupait un peu de tout ce qu'on a publié en France depuis Victor Hugo, il ne pourrait pas rester sans inquiétude sur la valeur et sur l'importance de ses compositions poétiques. Il se livrerait alors peut-être à des études qui lui vaudraient assurément moins de succès dans le monde, mais, j'aime à croire, plus de contentement intérieur.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Alain Fournier : *Le Grand Meaulnes*, Emile-Paul frères, 3.5o. — Charles Régismanset : *Les Lauriers salis*, Sansot, 3.5o. — Paul-Louis Garnier : *Les Cœurs farouches*, Librairie des lettres, 3.5o. — Jacques des Gachons : *Vivre la vie*, Plon, 3.5o. — Marc Elder : *Le Peuple de la mer*, Oudin, 3.5o. — Franc-Nohain : *Le Gardien des muses*, Fasquellé, 3.5o. — Lucie-Paul-Margueritte : *Le Chemin des écolières*, A. Michel, 3.5o. — André Delcamp : *Femme jalouse*, A. Michel, 3.5o — Marcel Laurent : *Le Calvaire fleuri*, Lemerre, 3.5o. — Octave Houdaille : *Le Mannequin d'amour*, Lemerre, 3.5o. — Jacques Estarveille : *Le Vain sacrifice*, B. Grasset, 3.5o. — E. Delord : *D'un cœur à l'autre*, P. Ollendorff, 3.5o. — Edouard Siméon : *Le Carnet de sœur Calixte*, A. Michel, 3.5o. — L.-G. Mayniel : *Contes du Pays d'Oc*, E. Figuière, 3.5o.

Le Grand Meaulnes, par Alain Fournier. Voici bien l'histoire

la plus délicieuse et la mieux racontée qui se puisse lire avec le cœur comme avec les yeux et qui fasse palpiter notre imagination tout autant que notre poitrine. Vous souvenez-vous de vos premières émotions de lecteur, de, par exemple,certains romans de Dickens, alors que nous n'avions pas la permission de tout lire et que nous gardions, vierge, en nous un enthousiasme mystérieux nous entraînant à la suite d'un héros que nous pensions notre frère, car les jeunes gens sont tous de la même famille quand ils courent après le rêve ? J'ai retrouvé, moi, ces émotions-là en suivant le grand Meaulnes. Je l'avais déjà reconnu lorsque,entrant chez le professeur Seurel, il commence par découvrir deux vieux soleils de feux d'artifice qui n'étaient pas partis et qu'il fait éclore sous ses doigts experts en l'art d'illuminer sa vie. Le *grand Meaulnes*, c'est pourtant le poète... et ne vous effrayez pas de son double symbolique : jamais une œuvre symboliste ne fut plus naïvement simple et plus à la portée de tous les cœurs simples. Que l'auteur ne se désole pas de me voir lui attribuer une qualité que tant de gens ont déclarée n'être qu'un défaut, car ils n'ont pas voulu comprendre qu'une œuvre symboliste *parfaite* doit être palpable pour tous les publics, si j'ose employer ce terme vulgaire. Est-il donc un chef-d'œuvre qui ne contienne pas son symbole, c'est-à-dire sa goutte d'éternité ? Le grand Meaulnes est un collégien de province, il vient chez les Seurel, où l'enfant du professeur est aussi un petit garçon pas bien remarquable aux regards des parents et des voisins, mais tellement plein d'une belle vie intérieure. Et le grand Meaulnes entraîne le petit garçon dans son aventure. Le pauvre petit narrateur, dont le genou est toujours malade, qui marche difficilement, sera le bon ange gardien sacré de l'aventure surprenante, à la fois si parfaitement humaine et si tristement belle. Quelle aventure ? Ah ! ne comptez pas sur moi pour vous la redire ! Il y a des fleurs merveilleuses qu'on ne doit pas respirer trop fort... on les ferait peut-être se fermer et l'on croirait alors à une simple hallucination. J'ignore le secret de son parfum, j'ignore la façon dont on a pu la mettre, sans la faner, à la vitrine d'un éditeur, comment l'auteur put la cueillir sans faire tomber, par le frisson de sa main, le pollen mystique dont elle était parée... Je la retrouve quand je touche le livre seulement et je n'ose plus l'ouvrir. Quel est le conte qui peut nous rendre la curiosité de nos quinze ans l'espace d'un matin ? Je vois le grand Meaulnes partant pour aller chercher les grands parents du petit Seurel à La Gare. C'est le simple bon tour du collégien qui veut montrer sa force à mener à bien un acte d'homme. Oui, pourquoi ne conduirait-il pas une voiture, un cheval ? Il ira chercher les vieux à la place de Mouchebœuf, et on le trouvera très fort, très aimable aussi. On lui pardonnera sa désobéissance parce que... mais, en chemin, la chance tourne, l'aventure ordinaire

s'efface et voici que la folle du logis prend le cheval par la bride. L'aventure ordinaire se précipite dans le vertige de la liberté. Le grand Meaulnes ne voit plus les choses comme elles sont, mais comme il les rêve depuis qu'il a le goût de l'aventure et celui de la beauté. Rassurez-vous : tout est réel, tout arrive, on vous en donnera les preuves, vous les toucherez du doigt en coupant les pages, mais un vent étrange venu d'où ne sait quel au delà que connaissent bien les enfants, les adolescents, toutes les âmes encore *en fleur*, secoue ces pages entre vos mains tremblantes. Il y a derrière elles une fée qui vous guette et vous jette tout à coup, telle une exquise poudre aux yeux, le don d'enfance... et j'ai vu, vraiment vu, la fête costumée, les gamins dans les ruines, aussi la misère du cirque où la petite chèvre savante posait ses pattes sur des verres à pied, aussi le cynique pierrot tombant et volant, aussi la fuite éperdue de toute la poésie devant la réalité !... Pauvre grand Meaulnes, tout arrive... mais toujours trop tard ! Qu'importe, mon cher garçon, puisque tu as su entr'ouvrir, pour nous la porte des jeunes paradis ! Le poète n'a pas le droit d'être égoïste.

Les Lauriers salis, par Charles Régismanset. Est-ce que ce roman ne contiendrait pas l'histoire de demain ? Ne respirez-vous pas, de temps à autre, comme une odeur d'incendie ? Il y a les beaux contes qui endorment les douleurs et il y a les railleries terribles qui les réveillent et peut-être sont nécessaires pour nous rappeler à l'ordre. Nous vivons dans un désordre inouï qui ne peut prévenir que ceux qui virent ou eurent l'impression nerveuse de la guerre de 70. Les enfants d'aujourd'hui, les jeunes gens ne croient pas beaucoup à la possibilité de se battre, pas plus que les enfants de 70 ne croyaient à la possibilité d'être vaincus. De graves philosophes nous diront, après avoir jonglé avec des chiffres, qu'on ne peut pas faire la guerre parce que le lendemain personne ne pourrait plus ni manger ni se servir d'un train. En 70, on a vu des gens mâcher du pain de paille et même traverser la France à pied pour aller chercher la frontière. Aujourd'hui, les automobiles seraient très utiles pour aller mettre en lieu sûr certains étrangers bien parisiens... quant aux moyens de se tirer d'affaires. Moi je pense qu'on se réveillera un matin de brouillard sans gouvernement, sans armée et sans brioches à émietter dans son chocolat. Je ne regretterai pas le gouvernement, mais la privation de la brioche me donnera envie de monter à cheval : « Mon royaume... pour un cheval », afin de retrouver au moins l'armée. Charles Régismanset nous montre ironiquement certaines alternatives. Il nous présente la guerre, bien moderne. Oh ! sans excès d'indignité... ni d'honneur ! Une guerre ce n'est, au fond, pour les écrivains, qu'un moyen de voir l'humanité dans les sociétés, car dans les sociétés paisibles il y a très peu d'humanité, malgré les humanitai-

res. Rien n'est pareil à une guerre comme une autre guerre. On commence d'abord par ne rien savoir. Ni dans les bureaux administratifs ni à la Chambre on ne connaît *la situation*. On en parle beaucoup, mais personne vraiment n'est fixé, puis les choses commencent à se détraquer ; les jeunes hommes sont troublés par un air qui leur arrive du dehors. Et il y a l'amour ! Je ne plaisante pas, car c'est dans une scène d'amour, sur un divan profond comme tous les tombeaux, que la question formidable se pose. Cette scène est la plus belle à faire dans tout le théâtre de l'avenir. Un amant et une maîtresse en plein adultère qui n'ont plus qu'un désir : lire la lettre du mari datée du champ de bataille. Et l'amant et la maîtresse n'osent pas lire plus avant leur petit roman, si mesquin tout à coup en présence du grand danger de la patrie. Le beau, le vrai respect humain les empoigne à la gorge, leurs bras tombent. Je donnerais bien des livres pour l'idée de cette seule scène, très simplement amenée, où l'on voit enfin la mort plus forte que l'amour, ce qui est une vérité bonne à dire. René Sartor va se battre. Ça ne change pas le cours des fatalités. Après une paix pas très honorable, la Commune, pardon, l'anarchie recommence. Elle fait sauter le métro sous le fleuve et la petite maîtresse de Sartor, veuve du capitaine tué, reste là-dessous... pour toujours. La guerre finie, on peut refaire sa vie, prétend un bon Parisien qui pense que la vie est un perpétuel renouveau : « Refaire sa vie ! » murmure en écho lugubre le malheureux Sartor. Ah ! les morts ne vont pas tout de même aussi vite. Et voilà. Demain ?... oui, demain ! ... Les lauriers seront coupés... ou salis.

Les Cœurs farouches, par Paul-Louis Garnier. Diable ! je vous crois que mes cheveux se dressent ! J'ai même failli redevenir brune en une nuit (étant blanche, naturellement) comme au bon vieux temps du romantisme le plus sombre où les héroïnes changeaient la couleur de leur chevelure en douze heures de pénibles réflexions ! Je me rappelle *Amanda*, belle de nuit, et *Petit fi*. Pourquoi l'auteur, qui possède un talent des plus fins, des plus mordants, nous accable-t-il sous cette lugubre et folle chevauchée de revenants ? Où a-t-il rencontré ces deux frères ennemis (autant que *Karamazoff*), ces deux seigneurs qui ont des chapeaux à large bord, des manteaux Talma et habitent des ruines féodales dont les douves sont remplies d'une eau sans fond ? Qu'est-ce que c'est que cette jeune femme qui se jette dans les bras du frère cadet, copie encore plus pâle et plus farouche du frère aîné ? Pas de psychologie et pas de geste sincère. Tout est dominé par une terreur sans nom, d'ailleurs inexplicable, car, enfin, on doit pouvoir prendre le train. Bourges est à quelques lieues de ce château. Mais les domestiques sont effarés ou idiots, les chevaux ont toujours envie de prendre le mors aux dents et les arbres... les arbres sont *malheureux* ; tout trempe dans une malé-

diction couleur d'encre. Il y a un orage par chapitre et les chouettes, les couleuvres et les ruisseaux sifflent comme des damnés. D'un frère à l'autre, la pauvre Elisabeth sent son cœur balancer. Elle n'aime ni l'un ni l'autre, mais elle est pressée de trahir, comme une actrice de débrouiller un rôle. Au dernier moment, elle s'aperçoit qu'elle est enceinte. Et l'enfant venu au monde, le cœur de la mère se remet en marche. Les domestiques trahissent, les chouettes et les corbeaux tournent, on parle comme chez Maeterlinck, très bas, en répétant souvent la même chose. Le mari s'en va, les amants s'ennuient, puis un beau matin la femme se précipite dans l'eau sans fond, parce que le mari est de retour et qu'elle a peur de tout recommencer. Est-ce que Paul-Louis Garnier, qui a, je le répète, beaucoup de talent, voudrait retrouver le succès d'Anne Radcliffe?...

Vivre la vie! par Jacques des Gachons. Le secret de l'auteur est de rendre vivant et intéressant un conte moral. Ces personnages semblent sortir d'une collection de belles images et tout d'un coup ils se mettent à parler et à marcher comme des gens très humainement constitués. On les entend, on les voit et on aurait grand plaisir à leur serrer la main. Etienne Baroney est un brave homme aimant la terre, ses terres, ses fermes, sa bonne et simple existence campagnarde. On le trouble en lui faisant un devoir de la députation. Il s'imagine qu'il faut lutter contre les mauvais progrès, seulement il s'efforce de n'employer que les armes loyales. Il est battu et si content, au fond, d'être battu! Il restera sur ses terres, couchera sur ses positions bien acquises par ses ancêtres et son courage pendant que le prochain ministre (l'aventurier) ira servir la France à Paris dans une Chambre qui n'est pas la Nature et dont les quatre murs emprisonnent les nobles visions. Les observations électorales sont d'un comique très fin et l'automobile torpilleur qu'on rencontre à tout bout de champ est peinte à vif.

Le Peuple de la mer, par Marc Elder. Il semble que le peuple de la mer, qui ne vit que par l'eau et puise, aux grands abîmes, ses seuls moyens de prospérer, ait aussi l'horreur de l'eau. Hélas! Comme on boit au bord de cette grande tasse où tous finissent par aller s'abreuver une dernière fois! Le vent du large n'arrive pas à chasser tous ces relents d'alcool. Et ces types, tous les patrons du *Dépit des envieux*, du *Laissez-dire*, de *l'Aimable Clara*, du *Secours de ma vie*, sont pourtant de bien bons lurons, mais ils sont ivres si souvent et leurs femmes ont tellement le diable au corps! Les crimes et les naufrages se succèdent sans assombrir, du reste, le beau ciel et les couleurs violentes du tableau. Tout est là-dedans grouillant et étincelant de beautés naturelles, saines, malgré le sel, la terrible amertume, corrodant certains morceaux. Les gens de Noir-

moutiers et de la côte pourraient tout de même avoir de l'orgueil à se reconnaître, un peu renversés, dans le miroir.

Le Gardien des Muses, par Franc Nohain. C'est le sous-secrétaire d'Etat : M. Grivot. Il a une femme étonnante, mais pas plus qu'une vraie Parisienne peut l'être. Elle est horriblement jalouse... à tel point qu'au seul nom de *l'Albanie*, dont son mari s'occupe (comme tout le monde par le temps de crise des Balkans), elle subodore des parfums de bazar à treize et rêve d'une rivale de la plus basse espèce. M. Grivot n'est pas un méchant homme, mais il n'est pas non plus celui qui nous rendra la *Joconde* passée au noir par son prédécesseur. (Voyez l'annonce d'un nouveau cirage pour les bottes de gendarmes!) Il se débat contre les embûches des Mécènes en jupon, des actrices de son département et des Egéries de tout poil qu'il lui faut recevoir au nom des Beaux-Arts. Le gardien des Muses, hélas! ne s'en défend pas plus que la barrière du Louvre ne défend ses reines contre les cambrioleurs. Les aventures de M. Grivot sont vraiment drôles et ne représentent qu'une satire des mœurs parlementaires à peine poussée...

Le Chemin des écolières, par Lucie-Paul Margueritte. En épigraphe de la première partie de ce livre, il nous est déclaré que la femme a pour maîtres son cœur et ses sens. Par consequent, elle ne diffère pas beaucoup de son compagnon de misère, qui a, lui, pour maîtres ses sens et son cœur... quand il en a. Egalité sur les deux colonnes, dirait l'Amour, ce joueur de bonneteau qui met trop souvent le bandeau de ses yeux sur la mise du ponte généreux. Alors, puisque nous admettons le cœur et les sens maîtres absolus de la maison, il serait, en effet, tout indiqué pour gouverner ce singulier ménage et à tâcher d'ordonner le désordre. Claire a mal placé son affection, déjà brutalisée par un mari maladroit; elle n'est pas très respectée par un amant léger. Enfin elle retrouve son ami de jadis, celui qu'en secret elle aurait voulu épouser le premier et, arrivant à lui par le chemin de... l'école buissonnière, elle l'épouse, parce que l'enfant c'est, pour les femmes de cette école, un point terminus. Soit! C'est une morale comme une autre, meilleure qu'une autre, mais est-ce bien flatteur pour l'homme, cette conclusion?

Femme jalouse, par André Delcamp. La jaloûsie qui dégénère en névrose et finit par la manie homicide. Maintenant il faut dire, à la décharge de la coupable, qu'elle avait affaire à l'amant de sa propre mère et qu'il y avait peut-être de quoi devenir folle.

Le Calvaire fleuri, par Marcel Laurent. La triste vie d'une femme de tribun qui sacrifie aux convictions sociales de son époux et son cœur et sa santé. Une belle scène dans ce livre quand on découvre le mouchard parmi les directeurs du *Réveil social* et qu'on le tue.

Le Mannequin d'amour, par Octave Houdaille. En effet, comme le dit si bien M. Barrès, il est étonnant qu'un Brunetière ait aimé ce roman au point de le publier dans la *Revue des Deux Mondes*, car il est aussi peu *Revue des Deux Mondes* que possible. J'ajoute que le héros, mettant une ressemblance physique en lieu et place de la bien-aimée, me semble un brin avili. L'occultisme permet des choses que la raison ne connaît pas.

Le Vain sacrifice, par Jacques Estouvielle. Un beau crime, bien fait, bien bourgeois et impossible à découvrir et l'histoire d'un pauvre enfant mal aimé par sa mère et qui en meurt.

D'un cœur à l'autre, par E. Delard. Encore le drame de la fameuse voix du sang qui parle plus haut que l'amour et une sœur qui ne peut pas épouser son frère, au moins quand elle est prévenue.

Le Carnet de sœur Calixte, par Edouard Siméon. Une petite fille enlevée par les bohémiens et qui retrouve son prince charmant trop tard, alors qu'elle est religieuse et va mourir sur un champ de bataille.

Contes du pays d'Oc, par L. G. Mayniel. A citer : *la Restitution* ou le mauvais tour joué par un avare à un bon curé.

RACHILDE.

LITTERATURE

Charles Oulmont : *La Poésie Française du Moyen-Age. XI-XVe siècles, Recueil de Textes*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — G. Michaud : *Anatole France, étude psychologique*, 1 vol. in-18, 3.50, Fontemoing. — Fernand Clerget : *Villiers de L'Isle-Adam*, 1 vol. in-16, 2.25, Michaud. — Charles d'Orléans : *Rondeaux choisis*, introduction et glossaire, par J.-M. Bernard, 1 vol. in-12, 2 fr., Sansot. — Gerard de Lacaze-Duthiers : *Vers l'Artistocratie*, 1 plaq. in-12, 0.50, « L'Action d'Art ».

Voici, publiée sous la direction de M. Ad. van Bever, une anthologie de la poésie française des origines jusqu'à nos jours. Malgré la multiplicité des manuels de littérature, cette anthologie n'existait pas encore : jusqu'ici « les auteurs de chrestomathies se copièrent sans vergogne. Loin de remonter aux sources, ils apportèrent dans leurs travaux une fantaisie dont on ne les aurait pas crus capables », ... et, leurs livres, « conçus dans l'ignorance absolue des matières dont ils traitaient, composés avec le plus absolu dédain de l'exactitude, ne se lisent plus guère ». C'est contre cette fantaisie que M. van Bever a voulu réagir, et les volumes qu'il nous donnera seront, avant tout, des recueils de textes puisés aux sources mêmes, et choisis nouvellement : car ce sera une des hardiesses de ce livre, écrit-il, « que de réformer des opinions toutes faites, sorte de fausse monnaie qui, en l'absence de tout contrôle sérieux, eut cours pendant des siècles et d'accorder à des poètes injustement méconnus une

place que tant d'autres, plus favorisés qu'eux, occupèrent sans en avoir le droit. » On voit que c'est ici une vaste entreprise : la refonte de toutes les valeurs littéraires poétiques : « Dans le présent recueil, la poésie reprend son cours naturel trop longtemps arrêté par les pédants. » Pourtant, ajoute M. van Bever, ce n'est pas tant une histoire de la poésie nationale que nous apportons que les matériaux nécessaires à son exécution. « Qui l'écrira ? se demande-t-il. Nous, peut-être, si le temps nous le permet. »

Un choix des textes religieusement collationnés sur les originaux, une classification rationnelle des auteurs, c'est déjà une œuvre importante et une œuvre critique. C'est à M. Charles Oulmont que nous devons le premier tome de cette anthologie : **La Poésie Française du Moyen-âge** *(XIe au XVe siècle)*, et nul mieux que lui ne pouvait nous donner une synthèse de cette littérature médiévale qui n'a pas de secrets pour lui. Je veux résumer ici quelques-unes des idées, des remarques neuves de l'auteur sur cette poésie assez inconnue même des lettrés. Une difficulté nous embarrasse, dit-il, quand il s'agit d'œuvres du moyen-âge : l'anonymat de ces œuvres. « Une dizaine de poètes du XIIe au XVe siècle nous sont familiers. A côté des poètes qui ont réellement exercé une action profonde sur leurs contemporains et leurs successeurs, il y a la masse de ceux qui eurent quelque talent, mais dont il ne nous est point loisible de déterminer au juste la valeur, et voici pourquoi : dans les écoles poétiques du moyen âge, tout se fige assez vite, tout est réduit en formules, et, comme, à dix ou vingt ans près, nous ne sommes pas capables de dater un texte, nous nous demandons si tel poème est un de ceux qu'il convient d'admirer parce qu'il apporte un certain nombre de formules et d'images nouvelles, ou s'il est déjà inspiré par d'autres poèmes où nous notons les mêmes formules et les mêmes images. »

Mais il est peut-être moins difficile de juger cette littérature médiévale dans son ensemble, car elle n'évolue guère et se renouvelle rarement. Seul d'ailleurs le rythme se renouvelle, mais les idées semblent figées en formules, et les poètes ne sont préoccupés que de redire « avec une subtilité et un raffinement purement verbaux » ce que leurs prédécesseurs ont exprimé déjà. On comprend donc que cette littérature médiévale s'achève par l'école des *grand rhétoriqueurs*.

Mais quelle est, dans sa relative unité, se demande M. Oulmont, l'aspect de la poésie du moyen-âge ? On est étonné qu'à cette époque de foi la littérature religieuse manque d'ardeur et de sincérité. Pourquoi ? « C'est, explique le critique, que la religion consistait plus dans l'observance des prescriptions religieuses de l'Eglise qu'elle n'était un principe de beauté morale. Et les auteurs les plus croyants étaient sans doute de médiocres artistes, inhabiles à colorer

leur style et à le diversifier. » Phénomène qui se remarque encore aujourd'hui.

M. Oulmont a divisé son recueil en trois parties. La poésie narrative, de la cantilène de Sainte-Eulalie au roman de la Rose : la Chanson de Roland, Huon de Bordeaux, le Roman de Troie, Tristan, Chrétien de Troyes, Marie de France, le Roman du Renart, Fableaux, etc... La poésie lyrique : romances et pastourelles, ces poésies, en général, écrit M. Oulmont, ont de l'intérêt pour nous dans la mesure où elles furent écrites avec sincérité et en dehors des formules traditionnelles : les plus vieilles, les plus populaires sont les meilleures. Et ce sont celles-là qu'il a choisies pour nous. A chacun de ces auteurs, à chacune de ces œuvres, M. Oulmont consacre une notice critique et indique scrupuleusement ses sources. Enfin, la poésie dramatique qui contient le *Mystère d'Adam*, et nous donne une idée assez exacte de ce qu'était au XIIe siècle un mystère religieux tout proche encore de ses origines liturgiques ; les *Miracles de Notre-Dame*, drames pieux « parfois naïfs jusqu'à l'indécence » et qui maintenant « gêneraient la piété des fidèles, au lieu de l'édifier ».

Les textes les plus anciens de ce recueil ont été savamment traduits par M. Oulmont, et à chaque page des notes renseignent le lecteur sur le sens des mots difficiles.

Après avoir parcouru avec l'auteur le cycle de cette littérature médiévale, on se reporte aux premières pages du volume et on se demande si M. Oulmont n'exagère pas un peu, lorsqu'il écrit : « Nous avons l'impression que, pour les hommes du moyen-âge, la poésie fut un jeu laborieux, mais qu'ils n'y ont rien mis, ou à peu près rien, de leur âme et de leur personnalité. »

Car l'auteur reconnaît lui-même que tels petits poèmes d'amour sont des chefs-d'œuvre où « nous n'avons à noter aucune défaillance ».

§

Cette étude psychologique de M. G. Michaud sur **Anatole France** est très exacte : elle pourrait se résumer dans cette phrase de la préface (plus serrée, plus synthétique que le volume qui sent parfois un peu la conférence) : l'intelligence de M. France reste « essentiellement subjective. Comme c'est son plaisir qu'il poursuit en toute recherche, c'est lui qu'il retrouve en toute idée, en tout sentiment, en toute chose ; et ses ouvrages ne sont guère qu'une autobiographie ou une confession continuelle ».

Les critiques ont constaté son manque d'imagination, ont constaté encore et lui ont même reproché ses imitations, ses pastiches. M. Michaud énumère ces critiques et les résume.

Et ces imitations s'additionnent. Car M. France s'enrichit sans cesse et enrichit sa palette ; il ne perd jamais rien de ce qu'il a une fois acquis. De là

vient la saveur si spéciale de son style. Dans un même ouvrage, dans un même chapitre de cet ouvrage, dans une même page parfois, on passe de la poésie candide et claire des poèmes homériques à la poésie incertaine et fluide des décadents, ou du Racine au Zola. Mais on passe de l'un à l'autre sans heurts, sans contrastes pénibles ou choquants, bien au contraire, avec des transitions et des dégradations habilement ménagées, avec le « fondu » le plus délicat. Lorsque, par exemple, les pensées et les émotions de la jeune Euphémie, souillon bornée et touchante, sont analysées dans *le Mannequin d'osier*, au vocabulaire de *Pot-Bouille* se mêlent insensiblement les expressions de l'*Anthologie grecque*, et pas un instant nous n'en sommes surpris. C'est à la réflexion seulement que nous nous en apercevons. Et même alors nous avons beau chercher le point de soudure : il n'y a pas de soudure. Les phrases se suivent et se déroulent semblables et diverses : on ne voit pas comment c'est fait.

Et ce style est inimitable : les chimistes subtils, comme M. Michaud, à l'analyse, en découvrent bien les divers éléments, mais n'en sauraient eux-mêmes reconstituer la synthèse. Je sais au moins un grand journaliste, auteur dramatique très adroit, qui s'est fait un nom en imitant la souplesse verbale et l'épicurisme intellectuel d'Anatole France. Cet élégant pasticheur nous fait comprendre l'originalité de l'auteur de *Pierre Nozière*, en nous faisant sentir ce qui lui manque à lui-même. M. Michaud a bien vu que, chez Anatole France, son sens esthétique, sa religiosité voluptueuse, tous ses sentiments et toutes ses passions et tous ses instincts sont « une manifestation et une conquence de sa sensualité foncière ». C'est à cette sensualité « que se ramène sa sensibilité tout entière ». Que la sensibilité de M. Anatole France se « ramène » à sa sensualité, ce n'est pas cela qui est original, car chez tous les êtres cela se passe ainsi. Mais ce qui fait la personnalité de M. France comme de tous les écrivains et artistes de valeur, c'est la qualité de cette sensibilité sensuelle. Dans l'écrivain, il faut toujours chercher l'homme, car plus sa sensibilité sensuelle sera accusée, plus grande sera sa personnalité, au point de vue des idées et du style. Le style n'est-ce pas la modulation même de la voix, son rythme, sa couleur ? il est, comme la tonalité de la voix, une manifestation, une expression de l'organisme : il est le geste de celui qui désire, qui se tend vers un être, vers une image, vers une idée pour la posséder, l'évoquer ou la recréer. Le style est si bien l'expression directe d'une sensibilité qu'il est aussi spontané que la parole, et qu'il obéit au même mécanisme. Lisez Anatole France ; il y a dans ses phrases l'eurythmie de la vie : son style est lui-même, mais sa personnalité s'est enrichie de toutes les littératures.

Au point de vue moral, M. Michaud a bien senti que ce sensualisme était une des raisons profondes de l'antichristianisme de M. Anatole France, car ce moralisme étroit blesse l'idée qu'il se fait

de la beauté. Le philosophe s'indigne, se fâche à la fin, mais il a vite compris que cette attitude de combat était inutile et qu'on ne dirige pas la vie : il faut se contenter de la regarder, et de jouir de l'émotion du spectacle : « Il se peut, écrivait-il dans *le Jardin d'Epicure*, et cette page résume bien la philosophie d'Anatole France, il se peut que l'intelligence nous serve un jour à fabriquer un univers. A concevoir celui-ci, jamais! Aussi bien est-ce faire un abus vraiment inique de l'intelligence que de l'employer à rechercher la vérité. Encore moins peut-elle nous servir à juger, selon la justice, les hommes et leurs œuvres. Elle s'emploie proprement à ces jeux, plus compliqués que la marelle et les échecs, qu'on appelle métaphysique, éthique, esthétique. Mais où elle sert le mieux et donne le plus d'agrément, c'est à saisir, çà et là, quelque saillie de clarté des choses et à en jouir, sans gâter cette joie innocente par esprit de système et manie de juger. » On pourrait penser que dans cette page M. Anatole France a fait lui-même la critique de l'homme d'action qu'un moment il a voulu être, mais ce serait trop facile, de même qu'elle est trop simple, cette conclusion que M. Michaud donne à son étude, où il veut prouver que le dilettantisme ruiné par cette contradiction intime « n'a eu qu'un temps » et que la jeunesse d'aujourd'hui « n'a pas de peine à en sentir la vanité et à s'en affranchir ». Le dilettantisme, tel que le pratique M. Anatole France, n'est pas à la portée de toutes les intelligences, ni de toutes les sensibilités.

§

Voici une histoire émouvante et belle : c'est la vie de **Villiers de l'Isle-Adam** que nous dit M. Fernand Clerget. Ici l'anecdote quelquefois très intime permet mieux de juger l'écrivain et l'obsession de son œuvre. Nul ne fut plus essentiellement un écrivain, un penseur, un songeur et un rêveur que Villiers, et sa vie ne peut être dissociée de son œuvre, car il ne vécut que pour son œuvre, que pour réaliser l'idée qu'il se faisait du monde et même de l'au-delà. Mais, écrit M. Clerget, « esprit indépendant, doué de clairvoyance, de jugement, de l'aptitude réalisatrice, il s'est heurté sans cesse à lui-même et à son époque »... « De jour en jour, ajoute-t-il, « les défaites avaient changé la sensibilité en mépris, la vivacité des élans en méfiance, la délicatesse en une ténébreuse solitude intérieure, la fierté naïve en un étouffement rugissant, cette lumière de beaux rêves en une torche vengeresse d'amères illusions. » Quelques portraits nous montrent le visage de Villiers aux diverses époques de sa vie.

§

M. Jean-Marc Bernard a cueilli pour nous ces **Rondeaux choisis** dans l'œuvre de Charles d'Orléans, et, s'appuyant sur le livre déjà classique de M. Pierre Champion, nous conte la vie du poète.

On a trop répété dans les manuels scolaires que la poésie de Charles d'Orléans était artificielle. A cela, M. J.-M. Bernard, qui est poète et bon juge en matière de sensibilité, répond : ses allégories sont prises dans la vie, aussi ses petites pièces de vers forment-elles de délicieux tableaux intimes, de patientes et minutieuses enluminures : « Ce prince est un grand poète qui, par pudeur, recouvre d'ornements ses sentiments et ses pensées. » Et ce jugement pourrait sans doute, généralisé avec discrétion, s'adapter à beaucoup de ces poètes médiévaux qu'on accuse d'insensibilité : une formule peut enfermer un sanglot, ou un sourire.

§

M. Gérard de Lacaze-Duthiers veut nous conduire **vers l'Artistocratie** (ne pas lire *aristocratie*). C'est l'art, dit-il, qui découvre la vraie vie : un monde où régnerait la morale de l'art serait un éblouissement perpétuel... et la société actuelle contrarie le sentiment du beau. Je crains que cette théorie anarchiste ne soit un peu factice ; elle ressemble comme une sœur au rêve de J.-J. Rousseau. L'artiste tel que le conçoit M. de Lacaze-Duthiers est celui qui prétend retrouver le sens de la vie... c'est l'homme meilleur, c'est l'homme nouveau, qui appartient à une humanité régénérée, à une humanité libre et vivante se gouvernant sans lois et sans dogme. Je ne puis m'empêcher de trouver un peu naïf cet anarchisme qui prétend refaire une humanité toute neuve, au nom de l'art. C'est là œuvre divine : « Ce que l'artiste est aujourd'hui, l'homme de demain devra l'être. » M. de Lacaze-Duthiers ne sait donc pas que l'idée de progrès n'a plus cours. Qu'il médite cette pensée la plus cruelle que puisse méditer un artistocrate : que le monde est aujourd'hui, comme valeur morale et intellectuelle, exactement ce qu'il était hier et ce qu'il sera demain. Il faut en prendre son parti. D'ailleurs qu'est-ce que cela peut bien nous faire, à nous tous, hôtes passagers d'un monde éphémère ?

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Etienne Lamy : *Témoins des Jours passés*, 2e série, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Vicomte G. de Gérard du Barry : *Souvenirs d'Edme de La Chapelle de Béarnès.* Introduction et Notes, Plon-Nourrit, 3 fr. 50. — G. Rocourt : *Le Livre de Raison d'Elisabeth Renault*, 1789-1795, Ollendorff, 3 fr. 50. — Alphonse Dunoyer : *Fouquier-Tinville*, Perrin, 5 fr. — Pierre Bliard : *Les Conventionnels régicides*, Perrin, 5 fr. — Eugène Defrance : *La Conversion d'un Sans-Culotte*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Memento.

Achevons d'abord de passer en revue, ainsi que nous l'avons annoncé la dernière fois, les deux ou trois ouvrages restés en souffrance dans la présente série des Mémoires relatifs à la Révolution.

Nous mentionnerons ici, bien que ce ne soit pas tout à fait sa place, le livre de M. Etienne Lamy : **Témoins des Jours passés**. Mais, Témoignages, Mémoires, les deux choses sont voisines. M. Lamy nous présente donc deux témoins de la Révolution, témoins bien différents, l'un, Nicolas Bergasse, qui fut toute sa vie l'adversaire de la souveraineté populaire, l'autre, André Dumont, qui suivit au contraire le courant, avec un zèle capable de lui faire croire qu'il l'accélérait.

L'étude sur Nicolas Bergasse a été une première fois publiée par M. Lamy en tête d'un recueil d'écrits de cet écrivain politique. Nous l'avons analysée lorsque fut faite cette publication, et nous renvoyons le lecteur à notre article de cette date (1). Rappelons seulement que Nicolas Bergasse, avocat au Parlement de Paris, puis député de la Sénéchaussée de Lyon aux Etats-Généraux, fut, avec Mounier, Malouet, Lally-Tollendal, l'un de ces monarchistes constitutionnels que la Révolution déçut vite, qui la suivirent tout au plus jusqu'aux journées d'octobre, ou s'en écartèrent plus ou moins vite après cette date. De ces « Monarchiens », ou « Impartiaux », comme on disait, Bergasse fut la personnification la plus accusée — et la plus inutile. En une telle époque, son impartialité devait vite faire de lui, — son précoce dégoût de la parole publique aidant, — une figure, non pas effacée, mais en marge. En marge, jusqu'à maintenant, si du moins l'étude où M. Lamy la replace dans le courant de l'opinion engage de nos jours les partis « réactionnaires » à admettre Nicolas Bergasse parmi leurs docteurs. « Personne, déclare M. Lamy, n'a, dès l'aube des espérances populaires, dit avec autant de calme certitude leurs dangers. Personne n'a opposé aux idolâtries démagogiques un refus d'adorer plus constant, plus complet, plus courageux. Personne n'a assemblé en une plus logique évidence les suites qu'entraîne la souveraineté du nombre. Voilà des titres au souvenir des hommes. » Titres point négligeables. Mêlés cependant et comme confondus avec certains autres d'un aloi moins sûr. Moraliste politique des aristocraties, oui : mais il y a autre chose, malheureusement. Illuministe aussi dans l'ordre naturel et dans l'ordre politique, Nicolas Bergasse mira sa jeunesse au baquet de Mesmer et sa vieillesse aux yeux de Mme de Krudener. Il crut que le corps humain se pouvait guérir par l'influxus planétaire et le corps politique par l'influxus trinitaire. Il eût pu rédiger le prospectus de Mesmer, et il rédigea sûrement celui de la Sainte-Alliance. Tout cela est un peu en dehors. Joseph de Maistre et Bonald ont une façon meilleure d'être mystiques.

Quant à André Dumont, dont M. E. Lamy nous donne, du même

(1) *Mercure de France*, 1er novembre 1910.

point de vue de spéculation politique, la biographie d'après l'ouvrage de M. Emmanuel de Rougé, quant au conventionnel André Dumont, il fut un enfonceur des portes ouvertes que l'autre, on l'a vu, voulait fermer. Et enfonceur de portes ouvertes, il le fut avec d'autant plus de détermination qu'il les enfonça la moitié du temps par poltronnerie. Comme tant d'autres, à cette époque. Mais M. Etienne Lamy siégeant à droite comme Bergasse, on voit ce que l'étude d'un révolutionnaire tel qu'André Dumont peut donner sous sa plume. C'est surtout, dit-il en substance, par l'intermédiaire d'hommes en eux-mêmes insignifiants comme ce conventionnel, que les peuples « collaborent à leurs destinées ». Cette collaboration « se dissimule sous les vies incolores de ceux qui, au lieu de mener les événements, les attendent, les acceptent, les aident ». Il resterait à se demander — demande sans doute vaine, — si les événements sont mauvais ou bons. Selon la réponse faite, on appréciera de façon ou d'autre les vies adhésives qui en augmentent et en précipitent la masse. Ici, on l'a vu, M. André Lamy se donne des raisons non seulement morales, mais politiques, de ne point priser les vies médiocres. Et c'est très bien.

L'ouvrage s'achève sur « la Renaissance de l'Etat Bulgare ». Nous n'avons pas à parler ici de ces pages. Mais c'est encore là, surtout depuis un ou deux trimestres, un fameux — et difficile, et décevant — sujet pour les méditations des philosophes politiques. L'étude de M. Etienne Lamy date d'avant les plus récentes et considérables difficultés ajoutées par la fortune et par les hommes à un tel sujet.

Les **Souvenirs d'Edme de La Chapelle de Béarnès**, publiés, avec une introduction et des notes, par M. de Gérard du Barry, sont le carnet de poche d'un officier royaliste, auquel les évènements tracèrent, de 1789 à 1795, un itinéraire guerrier partant de Bergerac pour aboutir à Quiberon. Paris, Versailles, Lyon, la Suisse, l'Allemagne marquent les étapes. Né en 1743, d'une vieille famille du Périgord, Edme de La Chapelle était, en 1788, lieutenant-colonel commandant le bataillon de garnison de Guyenne. On le trouve, après 1789, à Paris, capitaine dans la Garde constitutionnelle ; puis à Lyon, où, sans grade officiel et sous un nom supposé, mais avec une autorité effective, il prend part à l'insurrection ; à l'armée de Condé, après une fuite mouvementée en Suisse, comme simple attaché à la cinquième compagnie de chasseurs nobles ; enfin, en passant par l'Angleterre, à Quiberon, dans le régiment d'Hervilly. Pris le 21 juillet au Fort-Neuf, il fut fusillé peu après, à l'âge de cinquante-six ans.

Les Mémoires s'interrompent malheureusement avant l'expédition de Quiberon, dont on trouvera le récit, en ce qui concerne Edme de La Chapelle, à la fin de l'Introduction. Ils contiennent des souvenirs

personnels sur la prise de la Bastille, sur le massacre de Foulon et de Bertier, scène à laquelle notre officier assista, sur la formation de la garde constitutionnelle et les circonstances de son licenciement, sur les journées des 20 juin et 10 août, enfin, on l'a vu, sur l'insurrection de Lyon et l'armée de Condé. Il faut y ajouter quelques détails assez typiques sur les pays allemands. Gascon brave, et simpliste par bravoure (« Le roi n'avait qu'à monter à cheval, s'entourer de ses fidèles sujets, et tout irait bien », etc.), attentif toutefois aux détails et rédigeant ses impressions avec clarté, l'auteur de ces Mémoires a composé, pour les curieux d'à-côtés historiques, une lecture non dépourvue d'intérêt.

Publié par M. G. Rocourt, **Le Livre de Raison d'Elisabeth Renault** (« Livre de raison », on sait que tel était le nom, dans l'ancienne Société, d'un journal intime) dit les impressions d'une jeune fille de bonne famille bourgeoise pendant la Révolution. Dans la préface où ces pages sont présentées, l'on ne se met guère en peine de donner des détails, des garanties, quant à la rédaction de ces pages. Si j'ai bien lu, elles pourraient bien même avoir été rédigées par d'autres que la jeune fille. Alors, quoi ? J'imaginais plutôt que la jeune Renault était de ces jeunes filles à la plume facile, comme il y en avait en cette époque assez gâtée de littérature, qui exerçaient dans leur famille l'office de secrétaire et d'annaliste. La Révolution venue, la curiosité de ces familles bourgeoises (elle fut immense, au début) confiait à la bonne plume de la maison le soin de prendre quelque note des événements. Enfin, de quelque manière que ces notes-ci aient été composées, les impressions qui se font ainsi jour traduisent assez bien certains états d'esprit de la société moyenne à cette époque. La prise de la Bastille, le renversement du « despotisme », comble d'aise ces bonnes gens. Mais lors de la mort du roi, la chose semble si terrible que nul, à Saint-Germain (notre petite secrétaire habite Saint-Germain), n'en souffle mot. On s'étonne de ne rien trouver sur les Massacres de Septembre. Ces Souvenirs sont d'ailleurs intermittents. Tels quels, ils ont quelque prix par les traits de mœurs qu'ils font connaître, par certaines anecdotes caractéristiques : telle, celle du bal, un peu après le 14 Juillet, où un jeune noble, réclamant avec jactance ses prérogatives, trouve, chose peu ordinaire jusqu'alors, à qui parler. Etc.

§

Parmi les récents ouvrages plus particulièrement relatifs à la période de la Terreur, celui de M. Alphonse Dunoyer sur **Fouquier-Tinville** mérite d'occuper un rang distingué. Trop vilipendé, ou surtout trop « réhabilité », Fouquier-Tinville n'a pas été étudié avec la mesure voulue. N'est-ce pas M. Hector Fleischmann qui, naguère,

dans un essai de réhabilitation, embouchait, à propos de l'Accusateur public, la trompette héroïque ? Quelle idée ! Quels ta-ra-ta-ta hors de propos ! Il y avait, du reste, de bonnes choses dans cet ouvrage, — que M. A. Dunoyer aurait pu citer, semble-t-il. Il y avait notamment une biographie ante-révolutionnaire de Fouquier, assez travaillée. De plus, M. Fleischmann a montré qu'au point de vue révolutionnaire la condamnation de Fouquier ne se justifiait pas. (Cela ne veut pas dire qu'elle ne se justifiât pas d'autre manière.) Mais par son parti-pris de réhabilitation, par sa mise en scène un peu emphatique, il n'a réussi qu'à effaroucher le lecteur de bonne foi, même quand ce lecteur était tenté de se trouver d'accord avec lui sur certains points.

M. Alphonse Dunoyer a pris les choses d'une façon beaucoup plus calme. Il n'a pas recommencé, après Campardon et Wallon, l'histoire du Tribunal révolutionnaire, sujet, d'ailleurs, avec lequel il s'était familiarisé dans une étude sur certains membres de ce tribunal (on a signalé ici même, en leur temps, les pages sur Vilate et Trinchard). L'exposé du rôle de Fouquier n'apporte, d'après la déclaration même de l'auteur, rien de très neuf. Mais M. Dunoyer a repris, sur nouveaux frais, l'étude du Procès de Fouquier-Tinville, après Thermidor, ce long Procès qui dura quarante-un jours, et où l'ex-Accusateur, dans une défense pleine de vigueur, « explique si complètement les rouages de la machine sanglante dont lui-même a été un rouage bien graissé ». Ces derniers mots disent l'intérêt d'une étude nouvelle sur cette partie du sujet. M. Dunoyer, tout en utilisant, comme ses prédécesseurs, des publications telles que le « Procès imprimé de Fouquier-Tinville » et l' « Histoire Parlementaire » de Buchez et Roux, a surtout eu recours aux documents qu'il dit être les seuls originaux, aux dépositions des témoins conservées aux Archives nationales. Il a analysé toutes ces dépositions, « travail qui n'avait pas encore été entrepris », croit-il pouvoir faire remarquer ; et, par un juste retour, il a reproduit intégralement les « Mémoires » défensifs de Fouquier, « écrits de sa propre main ». Une telle documentation est très intéressante, et voilà donc, semble-t-il, le lecteur en mesure de se faire une opinion.

L'opinion de M. Alphonse Dunoyer lui-même ? Il estime que Fouquier, fût-ce au point de vue révolutionnaire, est coupable. L'Accusateur public a outrepassé les ordres des Comités de gouvernement. Lors du procès de Danton, il a suggéré au Comité de Salut public (Saint-Just) le fameux décret qui, proprement, mit Danton hors la loi en empêchant sa défense. « Il se peut, dit avec intuition M. Dunoyer, il se peut que cette seule lettre de Fouquier ait été sa perte quelques mois après. » Etc. Etc. A côté de cela, il est établi que Fouquier-Tinville fit tout ce qu'il put pour sauver des gens, et qu'il

en sauva. Ajoutez ce qu'il y avait d'exceptionnel dans une époque où la loi naturelle semblait abolie partout, où il n'y avait plus d'autre ressort que la terreur.

Pour nous, nous avons déjà exposé, par deux fois, à propos du livre de M. Fleischmann, notre façon de voir (1). Nous n'y reviendrons pas. Au Tribunal révolutionnaire, Fouquier-Tinville fut dominé lui-même par la terreur qu'il inspirait. Chacun avait au-dessus de soi un homme dont un signe pouvait faire tomber votre tête. Cet homme lui-même sentait dans ses cheveux, fût-ce au plus haut sommet de cette hiérarchie des Destructions, — Robespierre, par exemple, — le vent d'un glaive balancé à un fil mystérieux. La société politique au pouvoir était, par suite, une société d'assurances mutuelles contre le risque de guillotine. Le caractère même du contrat, inconditionnel, absolu, draconien, indiquait et rappelait l'imminence du risque. Un tel contrat broyait les âmes, les caractères, flétrissait l'existence, sans, en définitive, la sauver, d'ailleurs. Le zèle panique d'un Fouquier-Tinville, lors des terribles scènes du Procès de Danton, par exemple, provient de cette ténébreuse situation égale en inclémence pour tous. « Omnes una manet nox. » Avec cela, le caractère obstiné et terre-à-terre du procédurier, l'esprit de procureur. On peut prévoir les résultats.

Ajoutons seulement une reflexion, qui n'a pas encore était faite, semble-t-il. Que Fouquier-Tinville soit devenu, bon gré mal gré, l'être entre tous représentatif de cette effrayante histoire du Tribunal révolutionnaire, bien qu'il ait certainement moins fait que d'autres, moins qu'Hermann, moins que Dumas, moins que Coffinhal, cela peut s'expliquer ainsi : Chef du Parquet, il était, en la circonstance, l'homme de loi, le « professionnel ». A côté de lui, les autres, Dumas, Hermann, bien que basochiens, semblaient, sous le rapport juridique, des amateurs. Le « professionnel », répétons-le. A lui donc la responsabilité dans ce qu'elle eut de plus immédiat, la responsabilité judiciaire, — celle que le public, qui n'aime jamais les professionnels du tribunal (et il a raison), impute toujours avec le plus d'âpreté.

M. Pierre Bliard ajoute à ses précédents ouvrages contre-révolutionnaires (« Le Conventionnel Prieur de la Marne », « Fraternité révolutionnaire », etc.) une étude l'ensemble sur **Les Conventionnels régicides**. Dans une première partie, il raconte le Procès de Louis XVI et les luttes entre la Gironde et la Montagne, puis entre les Dantonistes, les Hébertistes et les Robespierristes. Il résume ensuite l'œuvre législative de la Convention, et finit par des

(1) *Mercure de France* des 1er mai 1911 et 1er novembre 1912. Page 111, un lapsus : M. Alphonse Dunoyer confond les vers des *Iambes*, d'André Chénier, avec ceux de *la Jeune Captive*, du même poète.

appréciations sur les Conventionnels en mission à l'armée et dans les départements. Tous ces divers aspects de l'histoire révolutionnaire sont, comme il fallait s'y attendre, présentés sous l'angle le plus désavantageux. Une critique aussi âpre, aussi partiale, voudrait être examinée de près. On ne peut, d'ailleurs, refuser à M. Bliard le mérite d'avoir aidé lui-même, par ses références, à cet examen. Mais, en somme, on commence à être las de se trouver ballotté de Charybde en Scylla, de l'histoire officielle à l'histoire contre-révolutionnaire. Il faudrait pourtant que les Français vinssent à bout de leur Histoire, en s'accordant sur elle grâce à quelque sagesse simplement humaine.

Dans une deuxième partie, M. Bliard suit, sous l'Empire, la Restauration et la Monarchie de Juillet, ceux des Régicides qui survécurent à la tourmente. Ce sont, à nos yeux, les pages les plus intéressantes du volume, même après l'ouvrage de M. Eugène Welvert sur le même sujet (« Lendemains Révolutionnaires (1) »). Si nous passons sur les appréciations peu flatteuses qui, bien entendu, manquent moins que jamais dans ce chapitre de l'histoire des Régicides (« Au service de Napoléon », « Aux genoux des Rois », et la fin des Régicides, sous la Monarchie de Juillet, parmi de « nouvelles palinodies », ou même des « regrets du crime »), si nous passons là-dessus, il reste, pour l'historien philosophe, un spectacle fort curieux. Mais M. Bliard n'a pas beaucoup de philosophie, et ce que ses tableaux pourraient avoir de très curieux disparaît sous ce qu'on leur imprime de très répulsif. M. Eugène Welvert avait été déjà fort sévère pour les ex-Conventionnels régicides. Davantage encore l'est M. Bliard. A ces fameux débris politiques, il n'épargne aucun trait capable de consommer, pour les uns, d'inaugurer, pour les autres, le discrédit. Quand on voit Carnot accusé quasiment de conspirer pauvrement, avec Thibaudeau, à l'étranger, à quoi peut-on s'attendre pour les autres ? pour les Barère, les Panis, les Isnard (relativement ménagé, celui-ci, à cause de sa conversion religieuse), les Grégoire (passé sous silence, je vois : comment se fait-il ?), les Chasles, les Courtois, les Tallien ? Certains de ces derniers descendirent assez bas. A la fin ou même dès le milieu de leur carrière, c'étaient des hommes dissous. Tout de même, les passions politiques d'aujourd'hui devraient se souvenir un peu de ce jugement de Rémusat, que nous avons déjà cité naguère et que nous rappellerons encore, car, au nom de ce qui fut la *réalité* de ces temps *troublés*, il fait appel à quelque modération : « Je pense que, s'il y avait quelqu'un au monde qui n'eût pas le droit de punir les régicides, c'était la nation française. Après vingt-deux ans, poursuivre un crime qu'on a

(1) *Mercure de France* du 16 août 1907.

souffert, dont on a profité, après avoir laissé le pouvoir public entre les mains de plus d'un régicide, que signifie cette réparation tardive? C'est avouer qu'on a menti vingt-deux ans ou qu'on ment aujourd'hui. »

Si je m'en rapporte à la conclusion très psychologique de l'ouvrage consacré par M. Eugène Defrance, — sous ce titre : **La Conversion d'un Sans-Culotte**, — à Gabriel Bouquier, peintre, poète et conventionnel, c'est l'artiste surtout qu'il faut considérer en ce révolutionnaire peu connu, car c'est l'artiste qui, chez lui, explique l'homme et même le révolutionnaire. La Révolution a compté diverses figures d'artistes. Parmi eux, David seul semble avoir été adéquat à son époque. Tout à l'opposite de cet homme rude et fort, il faudrait placer Gabriel Bouquier. Rouge parmi les rouges, mais par timidité, inquiète nervosité. Son rôle politique? Sous ce rapport, Bouquier fut, comme tant d'autres, à la suite. Président du Club des Jacobins, secrétaire de la Convention Nationale, rapporteur du Comité d'instruction publique, tels sont ses titres, rappelés par M. Defrance. Je parcours le chapitre relatif à ce rôle politique : je n'y trouve pas grand'chose, sauf, parmi diverses déclamations, les idées et l'action en matière d'instruction publique, encore sont-ce celles d'un instituteur. M. Defrance, qui, par sa véracité a su rendre intéressant son sujet, ne cache pas les insuffisances de caractère de son politicien artiste. Président des Jacobins, il laisse condamner Danton, Camille Desmoulins. Il n'essaye rien pour sauver ceux de ses concitoyens qu'atteint l'extermination terroriste. Après Thermidor, il flétrit sans aucune mesure la mémoire de son patron Robespierre.

A cinquante-six ans, cette pauvre carrière politique était finie. L'ex-conventionnel reprenait le chemin de son pays, Terrasson, en Périgord. Par versatilité d'humeur, découragement, un peu aussi par cette tendresse qu'il y a toujours au fond d'un cœur d'artiste, Bouquier se convertit alors à la religion. Nous ne pouvons insister sur le chapitre, très fouillé, où M. Defrance raconte cette conversion de son héros. Je ne sais pas trop si beaucoup de révolutionnaires firent comme Bouquier. Je vois Isnard, mais celui-ci était bien vieux lorsqu'il en vint là, et ce fut surtout, chez lui, une crise de sénilité. Chez Bouquier, la chose serait plus intéressante, car il était encore relativement jeune, et tout près des événements. Somme toute, M. Eugène Defrance a sagement fait de nous montrer surtout, en ce révolutionnaire d'occasion, l'artiste, qui ne fut pas d'occasion. Cela même ne nous révèle, quant à la personnalité de Bouquier, rien de particulièrement fort : mais nous y gagnons, dans les premiers chapitres notamment, sur la jeunesse de Bouquier et son séjour en Italie, une suite d'érudits et intéressants détails sur la peinture et les peintres à la fin du XVIIIe siècle.

Memento. — M. Paul Gaulot nous fait connaître *Les Petites Victimes de la Terreur* (Plon-Nourrit, 3 fr. 50) : non pas toutes, mais quelques-unes des plus humbles et des plus inoffensives d'entre elles. Il les a prises dans ces bas-fonds de l'histoire de la Terreur où tout achevait de perdre forme dans le désordre, le hasard, l'ignorance, l'arbitraire. C'est ce qu'on a appelé, en style général, la confusion inséparable des grandes convulsions politiques. Vue à la loupe de l'érudition contemporaine, cette confusion est, en effet, atroce. En elle-même, elle ne fut ni pire que celle de la Saint-Barthélemy, ni plus féroce que celle de la Commune. Mais elle dura beaucoup plus longtemps. L'Histoire contre-révolutionnaire y trouve moins des arguments d'ordre politique que des tableaux capables d'apporter la conviction, — une conviction en quelque sorte physique, et qui même est surtout cela, — dans les dernières retraites de la sensibilité.

Avec M. G. Lenotre, l'intérêt a quelque chose de plus libre. On respire davantage. On peut prendre les choses avec plus de détachement, bien que cet écrivain se range, somme toute, parmi les historiens *ad probandum*, contre-révolutionnaires. On a quelque loisir de penser au pittoresque. Lui, du moins, il y pense pour nous. On lui a même reproché de trop y penser. Ce n'est pas au public de s'en plaindre. Les érudits, eux, sont assez partagés sur cette question. Mais on commence à avoir tout dit sur M. G. Lenotre. Ici même, dans la collection de ces chroniques, on pourrait trouver, sur ses livres, une bonne douzaine d'articles. Nous nous bornerons cette fois à transcrire les titres de cette dernière série de récits, sur laquelle M. Lenotre a épinglé ce titre bariolé : *Bleus, Blancs et Rouges* (Perrin, 5 fr.). Ce sont donc : « Taupin », maître d'hôtel à Tréguier, où vient le prendre une odyssée tragique ; « Angélique des Melliers », célèbre par le dévouement de Marceau ; « Mademoiselle de La Chauvinière », empoisonneuse ; et, parmi deux ou trois autres que nous n'avons pas le temps de nommer, cet « Abbé Jumel », qui convola en justes noces, à Tulle, avec.. la déesse Raison.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Franz Oppenheimer : *L'Etat ; ses origines, son évolution et son avenir*, Giard et Brière, 4 fr. — Henry Follin : *Etudes de philosophie politique*. Bureaux de « l'Individualiste européen », Aix-en-Provence. — Philippe Champault : *La Science Sociale d'après Le Play et Tourville*, 2 fr., Didot, 54, rue Jacob. — Paul Gaultier : *Les Maladies sociales*, Hachette, 3 fr. 50. — G. Bloch : *La République romaine, conflits politiques et sociaux*. — Memento.

Le substantiel petit livre de M. Franz Oppenheimer : **L'Etat, ses origines, son évolution et son avenir**, est plus clair et méthodique que les livres allemands n'ont coutume d'être. Mais ce n'est pas à dire qu'il soit indiscutable. Est-il bien vrai que l'asservissement des peuples agriculteurs par les peuples chasseurs ou pasteurs soit l'origine de l'Etat ? Non, assurément, si l'on prend ce mot Etat dans son sens très large, puisque ces peuples laboureurs, pasteurs et chasseurs formaient eux-mêmes des Etats avant d'entrer en

contact violent. Et non également si l'on prend le mot Etat dans son sens plus strict d'organisation de l'autorité publique, puisque nous voyons pas mal de peuples, à commencer par les Hébreux du temps des Juges, passer, par la nomination voulue d'un roi, effet chez eux de l'imitation des grandes monarchies voisines, de l'anarchie féodale à l'Etat centralisé. Ces questions sont d'ailleurs bien peu importantes pour nous, et l'on admire les gens qui croient pouvoir expliquer quoi que ce soit de nos sociétés modernes par des considérations sur les peuples chasseurs et pasteurs et à plus forte raison sur les Cafres, les Fuégiens et les Boschimans. L'Etat proprement dit n'existe que chez les peuples supérieurs et s'y oppose à une autre forme possible d'organisation sociale qui s'est manifestée autrefois sous l'aspect féodal et pourrait d'ailleurs revenir sous un aspect différent; cet Etat consiste dans une séparation et un équilibre des forces tant individuelles que sociales (je renvoie pour les détails aux *Principes de droit public* de Maurice Hauriou) et réalise une combinaison des principes également légitimes d'autorité et de liberté entre lesquels oscille toute société. A ce propos, M. Follin, grand théoricien de la théorie individualiste, expose, dans ses **Etudes de philosophie politique**, que toutes les doctrines sur l'Etat reviennent forcément à une des trois catégories suivantes : les doctrines anarchistes, dont le mot d'ordre pourrait être : Tout par la liberté ; les doctrines socialistes, qui diraient en sens opposé : Tout par l'autorité ; et les doctrines individualistes qui ont pour programme : L'autorité au service de la liberté. Je me demande si, comme toujours quand on parle de choisir entre trois partis inévitables, un quatrième n'est pas possible, la doctrine synergiste, s'il fallait lui coller une étiquette, qui, elle, prendrait pour devise la formule plus satisfaisante encore : La liberté au service de l'autorité. Il ne s'agirait plus, d'ailleurs, que de mettre l'autorité elle-même au service du bien social. Ah ! que les choses humaines sont compliquées !

§

Aussi faut-il louer ceux qui, comme M. Philippe Champault, cherchent à simplifier et classifier leur étude. Les lecteurs du *Mercure* qui ont suivi, ici même, ses études sur le périple du divin Ulysse ont pu apprécier l'originalité et l'ingéniosité de ses vues ; désormais tous ceux jusqu'à la fin des temps qui s'occuperont de *l'Odyssée* devront se dire : « Philippe Champault ? Mais oui ! Celui qui a découvert que l'île des Phéaciens c'était Ischia et non Corfou ! » Et ce n'est pas un mauvais calcul, pour passer à la postérité, que de s'appuyer sur le bras d'Homère. Donc M. Philippe Champault vient d'expliquer **La Science sociale d'après Le Play et Tourville**, et on ne peut dénier à cette explication des caractères de méthode et de clarté qui la rendent précieuse. *La Nomenclature des faits sociaux*, telle

que l'a dressée M. de Tourville, est, notamment un cadre excellent pour obliger tous ceux qui veulent étudier un peuple, un temps, une civilisation, à saisir l'objet de leur étude sous toutes ses faces et à observer ce que Demolins appelait les « répercussions » de ces divers éléments sociaux qu'analyse la Nomenclature et qui sont très nombreux. La lecture seule de ce programme montre donc qu'il n'est pas permis de « s'établir » sociologue avec quelques bribes de rhétorique et de philosophie, puisque répondre, à propos de n'importe quoi, aux 125 questions que pose la Nomenclature demanderait facilement une vie de travail et, en second lieu, elle dispense de chercher ailleurs, comme font certains professeurs de rhétorique et de philosophie, un champ d'étude qui soit sociologique sans être individuel ou géographique. Ceci réveille la question, on le voit, des rapports de la science sociale avec toutes les autres sciences qui s'occupent de l'homme, droit, morale, etc., etc. L'école Le Play-Tourville a raison dans sa façon de concevoir cette science sociale, car d'une part cette conception est assez large pour abriter aussi bien l'interpsychologie de Tarde que la géographie humaine de Ratzel et Brunhes, et, d'autre part, elle est assez précise et technique pour barrer la route aux verbiages qui s'abritaient parfois jadis sous le nom de philosophie de l'histoire. Il n'est permis de généraliser que quand on possède les détails ; c'est Auguste Comte qui le disait : La généralisation est une spécialité.

§

Les Maladies sociales qu'étudie avec beaucoup de méthode (causes d'abord. remèdes ensuite) et non moins de clarté et de sagesse M. Paul Gaultier sont la criminalité adolescente, l'alcoolisme, la dépopulation, la pornographie et le suicide. Et comme on s'en rend compte à la simple énumération, ce ne sont pas là maux d'égale gravité. On serait même tenté de dire que le suicide n'est nullement un mal, puisqu'il débarrasse la société d'incapables ou de détraqués, mais on aurait tort de le dire, car tel suicidé qui se manque peut, la crise passée, devenir un homme énergique et judicieux ; aussi ne verrais-je pour ma part aucun inconvénient à « traiter » la manie du suicide, non, comme le veut M. Durkheim, en resserrant les liens sociaux, c'est là une idée tout à fait ridicule, mais en faisant de la tentative de suicide un délit entraînant une petite peine pour le suicidé qui en réchappe et pour ceux qui prêtent la main à sa tentative. Pour la pornographie, c'est délictuosité plus dégoûtante que dangereuse ; au surplus, si on confiait sa répression à des jurys de littérateurs et d'artistes, on obtiendrait tous les résultats désirables en évitant les excès contraires un peu à craindre. En ce qui concerne la dépopulation qui, elle, est le gros danger, je me suis longuement expliqué dans le *Mercure* d'octobre dernier, je n'y reviens donc pas

à si peu de distance. Restent enfin l'alcoolisme et la criminalité précoce, qui se tiennent d'ailleurs et qui méritent bien le nom de maladies sociales ; contre la première, qui est en légère décroissance, mais reste un fléau terrible, il n'y aurait que deux mesures efficaces : la suppression du privilège des bouilleurs de crû, qui permet aux paysans de s'alcooliser à fond, et la diminution du nombre des cabarets ; mais l'une et l'autre se heurtent à des obstacles électoraux ; on pourrait y joindre la prohibition absolue de l'absinthe, si celle-ci est aussi nocive qu'on dit ; on avait fondé de grands espoirs, il y a quelques années sur un sérum particulier dont une injection, disait-on, dégoûtait le poivrot de l'alcool pour quelque temps ; puisque l'on n'en parle plus, c'est sans doute que l'on s'était illusionné. Enfin, pour la criminalité adolescente, M. Paul Gaultier préconise carrément le chat à neuf queues comme répression ; les maisons de relèvement à la mode anglo-saxonne comme amélioration ; et, pour prévenir son retour, la lutte énergique contre le banditisme urbain, combinée avec la réorganisation de l'apprentissage pour la jeunesse ouvrière ; tout cela est excellent et on ne peut que demander qu'on « fasse quelque chose » dans un domaine qui, heureusement, lui, n'est pas électoral.

§

Puisque nous venons de sacrifier avec M. Paul Gaultier à l'actualité la plus pressante, nous pouvons, avec M. G. Bloch, nous envoler vers l'antique et sereine histoire. **La République romaine, conflits politiques et sociaux**, est d'ailleurs d'un intérêt autrement hautain que nos petites gourmades syndicalistes, et l'on comprend ceux qui, entrés dans cette étude, n'en sont jamais sortis, si captivante est-elle, et plus encore par ce que l'on voudrait connaître, et qu'on ne saura probablement jamais, que par ce qu'on connaît. Par exemple, qui expliquera la sagesse merveilleuse de cette plèbe romaine, disciplinée, patriotique, opiniâtre, inlassable, et qui vraiment a fait la grandeur de Rome ? Bien que très ariste de tendance, j'avoue que le patriciat romain, quoi qu'en dise Mommsen, ne me frappe pas autant d'admiration que cette plèbe, faite pourtant de vaincus ou d'opprimés, et chez qui on ne surprend aucun de ces mouvements de haine fielleuse et de bassesse vindicative qu'on voit dans nos démocraties modernes. Qui expliquera, également, comment le patriciat, si étonnant de courage, d'ampleur de vues, de modération même, car enfin il ne faut pas oublier que Rome n'a pas été ambitieuse et qu'elle a été forcée de conquérir l'univers, comment ce patriciat, dis-je, a été si aveugle à partir des Gracques et que Rome n'ait pas trouvé le moyen, si facile en somme, de mettre fin aux guerres civiles, comme plus tard de prévenir le développement de l'absolutisme impérial ? Que ne donnerait-on pas pour avoir, sur ces douze siècles de l'histoire romaine, des documents, des chiffres, des statis-

tiques, des détails de mœurs! C'est Ferrero, je crois, qui, dans sa *Grandeur et décadence de Rome*, se plaint d'être arrêté à tout instant par le manque de renseignements sur les choses les plus simples, et à ce propos je poserai, justement, une question à laquelle je n'ai jamais vu faire de réponse : Où les hommes et les femmes de ce temps-là se voyaient-ils ? La vie galante était aussi intense à Rome que chez nous; chaque grand personnage était toujours en train de se marier et de divorcer. César a eu quatre épouses successives, si je ne me trompe, sans compter les passades. Or, à Rome, il n'y avait pas de salons ni de réunions mondaines ; aux thermes, au cirque et au théâtre, les sexes étaient séparés; dans les rues et les forums on ne peut guère qu'échanger des banalités ; alors où les gens se faisaient-ils la cour?

Memento.— Théodore Duret : *Vues sur l'histoire de la France moderne*, Fasquelle, 3 fr. 50. L'ère moderne, pour l'auteur, commence à Louis XI, c'est donc presque une philosophie de toute notre histoire de France que l'auteur écrit en 350 pages, et il faut lui savoir gré de cette brièveté ; les idées qu'il y développe sont sages et déjà connues, si bien qu'on regrette vraiment parfois un peu d'imprévu, fût-il à demi paradoxal. — J.-C. Claudel : *Le Français né malin... 1813-1913*. Bach, libraire, Den Haag (la Haye), 1 fr. 50. C'est un peu le même sujet, une vue cavalière et même cabriolante, cette fois, de l'histoire de France depuis un siècle ; il y a, en appendice, une histoire assez amusante : l'auteur raconte que, voulant venir en aide à une famille malheureuse de son village, il a envoyé une de ses brochures *Stingy Frenchman!* à six grands journaux français en leur demandant en retour une obole de 10 fr. pour ses pauvres diables et, comme s'ils s'étaient entendus, les six journaux lui ont exprimé tous leurs vifs regrets : 1° de n'avoir pas reçu sa brochure et 2° de ne pouvoir par suite lui envoyer l'obole. — Eugène François : *Les Bandits des lettres et de la politique. Les Bicêtres-Bastilles à leur disposition*. Chez l'auteur, 10, rue des Ecoles. Le titre vient de ce que l'auteur a été enfermé pendant trois ans dans une maison de fous et qu'il considère cet internement comme injustifié. — Isaac Blumchen : *A nous la France!* Cracovie, Isidor-Nathan Godlust, 1 fr. Brochure antisémite. Le titre n'est donc pas un cri d'appel comme on pourrait le croire. — Charles Faure-Biguet : *Paroles plébiscitaires* (1906-1913), avec préface de Frédéric Masson. Plon, 3 fr. 50. Encore de la politique, mais celle qui se réclame de l'Empereur, disons même des deux Empereurs, a, malgré tout, un certain panache! — Paul Hubault : *Les Coulisses de la Fraude*. Giard et Brière, 4 fr. Le titre pourrait faire croire qu'il s'agit toujours de politique, et cette fois électorale! mais le sous-titre *Comment on nous empoisonne* montre qu'il s'agit de la riche gamme des sophistications alimentaires. Tout le livre serait à lire. Pourquoi chez nous moins de naissances et plus de morts qu'ailleurs? demande l'auteur, et il répond avec M. Henry Maret : Cela tient à la mauvaise qualité de tout ce qu'on consomme. — Léon Abensour : *Le Féminisme sous Louis-Philippe et en 1848*. Plon, 3 fr. 50. Ouvrage très complet sur tous les féminismes de cette époque, le saint-simonien, le romantique, le chré-

tien, le prolétarien, etc. La révolution de 1848 surtout fit bouillonner les enthousiasmes ; on voulut porter George Sand sur une liste électorale et la grande romancière dut protester contre cette « ridicule plaisanterie »; Mme Jeanne Deroin la remplaça et prit violemment à partie Proudhon, qui, « ayant attaqué l'aristocratie des écus, se courbe devant la toute puissance de la barbe ». — Edouard Schneider : *Les Heures Bénédictines.* Ollendorff, 3 fr. 50. De curieuses et sympathiques notations sur la vie monastique et sur l'âme bénédictine pleine de piété et de tendresse. Même dans notre civilisation enfiévrée, les monastères subsistent, lieux de solitude et de béatitude pour certains, frères en esprit du mystérieux auteur de l'Imitation : *Cella continuata dulcescit.* — F. Loiré : *Comment remanier le Projet Dausset pour le faire accepter par l'opinion publique et par les intéressés ?* (Imp. Schneider, Levallois-Perret.) Il s'agit de la démolition des fortifications, et bien des appétits sont éveillés ! Je donnerai, moi aussi, mon opinion qui n'est celle ni de M. Dausset ni de M. Lioré : Défense absolue de construire n'importe quoi, n'importe en quoi et n'importe pourquoi sur l'emplacement des fortifs et des zones de servitude : des arbres ! des arbres ! et des arbres !

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Pensée Française : nouvelle publication ; le but de M. Ch.-L. Bernardin, son fondateur : une chanson créole de Trinidad, texte et traduction. — *La Renaissance contemporaine :* une enquête sur la musique. — *La Revue de Paris :* des vers de M. Franc-Nohain. — *La Petite Revue :* statistique sur la criminalité des notaires. — Naissance : *Les Lettres ;* programme de cette revue ; quelques lignes de son directeur. — Memento.

M. Charles-Léon Bernardin, de qui l'on admire l'exemplaire fidélité à la mémoire de son ami Charles Demange, nous paraît s'être inspiré des doctrines de ce haut écrivain,— disparu volontairement, en pleine jeunesse et quand il atteignait à la maîtrise déjà, — lorsqu'il a conçu le plan de cette « revue de la littérature française hors de France » qu'il vient de publier (20 novembre) sous ce titre magnifique : **La Pensée Française.**

Ce périodique, imprimé avec de belles marges, paraîtra tous les deux mois. Il répond à une nécessité, ce qui est toujours rare quant aux œuvres des hommes, mais l'est particulièrement en matière littéraire.

Voici l'exposé du projet de M. Ch.-L. Bernardin :

Les conceptions les plus simples peuvent encore surgir avec toute la fraîcheur de la nouveauté. Elle n'apparaîtra sans doute pas géniale, l'idée de grouper, de faire connaître les très nombreux écrivains qui, hors de France, cultivent, honorent la langue française; et cependant, pour la première fois, sa réalisation tardive va étonner, et puis combler d'aise nos meilleurs amis lointains.

Aussi bien ne suffisait-il pas d'y songer : avant de prétendre aboutir, il

fallait, pendant de longues années, y avoir consacré le meilleur de son cœur de Français. Pour faire l'appel des bons soldats de la langue française dans l'immense univers, pour que tous puissent répondre, il est indispensable d'avoir, au prix de patientes recherches, dressé la bonne liste...

Sur la liste, on ne trouvera que des noms, des prénoms et des œuvres, Nulle distinction de couleur, de race, de religion ; nulle étiquette politique, qui ici n'aurait aucun bon sens, serait un crime de lèse-France à l'étranger. La langue française, par sa vertu magique, nous réunit, et nous ne bannirions pas, avec joie, et sans esprit de retour, tout ce qui peut nous diviser ?

Dès notre premier numéro, nous tenons à marquer que le génie de la langue française plane suffisamment haut pour abriter des poètes de toutes couleurs et de toutes races. Et jamais plus nous n'effleurerons une telle discussion, digne du passé le plus barbare. Quoi d'étonnant si le soleil des tropiques, si le mélange des races ont bruni le teint des poètes d'outre-mer, en même temps qu'ils réchauffaient leur verbe !

M. Bernardin fera connaître à la France les écrivains « de la Lorraine captive ». Et n'est-ce pas fort émouvant, notre ignorance à leur égard, lorsque nous devons à M. Maurice Barrès une œuvre toute vouée au culte de la terre lorraine et à laquelle on ne saurait reprocher les imitations que sa réussite littéraire et son succès ont provoquées ? Connaître la Lorraine annexée, par ses poètes, ses écrivains actuels assujettis aux lois germaniques, nous enrichira de documents de contrôle précieux et nécessaires.

La Pensée Française nous les apportera en empruntant à ceux dont M. Bernardin définit en ces termes pathétiques la condition :

Aujourd'hui, parce qu'il y a quarante années nos armes furent malheureuses sur les champs de bataille de Metz, les écrivains qui maintiennent là-bas la tradition séculaire sont réduits au public dispersé des petites villes mosellanes, au petit cercle des veillées des campagnes lorraines.

Et nous lierons commerce avec les écrivains français des îles anglo-normandes, de la vallée d'Aoste, de Roumanie, de l'île Maurice, du Canada, d'Haïti, de la Trinidad, qui ne fut jamais de nos possessions et où « nos colons ont appris le français aux indigènes, et les indigènes avec leur verve enfantine, se sont mis à conter ».

C'est une œuvre très belle qu'entreprend M. Bernardin. Souhaitons à son promoteur de trouver les appuis indispensables pour la développer. Dès maintenant, elle doit intéresser quiconque a souci du rayonnement de la pensée française par le monde.

M. le docteur Lota, de Port of Spain (Trinidad), donne, dans le premier fascicule de *la Pensée Française*, le texte et la traduction d'un conte créole : Qui mélé zénan kalinda roche » (les Œufs qui ont voulu se mêler à la danse des Pierres).

Nous donnons ci-dessous le début de ce conte, puis la traduction

de son entier : le texte même, pour donner aux philologues le goût de recourir à l'exemple complet de cette curieuse déformation phonétique du français ; tandis que, par la traduction du tout, on se rendra compte de l'esprit de cette fable et qu'il a la saveur du sel populaire des récits campagnards de nos provinces métropolitaines :

You jou, Maman Roche baille you grand Kalinda.
Gros roches, piti roches, yo te toute invité
Nan yon place yo crié Piti Bouck Arinda.
Cé là yo vini, cé là fète la té yé.
Dansès pi dansèses, yon rafale musiciens,
Tambous, pi violons, cuatro, clarinette.
Pessonne pas cé batte ça, pas même magiciens.
Moune ka di zotte — ma foi, ça oui, té yon fête.
A foce yo dansé, yo dansé !
A foce yo chanté, yo chanté !
Zafé la té belle,
Missiés pi mamzelles,
Viés corps comme jènes gens,
Yo toute té content.

TRADUCTION

I

Un jour Maman Roche donna un grand bal.
Grosses roches, petites roches, toutes étaient invitées
En un lieu appelé Petit Bouck Arinda.
C'est là qu'on vint, c'est là qu'eut lieu la fête.
Danseurs et danseuses, une rafale de musiciens,
Tambours, puis violons, mandolines, clarinettes.
Personne ne pouvait faire mieux, pas même les magiciens.
Chacun disait : « Ma foi, ça oui, c'est une fête. »
Ce qu'on a dansé, dansé !
Ce qu'on a chanté, chanté !
L'affaire était belle,
Messieurs et Demoiselles,
Vieillards comme jeunes gens,
Tous étaient contents.

II

Tout près plusieurs poules pondaient.
Les œufs entendirent la belle affaire qui allait son train.
Tous les yeux coulaient, tous les cœurs se fondaient.
Rester tranquille était impossible. L'un dit à l'autre :
« Allons ! mes amis, c'est le temps de partir,
Cette musique est trop belle, cette danse trop entraînante.
N'écoutez pas ce qu'ils content, ils sont trop vieux pour danser,
Ces vieux-là, vous comprenez. » L'un des vieux leur dit tout haut :
« Vous êtes plus sots que vous ne pensez,
Ne comprenez-vous pas que vous n'êtes pas des roches, mais de petits œufs ?
Danser avec des roches !

Votre mal est bien proche.
La mort va venir
Et tout va finir. »

III

Les jeunes ont ri. Ils ont fatigué les vieux.
De belles robes ils ont mis, ont mis de beaux chapeaux.
« Prenez garde ! Nous ne sommes pas sots, non, les roches ne sont pas [des chats-tigres
Pour nous manger vivants. Si vous avez peur, alors adieu. »
Ils ont voulu, ils sont allés ; ils ont couru au milieu ;
C'est toc-toc par ici, c'est toc-toc par là ;
Ils ont sauté, ils ont cogné contre ces roches tellement
Qu'ils se sont cassés en miettes. C'était tout un fracas.
Les vieux ont entendu, ont pleuré.
La lune était belle, qui brillait.
Ils ont regardé. Ils ne pouvaient croire
Ce que leurs yeux voyaient.
Chaque œuf était brisé,
Pas un seul n'était resté.

Cette petite fable a une bonne morale.
Il faut rester à sa place ; chacun doit savoir cela.
Et si le Bon Dieu ne nous a pas tous faits égaux,
N'ayez crainte, le vrai mérite est toujours maître.

§

M. Jean Huré, un des musicologues les plus avertis que nous ayons, ouvre dans **La Renaissance contemporaine** (10 novembre) une enquête dont les termes sont exceptionnellement bien posés. Nous les répétons ci-après :

La musique ancienne tient dans les *concerts*, dans les *études* — représentée, d'ailleurs, par un nombre assez restreint d'œuvres et d'auteurs — une place au moins dix fois plus importante que celle que l'on y assigne à la musique moderne.

Celle-ci est à peine étudiée, à peine connue: chaque œuvre est rarement jouée plus d'une fois, souvent très mal, sans soin et sans goût.

Nous vous serions infiniment reconnaissants de donner votre avis sur ces questions :

1° La musique moderne est-elle inférieure à la musique ancienne ?

2° N'y aurait-il pas quelque moyen d'initier aux œuvres des compositeurs vivants le public de notre XXe siècle, comme étaient initiés aux œuvres de leurs contemporains les publics des XVIIe et XVIIIe siècles ?

§

M. Franc-Nohain donne à **la Revue de Paris** (15 novembre), sous ce titre : « La belle éveillée » et ce sous-titre trop modeste : « petite féerie dialoguée en vers irréguliers », une très exquise fantaisie où il imagine l'entrée d'un cambrioleur au château de la Belle

au Bois Dormant et celle-ci réveillée par ce prince charmant à la mode de nos jours.

Un poète clair, spirituel, sensible, qui aime assez la langue française pour ne jamais la trahir, voilà ce qu'est M. Franc-Nohain. Il a un don rare du comique et celui d'un rythme presque inimitable, comme on l'a dit de La Fontaine, son maître.

C'était assez original, que de changer en cambrioleur le Prince Charmant. Ce qui est mieux, c'est d'avoir imaginé de rendormir la princesse, pour éviter à son adorateur d'être pris dans le château réveillé, — et pendu.

Je vous aime, je vous aime, c'est entendu,
Mais, dans une heure, deux au plus,
Princesse, je serai pendu !

ROSE-CLAIRE

Mais c'est affreux ! Si j'avais su,
Jamais, vous pensez bien, me serais-je éveillée !...
Se peut-il qu'on vous pende !... et à cause de moi !...
Et que votre obligeance soit,
A mon endroit,
Si mal payée ?
Non, je ne supporterai pas,
De votre part, un pareil sacrifice !...
Il n'y a, d'ailleurs, il n'y a
Qu'à remettre tout en état...
Oui, mais il faudrait, pour cela,
Je crois bien qu'il faudrait que je me rendormisse ;
Et c'est alors, dans ce château, que tout,
Avec moi, se rendormirait du même coup,
Et que vous,
Sans être inquiété par les gens de justice,
Reprendriez le cours, sans craindre leur courroux,
De vos précédents exercices.
Mais, après un sommeil pareil,
Un sommeil de cent ans, je n'ai plus grand sommeil.
Vous comprenez, votre arrivée,
Tous ces événements, la fée,
Tout cela m'a fort énervée...
J'ai bien peur de ne pas pouvoir me rendormir...
Mon Dieu ! mon Dieu ! où découvrir,
Pour que de tout péril mon sommeil vous délivre,
Où découvrir, en ce besoin pressant,
Un narcotique assez puissant !...
Voyons, vous n'avez pas un livre ?...
Eh bien ! récitez-moi des vers d'amour,
Une ode, une élégie, enfin quelque poème...

OCTAVE, *déclamant.*

Je vous aime !

ROSE-CLAIRE

Allez ! c'est ça !...

La Belle s'endort aux déclarations d'amour d'Octave. Et celui-ci de conclure en guise de morale :

Mais alors... mais alors, si la Princesse dort,
Imposant autour d'elle une sieste exquise,
— Puisque l'amour, qui pénétra mon cœur,
Empêchait seul, obstacle où nos efforts se brisent,
Ce sommeil général, pour moi libérateur —,
Toutes choses en l'état se trouvant remises,
Si tout est rendormi, et que l'amant, sans peur,
Puisse faire à nouveau place au cambrioleur,
Ma liberté est enfin reconquise :
C'est donc que, brusquement, sans demander la clé,
L'amour, comme il était venu, s'en est allé...
Mais quand ? Parbleu ! à l'instant même !
On aime,
On croit aimer toujours...
Un baiser, vos lèvres, la bouche,
Et voilà la pierre de touche
Pour distinguer le désir de l'amour.
Ce remède que, plein d'un zèle méritoire,
Désespérément, nous cherchions,
Le remède à l'amour, c'est la possession :
Voilà encore un point de fixé pour l'histoire,
Et l'étude des passions...
Mais passons !...
Maintenant que tout dort d'un bon sommeil profond,
Un tel soporifique est superfétatoire.
Inutile à présent que nous philosophions :
Filons !
Auparavant, par un scrupule vague,
Dois-je laisser ici ces colliers et ces bagues ?
Bah ! de n'y plus penser, la Princesse a le temps :
Elle en a, j'imagine, à nouveau pour cent ans :
Voilà pour dissiper les remords irritants
Dont mon âme chevaleresque se tourmente...
(*Il gagne à droite, et, en passant devant le lit, s'arrête.*)
Vraiment, cette Princesse est tout à fait charmante.
Mais quoi, nous n'allons pas la réveiller encor !...
Oui, charmante... quand elle dort !

§

La Petite Revue (15 novembre). — D'un article de M. Jean Dubois : « Il faut protéger le public contre les notaires » :

Etat statistique général, du 1er janvier 1895 au 1er janvier 1910, de la

valeur et du produit des offices de notaires, ainsi que du nombre des notaires frappés de peines criminelles correctionnelles ou disciplinaires pendant les quinze dernières années et des pertes résultant des faits de charge pendant la même période, qu'il y ait eu ou non condamnation.

Nombre de notaires				Pour 15 ans	
en 1895	en 1909	Prix total des offices de Notaires Fr.	Produits moyens des offices Fr.	Nombre de notaires condamnés ou destitués	Pertes résultant des faits de charge, Notaires condamnés ou non Préjudice total connu.
8.727	8.298	673.792.498	128.006.445	419	95.508.511 Fr.

Nombre de suppressions d'offices effectuées de 1895 à 1909 : 429.

Suspensions : 126 ; destitutions : 86 ; condamnations pénales : 207, pour 15 ans.

Nombre des notaires condamnés annuellement (moyenne établie d'après le total des 15 dernières années) : 13,80 ou par an 1,663 pour 1000.

Pertes annuelles résultant de faits de charge (moyenne établie d'après le total des quinze années) : 6. 367. 334 francs.

Revenu moyen annuel des offices : 15,426 francs.

Taux moyen des cessions : 18,94 o/o.

Ce tableau, dressé par le ministère de la Justice, ne donne que des résultats d'ensemble.

Ces statistiques et ces observations permettent, comme on le voit, de se rendre compte des ravages qu'exerce la transformation du notaire en banquier. Seule cette transformation peut expliquer la constatation, à première vue déconcertante, contenue dans le rapport du garde des Sceaux sur l'administration de la justice criminelle en France pendant l'année 1892, constatation dont nous voulons citer textuellement les termes :

« La criminalité du notaire est donc devenue quarante-trois fois (43 fois) supérieure à celle de la moyenne des citoyens français. »

§

Bulletin de naissance.

Les Lettres (n° 1, 15 novembre). Revue mensuelle, de droite.

On veut servir une cause, changer quelque chose.

Un homme travaille difficilement à un chef-d'œuvre, ou simplement à une œuvre bonne féconde ; si on lui venait en aide, si on lui assurait des loisirs ou si, éduquant le public, on environnait cet artiste de l'intelligente sympathie dont il a besoin, autant que de pain, pour vivre et travailler ?

Une idée est née qui résout une difficulté, prépare un avenir un peu meilleur. Mais elle a de la peine à percer, à s'imposer. Si on se portait à son secours ? Si on l'expliquait, si on la faisait aimer ? Si on rassemblait autour d'elle des générosités ?

... Nous sommes un effort, rien de plus, une bonne volonté.

Nous n'aspirons pas au grand public. Nous comptons seulement rallier des amis dispersés un peu dans toute la France, les aider à se connaître entre eux et à agir. Tel est notre but : unir des amis. Nos collaborateurs sont des amis : nous voudrions que nos lecteurs deviennent nos amis au même titre, prêts à partager nos efforts et à travailler, chacun à sa manière, harmonieusement avec nous. Qu'on veuille bien prendre ce mot d'ami dans toute sa force et sa douceur. Tous ceux que nous aborderons, c'est à cela que nous voulons les amener : avoir avec nous des liens intimes. Nous voulons pouvoir compter sur eux comme nous voulons qu'ils comptent sur nous. Nous ne pouvons espérer une foule : on n'est pas l'ami de tout le monde. Mais quelques centaines d'amis dans tout le pays, cela pourrait constituer une force, une de ces forces dont le concert fait la vie nationale.

Dans un article du directeur de cette revue nouvelle : « On demande de l'ordre », il est incidemment question des « divagations d'Ibsen ou de Tolstoï », du « bafouillage de Maeterlinck ». M. Maurras est prôné et ses disciples fort critiqués.

Un passage de l'article éclairera sur les opinions de M. Gaëtan Bernoville :

Il est au moins curieux qu'un Napoléon ne représente, pour un néo-classique, qu'un fou déchaîné qui abrutit pour longtemps notre race. J'y vois, moi, un héros providentiel qui refit magnifiquement notre sang épuisé par les saignées intérieures de la Révolution et qui enrichit, jusqu'à se soûler lui-même de cette richessse, notre capital d'héroïsme. Et il ne faut tout de même pas oublier qu'il fut *suivi* et *compris* par des centaines de milliers de collaborateurs enthousiastes, à qui l'on ne peut refuser d'avoir été d'authentiques Français.

D'ailleurs, s'il est heureux que nous ayons repris conscience de la prééminence que nous donne, dans l'ordre intellectuel, notre qualité de Français, il n'en faut pas moins savoir reconnaître la Beauté d'où qu'elle vienne. Qu'un Tolstoï, un Maeterlinck nous apparaissent méprisables parce que métèques, c'est de l'inintelligence et la cause de l'ordre en est desservie.

M. Bernoville est « contre les catholiques mondains ». En « servant le catholicisme », il sert l'ordre.

M. Ph. Rambaud donne des « Variations sur les Idées claires » et M. Paul Jury propose un chemin « De la prière à la Beauté ».

§

Memento. — *Les Cahiers d'Aujourd'hui* (octobre) : — « Le Calvaire », inédit de Ch.-Louis Philippe. — « Danses d'Art », par M. Léon Werth. — « Aphorismes » de K. Kraus, traduits par M. Marcel Ray. — « Lettres » de J. Renard.

L'Occident (octobre) : — M. A. Mithouard : « Le Moulin de Bazouges. » — M. Emile Clairin : « La Sainte-Chapelle, de sa fondation à la mort d'Henri IV. »

La Nouvelle Revue (15 novembre) : — « Le Mont-de-Piété pendant la Commune », par M. E. Soubeyre.

Miscellanées (septembre à novembre) : — Ont collaboré : MM. H. Chassin, R. Veyssié, Suinart, Bordry, Salleron, N. Beauduin, etc.

Le Correspondant (10 novembre) : — M. R. Lavallée : « Le Gouffre financier et le péril fiscal. »

La Revue du mois (10 novembre) : — M. J. Charpentier : « Diderot et la Science de son temps. » — M. C. Gromaire : « L'Education démocratique. »

Le Pays d'Ouest (octobre) : — M. le Dr Castaigne : « Médecine et Régionalisme. »

La Grande Revue (10 novembre) : — Lettres de Richard Wagner à sa famille.

La Phalange (20 octobre : — « La Grande époque », nouvelle de M. Valéry Larbaud. — « H. Duvernois », par M. Louis Thomas. — « La deuxième églogue de Virgile », très remarquable traduction de M. Claudien, qui établit « l'esthétique mallarméenne de Virgile ». — Poèmes de MM. P. Castiaux, J. Dalby, Silvius, et de Francis Latouche.

Revue bleue (15 novembre) : « Hamlet, d'après la copie d'un acteur », par sir Herbert Tree. — « Les Mercenaires », par M. Léo Larguier.

La Revue du Foyer (15 novembre) : — « La Terre tourne-t-elle ? » par M. L. Lecornu.

La Revue hebdomadaire (15 novembre) : — « Louis Veuillot romancier », par M. A. Bellessort. — « Le Triomphe de la mort », par M. Maxime Formont.

La Flora (novembre) : — Poèmes de MM. J. Vaudoyer, A. de Bersaucourt, Jean Bouchor, F. Jean Desthieux ; prose de Mme Helbé, — et la chronique lyrique de M. Lucien Rolmer.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Salon d'Automne. Lettre ouverte de M. Lampué à M. Bérard (*Le Matin*, 20 novembre). — Les Idées du jour : Salons (*La France*, 16 novembre). — Un Théâtre d'Action d'Art (*L'Action d'art*, 25 novembre).

M. Lampué, conseiller municipal, a adressé à M. Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, à propos du Salon d'Automne, une lettre ouverte dont **Le Matin** nous donne le texte presque intégral :

Monsieur,

Vous ne sauriez imaginer combien je regrette que ma belle éducation pyrénéenne me fasse un devoir de vous parler avec la courtoisie que votre très haute situation impose ; j'aurais été si heureux de me soulager en vous envoyant quelques petites impertinences, grosses comme nos montagnes.

Je viens du Salon d'Automne, monsieur le Ministre ; étant bien élevé, comment vous dirais-je l'irrésistible besoin de vomir tout ce que je venais de voir qui s'est emparé de moi quand j'ai quitté ce cloaque, dit « Salon d'Automne », où on a réuni tout ce qu'on peut concevoir de plus grossièrement carnavalesque, ridicule et nauséabond.

Que dire de cette humiliante invasion de notre domaine d'art par tous ces grossiers manœuvres du pinceau et de l'ébauchoir ; manœuvres venus de toutes les parties du monde, à commencer par le président de cette société qui nous vient de Belgique pour réformer l'art français et qui a eu

l'outrecuidance, comme je vous le disais l'an passé, de déposer près du Louvre cet incohérent assemblage de fonte et de ferraille qu'on nomme la Samaritaine.

Si vous êtes, monsieur le Ministre, si amoureux que cela des hystéries artistiques, faites également place au Grand-Palais à la Société des Artistes Indépendants qui, depuis l'apparition de votre Salon d'Automne, ont l'air de peintres académiques et même pompiers : si vous voulez être juste, recevez-les tous ou mettez-les tous à la porte.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous écrire l'an passé, je vous écris encore aujourd'hui, non plus en suppliant, mais pour vous dire que l'heure du châtiment a sonné : tous les soirs après le dernier coup de minuit, vous verrez apparaître autour de votre lit toutes les femmes jaunes, rouges, bleues et vertes accompagnées de celles qui n'ont que les os et la peau !... ou de celles, tout aussi séduisantes, dont les flasques rotondités dégoulinent jusqu'au plancher... Et ce n'est pas tout : la première fois que j'aurai le plaisir de rencontrer le cousin Henri IV, je lui dirai deux mots sur votre compte... (*La fin ne peut être publiée.*)

Veuillez recevoir, monsieur le Ministre, l'assurance de ma très haute considération.

LAMPUÉ,
conseiller municipal.

Le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts n'avait pas encore reçu la lettre de M. Lampué, quand nous la lui lûmes. Il n'en parut pas aussi ému que peut-être M. Lampué l'eût souhaité.

Il interrompit seulement un instant la lecture des anathèmes municipaux pour demander :

— Ne vous semble-t-il pas qu'il y a beaucoup plus de modération dans les œuvres exposées au Salon d'Automne que dans les termes employés par mon excellent compatriote M. Lampué ?

Et lorsque la dernière menace de M. Lampué éclata, M. Bérard se contenta de prononcer avec philosophie :

— C'est bien. Je vais tâcher d'arranger ça avec Henri IV.

M. Lampué n'est pas une autorité, certes, en matière artistique et il ne faut pas plus s'émouvoir de sa critique que ne l'a fait M. Bérard ; elle représente ici l'opinion bourgeoise, la plus incompréhensive qui soit. Mais si on analyse plus minutieusement l'indignation dévergondée de ce grave conseiller municipal, on trouve ceci : que tout ce qui est nouveau, en matière d'art, se brise contre les sensibilités définitivement cristallisées, c'est-à-dire figées, mortes. Aucune expression nouvelle de la sensibilité ne peut être perçue par des cerveaux trop mûrs, ni en art, ni en poésie, ni en musique. Les générations se suivent et ne se comprennent pas, et les jeunes qui exaltent aujourd'hui les dernières manifestations de l'art resteront toute leur vie attachés à ces conceptions devenues pour eux l'absolu. Ils vieilliront ; ils vieillissent déjà, et voilà qu'en un coin de province

ignoré naît un enfant qui sera dans vingt ans le nouveau Messie d'un art nouveau. Les cubistes d'aujourd'hui auront leur Lampué demain.

Mais que les Lampué d'aujourd'hui méditent ces réflexions de M. Remy de Gourmont dans **la France**, à propos du même Salon d'Automne... ils ne comprendront peut-être pas, car, pour eux, l'art est immuable dans sa forme académique ; il est presque une chose rétrospective :

Le Salon d'Automne, que je n'ai pu encore voir, me fait penser à l'exposition de peinture cubiste qui vient d'avoir lieu au Cercle d'Art moderne à Amsterdam et que la revue hollandaise, *De Kunst*, a voulu nous faire connaître. Le cubisme, encore méprisé en France, hormis de quelques amateurs, a complètement conquis la Hollande, ce pays des peintres. On me l'avait dit et je ne voulais pas le croire, mais c'est un fait qu'on n'y estime plus que ces formes de l'art qui ne sont pour nous que des sujets de plaisanterie. En ce pays sérieux on ne croit pas que des centaines d'artistes puissent s'amuser dix ans durant à gribouiller des toiles pour le plaisir d'épater et d'agacer les bourgeois et les critiques d'art. Je suis de leur avis. Une telle persévérance dans la blague est contradictoire à la nature humaine. Quand on réfléchit un peu, on est forcé d'admettre la bonne foi et la sincérité artistique de ces jeunes hommes dont l'art ne ressemble à rien de connu. Et avec quelque réflexion de plus, on découvre assez vite la cause de cette nouvelle direction. Elle a été dictée aux artistes par la photographie et surtout la photographie en couleurs. Quand la photographie n'existait pas, le grand souci de l'artiste était de se rapprocher autant que possible de la réalité. Voyez le portrait de sa mère par Rembrandt. C'est une telle merveille de vérité qu'on croit avoir sous les yeux le personnage même, la personne naturelle. Or, depuis quelques années, la photographie obtient ces mêmes effets. D'où l'obligation pour les peintres ou bien de disparaître ou bien de différencier leur production de la production mécanique. Voilà ce qui, coïncidant avec le développement de l'individualisme, a déterminé le cubisme, qui n'est plus « la nature vue à travers un tempérament », mais la nature recréée par le raisonnement.

L'obligation pour les peintres de différencier leur production de la production mécanique, pour demeurer dans le domaine de l'art, est certaine. Production mécanique, ou même imitation trop servile des œuvres antérieures. En art comme en amour, c'est la forme et le parfum nouveaux qui émeuvent.

§

Une identique réaction contre le théâtre photographique ou plutôt cinématographique se manifeste chez les jeunes — ou même chez les aînés qui ont dû attendre jusqu'à maintenant pour réaliser leur rêve. On connaît la belle tentative de M. Jacques Copeau, en son théâtre du *Vieux-Colombier*. Je suis persuadé que certains vieux

« metteurs en scènes » qui croyaient avoir atteint la perfection théâtrale, lorsqu'ils avaient reproduit sur le plateau la réalité même d'une chambre Louis XVI, avec les vrais meubles de l'époque, ou la minutieuse exactitude d'un paysage de Côte d'azur — se trouveront, devant la simplicité décorative du théâtre de M. Copeau, où il n'y a plus que la pièce toute nue, aussi ahuris que M. Lampué devant les dames jaunes, rouges ou vertes du Salon d'Automne.

A côté de cette tentative, en voici une autre, qui me semble obéir à la même volonté de synthèse. Je trouve, dans **L'Action d'art**, ce manifeste et ce programme : *Un théâtre d'action d'Art.*

Depuis le Théâtre d'Art de Paul Fort et les premières manifestations du Théâtre de l'Œuvre de Lugné-Poe — parallèlement au Théâtre Libre d'Antoine — il n'y eut rien, il n'y a rien que des imitations, des tentatives intéressantes sans doute, mais figées dans un genre, dans un mode, des beaux spectacles quelquefois, mais aucun geste nouveau. On a eu peur, on a peur, on aura toujours peur, dans ce genre de tentatives, de déborder un cadre, de déparer une scène, de choquer un public : on veut faire du « scénique » ; on veut du « jouable » ; on veut un divertissement agréable avant tout — à moins que par réaction on ne nous impose des leçons morales, mises en actes biens écrits.

Eh bien ! les Compagnons de l'*Action d'Art* vont oublier tout ce qui s'est fait, tout ce qui se tente, pour ne se souvenir, dans leur enthousiasme, de ne se réaliser là comme ailleurs qu' « en beauté », des hardis Escholiers, Basochiens et Artisans qui, à la fin du Moyen âge, osèrent jouer par foi, par amour de ce qu'ils représentaient, par désir de convaincre en illustrant de leur jeu leurs belles illusions.

Les *Compagnons de l'Action d'Art*, eux-mêmes, — poètes, artistes, écrivains, et leurs amis rêveurs et réfractaires — vont jouer quelques belles œuvres de ce Théâtre « injouable » par les cabots de toute race, quelques pièces inclassables dans aucun répertoire, ils vont jouer ce qu'ils aiment afin de mieux se faire aimer.

Et comment le joueront-ils ? De toute leur âme — héroïquement.

... Le Théâtre d'Action d'Art est fondé et dirigé par les *Compagnons de l'Action d'art* qui constituent eux-mêmes sa troupe. Son Comité d'organisation est constitué. Il comprend, avec les *Compagnons de l'Action d'Art*, Paul Fort, Jehan Rictus, Han Ryner, Georges Polti, Edouard Franchetti.

Le Théâtre d'Action d'Art se propose une série de dix représentations à Paris pour la saison 1913-1914, avant de partir sur les routes de province faire sa grande tournée en roulottes.

Souhaitons bonne route à cette roulotte, qui va promener à travers la France quelques-unes des plus curieuses œuvres du symbolisme. Au point de vue théâtral, le symbolisme est nouveau, puisque la plupart de ces pièces n'ont jamais encore été jouées sur de vrais théâtres.

R. DE BURY.

THÉATRE

La mort de Span. — Théatre Réjane : *L'Irrégulière*, pièce en 4 actes, de M. Edmond Sée (13 novembre). — Le Masque (Théâtre Mors) : *Psyché*, poème dramatique en 3 actes, de M. Gabriel Mourey, musique inédite de M. Claude Debussy (2 décembre). — Théatre Michel : *En musique*, pièce en un acte, de M. Charmain. *L'Ingénu*, comédie en 3 actes, de MM. Charles Méré et Régis Gignoux, d'après le conte de Voltaire (18 novembre). — Memento.

Le métier de critique dramatique n'est pas toujours drôle. Je ne parle pas des pièces qu'il faut aller voir. J'entends qu'il faut quelquefois l'accomplir dans des moments où l'on n'y a guère l'esprit. Les auteurs des pièces dont j'ai parlé dans ma dernière chronique voudront bien me pardonner si je les ai un peu expédiés. Je l'ai écrite, le dimanche 23 novembre, ayant auprès de moi un de mes chiens en train de vivre ses derniers moments. Je ne dirai pas que c'était le plus cher. Tous ceux que j'ai me le sont également. Mais c'était le plus fidèle, le plus sensible, le plus sérieux. Je ne m'asseyais jamais dans le jardin sans qu'il quittât tout pour venir se placer à mes pieds. Quand je montais le soir dans ma chambre, il était le premier à me suivre. Partout où j'étais, il était là. J'existais seul pour lui. Il était vraiment à mes côtés l'image du dévouement, de la bonté, de l'attachement sans limites. Je n'aurai décidément pas eu de chance avec ce que j'aime le plus au monde, et je trouve à cela, par moments, une ironie qui commence à m'intéresser. On me comprendra si je dis que je n'ai pas mes bêtes par plaisir, ni par utilité. Je ne les ai même pas choisies. Elles viennent toutes de la misère, et le hasard seul me les a données. J'ai satisfait avec elles mon besoin d'aimer et de secourir, et leur bonheur, je puis le dire puisqu'aussi bien je l'ai voulu, m'a coûté quelquefois un peu du mien. Pourtant, combien m'ont quitté déjà ! Il semble que plus je fais pour elles, — les miennes et d'autres, — plus la malchance me répond. N'est-ce donc pas assez de tout ce que je vois, de tout ce que je sais au dehors de détresse, de martyre animal ? Je me le disais ce dimanche, quand j'écrivais pour vous, mes tranquilles lecteurs, caressant de temps en temps, à mes pieds, le pauvre Span déja si éteint : « Sois solide ! Voilà encore la douleur qui vient. » Elle est venue. Malgré tous les soins, j'ai vu mourir le lendemain, sous mes yeux, presque dans mes bras, inerte et plaintif, mon grand compagnon. Dure vie humaine, où plus on va, plus on est meurtri ! Je regarde ce soir, de loin, dans la nuit, la place, dans le paisible jardin, où j'ai couché, il y a quelques heures, mon nouveau mort. Hélas ! je ne suis solide qu'à moitié.

Mais ce ne sont pas ces histoires que vous attendez de moi. Revenons au théâtre. Il nous a offert, pour une fois, une belle et bonne pièce, une véritable œuvre dramatique, avec **l'Irrégulière**, de M. Edmond Sée, jouée au théâtre Réjane. Il faut se garder d'asso-

cier M. Edmond Sée à ces auteurs dramatiques dont j'ai parlé récemment, qui ne savent mettre à la scène que des situations aussi spéciales qu'équivoques, dans un style aussi niais que prétentieux et invraisemblable. M. Edmond Sée est tout à leur opposé, et je le dis avec plaisir : on est un écrivain et un auteur dramatique quand on a écrit une pièce comme *l'Irrégulière*. Il y a là un don d'observation et d'analyse, une simplicité, une sobriété, une justesse dans les moindres détails, un ton de vérité tout à fait remarquables. C'est la vie même, chaque personnage ayant bien son caractère, parlant bien et agissant bien selon ce caractère, ayant bien sa place et son rôle dans la cruelle histoire que nous raconte la pièce. Cette histoire, vous le savez, est celle d'une très honnête femme qui, épousée par son amant après une longue liaison, n'en garde pas moins quelque chose d'incertain et d'équivoque aux yeux du monde et même de son mari, tour à tour dédaignée, blessée, méconnue, n'obéissant pourtant toujours qu'à son amour. Il y a des scènes, — c'est une impression qui n'était pas seulement la mienne, — qui sont si vraies, si bien cela, et qui, par là, prennent si profondément, qu'on oublie qu'on est au théâtre. Je sais qu'on a critiqué, dans *l'Irrégulière*, des complications, des à-côtés du sujet véritable, qui morcèlent et déplacent par instants, dit-on, l'intérêt de la pièce. C'est là une critique que je ne prendrai pas à mon compte. Je ferai plutôt des compliments à M. Edmond Sée de n'avoir pas borné son œuvre à son héroïne. Il a voulu faire davantage, et plus difficile. Il a fait ainsi plus complet, plus général et plus vrai. Je dis bien : plus vrai. Quoi qu'il nous arrive dans notre existence, et quel que soit le nombre des personnages qui y aient part, le reste de notre vie ne cesse pas tout à coup, mais continue, au contraire, de même que chacun de ces personnages a sa vie propre, qui continue également. C'est ce qui fait souvent le côté arbitraire du théâtre, ce qui donne souvent aux pièces cet air de choses purement inventées, c'est que, la situation qu'on veut nous peindre, on l'isole soudain du reste de la vie. M. Edmond Sée, lui, nous montre son héroïne dans toutes les phases de son histoire, mais il ne limite pas la vie de ses autres personnages à cette même histoire. Il leur donne au contraire leur vie propre, complète. Critiquer cela ? Je le répète : j'en fais bien plutôt de grands éloges. Je pense que le théâtre Réjane reprendra bientôt *l'Irrégulière*. C'est une œuvre qui vaut d'être vue. Elle est d'un accent qu'on n'entend pas tous les jours au théâtre. Quant au succès, au grand succès, si elle ne l'a pas, c'est grand dommage... pour les spectateurs. Mme Réjane, M. Dumény, M. Candé et leurs camarades ont été des interprètes parfaits.

La société dramatique *le Masque* a donné, sur le théâtre particulier de M. Mors, une petite chose de M. Gabriel Mourey, **Psyché**.

On sait que Psyché n'a jamais existé. Le poème de M. Mourey se conforme à cela scrupuleusement.

Mon suppléant a été pour moi au Théâtre Michel, pour **l'Ingénu** que j'aurais bien voulu voir si je n'avais été empêché. Voici ses impressions :

« Plus d'un qui a l'esprit mal tourné criera au scandale parce que, pour gens de goût qu'ils soient, MM. Charles Méré et Régis Gignoux ont osé mettre la main sur un chef-d'œuvre de notre littérature et le porter à la scène où, pour qu'il nous fût présentable, il leur a bien fallu sinon l'accoutrer aux modes actuelles, du moins l'alléger de maints oripeaux devenus en l'occurrence superflus. Je ne doute pas que MM. Charles Méré et Régis Gignoux, avant de décider une telle action, ne se soient référés à leur conscience respective, pour qu'elle leur dît jusqu'où va leur droit moral. Et leur conscience ne leur a point si mal répondu qui leur permît de nous donner un *Ingénu*, non moins charmant que celui de l'homme au sourire hideux et content. Et Voltaire, qui écrivit des tragédies qui ne sont quasi plus, restera peut-être, grâce à la collaboration de MM. Méré et Gignoux, un auteur dramatique — un vaudevilliste dirai-je — fort expert et très exquis. Et nous lui pardonnons volontiers d'avoir voulu philosopher et réduire à nulle chose toute la théologie catholique, — parce qu'il sut délicieusement nous divertir une soirée et que, ma foi! d'admirables institutions à qui la pérennité semble assurée n'ont crainte d'être diminuées par les lazzi qu'il tenta contre elle. Peut-être, là-bas, sous les dalles du Panthéon, le bruit des applaudissements lui a-t-il dit le succès qu'il vient de remporter, mais il ne pourra, le pauvre ! se réjouir, n'en ayant été témoin, de l'interprétation qui lui est accordée sur la scène du Théâtre Michel. Cette interprétation est parfaite, tant elle est intelligente et homogène. Je signalerai particulièrement Mlle Clémence Isane, comme Mlle de Saint-Yves, MM. Harry Baur, comme l'Ingénu, et Marcel Levesque, comme Père Tout-à-tous. Quelle bonne fée conduisit Voltaire, Charles Méré et Régis Gignoux au Théâtre Michel, loin, bien loin de la Comédie-Française ?

« Avant *l'Ingénu*, il nous fut donné d'entendre un acte très amusant et adroitement composé : **En Musique**, par M. Charmain, où joua avec finesse Mlle Maud Gauthier, dans le rôle de Claire Valreuse. »

Memento. — Théâtre Déjazet : *Les Dégourdis de la IIe*, pièce en 3 actes, de MM. Mouezy-Eon et Ch. Daveillans (20 novembre). — Variétés : *l'Institut de Beauté*, comédie en 3 actes, de M. Alfred Capus (21 novembre). — Théâtre Fémina : *Paraphe Ier*, comédie 3 actes, de M. Louis Bénière : *Petite Madame*, comédie en 2 actes, de M. Pierre Veber (22 novembre). — Comédie Française : *La Marche Nuptiale* (première à ce

théâtre), pièce en 4 actes, de M. Henry Bataille (24 novembre). — Palais Royal : *Les deux Canards*, comédie en 3 actes, de MM. Tristan Bernard et Alfred Athis (3 décembre).

MAURICE BOISSARD.

ART

Les aquarelles de Cézanne (Galerie Blot). — Exposition du 1er groupe (Galerie Druet). — Exposition Raymond Thibésart (Galerie Georges Petit). — Exposition de la Jeune Bretagne (Galerie Boutet de Monvel). — Les Amis de l'Eau-Forte (Galerie Devambez). — Exposition de l'Effort (Galerie Marcel Bernheim). — Exposition Smith Hald (Bernheim jeune). — Exposition Paul Signac (Bernheim jeune). — Chavannes et R. Petrucci : *Ars Asiatica. La Peinture chinoise au musée Cernuschi* (Van Oest).

A la Galerie Blot, une série d'aquarelles de **Cézanne**, très peu connues auparavant et seulement de quelques personnes. Ces aquarelles sont la plupart de premier ordre, et le tableau y esquissé dans ses lignes essentielles : le coloris, pâle et discret, très dispersé, emmargé de beaucoup de blancs, et laissant voir toutes les lignes du dessin, accentue le caractère de notes de ces pages. Il semble que ces aquarelles soient des indications pour des tableaux à faire. Quoi qu'il en soit de leur destination, elles sont superbes, notamment quelques horizons de la Sainte-Baume, et une vue de village très simple et tout à fait passionnante ; l'aspect général du coloris rappelle assez celui des aquarelles chinoises ; c'est une partie peu connue de l'œuvre du grand peintre et qu'il est très agréable d'avoir parcourue.

§

Chez Druet, exposition du **Ier groupe** ; une intéressante série de M. Maurice Denis, parmi laquelle un fort beau *Coucher de Soleil ;* des toiles très aimables de M. Henri Lebasque, d'une grande joliesse de coloration, une noble statue de M. Aristide Maillol, des polychromies curieuses de M. Paul Serusier, une sage *Luxure* de M. Félix Vallotton, des pastels séduisants de M. Théo Van Rysselberghe, de M. Valtat, d'éclatantes natures mortes, avec ces bizarres juxtapositions de poissons et de coquillages qui ne sont ni des études de fonds marins, ni la transcription d'un étal à la pêcherie, mais une série de couleurs et de formes animales, groupées sur la toile, on ne saurait dire « au petit bonheur », car il y a certainement une méthode, mais sans autre but, semble-t-il, qu'un mouvement ordonné et des recherches d'exactitude pittoresque. M. Valtat est un bien plus beau peintre dans ses portraits ou dans ses jardins animés de personnages. M. Pierre Laprade expose une belle nature morte. M. Hermann-Paul a une série de dessins qui marque dans sa manière une orientation nouvelle. Il y a dans ces dessins noirs et blancs ou légèrement rehaussés, outre un mode de stylisation personnel, des recherches techni-

ques de matière, en vue de grands panneaux décoratifs. Le groupe avait deux invités : M. Roussel-Masure, dont on suit depuis longtemps, aux Indépendants et au Salon d'Automne, le consciencieux labeur, et un jeune, M. Roger Bissière.

M. Bissière effectue ici un début remarquable. Ce n'est point que ses œuvres soient très belles ni qu'une méthode toute particulière s'y affirme. Ce sont des figures dans des paysages : le style des figures procède de Chassériau, sauf que, dans les faces, M. Bissière semble davantage chercher le caractère que la beauté des traits. C'est justement cette exception faite à un semi-classicisme qui donne un piquant assez paradoxal aux œuvres de M. Bissière et fait espérer en leur auteur un curieux chercheur.

§

Les paysages de Rouen et des bords de la Seine présentés par M. Clary (Galerie Reitlinger) sont consciencieux et parfois un peu pâles. C'est de la bonne peinture, bien faite, sans frisson nouveau. Pourtant, un *Soir*, bien rempli d'ombre lumineuse, ondoyant et animé, tranche sur l'harmonie trop calme de l'ensemble.

§

M. Pierre Chapuis réunit (chez Georges Petit) une cinquantaine d'études de la vie de Paris et une dizaine de pages sur Trouville, présentées en tableaux, en aquarelles et en pastels. Les vues de Paris ne manquent point de vigueur, ni de mouvement ; malgré l'exactitude un peu photographique de leurs présentations, les foules qui roulent sur les places et les Boulevards sont notées avec une certaine vivacité. Ce n'est point sans intérêt, quoique l'atmosphère évoquée soit un peu terne.

§

Chez Georges Petit également, une fort intéressante et nombreuse exposition de M. **Raymond Thibesart**. M. Thibesart n'est point un nouveau venu, et déjà au Salon des Artistes français il a forcé l'attention par des paysages, un peu lourds parfois ou au moins peu souples, quelque peu rugueux mais forts ; à ses débuts, je crois, un laboureur dans une vaste étendue verte avait déjà du style et du caractère. On pourrait noter chez lui des parentés d'accords de ton et d'attitudes des personnages avec M. Henri Martin ou avec M. Boggio. Il montre cette fois un ensemble de soixante-dix toiles où ses défauts apparaissent très atténués et ses belles qualités très en relief. C'est un gros effort qui nous est soumis et un gros effort heureux.

La matière picturale est d'une très belle qualité, il y a de la vie, très peu de parti-pris, une belle mise en lumière et souvent un relief extraordinaire. Les motifs sont très divers, saisis en Bretagne, à

Champigny, à Meulan, à Reims et aussi au lac de Côme. En Bretagne, M. Thibesart a trouvé, sans doute par un clair jour d'été, un étincelant Douarnenez, aussi paré de lumière qu'un port du midi, avec des flots aussi bleus : à Chamonix, des pages tragiques et désolées. Sa série des bords du lac de Côme avec son petit port éclatant de Menaggio, les barques noires amenées pour le calfatage et dressant sur la clarté du quai leurs masses noires brillantées, des coins de vallées avec des arbres en fleurs sont de la plus heureuse venue. C'est un excellent peintre qui s'affirme ici en pleine robustesse.

§

L'Exposition de la **Jeune Bretagne** (Galerie Boutet de Monvel). M. de la Villéon, avec deux de ses paysages de conte, des peintures ingénieuses de M. Pégot-Ogier, jeune artiste qui se cherche encore mais qui se trouvera, des études de M. Delfosse peintes assez largement, mais à voir surtout pour une très honnête recherche du caractère ethnique et du caractère psychologique, chez ses paysans et ses mariniers, des études de M. Pierre Berthet; à noter la princesse Lucien Murat dont l'église et le château de Josselin sont curieux, M. Pierre Bertrand, Lortac et Perrin-Maxence. A y voir aussi des poteries de Lachenal et d'ingénieux travaux décoratifs, en corne, de Mme Gosselin, dont on a pu goûter au Salon d'Automne un beau paravent de cuivre patiné.

§

L'Effort est une société assez éclectique ; sa troisième exposition (Galerie Marcel Bernheim) contient quelques bonnes toiles. Une jolie *Place de l'Eglise* de M. Maurice Mathurin, de couleur un peu volontairement contenue, mais d'une jolie sensibilité, des études de paysans corses, robustes, de M. Caniccioni, des portraits de jeunes filles assez héraldiques de M. Le Serrec de Kervily, de bonnes eaux-fortes en couleurs de M. Messemin.

§

La Société des **Amis de l'Eau-Forte** (exposition chez Devambez) a groupé dans une petite salle, sous le titre de « Quelques pièces du portefeuille de la Société des amis de l'Eau-forte », une petite rétrospective où l'on peut voir quelques belles épreuves de MM. Bejot, Beurdeley, Marius Borrel, de Bracquemond, de Bresdin, dit Chien-Caillou, deux superbes improvisations de ce trop méconnu Chifflart, une très pittoresque sortie de théâtre à Londres de Laboureur ; l'interrement en Vendée de Lepère ; une admirable exposition du ballet à l'Opéra de Paul Renouard ; la belle eau-forte de Chahine, *Ghemmà au turban à l'aigrette*, un des chefs-d'œuvre de l'eau-forte moderne ; la forge de Mlle Delasalle, une page de Louis

Legrand : *la Vieille servante*, un Leheutre. C'est une très belle salle procédant d'une bonne idée.

Une rétrospective de l'eau-forte donne toujours bon courage à ceux qui croient au grand avenir de cet art, car nous avons en France, de ce côté, à côté de quelques artistes tout à fait hors pair (ils ne sont pas tous à cette rétrospective), une excellente moyenne. Les salles des exposants ne peuvent avoir naturellement ce brillant et cette tenue que peut donner une patiente sélection d'un récent passé. Elles sont néanmoins intéressantes dans les très consciencieuses effigies de Mme Jeanne Bardey, artiste douée et personnelle, par deux belles pages de Paul-Emile Colin, l'*Ecluse* et les *Maisons*, de premier ordre, par un superbe Café du commerce de Laboureur, une tumultueuse scène de l'Oiseau de feu de M. Hallo, des Montmartre de M. Eugène Oclatre, des vues de Montmartre de M. Anselmo Bucci. Les artistes nous peignent de leur mieux, et nous gravent du meilleur relief ce Montmartre qui va mourir; les uns nous fixent les vieilles pierres, d'autres le mouvement de la rue. Il existe de M. Anselmo Bucci une cinquantaine de pointes sèches, où toute cette petite vie grouillante est admirablement saisie. Il n'est pas moins caractéristique en gravant à l'eau-forte *la Maison de Berlioz ;* deux pages bretonnes du même artiste sont également remarquables.

M. Fernand Desmoulin a rapporté de Venise quatre pages d'une belle précision pittoresque. A côté encore une place Saint-Michel très mouvementée de M. Fraipont, les paysages de M. Léopold Lévy, les vieilles maisons de Chartres bien accusées par M. Jouas-Poutrel, les envois de M. Cheffer, de Hérain, Le Meilleur, *la Baigneuse*, de Mlle Delasalle, etc...

Galerie Bernheim-Jeune, une exposition de M. **Bjorn Smith Hald** accroche à ces parois généralement accordées aux colorations les plus brillantes une série de dessins alertes : types parisiens de la rue, notés avec toute la verve d'un bon illustrateur. L'auteur, s'il est, comme son nom nous en informe, un Scandinave de race, est né à Paris; il a bien vu le pavé de la ville et en a bien compris les passants les plus caractéristiques : il y a des enfants d'allures très vives, d'imposants concierges et aussi des exotiques, mais la rue de Paris ne fourmille-t-elle pas de marchands en fez et à turbans qui en font les polychromies brillantées.

§

Paul Signac expose chez Bernheim-Jeune quelques toiles nouvelles, des peintures qui datent de quelques années et des préparations, aquarelles, sépias, dessins à l'encre de Chine. L'impression générale de cet effort à la fois fougueux et patient est très belle. La juxtaposition de tableaux dont les uns datent de 1908 à d'autres peints

ces tout derniers temps permet d'évaluer toute une somme de progrès dans l'art de Signac et sa technique : le pointillisme. On a pu reprocher à cet ardent coloriste d'uniformiser ses teintes en dépit des latitudes de son paysage. Il y a une très grande différence de ton général entre ses diverses explorations pittoresques ; son port de Rotterdam est bien du Nord, ses Gênes et ses Marseille dans la juste coloration d'un beau jour de là-bas. Des points colorés bien rassemblés formulent des lignes de paysages se prolongeant dans les eaux et dans les ciels et réalisent ces lignes de force, réclamées par les futuristes et que d'ailleurs Paul Signac, dans l'ébauche aquarellée, signale par des traits noirs.

Les ciels de ces marines sont extraordinaires de particularité, de force, d'accent, de construction générale. Ils accompagnent les lignes architecturales sur les densités des eaux comme une bonne orchestration suit la ligne mélodique. Le reproche d'immobilité fait à cette technique ne saurait tenir contre l'allure d'une toile aussi vive et mouvementée que ces *Régates à Marseille*, où le voilier glisse si harmonieusement. Ailleurs c'est, près des môles, ces buissons de voiles colorées que le peintre aime à ordonner comme pour le pavoisement d'une fête de la nature. Parmi les aquarelles, les unes tendent à donner toute l'impression rapide. Pour d'autres, l'artiste dégage la couleur essentielle, le reflet général de l'heure et s'y conforme dans toute la page ; il a obtenu ainsi dans des harmonies vertes ou lilas les meilleurs résultats. Une de ces aquarelles, *le Grain à Antibes*, est une petite impression complète et émouvante d'accent vrai de nature. Il serait tout à fait intéressant de voir cette aquarelle devenir le point de départ d'un tableau, qui, s'il gardait les souplesses et l'intensité du mouvement de l'ébauche aquarellée, démontrerait d'une façon absolue que cette technique pointilliste traduit aussi bien les drames de la nature que ses états statiques.

§

Il faudrait être aussi savant sinologue et aussi au courant de l'art chinois que MM. Chavannes et Petrucci pour étudier, et pour donner une notion suffisante de cette sorte d'histoire de la Peinture Chinoise qu'ils ont établie fragmentairement en tête du catalogue de l'exposition de peinture chinoise du Musée Cernuschi dans la collection **Ars Asiatica**, dont elle forme le premier tome. L'ouvrage est présenté avec d'admirables reproductions monochromes ou en couleur, et avec un luxe qui fait le plus grand honneur à l'éditeur Van Oest. On a vu d'ailleurs au Salon d'Automne, à la section du Livre, sous la présentation de M. Marotte, ces belles estampes. Le texte de MM. Chavannes et Petrucci fixe des attributions, analyse les œuvres et donne la traduction de quelques-uns des poèmes qui, calligraphiés

côté de surfaces peintes, ont contribué à en éclaircir et fixer les uthenticités ; il en est de remarquables.

La suite de ces reproductions, suivant l'ordre chronologique de exposition, ayant effleuré les principaux sommets de l'art chinois, es techniques qui se sont suivies, et les influences politiques, soiales, ethniques qui ont modifié ces modes d'existence de la peinture hinoise sont indiquées en détail. Pour la succession des faits et des oms et pour mieux suivre l'ensemble de ce livre érudit, il sera bon e se rapporter à l'excellent manuel plein d'idées neuves et de faits eu connus que M. Raphaël Petrucci a publié sous le titre de *Les 'eintres Chinois*, dans la Collection Laurens. Certaines figures 'artistes sont ici traitées avec plus de détails ; ainsi l'empereur louei Tsong, personnage infiniment curieux, car il est rare de voir es empereurs exceller en art pictural ; c'est même un phénomène xclusivement chinois que cet empereur lettré et qui peignait sur la oie des aigles et des faucons avec relief et soin, assez bien pour qu'on ii attribuât indistinctement tous les aigles et les faucons bien peints l'époque des Song (son époque).

On voit avec détail vivre Tchao Mong fou, le peintre de cavaliers rmés en guerre et de chevaux, qui fut aussi un haut fonctionnaire. ous trouvons bien reproduit un joli portrait de poétesse sur quelle un certain Tang Yiu, dont on ne peut fixer s'il fut à la fois n peintre et son poète, ou seulement son poète, dit : « La femme vine s'est levée de bon matin ; ses cheveux sont massés en aile de rbeau. Pour quelle raison ne l'engage-t-on pas à mettre du fard anc et noir ? c'est de crainte qu'elle ne fasse mourir de honte la eur de pivoine. Ecrit par Tang-Yiu originaire de la Commanderie Wou. » Et voilà un joli quatrain d'un Oronte chinois. Souhaitons our sa gloire qu'il ait été aussi le peintre de la Beauté à la Pivoine. y a de tout dans ce livre : de la beauté féminine, de la beauté du iysage et même de la beauté légendaire ; car les palais de fées et génies tels que les a rêvés la Chine s'y étagent en belles terrasses.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Une manifestation Camille Lemonnier. — M. Edmond Glesener : *Le Citoyen lette* (Association des écrivains Belges). — Victor Clairvaux : *Le Manteau de :re* (Figuière, ed.) — Maurice des Ombiaux : *Histoire mirifique de saint Dodon* ollection Junior). — Alexis Pasquier : *Edmond Picard* (Association des Ecriins belges). — Pierre Nothomb : *L'Ame du purgatoire* (Edit. du Masque). — e De Grave : *Magdalenestre* (Edit. Société Nouvelle). — Fierens-Gevaert : *La inture au Musée de Bruxelles* (G. Van Oest, éd.). — Pierre-Paul Plan : *Jacques llot* (idem). — André Blandin et Jules M. Canneel : *A l'instar de...* (Lamertin, .). — Hugo Van Walden : *Elooi int Woud* (Resseler éd., Anvers).

Une belle manifestation a eu lieu à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, en

l'honneur de **Camille Lemonnier**, par les soins des « Amis de la littérature ». Il y eut foule pour applaudir les orateurs Edmond Picard, Maurice des Ombiaux et Emile Verhaeren. Ces deux derniers racontèrent de bien touchants ou émouvants souvenirs de leurs relations avec l'illustre défunt. Verhaeren profita aussi de la circonstance pour dire avec beaucoup de crânerie leur fait à « nos dirigeants » et surtout à la majorité des soi-disants intellectuels belges, roublards timorés, épris de moyenne, de conformité et de médiocrité.

Voici cette généreuse philippique qui arracha les applaudissements d'un public composé pour une bonne partie de ceux mêmes que Verhaeren flagellait avec tant de véhémence.

Lemonnier était excessif comme quelqu'un qui vit non pas mieux qu'un autre, mais plus hautement et plus pleinement qu'un autre. Il vivait comme on vit très rarement chez nous.

Je sais bien qu'une telle vie ne peut être proposée comme exemple à tout le monde et qu'il faut déjà faire partie d'une élite, ne fût-ce que pour la comprendre.

Aussi n'est-ce qu'à quelques-uns que je m'adresse. Je songe à ceux qui vivent de leur cerveau bien plus que de leurs bras, et qui, dans notre pays, au lieu de cultiver leurs facultés que j'appellerais ardentes, les négligent ou les refroidissent et s'évertuent à ne plus vivre que d'une existence mécanisée. Ils délaissent la fière pensée, le projet audacieux, l'inspiration directe, la récompense glorieuse parce qu'elle est lointaine. Ils ne veulent que s'adapter aux minutes que traverse leur individualité et non pas aux siècles que traverse et prépare leur race.

Ils aiment les jugements très sensés, les gestes mille fois faits, les axiomes de tout repos. Ainsi parviennent-ils à maintenir la vie sociale dont ils font partie dans la norme et obligent-ils ceux qui les étudient de les qualifier de peuple de moyenne mesure. *Il faut être le moins possible quelqu'un pour devenir le plus possible quelque chose.*

Je sais que ce n'est pas du jour au lendemain qu'on amende l'esprit d'une nation et que la nôtre surtout est difficile à émouvoir. Mais je sais aussi que peu à peu tout peuple se modifie et qu'à un demi-siècle de distance les jugements qu'on porte sur telle ou telle race changent, ont changé et même s'opposent les uns aux autres.

Ah! si l'exemple d'un Lemonnier, qui vécut à l'état lyrique, n'était suivi que de quelques-uns d'abord, pour peu à peu s'étendre à l'élite et peut-être se glisser dans le peuple, le jour viendrait où l'historien qui s'occuperait de nous ne serait plus tenu de nous appeler le peuple des petites ou moyennes mesures, mais nous désignerait avec respect et admiration, cette fois, le peuple sinon des grandes, du moins des belles, des hautes et des nobles mesures.

Un mauvais mois pour notre bourgeoisie béotienne et croupissante s'il en fut! Presque au même moment où Verhaeren l'entreprenait avec cette fière indignation, Albert Giraud, un autre de nos

beaux poètes, la ramassait non moins vertement dans un article de *l'Eventail*.

Malheur, chez nous, à celui qui possède de l'esprit ! Il sera fatalement le bouc expiatoire, contre lequel toutes les étables marcheront unies. En Belgique, où la muflerie ne supporte pas la contradiction, on pardonne cependant, sans trop de difficulté, au contradicteur, mais à une condition, c'est qu'il soit dénué d'esprit. S'il a été grossier en contredisant des êtres grossiers, l'injure s'oublie vite. Nous voyons tous les jours dans les bras l'un de l'autre des bonshommes qui se sont traités à toute volée de coquins et de bandits. Sur les gens grossiers, la grossièreté glisse sans laisser de trace. Mais si le contradicteur a de l'esprit, c'est une autre affaire. Un mot spirituel qui fait sourire — et ensuite penser, qui tire légèrement l'oreille à l'étourderie, à la suffisance ou à la sottise — voilà qui est inoubliable et impardonnable ! Aussi nos Béotiens ont-ils inventé un moyen simple et sûr de se défendre contre l'homme d'esprit. Ils s'apitoient sur ses prétendues victimes, non par bonté d'âme, mais parce qu'ils redoutent d'en grossir le nombre et de partager leur sort. Ils font à l'homme d'esprit une réputation de méchanceté. Ils le représentent comme un possédé de la Haine. A force de le dire, ils finissent non seulement par le croire, mais par le faire croire aux autres. Et alors s'amasse autour du pauvre diable une atmosphère chargée d'une telle malveillance qu'il ne peut plus dire : « Il fait chaud », ou « Il fait froid », sans que le chœur indigné des Béotiens brame : « Quelle rosse ! » Dans *les Maîtres chanteurs de Nurenberg*, lorsque les confrères de Hans Sachs ont fini de critiquer le poème de Walther, il en est un plus exaspéré encore que les autres, qui bredouille d'une voix étouffée par la colère : « Avez-vous vu comme il s'est levé pour chanter ? »

Voilà l'hiver et les livres d'affluer. Beaucoup mériteraient d'être étudiés par un véritable critique, mais il ne m'est donné que de pouvoir les annoncer et de dire en quelques mots le plaisir que la lecture m'en procura. C'est le cas du **Citoyen Colette**, par Edmond Glesener, qui fait suite à cette « Chronique d'un Petit Pays » commencée sous ce titre : *Monsieur Honoré*. Nous avons loué ce premier volume. Le second n'est pas moins intéressant et amusant. C'est un gros volume, mais qui se lit sans fatigue, et qui, sans représenter un roman bien profond, d'une bien haute portée et d'une psychologie ou d'un art, d'un génie nouveaux, se recommande par son style châtié, son observation alerte et toujours renouvelée, une ironie généralement fine et discrète, mais qui devient par instants d'amère et cinglante satire; une abondance et un brio anecdotiques dignes des romans picaresques du XVIIe siècle. Et n'est-ce pas un personnage picaresque que ce Colette aussi amoral que Gil Blas ou Lazarille, ce drôle bien vivant dont le cynisme et la rouerie nous désarment presque par leur belle humeur et leur force combative. D'ailleurs, toutes les figures de second plan mêlées à l'existence de ce

politicien sans vergogne sont marquées d'un trait solide et incisif ; les épisodes variés à l'infini sont narrés dans le ton voulu ; paysages, milieux et décors, rapidement, mais nettement dessinés.

En somme, d'excellent réalisme humouriste ; mais cette « chronique d'un petit pays » ne pourrait-elle se passer aussi chez nos grands voisins ? Et les politiciens arrivistes ne sont-ils pas les mêmes partout ?

Le Manteau de bure, par M. Victor Clairvaux, est un roman sans grande complication d'aventures et d'une langue un peu grise, et gourmée, mais étudiant avec beaucoup de pénétration et d'opiniâtreté le type d'un homme instruit et doué, possédant tout ce qu'il faut pour réussir, mais qu'un besoin continuel de déplacement empêche de se fixer et de s'acclimater nulle part. M. Clairvaux lui applique très opportunément, en manière d'épigraphe, cette définition de Regnard : « Ainsi, se fuyant toujours lui-même, il ne peut s'éviter ; il porte toujours sur lui son inconstance ; et la source de son mal est dans lui-même, sans qu'il la connaisse. »

La « collection Junior » s'est enrichie d'une réédition de l'**Histoire mirifique de saint Dodon**, le fort joli petit roman de M. Maurice des Ombiaux, dont la saveur épicurienne et wallonne, le ragoût pittoresque, la sensualité gaillarde s'allient par moment à une sensibilité exquise, notamment dans les pages d'introduction, que l'auteur intitule *à propos* et qui comptent parmi les plus touchantes, les plus prenantes qu'il ait écrites.

M. Alix Pasquier a consacré une étude très condensée, mais très complète, à **Edmond Picard**, *homo multiplex* s'il en fut, et également intéressant, presque toujours sympathique et admirable sous tous ses aspects.

M. Pierre Nothomb, gentil et délicat poète, ironiste à ses heures, nous donne cette fois un volume de vers graves, d'évocation terrifiante, d'un lyrisme angoissé et pantelant, intitulé : **L'Ame du Purgatoire**. Je l'ai lu avec une réelle émotion, et je regrette même de n'avoir pas la place pour en parler plus longuement et en dire tout le bien que je pense. Depuis certaines pièces de Mme Desbordes-Valmore, je n'avais même plus rencontré d'accents pareils.

Magdalénestre est une pièce en trois actes, début de M. Elie De Grave, d'une haute et belle conception symboliste servie par un fervent lyrisme.

Chez Van Oest a paru un important ouvrage de M. Fierens-Gevaert : **La Peinture au Musée ancien de Bruxelles**. L'excellent critique et historien d'art parvient à nous donner en une centaine de pages une étude approfondie et très documentée des diverses écoles représentées en notre musée ancien, en s'arrêtant de préférence aux chefs-d'œuvre ou aux œuvres caractéristiques qui le composent et en nous rappelant l'essentiel sur la vie, la signification

et la tendance des maîtres. Cet ouvrage de grand luxe et de grand format est copieusement illustré de magnifiques reproductions.

Au même éditeur nous devons un superbe **Jacques Callot,** par Pierre-Paul Plan, richement illustré aussi, et dont un passage intéresse spécialement la Belgique : celui où l'auteur s'occupe du voyage et du séjour que Callot fit à Bruxelles, où il avait été appelé par l'infante Elisabeth-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, pour perpétuer par la gravure le souvenir de la *Prise de Bréda* immortalisée aussi par la toile de Vélasquez. Arrivé à Bruxelles, Callot fut reçu comme un prince, dit M. Pierre-Paul Plan, et il conféra avec Spinola lui-même, sur les dispositions à donner à son travail. En Belgique il rencontra aussi Antoine Van Dyck, qui dessina le beau portrait du maître lorrain, multiplié par le burin de Vorsterman.

Deux jeunes artistes ayant de l'humour, de la lecture et un don d'assimilation parodiste se sont amusés à réunir en un volume intitulé **A l'instar de...** une série de pastiches caricaturaux de la manière de nos principaux écrivains. Il en est de réussis et d'impayables, tels ceux de Courouble, Dumont et Maeterlinck.

Qu'il me soit permis de vous signaler encore un bien joli roman en langue flamande : **Elooi in't Woud** (Eloi dans la Forêt) par M. Hugo Van Walden, mélange très harmonieux de symbolisme, de lyrisme et de naturalisme, livre admirablement écrit et tranchant par une sensibilité raffinée et quasi-aristocratique sur la plupart des histoires de rustres dont la littérature flamande n'abuse que trop et qui nous encombrent de rengaines et de redites plus triviales encore que brutales. En somme, un début très remarqué dans notre monde de culture néerlandaise.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Hermann Stegemann : *Die Krafft von Illzach;* Berlin, Egon Fleischel et C°, M. 4. — Memento.

Die Krafft von Illzach. — Le « problème alsacien » a engendré en France toute une littérature romanesque, où la fantaisie la plus échevelée se mêle agréablement à une sociologie enfantine. L'Alsace étant devenue un article de mode, des écrivains avisés, dont quelques-uns étaient originaires des pays annexés, ont su adroitement en tirer parti pour réaliser de fécondes entreprises de librairie.

Ce fatras ne nous intéresse pas ici. Il y a près de dix ans, un livre avait paru, un seul, où toute l'Alsace de la réalité était tout à coup mise en lumière par quelques traits vigoureux qui posaient du même coup toutes les données du problème. Quand fut publié *Au service de l'Allemagne*, la France n'avait pas encore accordé à l'Alsace

cette espèce de sollicitude attristée, d'où ne manque pas de se dégager un certain ridicule, si l'on songe aux moyens d'action limités dont dispose ce pays-ci. Les Français ont toujours regardé l'Alsace-Lorraine avec des yeux de vaincus. Les deux provinces, tout au contraire, n'ont cessé d'envisager la lutte avec cet entrain joyeux que donne la certitude de la victoire. Quand la France parlait des « provinces encore annexées » avec un tremolo dans la voix, plaignant les malheureux qui « gémissent sous la balle prussienne », les Alsaciens étaient en droit de répondre : « Malheureux vous-mêmes ! »

Un pays qui s'émancipe et les héros d'une lutte pour cette émancipation, voilà ce que M. Maurice Barrès rencontra sur son chemin quand il créa le personnage du volontaire Ehrmann. Avec une magnifique divination, l'auteur d'*Au service de l'Allemagne* avait déterminé le champ d'action, où, depuis dix ans, le peuple alsacien mène le bon combat. Il nous est particulièrement agréable de le signer au moment où, à propos de l'affaire de Saverne, l'Alsace, sans le concours de personne, vient de gagner la première manche. L'écrasante majorité qu'elle a recueillie au Reichstag, sur une question où elle est directement intéressée, peut lui faire augurer de l'avenir avec une parfaite confiance en elle-même.

Jusqu'à présent, l'Allemagne était restée à peu près indifférente en face des aspirations de l'Alsace nouvelle. Pour comprendre le problème, toutes les données lui faisaient défaut, et ces données sont de trois ordres : elles sont historiques, ethnographiques et psychologiques.

En reprenant le problème à sa base, M. Hermann Stegemann a donc rendu un grand service à la cause alsacienne. Depuis quelques années cet écrivain consciencieux, et parfois un peu terne, s'était surtout attaché à décrire les milieux populaires de l'Alsace allemande. Ayant longtemps vécu dans le pays, il s'est trouvé en contact quotidien avec les populations rurales. Mais, en choisissant les sujets de ses romans champêtres dans les milieux des paysans et des artisans des Vosges, il n'avait pas créé d'œuvres spécifiquement alsaciennes. Ses drames de famille, sauf quelques détails anecdotiques, eussent pu tout aussi bien se dérouler dans la Forêt-Noire ou dans la Suisse allemande. Mais voici que M. Stegemann se met résolument en face d'une des tragédies les plus poignantes de l'histoire, celle de la guerre et de l'annexion. Son œuvre a un caractère nettement synthétique, car, en rédigeant ce long chapitre d'une chronique familiale, il a décrit les péripéties qui se sont déroulées dans un grand nombre de familles alsaciennes, touchées directement par les événements de 1870 et 1871.

Ses Krafft d'Illzach, vieille noblesse terrienne et militaire, ont des traits communs avec d'autres familles dont les noms viennent

involontairement sous la plume : les Albert de Dietrich, descendants du maire de Strasbourg, chez qui Rouget de l'Isle improvisa la *Marseillaise*, et qui, directement apparentés au général badois Von der Tann, virent, le soir de Frœschwiller, le général commandant les troupes badoises entrer victorieusement dans le château de son beau-frère, maire de Niederbronn ; les Zorn de Bulach, dont le père était chambellan de Napoléon III, alors que le fils, lieutenant de la mobile au siège de Schlestadt, est aujourd'hui secrétaire d'Etat allemand, chef du ministère impérial de Strasbourg. On ne saurait donc reprocher à M. Stegemann d'avoir créé artificiellement des situations qui ne se présentent pas dans la vie et d'avoir accentué des conflits qui ne sauraient se produire. Si certaines situations peuvent paraître cependant invraisemblables, comme par exemple la rencontre fortuite des mêmes personnages sur des terrains très différents, il faut pardonner au romancier des artifices que d'autres avant lui, Zola et M. Paul Adam, n'avaient pas craint d'employer.

Au moment où éclate la guerre franco-allemande, Claus Krafft, baron d'Illzach, le père, a toutes les raisons de s'enorgueillir de la prospérité de sa famille. Son château, situé sur le versant des Vosges, entre Colmar et Munster, est entouré de vignobles et de forêts giboyeuses. Chambellan de l'empereur, Napoléon III l'honore de son amitié personnelle et il tient à la vieille noblesse française par sa mère, une Tricourt-Carteret. De ses deux fils, l'un, Claus, est entré dans la diplomatie ; le second, Marc, brillant lieutenant de cuirassiers, fait une carrière honorable dans l'armée, sur les traces d'un autre baron d'Illzach qui fut général du premier empire. Mais il a aussi une fille, Claudine, qui, l'année précédente, a épousé, par inclination sinon par amour, Conrad d'Eggheim, châtelain d'Eggwiller, de bonne noblesse badoise.

C'est de cette union que naît tout le conflit et ce sont les destinées du jeune couple qui remplissent la partie la plus substantielle du livre.

Un conseil de famille se tient au château dans le moment même où l'ordre de mobilisation est annoncé de Paris. Peu de personnes sont venues, car déjà les communications sont difficiles. Il y a le beau-frère Jacques Kiener, député au Corps législatif, gros filateur dans une vallée des Vosges, et sa femme, Antoinette, née Krafft d'Illzach; il y a le petit cousin René Wurmser, officier de marine. Mais, ni le chanoine Collin d'Illzach d'Orléans, ni les d'Illzach-Fiegenschuh ne sont venus de Liepvre. Le fils aîné, Claus, est retenu à Bâle au consulat et partira bientôt pour Vienne en mission. Il a envoyé sa femme Amélie, avec ses deux enfants. Le cadet, Marc, vient passer quelques heures auprès de sa famille, avant de monter à cheval, pour rejoindre le 8e cuirassiers à Strasbourg. Claudine est là en villégia-

ture. Elle attend son mari avec angoisse, mais le baron d'Eggheim fait savoir, par un courrier spécial, qu'il vient de prendre rang et comme officier dans l'armée badoise.

C'est l'heure du désarroi. Trois semaines plus tard, Marc Krafft d'Illzach tombera sous la rafale des balles prussiennes, chargeant à la tête de son escadron, dans les rues de Morsbronn. Le 6 août au soir, d'Eggheim,qui n'a pas été au feu, ira le reconnaître et préviendra la famille de sa mort. Le père d'Illzach après avoir traversé les lignes allemandes pour voir une dernière fois son fils, brisé par l'émotion, accablé par le désastre de la France, reviendra agoniser dans son château, tandis que Claudine, la femme de l'officier badois, veillera sur le moribond.

Est-ce fini entre elle et lui? Le Rhin sépare à tout jamais le duché de Bade et l'Alsace et les destinées des deux pays ne sauraient se confondre. Claudine est enceinte et son mari la force à aller faire ses couches chez des parents badois, tandis qu'il suivra lui-même d'étape en étape l'armée de conquête. Claus Krafft d'Illzach,qui est maintenant le chef de la famille, après avoir accompli une mission diplomatique à Londres auprès de l'impératrice, s'est engagé comme capitaine,pour prendre part à la Défense nationale. Il fait la campagne de la Loire ; à l'armée de l'Est ensuite ; il est à Villersexel et à Héricourt, tandis que le beau-frère d'Eggheim est de l'autre côté. Ramassé dans la neige, dangereusement blessé, il passe en Suisse avec les débris de l'armée et viendra guérir lentement à Berne.

Claudine, en proie aux sentiments les plus contradictoires, lutte pour se ressaisir et voir clair en elle-même. L'horrible guerre a tué son père et son frère. Elle se sent Française avant tout et son mari, pour elle, n'est plus que l'ennemi exécré. Avec son enfant nouveau-né, elle fuit le toit étranger où elle avait trouvé un abri, pour se retirer dans la solitude. Elle n'est plus une Krafft d'Illzach parce qu'une union malheureuse a fait d'elle la femme d'un Allemand. Etrangère au foyer familial, elle est étrangère aussi dans son pays, parce que rien ne l'attache plus à la vie. Pourtant Eggheim veut la reconquérir. Il est le barbare blond qui ne lâche pas la proie française et son orgueil sera de triompher enfin de sa victime. M. Stegemann ne s'est pas appliqué à enjoliver les traits de son héros. Il est même quelque peu « mufle », ce hobereau ivre de triomphe qui se réjouit dans une lettre à sa femme du désastre de Sedan. Mais sous l'empire des événements le personnage se transforme, de même que sa femme développera ses qualités humaines. Conrad d'Eggheim a décidé l'épouse à reprendre la vie commune. Elle ne l'aime plus, elle ne lui appartiendra plus jamais, mais elle veut se résigner à l'expérience. L'enfant, du reste, les lie l'un à l'autre. Quand cet enfant meurt pendant un stage qu'Eggheim accomplit à Cassel, avant d'en-

trer au service de l'administration civile d'Alsace-Lorraine, il semble que rien ne les oblige plus à prolonger le martyre de cette existence côte à côte de deux êtres que tout sépare.

« Il faut que nous nous retrouvions librement et par amour », avait dit le mari. Et l'orgueilleux Allemand, mûri lui aussi par la noblesse de la tâche qui s'ouvre devant lui, s'efforce instinctivement à des gestes français.

M. Stegemann a donné là 50 pages de psychologie qui sont de premier ordre. Ecarter tout ce qui sépare, trouver un terrain d'entente et ne jamais se présenter en maître, c'est la règle qu'il impose aux Allemands d'Alsace. La guerre n'a fait que commencer depuis que le traité de Francfort a institué la paix. La guerre, c'est en pays annexés le fait-divers de tous les jours et « les Alsaciens ne veulent pas se laisser conquérir ».

Mais l'épouse récalcitrante, renégate à la France, considérée comme étrangère par les femmes de sa caste, aussi bien que par les Allemandes, finit par accepter l'existence qui lui est faite, par libre choix, par amour. Et son frère, le baron Claus Krafft d'Illzach, lui aussi acceptera la tâche douloureuse qui lui est réservée. Il restera dans son pays, par attachement au sol natal, décidé à lutter pour un avenir meilleur.

L'épisode que nous conte M. Stegemann aboutit à une solution conciliante. Près de quarante ans se sont écoulés depuis l'époque où il place son épilogue. La « conciliation » depuis lors n'a guère fait de progrès. Quelques Alsaciens ont accepté de se *donner*. Mais *eux*, quel idéal leur ont-ils offert? C'est la réponse que l'auteur de ce roman attachant nous doit encore.

Memento. — La nouvelle revue mensuelle *Die weissen Blaetter* semble devoir tenir les promesses qu'elle avait faites dans son article-programme. Dans le troisième fascicule (novembre), à vrai dire, la critique reprend l'avantage sur la littérature d'imagination; tant il est vrai qu'en Allemagne le recueil périodique, consacré exclusivement aux belles-lettres, apparaît comme une véritable impossibilité matérielle. M. Franz Blei paraphrase ironiquement les affirmations lancées à un récent congrès catholique que dans l'empire ses coreligionnaires occupent une situation inférieure. M. Max Scheler fait l'essai d'une « philosophie de la vie », où il se rattache à Nietzsche et à Bergson. M. Carl Einstein conclut une étude sur l'œuvre de Claudel par cette affirmation : « Peut-être a-t-on le droit d'objecter que l'élément catholique affaiblit les œuvres de Claudel, en en faisant d'idéologiques drames d'histoire. » M. Wilhelm Hausenstein se plaint de la mauvaise organisation des musées d'ethnographie, où le point de vue artistique est parfaitement négligé, alors que c'est là seulement qu'il est possible d'étudier l'art exotique, en particulier l'art japonais. — Après cette longue nomenclature, où nous en passons, entre autres les « confessions politiques d'un jeune homme », fragment de M. Robert Musil, signalons cependant

deux « contributions » de littérature pure : de bonnes traductions des « Heures du soir » d'Emile Verhaeren et un joli acte pour théâtre de marionnettes de M. Erik-Ernest Schwabach.

En tête de la *Revue germanique* (novembre-décembre) M. Ernest Seillère étudie « les éléments romantiques de l'œuvre de Gœthe après 1786 ». Contrairement à l'opinion admise, l'auteur affirme qu'après sa rupture avec Mme de Stein et le retour d'Italie Gœthe ne renonça pas à sa « morale romantique » pour s'inspirer uniquement de l'idéal classique. Il y a, chez le poète, progrès dans l'équilibre d'une étape à l'autre, mais le renoncement volontaire n'aboutit pas à une stabilité absolue. Même le second *Faust* est encore profondément imprégné d'éléments romantiques. Ce n'est que dans les *Entretiens* avec Eckermann que l'on découvre cette « synthèse entre le romantisme et le stoïcisme » qui constitue proprement ce que M. Michel Arnauld a appelé avec tant de justesse « la sagesse de Gœthe ». — M. H. Buriot-Darsiles fait paraître une revue annuelle consacrée à la « poésie allemande ».

M. Hans von Müller poursuit ses patientes recherches sur la vie et les œuvres d'E. T. A. Hoffmann. Dans la *Deutsche Rundschau* (décembre), il publie des fragments inédits du *journal* que l'auteur des *Contes fantastiques* tenait pendant le séjour qu'il fit à Plock, petite ville de Posnanie, en qualité de conseiller de gouvernement, de 1802 à 1804. Les méticuleuses recherches de M. Hans von Muller lui ont permis, en situant exactement Hoffmann dans son milieu, de reconstituer l'état d'âme du poète durant une des périodes les plus curieuses de son existence mouvementée.

Das literarische Echo (15 novembre) contient une belle étude d'ensemble de M. Eugène Kohler sur l'œuvre de Jean Schlumberger, où le critique s'est appliqué à souligner surtout la haute probité littéraire de cet écrivain qui cultive son art avec une conviction presque religieuse. — La même revue (1er décembre) trace, par la plume de M. Marcel Gollé, un portrait attachant de Léon Deubel. Dans son introduction l'auteur nous présente un Deubel patriote qu'il est assez curieux de devoir chercher dans une publication allemande. Aux causes psychologiques qui poussèrent le poète au suicide, sur lesquelles Gollé revient assez longuement dans sa conclusion, il faudrait, paraît-il, ajouter un mobile dont il n'a guère été parlé jusqu'à présent. Deubel était affecté d'une maladie incurable dont il ne voulait pas affronter les ravages. — M. Albert Geiger, en développant les idées de Herder sur le théâtre, arrive à la conclusion que l'auteur de la « Philosophie de l'Histoire » entrevoyait déjà la possibilité du Drame musical.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Rabindranath Tagore : *Gitanjali* (*Song Offerings*), avec une introduction par W. B. Yeats et un portrait par W. Rothenstein, 4 s. 6. d.; *The Gardener*, avec un portrait, 4 s. 6 d. ; *Sâdhanâ, the Realisation of Life*, 5 s.; Macmillan. — Memento.

Dans le *Mercure* du 16 août dernier nous avons donné, sur le poète hindou Rabindranath Tagore, une étude, au cours de laquelle

ıous avons copieusement cité l'introduction de W. B. Yeats, et les poèmes extraits du recueil intitulé **Gitanjali** ou **Song Offe-rings**. Ce fut une révélation, non seulement pour les lecteurs du *Mercure*, mais pour la majorité du public. Notre article, en effet, fut repris par un grand nombre de journaux et de périodiques dont les rédacteurs étaient à leur tour frappés par l'extraordinaire beauté que nous avions là découverte.

Plus récemment, les quotidiens annoncèrent que le prix Nobel de ittérature était décerné à Rabindranath Tagore. On s'attendait au ıom de Peter Rosegger sur qui on avait déjà publié quelques notices. Mais le comité suédois ne ratifia pas cette attribution prématurée, et es informateurs publics se trouvèrent pris au dépourvu en recevant ette laconique dépêche que le prix allait à un poète hindou qui por-ait un nom fort insolite. De nouveau, on se référa au *Mercure*, — où, omme le répète volontiers Arnold Bennett, on est toujours sûr de rouver ce qu'on cherche, — et il eut l'avantage de fournir encore une ois d'abondantes citations aux journaux, dont la plupart oublièrent e mentionner leur source. Un journaliste à qui on faisait observer ette négligence répliqua : « Que voulez vous ? On n'emprunte qu'aux iches. Nous n'avons pas le temps de nous occuper de littérature, et ırtout de littérature étrangère. Au *Mercure*, vous en regorgez, alors e vous étonnez pas qu'on vous pille. Et vous nous le rendez bien ! — omment cela ? — Hé bien ! Et le sottisier, donc ! » Il était de bonne râce de sourire.

§

Procédons, à notre tour, à un emprunt. Dans *l'Homme Libre*, [. Charles Muller a publié quelques notes, retrouvées dans un carnet e voyage, et il les donne, textuellement recopiées ; nous aussi.

Rabindranath Tagore et ses deux frères, peintres de talent qui ont en-epris de rénover l'art de la miniature indo-persane, représentent aux Indes ı élément social qui s'y fait de plus en plus rare : la grande aristocratie ›urgeoise. Depuis cent cinquante ans, la dynastie des Tagore habite la ıême maison, dans une rue qui porte le nom de leur famille. Les trois ères, avec leur ménage, y occupent chacun un appartement le long d'un ımense étage desservi par une galerie commune qui donne sur un jardin agnifiquement fleuri.

Il vivent très unis et travaillent ensemble dans une vaste pièce jonchée de pis et de coussins. Là, vêtus d'une robe de chambre brodée de cachemire, une blouse et d'un large pantalon de toile blanche, pieds nus dans des ndales de cuir, ils lisent, ils fument le narghileh, ils bibelotent dans leur llection de bronzes et de miniatures. Un orchestre de musiciens, dans une èce voisine, est toujours à leur disposition. Sur les rayons de leur biblio-èque figurent, éditées en français, les œuvres de Voltaire, Maupassant, natole France et Loti. Ils sont abonnés au *Rire* et à *l'Assiette au Beurre*, raffolent des dessins de Jossot.

Physiquement, Rabindranath Tagore offre le plus pur type bengali : teint assez clair, grands yeux noirs, au regard franc, nez fin, légèrement busqué, petite moustache noire, cheveux ondulés coupés assez court et séparés en deux bandeaux.

Bien que Brahmanes de haute caste, les frères Tagore n'ont pas scrupule de boire du thé et de déguster, en compagnie des Européens, les petites boules frites, au sucre, au lait concentré et à la farine, qui sont la grande friandise de Calcutta. Ces grands bourgeois sont un peu les voltairiens des superstitions hindoues. Leur arrière-grand-père, malgré les interdictions, avait déjà traversé les mers ; il avait voyagé en Angleterre et en France. Ses descendants conservent encore les portraits qui lui furent offerts par la reine Victoria et par Louis-Philippe. Eux-mêmes n'ont gardé des traditions de leur race que ce qui leur semble élégant et raisonnable. Et quand Rabindranath Tagore vient de terminer un beau poème, on peut le voir, en toge et en petit turban, conduire, dans la campagne verte de palmeraies, une automobile de cinquante chevaux.

M. Charles Muller ne donne pas la date à laquelle furent prises ces notes, qui ont maintenant un précieux intérêt d'actualité. On les voudrait plus complètes encore. Sans doute, remontent-elles à quelque temps déjà, à une dizaine d'années. Car de récents portraits montrent le poète sous un aspect différent, le beau dessin de Mr Rothenstein entre autres ; et ceux qui ont rencontré Rabindranath Tagore au Congrès des Religions qui se tint à Paris, il y a quelque six mois, l'ont vu avec de longs cheveux ondulés tombant en boucles sur le cou, et une longue barbe flottante. Ajoutons que ce n'est pas l'arrière-grand-père, du poète qui vint en Europe, mais son grand-père, le Prince Dwarkanath Tagore, à qui la reine Victoria fit le plus cordial accueil. Son père, Debendranath Tagore, porte le titre de Maharshi, autrement dit « grand sage » ; il eut quatre fils et trois filles. Le second fils fut le premier hindou qui entra au service de l'Administration civile de l'Inde ; l'aîné, comme nous l'avons dit déjà, est un philosophe réputé. L'une des filles dirige un magazine appelé *Bharati*.

Dans son enfance, Rabindranath fut fort rebelle à l'enseignement des écoles ; mais très intelligent et doué d'une mémoire puissante, il acquit néanmoins, et principalement par lui-même, des connaissances étendues. Ses premiers essais poétiques furent assez peu encouragés. Jeune homme, il vint en Angleterre pour y étudier le droit mais ces études le rebutèrent bien vite et il retourna aux Indes pour y reprendre ses travaux littéraires. Du reste, il ne borne pas à cela son activité. A Bolepur, près de Calcutta, il a fondé une école dont les deux cents élèves sont instruits en plein air. Tagore, qu'on a appelé le prophète du nationalisme hindou, a formé lui-même les maîtres de son école, et, bien qu'inspiré par le plus ardent patriotisme, il n'a pas refusé de profiter de l'expérience occidentale et il a

emprunté aux méthodes d'enseignement de l'Europe ce qu'elles ont d'applicable à la race hindoue et aux circonstances différentes de milieu.

§

Depuis un demi-siècle, après une longue période de stagnation, la littérature de langue bengali semble renaître. Avec Rabindranath Tagore, elle reçoit un élan nouveau : elle est définitivement revivifiée. L'attribution du prix Nobel attire l'attention du monde occidental sur l'œuvre du poète et ce n'est pas sans surprise qu'on se familiarise avec cette poésie où l'on ne découvre jamais un sentiment de haine et d'envie, où l'on n'entend que la louange de la beauté, de l'amour et du patriotisme.

Dans leurs relations, les voyageurs nous ont fait connaître les beautés naturelles de l'Inde, la majesté de ses montagnes et de ses fleuves, l'immensité de ses plaines ; ils nous ont parlé de l'art hindou, décrit les monuments et les œuvres de la main de l'homme ; d'autres ont dépeint, comme enivrés, la somptuosité de couleur du paysage, les aspects de la vie brillante et mystérieuse de l'Inde. Seul, Rabindranath Tagore révèle à l'Occident l'âme et la pensée de son pays. Par lui, nous connaissons les poèmes que récitent, que chantent les Hindous du Bengale ; nous savons comment ils voient le monde, quelle conception ils ont de la beauté et de la vie, comment ils en apprécient les joies et les douleurs ; comment ils interprètent la nature. C'est l'âme mystique de l'Inde contemporaine qui nous apparaît, et que nous comprenons.

§

A le juger seulement d'après son premier recueil, *Gitanjali*, Rabindranath Tagore apparaissait, ainsi que nous l'avons présenté, comme un poète mystique. Mais ce serait une erreur de ne le voir que sous cet aspect religieux. Le poète Ezra Pound, qui a commenté avec beaucoup de pénétration et de clairvoyance son confrère hindou, assure qu'il ne faut pas confondre Rabindranath Tagore avec le bourgeois jovial et dévot Abdul Baha, ni avec aucune propagande théosophique, non plus qu'avec aucun des divers missionnaires des soixante-dix-sept doctrines de l'Orient mystique.

M. Tagore est venu et il est parti, écrit M. Pound, il a fait verser des larmes, on lui a adressé des prières, on a voulu en faire un académicien, un poète lauréat. Il a supporté les sots avec une grande patience. Il est parti aussi paisiblement qu'il était venu, « sans aucune idée exagérée de son importance », pour employer ses propres termes.

Aucun poète, écrit-on ailleurs, n'a jamais plus sincèrement détesté et plus patiemment subi les conséquences habituelles de la célébrité en Angleterre et en Amérique : la mise en vedette des soirées mondaines, la curio-

sité des réunions de thé, les papotages à mi-voix devant la contemplation des divins mystères. Pendant son récent séjour à Londres, c'était une leçon d'ironie d'observer son visage méditatif, son aspect innocent comme une colombe, tandis qu'il restait assis, dans un silence impassible, au milieu du bavardage incessant de personnages distingués qui n'avaient jamais médité de leur vie, mais qui, sans doute, combinaient la sagesse du serpent avec ses autres qualités. Lorsqu'on lui adressait la parole, il répondait courtoisement d'un ton affable, puis il retombait dans son impassible silence, laissant passer le temps, car le temps amène la fin de toutes choses.

Rabindranath, qui ne veut être considéré ni comme un dévot, ni comme un moraliste, a dit à Ezra Pound : « Je ne veux pas être représenté en anglais par *Gitanjali* seulement. » Et il vient de paraître un nouveau recueil, intitulé **The Gardener**, dont les poèmes sont très différents. Le frontispice de *Gitanjali* est un portrait, par William Rothenstein, où l'on voit le poète tel qu'il est à présent, dans la pleine maturité de son talent et de sa pensée, et le frontispice de *The Gardener* montre un profil imberbe à seize ans, et il y a entre la matière de l'un et l'autre recueil la différence qu'on observe entre les deux portraits. Après les chants d'une âme apaisée, d'un esprit réfléchi, nous remontons à la jeunesse du poète, à ses idylles à la Théocrite, selon l'expression de Mr Pound. Les poèmes d'amour de ce nouveau recueil supportent difficilement l'interprétation spiritualiste qu'appellent à coup sûr les premiers. Ils n'ont pas moins de beauté, mais c'est une beauté plus directement humaine, avec plus de passion et de tendresse émue. Ce qui frappait dans *Gitanjali*, c'était l'élévation de la pensée, le détachement philosophique de l'esprit, l'intensité de l'émotion mystique ; ce qui charme, dans *The Gardener*, c'est, même, sous l'allégorie, la fraîcheur, la délicatesse des sentiments, l'intimité de l'émotion, et parfois la fougue contenue d'une sensualité ardente. Ce n'est plus le mystique que l'on trouve ici, mais c'est l'artiste qu'on admire, parce que sa sensibilité est en contact plus immédiat avec la nature et l'humanité. Il ne serait pas surprenant que ce second recueil, à cause de ces caractères justement, soit, en Angleterre, moins favorablement accueilli que le premier.

Il y a quelques jours, Mr Tagore a publié, sous le titre de **Sadhana, the Realisation of Life**, un recueil de huit dissertations mystico-philosophiques, où les lecteurs occidentaux retrouveront l'antique esprit de l'Inde tel qu'il se révèle dans les textes sacrés des Upanishad et se manifeste dans les activités de la vie actuelle.

Memento. — Depuis *The Regent*, où Mr Arnold Bennett relate, avec tant de verve et d'humour, les aventures à Londres de son fameux Machin, la Collection Tauchnitz a publié *The Perfect Wagnerite*, un ouvrage de

;.B.Shaw remontant à quinze ans; *The Passionnate Friends*, deux volumes u cours desquels Mr H.-G. Wells expose ses vues toujours changeantes ur le mariage et les rapports des sexes ; *The Dark Flower*, un très beau oman de John Galsworthy ; *The Woman thou gavest me*, trois volumes le Mr Hall Caine, de grande consommation par l'Angleterre, malgré la nise à l'index par les grandes librairies, mais peu propres à l'exportation ; *3endish*, un excellent récit où Mr Hewlett, de plus en plus disciple de Meedith, raconte les aventures amoureuses et politiques d'un jeune aristocrate nglais au début du XIXe siècle ; *The Coryston Family*, où la « grande omancière » continue à dépeindre le monde conventionnel de l'aristocraie ; *Richard Furlong*, dont l'auteur E. Temple Thurston raconte les difficultés de son héros dans la grande agglomération londonienne ; et enfin n court roman, ou plutôt une longue nouvelle de Sir Arthur Conan Doyle : *'he Poison Belt*, qui fait suite au volume précédent *The Lost World*.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Les Études portugaises. — Ribera y Rovira, *Atlantiques ;* « L'Avenç », Barceone. — Ribera y Rovira : *Contistas portuguesos ;* Société catalane d'édition, 3arcelone.— Teixeira de Pascoaes : *O Genio português ;* « Renascença portuguêsa », 'orto. — Leonardo Coïmbra : *A Morte ;* « Renascença portuguêsa », Porto. — Vaz 'assos : *O Culto da Humanidade numa religião nova ;* « Luz do Occidente », Porto. - A. Corrêa d'Oliveira : *A Criação (Vida e Historia da Arvore)* ; Espozende.— Iarius-Ary Leblond : *La France devant l'Europe*, Fasquelle, Paris. — Memento.

La faible curiosité, dont ont bénéficié jusqu'à ce jour en France et nême en Europe les **Etudes portugaises**, nous a toujours été ujet d'étonnement. Au reste, Camoens est généralement peu compris t, quant aux autres lyriques lusitaniens, on a trop peu parlé d'eux l'étranger pour que leur influence ait pu rayonner comme elle le néritait. Nous n'en devons que plus vivement rendre hommage à es hommes comme le regretté Wilhelm Storck en Allemagne, comme Dr Goran Bjorkman en Suède, Edgar Prestage en Angleterre, ntonio Padula, Mario Antonio Canini, Prospero Peragallo, Vittorio 'ica en Italie, Curros Henriquez en Espagne, lusophiles fervents, ritiques avertis. Leur phalange s'illustre encore des travaux et de haute personnalité catalane de M. Ribera y Rovira, que passionne question de l'Ibérisme. C'est en patriote catalan autant qu'en simle lettré que M. Ribera y Rovira s'intéresse au Portugal. Il cherche établir un rapprochement, mieux une communion d'idées et d'asirations entre la patrie de Camoens et celle de Verdaguer. Disciple e Juan Maragall, il débuta par des vers, *Mos tres amors*, publiés n Portugal, à Thomar, où il résida quelque temps. Il y célèbre, non eulement sa propre patrie, mais aussi la beauté de la terre lusitaienne. De là la révélation qui devait peu après s'imposer à son esprit our lui indiquer sa mission. Les trois nations irréductibles du sol bérique : Portugal, Castille, Catalogne, lui apparurent, et il conçut,

sous les espèces du fédéralisme, la solution du problème politique dans la péninsule. Le propagandiste a succédé au poète, et depuis douze ans il est sur la brèche. Dans *Le Portugal artistique*, il révéla à ses compatriotes les caractéristiques d'une civilisation qu'ils ignoraient et avec laquelle ils purent prendre plus étroitement contact, grâce aux traductions du recueil intitulé *Poésie et Prose*. L'apparition du livre *Ibérisme* marqua un nouveau pas en avant et, sous l'égide de Théophilo Braga, vint affirmer hautement la nécessité de fonder dans la péninsule hispanique « une confédération consciente, rationnelle, historique et démocratique des trois nationalités indestructibles : Portugal — Galice, Castille et Catalogne — Baléares ; Espagne atlantique, Espagne centrale, Espagne méditerranéenne, trois zones géographiques, trois bandes verticales et parallèles du haut en bas de la Péninsule. Comme on voit, derrière le lusophile, il y a l'apôtre, et il semble que la proclamation de la République en Portugal ait encore accru son activité. Sans laisser d'être poète catalan, il a, dans les deux volumes successifs intitulés *Au pays des orangers*, rassemblé ses impressions de voyage en Portugal, cependant qu'une série d'ouvrages publiés coup sur coup insistait sur la valeur politique, littéraire, économique de la jeune République.

Complétant l'œuvre ébauchée par *Poésie et Prose* en 1905, voici qu'il nous donne aujourd'hui, sous le titre d'**Atlantiques**, une anthologie des modernes poètes portugais. Dans une savante et originale préface, l'auteur s'excuse d'être incomplet ; mais on remarque vite qu'il a donné la préférence en son recueil à ceux dont l'inspiration s'alimente au plus pur du génie portugais, à ceux qui instinctivement ou par préméditation sont retournés vers les origines spirituelles de la Race.

On s'aperçoit en même temps que l'auteur a découvert un lien de plus entre le lusisme et le catalanisme, et ce lien, ce sont les poètes de la *Renascença portugueza* qui sont venus le lui procurer. Un mot *saudade* (l'aspiration et le souvenir) résume toute l'âme lusitanienne et tous ceux, qui depuis les siècles, ont chanté la vérité de la vie animique et corporelle du peuple portugais peuvent être englobés dans le *saudosisme*, qui est l'étiquette préférée des poètes d'aujourd'hui. La *saudade* est l'esprit lusitanien sous son aspect religieux. Historiquement elle prend le nom de Sébastianisme ; en musique, elle a créé le *fado* et toute la lyrique populaire.

« Or, dit M. Ribera y Rovira, entre tous les peuples du monde, seul
« le peuple catalan est capable de sentir et de comprendre pleinement la *saudade* portugaise. C'est que les Catalans possèdent « *l'anyorament*, où se synthétise le songe de la Race. Dans son idiosyncrasie particulière, dans sa poésie, dans sa religion, dans « sa philosophie, dans sa politique, dans son art, la Catalogne,

« aussi bien que le Portugal, réalise le mariage du Paganisme des « races aryennes avec le Christianisme nourri d'influences sémiti-« ques. »

De cette union spirituelle est issu le caractère catalan symbolisé dans *l'anyorament*, et dans l'esprit d'indépendance religieuse ou de mysticisme manifesté tour à tour par les Arnaud de Villeneuve, Félix d'Urgel, Raymond Lulle, dont le poète actuel Juan Maragall est le successeur en matière lyrique. Toute la renaissance contemporaine est à base d'*anyorament*. et cet *anyorament* jailli tout entier du ciel et du sol, ce sentiment mystique dont on trouve le germe fécond chez le vieil Ausias March, doit atteindre un jour ou l'autre sa pleine efflorescence dans toutes les manifestations de la vie nationale autonome.

A l'appui de telles idées, M. Ribera y Rovira invite ses compatriotes à goûter le lyrisme lusitanien des João de Deus, des Anthero de Quental, des Antonio Nobre, des Affonso Lopes-Vieira, des Antonio Corrêa d'Oliveira, Antonio Patrici, Auguste Gil, Eugenio de Castro, Guerra Junqueiro, Julio Brandâo, Joâo de Barros, Jayme Cortesâo, Silva Gayo, Mario Beirâo, Teixeira de Pascoaes, etc., qui se sont penchés sur l'âme de la race comme sur une source de Jouvence, et qui ont souvent rajeuni leur inspiration aux ondes pures de la tration populaire.

Dans un autre volume et pour compléter l'illustration de ses théories, l'éminent lusophile rassemble une gerbe de proses caractéristiques, signées des meilleurs **Conteurs portugais** depuis Camillo, Eça, Fialho, Trindade Coelho jusqu'à Teixeira de Queiroz, Teixeira Gomes, Villa-Moura, Julio Brandâo, Jayme Cortesâo, etc.

Les idées de M. Ribera y Rovira sont exactement conformes à celles dont Teixeira de Pascoaes s'est fait le propagateur en Portugal, et qu'il exposa si éloquemment au cours de ses conférences sur *l'Esprit lusitanien ou le Saudosisme*, sur le **Génie portugais** *dans son expression philosophique, poétique et religieuse.*

Après avoir démontré l'existence d'une âme portugaise autonome, dont les meilleurs poètes lusitaniens, de Camoens à Garrett et à Antonio Nobre, ont été les interprètes plus ou moins conscients, le poète mystique du *Retour au Paradis* définit la *saudade*, dont il prophétise l'intervention pour la rédemption de la race et l'instauration d'une religion nouvelle.

Après s'être exprimé lyriquement dans toute la spontanéité de ses aspirations faites de souvenir attendri et de songe ardent, le génie de la Race cherche actuellement à se traduire philosophiquement. Chez Leonardo Coïmbra, la *Saudade* a déjà reçu la forme idéïque ; elle exprime l'union de la matière et de l'esprit dans leur constante activité créatrice. En elle

se marient l'œuvre de Jéhovah et celle de la Créature, le Mal d'origine divine et le Bien d'origine humaine. La *Saudade* réalise au sens religieux une forme d'animisme, qui vient des anciens Egyptiens et que l'on retrouve dans les philosophies panthéistes. Dans l'animisme lusitanien, toutefois, les choses sont animées de notre propre vie. C'est par sympathie cosmique que notre âme déborde hors de nous-même, pour inonder d'amour les choses mortes qui prennent vie.

Teixeira de Pascoaes insiste sur l'originalité absolue du Panthéisme lusitanien.

Ce panthéisme est né de la *Saudade* révélée, au sein de laquelle se réalise la fusion vivante et parfaite de la Nature et de l'Esprit. Pour le poète essentiellement portugais, il n'y a pas de distance entre sa vie et la vie qui l'entoure. Il crée par l'émotion; il se sent possédé de la vie religieuse des choses.

A l'inverse du symbolisme, le *Saudosisme panthéiste*, révélateur des aspects vivants et mystérieux de la Création, est essentiellement sculptural et s'éloigne de la musique.

Le Saudosisme voit Dieu au delà de l'homme. L'ancien Dieu était contenu dans la Nature, parce que celle-ci était son œuvre ; le nouveau Dieu est intégré dans l'Univers, parce que celui-ci fut son créateur. La Nature a créé l'Homme, afin de conquérir son état de conscience nécessaire à l'apparition de Dieu.

Le Dieu des vieilles religions se *satanise* dans le *saudosisme*, pendant que son Lucifer, l'ambition créatrice de l'homme, se *déifie*. Ainsi dans la *saudade*, le souvenir spiritualise le désir, et le désir matérialise le souvenir. Dans l'être humain s'élabore *l'Etre spirituel*. C'est dans l'homme que l'univers conquiert sa phase animique. Tout moment spirituel est éternel ; mais cette éternité ne se réalise pas dans le temps; c'est l'Esprit même qui la conçoit et qui la crée. Croire en l'Eternité, c'est être éternel. L'Esprit est matière évoluée. En imaginant un être parfait qui échappe aux contingences matérielles, l'homme donne naissance à Dieu. Le rôle de la Religion est d'atténuer la terrible contradiction qui existe entre ce que nous faisions et ce que nous pensons. Satan se rachète en Dieu, et l'Homme est la Croix de sa rédemption. La *Saudade* contient le germe d'une foi nouvelle qui réconciliera Jésus et Pan, et qui ne saurait être ni anti-chrétienne ni anti-scientifique. Dans les traditions religieuses du Portugal, se trouvent les éléments primordiaux d'une Eglise lusitanienne, que la République devrait aider à naître.

Ainsi Teixeira de Pascoaes nous propose de ressusciter les dieux nationaux. N'en sourions pas. Les dieux sont peut être indispensables à la vie des nations ; ils meurent, quand l'esprit de sacrifice se refuse à nourrir les énergies collectives.

Teixeira de Pascoaes a l'accent de ces *rishis* qui rédigèrent les Upanishads de l'Inde et qui s'évertuèrent à concilier le Védanta et le Sankhya, préparant ainsi l'admirable ascension mystique, qui devait

permettre la réalisation de la Baghavat-Gita, et dont on retrouve l'élan merveilleux dans les poèmes actuels d'un Rabindranath Tagore.

Leonardo Coïmbra est de la même lignée; mais c'est de philosophie qu'il a souci, non de prophétisme. Sa conférence : **La Mort**, complète l'exposé du *Créationisme*, et nous fait envisager le problème de l'être aux lueurs de la nouvelle doctrine. Le *Créationisme*, en effet, n'est autre chose que le Saudosisme philosophique.

La réalité, dit Leonardo Coïmbra, est œuvre de la pensée. La pensée est, depuis les origines et toujours, réalité, forme et matière. Une Pensée infinie et cosmique fait converger en elle chaque pensée; une Réalité infinie fait converger dans un au-delà illimité les réalités successivement immédiates. De tous les côtés, l'esprit créateur, la pensée à haute tension de liberté enveloppe la création. Aux termes vagues de nature, matière, etc., nous substituons le mot Etre, qui marque l'identité de la réalité et de la pensée intégrale, réalité dont la nôtre se rapproche d'autant plus que notre pensée se rapproche de cette pensée absolue. Rien ne s'oublie ; voilà le suprême principe de l'Etre. Par ainsi, la Mort ne saurait être autre chose qu'un rajeunissement. La nature ne serait rien sans la *transnature*. Il n'y a pas d'action sans agent : mais l'agent n'existe que par ses actes.

Tel est ce panthéisme original, qui exigerait d'être longuement élucidé. Il marque, lui aussi, l'aspiration vers une croyance nouvelle, dont une remarquable conférence de Vaz Passos : **Le Culte de l'Humanité dans une religion nouvelle** affirme également la nécessité rédemptrice. Détruire la foi, c'est appauvrir l'homme, déclare-t-il. Mais Vaz Passos ne va guère au delà de l'humanitarisme sentimental.

Au contraire, Antonio Corrêa d'Oliveira s'avère dans son art essentiellement saudosiste. Il chante la Vie sous le symbole de **L'Arbre** et, dans une note panthéistique analogue à celle du Junqueiro des *Oraisons*, il nous donne le premier des quatre chants de son épopée mythique de la **Création**. Le poème est divisé en six parties, qui célèbrent tour à tour la *Genèse de la Vie*, *les Quatre Eléments*, *l'Ascension* divine vers l'Esprit. La partie intitulée *Voix de la Forêt* contient les pièces les plus originalement inspirées; mais, à se risquer trop délibérément dans l'aride sentier de l'abstraction, le poète peine parfois à retrouver le beau souffle émouvant des *Tentations de Sam Frei Gil*, dont certains morceaux de l'actuel poème restent pourtant dignes.

Dans son ensemble, nous préférons ce livre à quelques-uns qui l'ont précédé, *l'Eloge des Sentiments*, par exemple. Les rythmes y sont exquis, la langue adorablement chantante et pure.

Dans l'un des plus fervents chapitres de leur beau livre si documenté : **La France devant l'Europe**, MM. Marius-Ary Leblond

n'hésitent pas à considérer le Portugal comme le vrai prolongement de la France méridionale. Ils rappellent à juste titre que, selon les travaux de M. Théophilo Braga, la civilisation du Languedoc émigra en Lusitanie, après l'écrasement de la France gallo-romaine du Midi par la France gallo-germanique du Nord. Ainsi le triomphe de la croisade contre les Albigeois, en consommant la ruine de la littérature provençale, la diffusa dans l'Europe du Sud. Le troubadourisme devint ainsi l'âme de la résistance séculaire contre l'absorption castillane, et peut-être dut-il de s'enraciner si sûrement en terre lusitanienne à la présence des éléments celtiques poussés par toutes les invasions vers les montagnes portugaises. Par son culte hérétique de la Dame, le troubadourisme sauvegarda les aspirations natives de la Race et encouragea son saudosisme. De là le messianisme de l'âme lusitanienne, son goût de l'aventure, sa sentimentalité chevaleresque, ses sympathies pour la culture française. MM. Marius-Ary Leblond esquissent à grands traits l'apport non négligeable du Portugal dans l'œuvre de la civilisation universelle ; ils rappellent ces paroles d'un grand Portugais : La Renaissance peut se résumer en un seul mot : l'Action, et attirent l'attention des Français sur l'importance de cette petite République, fille intellectuelle de la nôtre et qui garde d'immenses colonies.

« Fière lignée que cette franche race, que cette nation langoureuse aux hardis marins ! » concluent-ils. Et il est peu d'écrivains, en France, qui aient consenti jusqu'ici à rendre au Portugal aussi pleine justice.

Memento. — Théophilo Braga vient d'ajouter un volume nouveau, le *Cancioneiro popular portuguez*, à sa monumentale œuvre de folk-lore. Nous y reviendrons en détail.

Comme suite au mouvement d'attention suscité par la publication des lettres inédites de *Camillo* par le Vicomte de Villa-Moura, qui écrivit à ce propos une éloquente préface, Jayme Cortesão propose, dans la revue *Aguia*, qui poursuit sa marche vaillante, de transporter enfin au Panthéon des Jeronymos les cendres du grand romancier, pure incarnation du génie de la Race. Ce serait justice.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES AMÉRICAINES

Ralph Waldo Emerson : *Journals*, 1 dollar 75 cents chaque volume ; Boston, Houghton Mifflin. — Caro Lloyd : *Henry Demarest Lloyd*, 4 dollars ; New York, Putnam. — Florence Converse : *The Children of Light*, 1 dollar 50 cents ; Boston, Houghton Mifflin. — Mary Antin : *The Promised Land*, 1 dollar 75 cents ; Boston, Houghton Mifflin. — William Morton Payne : *American Literary Criticism* (*The Wampum Library*), 1 dollar 40 cents ; New York, Longmans. — Brander Matthews : *Short Stories*, 1 dollar 50 cents chaque volume ; New York, Harpers. — Cornelia A. P. Comer : *The Preliminaries*, 1 dollar ; Boston, Houghton Mifflin. — Memento.

Deux nouveaux tomes d'**Emerson's Journal** — voir mes chro-

niques du 1er juin et du 16 février 1912 — viennent de paraître; ce qui porte leur nombre à huit. Ils atteignent ainsi l'année 1855. Comme ce philosophe ne mourut qu'en 1882, cela laisse encore une période de 27 années à traiter, ce qui nous permet d'espérer de voir encore plusieurs de ces volumes intéressants. Dans le premier des deux tomes dont il est question aujourd'hui se trouve un récit du voyage que fit Emerson en Europe en 1847-1848. En mai 1848, malgré les conseils de ses amis anglais, un peu inquiets de la situation politique en France, il alla à Paris, loua un appartement rue des Petits-Augustins et y demeura jusqu'en juin. Il fut présent à l'attentat du 15 mai qui avorta et qui était préparé par les extrémistes contre l'Assemblée. Pendant son séjour, il rencontra les chefs des deux partis et il est évident que ces vingt-cinq jours à Paris passèrent fort agréablement. Par ces deux volumes, on voit que Montaigne reste toujours un de ses auteurs de prédilection, comme j'ai déjà eu l'occasion de le faire remarquer lors de la publication des premiers volumes du Journal. En 1853, Emerson travaillait à une conférence ayant pour titre ; « France, or Urbanity », et son Journal se trouve rempli de citations et de réflexions sur des auteurs et des hommes d'Etat français. Nous y rencontrons souvent, par exemple, le nom de Mirabeau. Voici quelques-unes de ces pensées françaises d'Emerson notées jour par jour : « Napoléon est aussi inépuisable que les héros de Plutarque. » « Devant l'œil de Napoléon, la réalité seule pouvait se maintenir. » « L'Europe entière était pour Balzac un parc où il pouvait rencontrer ses amis et ses admirateurs. » « Il est curieux que l'on doive tant de belles choses à Bonaparte. Mais il n'y a pas eu de nos jours de meilleur critique, même de critique littéraire, et Carlyle doit mesurer ses prétentions non pas avec Jeffrey ou Mackintosh, pas même avec Coleridge ou Goethe, mais avec Bonaparte. » La grande quantité de notes sur Napoléon qui se trouvent dans cette partie-ci du Journal provient de ce qu'à cette époque Emerson s'occupait à réunir les observations nécessaires pour son essai, *Napoleon, or the Man of the World*, qui fait maintenant partie de sa collection des « Representative Men ».

Feu **Henry Demarest Lloyd** fut un des premiers Américains qui aient été quelquefois appelés « socialistes scientifiques », par opposition avec ceux qu'on nomme en France, je crois, « les propagandistes par le fait ». En Angleterre, il aurait été un Fabian; il l'a dit lui-même. Parlant en 1895 de l'état de choses à Chicago, où il passa la plus grande partie de sa vie, il dit : « J'ai été révolté ici par le ton si dur de nos socialistes d'origine allemande, qui sont à peu près les seuls que nous ayons, et par la virtuelle fausseté de leur doctrine qu'ils répètent sans cesse, savoir que cette crise se terminera par une lutte de classes et que la classe ouvrière est la seule en qui

on puisse avoir confiance. » Dix ans plus tôt, il écrit et fait cette comparaison d'une réunion socialiste qui avait eu lieu à Londres : « Ce meeting, qui ne ressemblait en rien à nos assemblées de ce genre, était composé presque entièrement d'Anglais, ce qui le rendait dix fois plus significatif pour l'Angleterre que ne le sont ces réunions pour les Etats-Unis, où elles sont composées d'allemands et de bohêmes de tous les pays. » Lorsque M. Lloyd visita l'Europe, en 1885, il passa quelques jours à Paris, et je l'amenai à une séance du Sénat. Son esprit, même à ce moment-là, se tournait toujours vers le socialisme. « Où sont les membres socialistes? » me demanda-t-il en s'asseyant dans les tribunes, et il fut tout à fait désappointé lorsque je lui répondis qu'il faudrait aller à l'autre chambre pour en trouver. M. Charles E. Russell, l'écrivain socialiste distingué de New York, dans sa préface à ces volumes, appelle Lloyd « le pionnier et le chef du grand mouvement qui a désillusionné les Américains et les a sauvés probablement d'un despotisme industriel abominable ». Son frère, M. Caro Lloyd, à qui nous devons cette intéressante biographie, le décrit parfaitement lorsqu'il dit : « Il fut par tempérament un idéaliste pratique. »

La vie idéale de Demarest Lloyd est reproduite en quelque sorte dans un petit récit d'un charme exceptionnel, **The Children of Light**, par Miss Florence Converse. Ce roman à thèse devrait être lu par tous ceux qui aiment les contes d'une haute portée morale. Il est en même temps écrit avec beaucoup d'art et de goût intellectuel. Les amis des réformes sociales en France devraient faire paraître une traduction de ce petit livre ; mais je préviens le traducteur que s'il réussit à en conserver le parfum particulier et raffiné qui se trouve dans l'original, il aura accompli un véritable tour de force littéraire.

Les Américains nés aux Etats-Unis d'anciennes familles américaines n'apprécient pas assez en général les privilèges dont ils jouissent dans un pays de self-government qui se trouve éloigné des rivaux puissamment armés. Mais les descendants des Pères Pélérins comprennent qu'ils ne travaillèrent pas en vain, lorsqu'il leur arrive une révélation semblable à celle qui nous est faite par la plume d'une jeune juive russe, Mary Antin, dans son livre **The Promised Land**, qui nous raconte, dans un anglais remarquable, comment, en s'échappant de l'oppression russe pour gagner la liberté américaine, elle devint une tout autre personne. Cette biographie d'une femme de trente ans offre un bel exemple de ce que peuvent faire pour une jeune fille qui a de la volonté, de l'intelligence et de l'ambition, les écoles et les bibliothèques publiques et l'affranchissement dont la femme jouit partout aux Etats-Unis.

American Familiar Verse, dont il a été question dans ma chro-

nique du 1er septembre dernier, fait partie d'une collection dont le titre général est **The Wampum Library**. Professeur Brander Matthews a conçu cette série, dont le but, il nous le dit, est d'obtenir « une suite de volumes uniformes dans lesquels chacun concourra au développement d'un seul genre littéraire, montrant l'évolution définitive de cette forme aux Etats-Unis et présentant dans un ordre chronologique des exemples typiques choisis dans les œuvres des auteurs américains ». Wampum est un mot des Indiens de l'Amérique qui veut dire ceinture de trésor ou, en anglais, « treasure belt ».

Un autre volume de cette collection est consacré à la critique littéraire aux Etats-Unis. L'auteur d'**American Literary Criticism**, M. William Morton Payne, est le directeur du *Dial*, de Chicago, que je cite souvent au memento. « Le but du livre, nous dit M. Payne, est de fournir une esquisse de l'histoire de la critique américaine, accompagnée d'un nombre d'exemples typiques servant à illustrer les phases principales de ce développement. » Nous pouvons dire dès maintenant que ce but a été pleinement rempli. D'un intérêt non moindre, peut-être même d'un plus grand intérêt, est la préface de M. Payne consacrée à la critique de la littérature américaine ; car M. Payne sait parler et parle avec autorité sur ce sujet. Il donne, entre autres choses, quelques nouveaux exemples des mérites d'auteurs anglais reconnus par la critique américaine avant que ces mêmes écrivains aient percé chez eux, ce dont les Américains se montrent justement fiers. Ainsi M. Payne dit : « Shelley a eu des disciples fidèles en Amérique avant d'en avoir en Angleterre. Henry Reed a devancé Matthew Arnold comme dévot wordsworthien. Aucun critique anglais de la première partie du siècle dernier n'a eu le courage de parler de Tennyson comme le fit Poe en toute sincérité... Carlyle, Clough, Edward Fitz Gerald et Herbert Spencer, tous trouvèrent leurs plus grands admirateurs de ce côté-ci de l'Atlantique. » Cet essai contient bien des allégations qui seront approuvées, je crois, par la généralité des juges d'aujourd'hui. Par exemple, celle-ci sur Poe : « Il rendit à la critique américaine le service de l'élever au-dessus du provincialisme » ; et celle-ci : « On ne peut nier que Lowell soit le premier des critiques américains. »

Le troisième volume de cette collection intéressante — **American Short Stories**, par M. Matthews lui-même — a été présenté aux lecteurs du *Mercure* dans ma chronique sur le conte, numéro du 1er juin dernier. Je puis ajouter en passant que, depuis lors, j'ai eu sous les yeux trois volumes de contes de M. Brander Matthews — *Vignettes of Manhattan*, *Outlines in Local Color* et *Vistas of New-York* — plus ou moins conformes à la nouvelle méthode, ce qui nous prouve que l'auteur sait non seulement nous dire comment

un conte doit être écrit, mais qu'il sait aussi fort bien en écrire lui-même. Je citerai aussi un petit ouvrage par Mme Cornelia Comer contenant trois contes — **The Preliminaries**, *The Long Inheritance* et *Clarissa's own Child*, tous trois fort bien venus, surtout le premier, qui donne son nom au livre.

Memento. — Mme Elizabeth Robbins, l'écrivain américain, publie dans l'Edition Tauchnitz, *Way Stations*, le seul exposé complet de l'histoire du mouvement militant des femmes anglaises qui, en ce moment, cause une telle perturbation dans la vie publique et sociale de l'Angleterre. L'esprit de cet ouvrage est sympathique à la cause des « suffragettes ».

D. Ernest A. Baker vient de faire paraître une nouvelle édition très complète de cet ouvrage si utile, *Guide to the Best Fictions in English* (Londres, Routledge). Tous les romans écrits en anglais se trouvent dans la même liste, la seule exception étant les romans américains, qui ont une division du livre à eux seuls. En ce qui concerne la quantité de production, les Etats-Unis se comparent très favorablement avec les autres pays de littérature anglaise. Ainsi, l'empire britannique — les premiers titres du *Guide* remontent au temps des Anglo-Saxons — remplit 387 pages, tandis que les Etats-Unis, bien que les titres soient tous ultérieurs à la Révolution Américaine, demandent 126 pages. Cet excellent ouvrage à consulter nous amène jusqu'à l'année 1911.

Articles de revues et de magazines à noter :

Harper's, septembre, continuation de la série sur « Americanisms, Real or Reputed », par M. Lounsbury, professeur retraité de Yale ; novembre, une nouvelle série de lettres de Mme de Hegermann-Lindencrone, de nationalité américaine et femme du diplomate danois, sur la vie à Washington il y a plus de trente ans. — *Century*, septembre, « Life after Death », par Maeterlinck. « Je préfère savoir que je ne suis rien, que chercher à m'illusionner par des affirmations irréconciliables. » — *Dial*, 1er septembre, « Literary Incomes in England », par M. Lacon Watson, et « The Baconian Heresy », par Charles Leonard Moore. « On accusait anciennement en Angleterre les mauvaises fées de changer la nuit les lignes de démarcation des propriétés. Les Baconians ont essayé une pareille nécromancie dans le monde intellectuel. » 1er octobre, « The Modern English Novel », également par M. Watson, qui disserte sur quelques-unes des tendances qui se trouvent dans le métier de romancier aujourd'hui en Angleterre. 1er novembre, « The New Brontë Letters », par Miss May Sinclair, auteur de ce récent volume d'un grand mérite, *The Three Brontës*. Dans son excellent article, Miss Sinclair arrive aux mêmes conclusions que M. Henry-D. Davray dans son étude du *Mercure* du 16 octobre dernier. — *Open Court*, octobre, « Some Aspects of Samuel Butler », par M. Jourdain, une notice biographique et critique sur feu l'auteur d'*Erewhon* et *The Way of All Flesh*, mais qui ne doit pas être confondu avec le poète de *Hudibras*. « Il est en train d'être porté aux nues avec une rapidité que même lui, bien qu'il fût certain que sa voix percerait tôt ou tard, n'aurait jamais pu prévoir. » Le *Dial*, 16 octobre, contient aussi une étude sur Butler, par Charles Leonard Moore. « Il était, peut-

être, trop un homme de science pour être un grand philosophe, et trop dilettante pour être un grand homme de science ; mais comme auteur satirique il a souvent montré un vrai talent. » — *North American Review*, septembre, « The Authoritative Criticism of Poetry in America », par Russell Hart. « La nécessité de grands critiques ou même de sérieux juges professionnels de poésie se fait tristement sentir parmi nous. » « Emile Verhaeren », par O. F. Theis. « Par tempérament et par son art, Verhaeren est un northman, le poète du moderne, qui, toutefois, n'est pas épris de la nouveauté simplement pour sa nouveauté. » Dans ce même numéro, se trouve aussi une remarquable poésie sur Poe par M. George E. Woodberry, le meilleur biographe du poète. Octobre, « Francis Thompson », par Darrell Figgis. « De tous les poètes, il semblait forcé à s'interpréter en personne, même quand il prétendait traiter de toutes autres matières. » Dans le *Forum*, novembre, M. Martin D. Armstrong, lui-même poète, a aussi un article sur Thompson. « Sa poésie est le résultat d'une pensée introspective. La langue dont il se sert est souvent antique et pleine de tradition. A travers tous ses poèmes, on sent le mystère qui émanerait des paroles solennelles d'une liturgie. » — *Forum*, septembre, « The Poetry of Rudyard Kipling », par M. de Lancey Ferguson, de l'université Columbia. « Bien des choses qui du point de vue littéraire doivent être considérées comme ses plus heureuses productions n'ont jamais reçu une attention suffisante. » L'objet que se propose cet article est de combler cette lacune. *Poetry*, octobre, chronique sur les poètes français contemporains, par le jeune poète américain M. Ezra Pound, où il est beaucoup question du *Mercure de France* et de son groupe. Novembre, première partie de « Rhythms of English Verse », un essai très approfondi par Harriet Monroe, la poétesse et directrice de cette petite revue. « Les conceptions sur ce sujet sont généralement si inexactes qu'il serait, peut-être, utile d'éclaircir la question en considérant à fond quelques-uns de ses éléments. » — *Nation*, 9 octobre, « The Bicentenary of Diderot », par Irving Babbitt, professeur de français à Harvard. « Diderot est très justement regardé comme l'universel précurseur du grand mouvement d'expansion qui se fit sentir au siècle dernier. » 16 octobre, « Jane Austen », par M. Paul Elmer More, directeur de ce journal. « Le plus grand plaisir que l'on puisse trouver à lire Jane Austen nous vient de sa connaissance presque miraculeuse de la nature humaine dans un cercle très déterminé. » — *Yale Review*, octobre, « Giovanni Pascoli », par Beulah B. Amram. « Ce n'est point un Michel-Ange qui saisit l'âme par sa grandeur, mais un Angelico qui la retient par son amour. » — *Bookman*, novembre, « Literary Zurich », par Amelia von Ende, qui nous donne de brefs aperçus des principaux écrivains, passés et présents, de la grande ville suisse. — *North American Review*, novembre, « John Eglinton », par Ernest A. Boyd. « John Eglinton est probablement le moins connu du groupe de littérateurs que nous associons à la renaissance de la littérature irlandaise. » Le but de l'article est de montrer à quel droit Eglinton doit être reconnu comme un « Emerson irlandais ». — « un des plus parfaits écrivains de prose moderne anglaise ».

THÉODORE STANTON.

LETTRES POLONAISES

Wladyslaw Orkan : *Drzewiej* (*Jadis*), Société d'édition « Ksiazka ». — Marya Zabojecka : *Powiesc o duszy polskiej — Ojcowie* (*Le Roman de l'âme polonaise — Les pères*), ibidem. — Waclaw Sieroszewski : *Zacisze*, ibidem. — Memento.

Zakopane, dans les montagnes de Tatry, devient de plus en plus lieu d'excursion et de séjour des nombreux touristes, amateurs des sports d'hiver, des artistes et des intellectuels qui vont y chercher un peu de santé physique dans l'air vivifiant des sommets et un peu de santé d'âme au contact de la nature merveilleuse et du peuple le plus artiste parmi les races qui composent la nation polonaise. Déjà dans la première moitié du XIXe siècle, le poète Seweryn Goszczynski chantait la beauté des sites de Tatry. Mais ce n'est, à vrai dire, que vers 1880 que Zakopane fut réellement « découverte » par le public polonais. Le mérite en incombe à ce médecin de grande valeur, à cet homme admirable que fut le professeur Titus Chalubinski de Varsovie. Après lui ce fut un autre médecin, un des hommes dont s'honore la nation, docteur Wladyslaw Matlakowski, qui, contraint par la maladie de poitrine, s'établit définitivement à Zakopane, et doué d'un génie universel (n'est-il pas l'auteur du meilleur livre qui eût jamais été écrit en polonais sur « Hamlet » ?), d'une sensibilité esthétique la plus fine, consacre les dernières années de sa vie à étudier l'art populaire des montagnards et laisse un monument incomparable de cet art d'une beauté toute primesautière dans un grand ouvrage, orné de nombreuses images, qu'il copia lui-même sur les modèles authentiques alors encore intacts. Stanislaw Witkiewicz, peintre et écrivain d'art, continue la lignée de ces explorateurs de Zakopane.

Après la beauté du paysage et des monuments, c'est le peuple lui-même, qui, perdu dans la montagne où il a su conserver la beauté sauvage de sa race, de ses mœurs et de son âme, qui attire la curiosité sympathique et émue des artistes et des poètes. Longue serait la liste de ceux qui ont consacré leur plume ou leur pinceau à la nature et aux hommes de Tatry. Sienkiewicz raconte les légendes populaires recueillies de la bouche du vieux paysan Sabala. Witkiewicz, Wyczolkowski et combien d'autres s'efforcent de rendre en peinture le charme des hommes et du paysage. Mais c'est en Kazimierz Tetmajer, ce prince incontestable des poètes polonais de la génération nouvelle, que le « Podhalé » trouve son véritable Homère. Toute la beauté épique de la montagne, toute la puissance élémentaire de l'âme montagnarde nous furent révélés du coup dans les poèmes, les contes, les romans de Tetmajer. Né au pied de la chaîne de Tatry, ayant connu les représentants anciens de cette génération disparue qui avait encore vécu sans presque subir le contact de la civilisation moderne, le poète a pu recueillir les vieilles légendes et la

langue colorée du peuple dans toute leur primitive beauté et fraîcheur. Fidèle à ses vieux compagnons qui le guidèrent à travers les pays merveilleux de réalité et de rêve, il leur a érigé un véritable monument *aere perennius* dans ses *Poèmes de Tatry*, dans son *Podhalé Rocheux*, dans son *Monde fabuleux de Tatry*, dans cette épopée en prose qu'est *la Légende de Tatry*.

M. Wladyslaw Orkan, fils de cette race fière qui a voué un amour fidèle à ses montagnes natales, suit les traces de Tetmajer. Dans une série de contes et de poèmes, il chante les mêmes beautés et les mêmes enthousiasmes. Roturier de naissance, il y mêle parfois un peu de cette misère paysanne sur laquelle glissa par la force même des choses le regard de Tetmajer, descendant des seigneurs. Dans son dernier ouvrage : **Jadis**, M. Orkan détache ses yeux de la réalité moderne pour les plonger dans la nuit profonde des siècles passés. Il cherche à créer, lui aussi, sa « légende de Tatry ». Il y réussit admirablement bien. Son *Jadis* est certainement une des plus belles œuvres qui aient paru dernièrement en Pologne. Mélange de réalité et de rêve, de prose et de vers, c'est un poème où l'auteur nous raconte les jours et les labeurs des hommes perdus dans les forêts de Tatry, au commencement de l'histoire. Le vieux paysan Cichorz vient s'établir aux pieds des montagnes avec ses deux fils, Daniel et Procope, et sa fille Eve. Daniel symbolise le rêve humain, la beauté et la bonté, l'art et la poésie. Procope, c'est la force agissante, la force qui construit et qui lutte. Une sourde rivalité naît entre les deux frères, émus du même amour envers leur sœur, la blonde Eve. Et le farouche Procope tue son frère, le doux rêveur Daniel. Il le tue, mais il périt lui-même. Car il ne faut pas que la force brutale domine pour toujours la beauté. Et la complainte de la femme abandonnée termine le chant de la légende.

Il y a certes quelques affinités entre *Jadis* et *la Joie de vivre*, du regretté Adolf Dygasinski. Mais la comparaison ne fait pas de tort au talent de M. Orkan. Son style est chaud et vivant, son sentiment de nature est mâle et profond. Et il a su souffler dans son œuvre l'air pur des montagnes et le charme captivant d'une légende populaire.

§

C'est une tâche infiniment tentante et noble qu'a entreprise Mme Marya Zabojecka, en écrivant son **Roman de l'âme polonaise**. Comme un scaphandrier amoureux des perles rares et fines, elle plongea résolument dans les profondeurs, sous « la vague qui noya tous les efforts de la nation affamée de la liberté », où « vit l'âme polonaise » et d'où « elle nous envoie de ses nouvelles ». Les traits essentiels de cette âme : l'amour de la patrie allant jusqu'aux sacrifices les plus grands, le sentiment de l'honneur le plus ardent, la fierté qu'un homme libre n'oublie pas même livré aux mains des

tortionnaires et des bourreaux, le courage héroïque qui salue la mort comme une amante longtemps attendue, ces traits essentiels de l'âme nationale, dis-je, l'écrivain les trouve gravés en lignes ineffaçables dans les cœurs de ces héros innombrables des luttes pour l'indépendance qui ont rougi de leur sang toutes les eaux de la patrie, toutes les prisons moscovites, tous les chemins de l'exil. Il est difficile de « raconter » le livre de Mme Zabojecka. D'apparence chaotique (ce chaos n'est-il pas dû aux emportements d'un fiévreux et généreux enthousiasme?) — au fond il a sa logique propre, basée sur le déroulement chronologique des faits glorieux et sanglants qui commencent vers la fin du XVIIIe siècle, pour se poursuivre encore aujourd'hui, sous nos yeux. La tâche commencée par *les Pères* est continuée par les fils. L'auteur nous donnera un jour le récit de tous les héroïsmes dont nous fûmes témoins, comme il nous raconta les hauts faits des anciens dont les témoins eux-mêmes ne sont plus. Et quand on parcourt ces pages, écrites avec une plume trempée dans le sang et les larmes, on sent revivre en soi, en ce temps de bassesses et de turpitudes, la foi dans la noblesse éternelle de l'âme humaine.

§

Le dernier roman de M. Waclaw Sieroszewski : **Zacisze**, ne comptera pas, certes, parmi « les plus belles pages » de cet auteur. Lorsque son imagination quitte les neiges de la Sibérie, où se sont écoulées les plus ardentes années de sa vie, elle se sent dépaysée. L'auteur a beau transporter la scène et les acteurs de son roman dans l'époque de sa prime jeunesse, les souvenirs ne reviennent pas à l'appel dans toute leur exquise fraîcheur. Le talent incontestable d'écrivain n'arrive pas à vaincre les obstacles du milieu à peine entrevu, des hommes inconnus, de la mémoire rébarbative. C'est en vain que l'auteur cherche à suppléer aux défaillances de la sensibilité directe par l'enseignement du savoir ; il ne réussit qu'à écrire des pages dignes d'un bon publiciste. Il n'y a que la nature, le paysage, la terre et le ciel qui vivent sous sa plume d'une éternelle jeunesse.

Memento. — Volumes reçus : Stanislas Mnémon : *L'Origine des Poniatowski. Partie préliminaire : notes biographiques et aperçus psychologiques sur Stanislas Poniatowski*, Paris, Librairie de l'Agence Polonaise de la Presse, 45, rue de Rennes. Dans un volume de près de 300 pages l'auteur a recueilli nombre de documents concernant la famille dont est issu le dernier roi de Pologne. Je pense que son travail présentera un réel intérêt pour les historiens de cette époque trouble de l'histoire polonaise. — Emil Verhaeren : *Obrazy zycia*, et le même : *Dwanascie miesiecy*, Kazimierz Filip Wize trad., J. Leitgeber et Cie, à Posen. En deux élégantes plaquettes ornées de deux portraits de Verhaeren, par M. Boleslas Biegas et Mlle Olga de Boznanska, M. Wize présente ses tra-

ductions des *Douze mois* et des *Visages de la vie*, du grand poète belge. Certes, ce ne fut pas une tâche aisée que de rendre en polonais la beauté farouche et précise, le rythme libre et puissant de Verhaeren. M. Wize s'en est tiré pourtant non sans honneur. Il a traduit sans trop trahir la pureté de la ligne et le symbolisme profond du poète.

Adam Mickiewicz : *Les Slaves*, pages choisies avec une introduction et des notes par Marius-Ary Leblond, Paris, E. Sansot et Cie. Ceci est un recueil de « morceaux choisis », coupé dans le célèbre Cours des littératures slaves que Mickiewicz professa de 1840 à 1844 au Collège de France. Voici comment les frères Leblond expliquent dans la préface l'opportunité de cette publication : « Plus que de maints écrivains étrangers illustres la lecture de Mickiewicz est précieuse aux Français. D'abord son génie idéaliste mais positif, verbal mais sincèremant et activement enthousiaste, illuminé mais lucide, peut être très aisément compris et aimé comme fraternel. Puis il répond aux aspirations de notre esprit et de la majorité de nos socialistes autant que de tous nos patriotes ; il attise en nous le sentiment d'une mission humanitaire, mais propre à notre nation, donc précise. Il nous rappelle à nos ardeurs les plus pures, aux leçons les plus hautes de notre histoire et aux élévations radieuses de notre littérature... En ce sens son Cours au Collège de France s'impose utile à la formation d'une conscience française... Il fortifie en nous le désintéressement ardent et expressif, l'idéalisme altruiste, le mysticisme — plus ou moins celtique — des patriotes de notre race et en particulier de nos pères de la Révolution. Il s'accomplit œuvre française tout en s'attestant la déclaration d'une âme essentiellement polonaise. Elle est très importante dans notre littérature, car, rédigée en français, elle mérite de rester comme un exemple d'éloquence française... » On ne peut que trouver les raisons des frères Leblond excellentes et je souhaite plein succès à leur tentative. — Julzusz Slowacki : *Pisma*, t. VII, Gebethner i Wolf. — *Wiek XIX — Sto lat mysli polskiej*, t. VI, VII, VIII. *ibid.* — Jan Lorentowicz : *Polska Piesn milosna, ibid.* — Karol Hubert Rostworowski : *Judasz z Kariothu*, drame en 5 actes, 2e édition, *ibid.*

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES SCANDINAVES

Les « anciens. » — Le prix Nobel de 1913. — Le théâtre suédois. — Quelques livres : Marika Stjernstedt : *Alma Wittfogelt rykse*, Bonnier, Stockholm. — Elin Wägner : *Helga Wisbeck, praktiserande läkare*, Bonnier, Stockholm.

On dirait que la vieille génération d'écrivains — celle qui, avec une Selma Lagerlöf, un Heidenstam, une Ellen Key, porta au loin le renom des lettres suédoises — se repose déjà sur ses lauriers. De Selma Lagerlöf rien de bien sérieux depuis son *Voyage merveilleux de Nils Holgersson*, géographie de la Suède à l'usage des petits. Les deux livres de 1911 et de 1912, *la Maison de Liljecrsna* et *le Cocher de la Mort*, sont bien au-dessous de la moyenne du reste de sa production. Cette année-ci elle s'est bornée à donner un arrangement pour la scène de cette nouvelle si attachante, d'une

simplicité si touchante, *la Fille du Grand Marais*, qui constitue la pièce principale du *Livre des légendes*. On est en droit d'espérer que cette unique *lauréate* du Prix Nobel nous réserve pour bientôt une œuvre égalant *Jérusalem* ou *Gösta Berling*.

De Heidenstam, rien non plus depuis son *Histoire suédoise*, digne pendant de la géographie lagerlöfienne. Ce grand poète, doublé d'un penseur à vues parfois originales, s'est dévoyé pendant un court moment dans le labyrinthe de la politique. Il y gagna d'entrer à l'Académie, ce qui paraît avoir suffi, provisoirement, à son ambition. — Ellen Key, elle, ne se repose pas, évidemment ; elle se dépense en conférences plus ou moins féministes et consacre ses loisirs à une biographie de son père, l'éminent homme politique.

De l'Académie comme Heidenstam, Per Hallström, le sympathique auteur du *Printemps*, d'*Une vieille histoire*, etc., a donné récemment un recueil de nouvelles, quelque peu alourdies par la recherche laborieuse de cas extraordinaires.

L'Académie ne réussit décidément pas à nos auteurs suédois. Est-ce la charge écrasante de distribuer dignement le **Prix Nobel** qui paralyse leur force de création personnelle ? Cette année-ci, en effet, ils se sont donné bien de la peine à ce propos. Dans leur désir manifeste d'épater les bourgeois que nous sommes, ils se sont cette fois-ci appliqués à suivre la volonté de feu Nobel en révélant au monde civilisé une gloire inconnue. C'est sans doute à ce désir de découvrir du nouveau qu'il faut attribuer l'élection récente à l'Académie du grand explorateur Sven Hedin ! Celui-ci, avant d'aller repérer le Transhimalaya, séjourna quelques mois aux Indes. Ainsi tout s'explique..

Heidenstam, interviewé, assure que jamais on n'a fait un meilleur choix. Rabindranath Tagore, dont le dialecte « bengali » est aussi inconnu aux Académiciens suédois qu'à vous et à moi, est évidemment d'appréciacion difficile. Des esprits chagrins — et jamais contents — prétendent que ce qu'on a traduit de lui appartient à l'enfance de l'art. Ce lyrisme panthéiste, vague et verbeux, ne paraîtrait original et nouveau qu'à force d'ingénuité.

Les jamais contents prétendent encore que les « idéalistes » de Stockholm ne veulent pas voir les gloires plus proches, parce que trop réelles ou trop réalistes. Il y a cependant des Anatole France, des Verhaeren, des Rosny ; il y a des Wells, des Brandes, des Hamsun ; il y a des douzaines d'écrivains qui ont grandement mérité des lettres européennes. Pourquoi alors un Tagore ? Ah non, cette fois encore l'Académie Suédoise s'est bel et bien f... le doigt dans l'œil !

§

Si les « anciens » ne publient guère, les grands morts, par con-

tre, produisent d'abondance. Ainsi Gustaf Fröding vient de publier, par l'intermédiaire de celle qui fut pendant sa longue maladie la plus dévouée des garde-malades, un recueil intitulé *Reconvalescentia*. Sans rien ajouter à la gloire du grand poète, ce recueil n'est pas sans intérêt. « Rien de ce qui a trait à Fröding ne peut être indifférent », a dû penser une autre femme, de lettres celle-ci, qui vient de publier une série de lettres d'amour adressées par elle au poète pendant le séjour de celui-ci à l'asile d'Upsal ; on trouve aussi dans le volume, intitulé pompeusement « Gustaf Fröding », les réponses que le poète fit écrire par sa sœur à celle qui voulut le guérir par la force de l'amour.— Strindberg non plus, qui, pendant près de cinquante ans, nous donna annuellement deux volumes en moyenne, ne peut rester inactif. La grande maison d'édition de Stockholm, Albert Bonnier, publie les œuvres complètes de ce géant des lettres scandinaves, entreprise difficile et laborieuse, s'il en fut, et que seul un critique de la valeur de John Landquist pourra mener à bonne fin. Nous reparlerons bientôt de cette magnifique édition.

§

Les jeunes, naturellement, ne chôment pas. Quelques-uns, parmi les mieux doués, s'obstinent à vouloir faire du théâtre et à n'y pas réussir. Je tairai leurs noms — pour les punir ! Du reste, ils ont une excuse toute faite de leur insuccès. Le Théâtre national de Stockholm, qui devrait leur servir de champ d'exercices — personne ne naît homme de théâtre — tient au contraire ses portes obstinément fermées aux jeunes auteurs suédois. Que dirait-on d'une Comédie française qui jouerait des œuvres anglaises, autrichiennes, danoises et même islandaises, mais ne trouverait jamais moyen de jouer les auteurs indigènes ? Il y a pourtant à la tête de ce théâtre un auteur dramatique de grande valeur, Tor Hedberg — dont on a pu applaudir le chef-d'œuvre, *Johan Ulfstjerna*, en français, à Bruxelles — ; il accueillerait certainement ses jeunes confrères, s'il n'y avait pas le côté pécuniaire de la question. Le Théâtre national n'est pas suffisamment soutenu par l'Etat pour permettre des expériences ; il lui faut des pièces de tout repos. C'est à peine que timidement, de temps en temps, il peut risquer une pièce de Strindberg.

§

Au premier rang des jeunes romanciers brillent cette année-ci deux femmes, **Marika Stjernstedt** et **Elin Wägner**. Nous avons déjà eu l'occasion de dire ici tout le bien que nous pensons du talent de Mme Stjernstedt, à propos de son roman *La Fille du préfet*. La suite, *Daniela Herz*, ne fut pas moins digne du succès qu'elle obtint. Aujourd'hui, par son nouveau roman, *Alma Wittfogels rykte* (La Réputation d'Alma Wittfogel), cet auteur se sacre

définitivement grand écrivain. Voici le sujet du roman : Markus Gille, le jeune et énergique héritier d'un domaine familial grevé de dettes, renonce à son amour pour la pauvre, mais hautaine Alma Wittfogel, dont le père a eu sa carrière brisée par une affaire de jeu, ce qui fait à la famille une réputation quelque peu équivoque. Après avoir séduit, pour ainsi dire en passant, la belle Marjanna, fille du jardinier, Markus épouse la belle héritière qu'il lui faut pour tenir son rang. Hélas ! celle-ci, sensuelle et légère, le trompe avec le premier venu ; il la répudie et rend l'argent. Sur ces entrefaites, Alma Wittfogel, dont la réputation, déjà ébranlée par son mariage raté, n'a pas gagné à une liaison postérieure avec un jeune artiste qu'elle a cru aimer, mais dont l'égoïsme brutal finit par la révolter, se retire à la campagne pour se consacrer à l'éducation de l'enfant de Marjanna et de Markus — que celui-ci ignore. On devine la fin : Markus apprend l'abnégation et le dévouement d'Alma et comprend enfin où est le bonheur. — Ce roman, un peu touffu, vaut surtout par la peinture des caractères. En dehors des personnages secondaires, dessinés avec infiniment d'art et infiniment de sympathie, il y a le vieux père, léger, gaspilleur presque inconscient, mais avec cela charmeur, un cœur d'or ; le frère cadet de Markus, rêvant aux prouesses des aviateurs, tout en mourant de la poitrine ; le vieux vicaire poivrot qui fête Noël avec ses chats, devant un arbre orné de petits morceaux de viande ; il y a Kaïa, la sœur de Markus, femme aux sens endormis se consacrant aux œuvres sociales. — N'oublions pas d'ajouter que le style de Marika Stjernstedt brille autant par son élégance que par la précision, qualité qu'elle doit certainement à sa fréquentation des bons auteurs français.

La réputation littéraire d'Elin Wägner s'est vite établie. Ses deux premiers romans, *Norrtullsligan* (la Ligue du Norrtull) et *Pennskaftet* (le Porte-plume), furent d'incontestables succès, de critique et de librairie. Etant très combatifs, d'inspiration féministe ardente, ils provoquèrent des discussions passionnées. Le titre même du dernier, le porte-plume, est resté dans le langage courant pour désigner la femme journaliste. La nouvelle œuvre de Mme Wägner, *Helga Wisbeck, médecin consultant*, ne se différencie pas essentiellement des deux premiers. Peut-être l'auteur y met-elle moins d'ardeur féministe, plus de souci « humaniste », c'est-à-dire le roman à thèse fait place peu à peu au roman de caractères. Helga Wisbeck, l'héroïne, a fait de la propagande féministe, à présent elle fait œuvre humaniste en secourant les êtres humains en détresse. Son amour de jeunesse pour un camarade d'université, Christer, devenu magistrat et marié à une artiste, se réveille subitement et est payé de retour ; mais Christer vient lui demander de sauver sa femme, que menace un accouchement dangereux. Helga sauve la femme et voit les époux,

momentanément désunis, se retrouver dans la joie du danger passé. Parmi les clientes de Helga, on retrouve des types de femmes excellemment rendus : Rosa, la prostituée-née, impossible à tirer de la fange où elle se complaît ; Brita, la jeune fille de famille, naïve et confiante, à instincts maternels très développés, et qui sera la proie du premier mâle qui se présente ; enfin « sœur Sofi », la vieille garde-malade qui refuse de se laisser guérir d'un cancer par le radium, arguant que cette matière rare doit être réservée à de plus dignes qu'elle. — Pour me résumer, c'est un livre qui, tout en restant très féminin d'inspiration, est riche d'humanité.

§

Les traductions d'auteurs français se font de plus en plus rares en Suède. On se consolerait du fait, si l'on pouvait croire que le public s'adressât aux originaux. Hélas ! personne en Suède, ou presque, ne lit plus le français.

Un éditeur a cependant fini par découvrir Romain Rolland et déjà les deux premiers volumes de son *Jean-Christophe* sont entre les mains du public suédois. On dit beaucoup de bien de la traduction, œuvre de la femme d'un ancien ministre de Suède à Paris.

Une autre illustration française, Henri Bergson, a trouvé dans l'excellent auteur Algot Ruhe un traducteur et commentateur hors ligne. Déjà toute l'œuvre de Bergson est traduite en suédois et bientôt paraîtra une étude biographique du philosophe. Après cela, l'Académie suédoise n'aura plus aucune excuse, si elle va dénicher pour son prix Nobel à Iena ou à Heidelberg des penseurs de 36e ordre !

FRITIOF PALMÉR.

VARIÉTÉS

Une Renaissance Indoue. — L'art indou, qui était tombé en décadence depuis la domination anglaise, commence enfin à se dégager des influences néfastes qui l'avaient fait tomber assez bas, pour faire dire à Maurice Maindron (à la fin de son livre *l'Art indien*) qu'il ne se relèverait plus jamais !

La sixième exposition de la « Société indienne d'art oriental » qui vient d'avoir lieu à Calcutta donne heureusement tort à cette prédiction trop pessimiste, et laisse prévoir une véritable « Renaissance indoue ». Les artistes qui sont à la tête de ce mouvement, tous ennemis de la théorie de l'art pour l'art, cultivent les qualités idéalistes qui caractérisent l'esprit indou. Ce renouveau dans l'art est donc intimement lié à la vie intellectuelle du pays, et coïncide avec les aspirations actuelles du peuple, avec le mouvement patriotique et nationaliste. L'on ne peut considérer qu'avec sympathie l'effort que font ces jeunes artistes pour se dégager de l'influence anglaise,

car elle avait donné naissance à des productions hybrides et frelatées, sortant des « Schools of art », où l'on imposait aux étudiants des poncifs européens de troisième ordre. Les grandioses fresques d'Ajunta, les exquises peintures de l'époque Mogole étaient oubliées, la poésie de la vie journalière aux Indes était ignorée, voire méprisée, et l'on faisait copier aux élèves des affiches de « Pear's Soap »... !

Mais, l'art de l'Inde n'était pas une plante morte ; tel le « Banian » dont les branches s'élancent sans cesse pour prendre racine, de nouveau, il recommence à vivre et à propager ses ramifications.

Le chef de ce mouvement, le maître vénéré autour duquel se groupent les disciples, c'est Abanindranath Tagore (le neveu de Rabindranath Tagore, poète du Gitanjali).

Il exposait cette année deux illustrations de poèmes populaires du Bengale, accompagnant les vers suivants :

> De l'or étincelant des fleurs sauvages, Krishna
> A fait ton image, ô délicieuse Radha.

et :

> J'étais heureuse dans ma maison
> Jusqu'au jour où je vis son portrait...

Et une série de caricatures qui montraient son talent sous un jour tout nouveau. Il voulait stigmatiser la décadence du théâtre indien qui offre actuellement aux spectateurs avides de beauté les héros du Ramayana, les héroïnes de Kalidasa affublés d'oripeaux de foire, évoluant dans des décors d'opérette anglaise... La mise en page hardie, le sentiment décoratif parfait, les sombres harmonies faites de valeurs assourdies font de ces caricatures de véritables petits chefs-d'œuvre.

Tagore exposait encore un orage à Pouri. Il n'y a dans cette minuscule aquarelle qu'une ligne de sable gris clair, un lointain de mer menaçante et de ciel sombre. Cela suffit pour nous suggérer tout ce que les éléments déchaînés peuvent avoir de tragique, tout ce qu'il peut y avoir de tristesse aux Indes...

D'ailleurs, quelqu'un qui serait venu chercher à cette exposition une vision éblouissante de soleil en serait sorti désappointé.

Ce n'est pas l'Inde extérieure que voient les voyageurs, l'Inde rutilante qu'essayent de rendre les peintres venus d'Europe, qui est représentée ici, c'est une sur-Inde intime et triste, symboliste et spiritualiste, religieuse et idéale, exprimée par des lignes dont le rythme et l'arabesque concourent au maximum d'expression, par des harmonies de tons qui visent au maximum d'émotion.

Gogonendronath Tagore, le frère du précédent, moins connu que lui, est cependant un tout aussi grand artiste ; ses camaïeux, où le

sentiment indou s'allie à une légère influence japonaise, ont parfois une grandeur tragique.

Le meilleur disciple de Tagore, Nanda Lal Bose, exposait une série d'illustrations pour le « Ramayana ». Une édition française de l'odyssée indoue, illustrée de la sorte, serait, semble-t-il, accueillie chez nous avec joie.

Viennent ensuite les élèves qui travaillent avec toute l'ardeur que donne à des jeunes gens l'idée qu'ils luttent pour l'émancipation de leur art national. Leur vie est semblable à celle des apprentis de la Renaissance italienne.

Ils se groupent autour du maître, dans son atmosphère inspirante, recevant sans cesse ses conseils, nourrissant le même rêve que lui.

Cette vie, qui lie intimement l'élève au maître, a peut-être le tort d'étouffer certaines individualités, mais elle donne à l'étudiant une base solide, des impressions inoubliables, que l'abolition de l'apprentissage a un peu supprimées chez nous.

Les œuvres de ces jeunes artistes (qui n'ont guère plus de vingt ans) se ressentent parfois encore d'une légère empreinte anglaise se traduisant par une certaine sentimentalité à la Dante Rossetti. La « Société indienne d'art oriental » vient d'être invitée par les « Peintres orientalistes français » à figurer dans leur exposition, qui aura lieu au Grand Palais, au mois de février; c'est la première fois que l'on verra à Paris une exposition d'ensemble des frères Tagore et de leurs meilleurs disciples, qui se proposent de nous envoyer leurs œuvres les plus caractéristiques, ainsi que d'anciennes miniatures indo-persanes n'ayant jamais encore quitté l'Inde, et des copies des fresques d'Ajunta (200 av. J.-C. à 700 après J.-C.), copies uniques exécutées par les élèves dans les célèbres grottes, au prix de grandes difficultés.

Des photographies de ces fresques prises et rapportées par M. Goloubeff et conservées à la bibliothèque Doucet, l'exposition de peintures persanes et indoues, qui a obtenu un tel succès l'été dernier au Pavillon de Marsan, ont bien familiarisé le public parisien avec l'art de l'Inde; une exposition d'œuvres modernes viendra donc heureusement compléter cette série.

Au réel intérêt artistique, s'ajoutera celui de faire connaître en France des artistes qui admirent l'art français et parlent avec enthousiasme de Puvis, de Rodin, de Besnard, de Gauguin. Leurs efforts pour se dégager de l'empreinte étrangère et des poncifs des « Ecoles des beaux-arts » rappellent trop les luttes (avec tout ce que la situation de l'Inde y ajoute de poignant) de nos premiers impressionnistes contre l'influence italienne, contre un art officiel et imposé, pour que nous ne les sentions plus proches de nous qu'il n'y paraî-

trait tout d'abord ; enfin leurs inspirations idéalistes, leur simplicité de moyens, rappellent les tendances actuelles de l'art en France.

ARNÈDE.

LA VIE ANECDOTIQUE

La Grotte d'Alger. — M. Paul Bourget et les aliénés. — A propos de Walt Whitman.

La gloire de la grotte de Macao, où Camoëns se retirait pour penser à la poésie, va-t-elle pâlir devant celle de **la grotte d'Alger**, où, en 1577, s'abritèrent quinze captifs chrétiens qui tentaient de s'évader? L'un des captifs était don Miguel de Cervantes Saavedra, auteur de Don Quichotte. Il y vécut une huitaine de jours, prenant soin de ses compagnons. La grotte donnait sur le jardin d'un renégat grec dont le nom musulman était Hassan. Ce jardin est aujourd'hui le jardin Labatery. On en doit la découverte au zèle de l'ex-consul d'Espagne à Alger, M. Adriano Rotondo y Nicolau, dont une commission des autorités locales appuya l'opinion par une déclaration que voici :

« Après une étude approfondie de la question relative au lieu qui servait d'asile à Cervantes et à ses compagnons au moment de l'évasion des bains d'Alger, les soussignés déclarent que la grotte de la propriété Labatery... leur paraît réunir toutes les conditions, y compris les topographiques, indiquées par Hoedo, seul écrivain dont le témoignage possède quelque valeur décisive en ce qui touche ce point à éclaircir. Ont signé l'acte : MM. Hipp. Bourgeois, chef d'état-major en retraite ; Durand, ex-professeur d'université, officier d'Académie, chevalier des Saints Maurice et Lazare ; de Grammont, président de la Société historique d'Alger ; Marcarthy, conservateur à la bibliothèque Nationale d'Alger ; E. Masqueroy, directeur de l'Ecole supérieure des lettres ; Toubin, correspondant de la Société anthropologique d'Espagne ; V. Vaille, professeur à l'Ecole supérieure des lettres, et J. Alberti, P. Petrus, J. Sitges, tous trois membres de la colonie espagnole. »

Ce document a été publié par *l'Espagne*, qui paraît en français et qui ajoute : « La grotte historique... doit être conservée par et pour l'Espagne. Notre amitié actuelle avec la France aplanira beaucoup les difficultés. »

§

Je dînais dernièrement parmi quelques aliénistes ; la conversation tomba sur M. Paul Bourget et j'appris que cet important écrivain s'occupait des fous avec passion. Je demandai à l'un des jeunes médecins de m'écrire quelques détails touchant les occupations de l'émi-

nent psychologue lorsqu'il va au Dépôt se livrer à ses études favorites. Le lendemain je reçus la lettre suivante sur **M. Paul Bourget et les aliénés**.

Mon cher ami, vous m'avez demandé, l'autre jour, des renseignements sur Paul Bourget au Dépôt. Les voici.

Dans la saison où il n'est pas trop ridicule pour un élégant de se montrer à Paris, Paul Bourget hante l'infirmerie spéciale du Dépôt. Il y fait figure de penseur et ceux qui l'ont aperçu recroquevillé sur lui-même, ayant l'air d'un immense cerveau qui a presque honte de son corps et cherche à le réduire le plus possible (comme les Sélénites du roman de Wells), sont incapables de l'oublier.

Un malade entre ; les yeux de Bourget se tournent vers lui comme vers une proie et il écoute son délire, prenant de ci de là quelques notes d'une écriture maladroite sur une feuille de papier (c'est une occasion de plus de montrer son dédain des choses matérielles d'écrire mal, juste assez pour réaliser la pensée). L'interrogatoire terminé, le penseur se ramasse sur lui-même... et pense. Le résultat de sa méditation est à l'ordinaire quatre ou cinq pages de cette écriture maladroite où il développe ses observations et leur résultat.

C'est ce résultat qu'il est curieux de connaître. Pour l'aliéniste la forme d'un délire a peu de valeur. Peu importe la complication plus ou moins grande du système d'un persécuté. L'essentiel est que ce malade ressent un trouble profond de sa personnalité qui change ses rapports avec le monde extérieur et lui fait croire que ce monde est hostile. Le trouble de la personnalité est des plus intéressants à étudier. S'il est en rapport avec une affection transitoire, le malade guérira; s'il est chronique, il est certain que e délire ne finira qu'avec la vie. D'autre part à côté de ces troubles de la sensibilité (qui se traduisent dans le domaine physique par des douleurs névralgiques très fréquentes), il faut faire état du plus ou moins d'intégrité de l'intelligence. Une intelligence affaiblie ne réagira pas de même qu'une intelligence intacte ou à peu près. Voici, grossièrement exposés, les deux principaux points qui intéressent le médecin et qu'à l'ordinaire il recherche avec soin.

Pour Bourget les choses sont différentes.

Un malade délire ou tient des propos incohérents, caractérisés par une enfilade de mots sans suite. Bourget note ces mots et cherche à les réunir par un lien logique et à les grouper autour d'associations d'idées principales et accessoires. Les mots *fleurs*, *jardin*, *bouquet*, *maison* reviennent souvent ; il écrit sur un papier que la malade aimait son jardin et sa maison, qu'elle aimait à cueillir des fleurs pour en orner sa chambre, etc.... Vous voyez le procédé ; il est un peu enfantin. Personne, en effet, n'a jamais contesté que les délires ne fussent bâtis avec des matériaux empruntés à la réalité et associés plus ou moins bien ensuite grâce à des liens morbides. Que cela indique ce qui surnage d'intact au milieu d'un chaos provisoire ou définitif, c'est une chose évidente, mais dont la connaissance ne semble pas d'un intérêt primordial pour un médecin. Bourget, au contraire, doit y trouver un excellent prétexte à littérature et doit profondément émouvoir, en faisant le récit, ses amies les duchesses...

Peut-être Bourget vient-il chercher au Dépôt tout simplement des histoires qui puissent lui fournir des canevas de nouvelles ; malgré moi, j'ai toujours pensé que c'était là le principal intérêt qui l'y amenait. Mais il faudrait, pour affirmer ce que j'avance, l'avoir suivi plus longtemps. Voilà, mon cher ami, ce que je pense de Bourget au Dépôt ; c'est une impression personnelle, et dont vous pourrez faire ce que vous voudrez. Je vous demanderai seulement de ne pas me citer, car je ne tiens nullement à attirer sur ma modeste personne les foudres du *penseur*, qui ne pratique pas toujours le pardon des injures, malgré sa conversion, et d'autre part, a une influence certaine sur la plupart des grands médecins d'aujourd'hui, etc., etc.

§

Mon petit article **à propos de Walt Whitman** a causé une émotion à laquelle je ne m'attendais pas. J'ai rapporté le détail des funérailles tel qu'il m'a été raconté en présence d'un jeune poète de talent, M. Blaise Cendrars. Je n'y ai rien ajouté et rien retranché. Je croyais qu'il s'agissait de faits indiscutablement connus en Amérique. Du moment qu'on les conteste, je regrette vivement de les avoir mis en question. Ne pouvant livrer un nom qu'il ne m'appartient pas de donner, je prie qu'on efface l'anecdote que j'ai racontée.

Par conséquent, qu'on ne prenne point ces lignes pour une réponse à M. Merrill.

Néanmoins, il me semble que M. Stuart Merrill fait dans sa réfutation définitive d'étranges confusions. C'est ainsi qu'il confond l'unisexualité avec la débauche la plus crapuleuse. Tandis qu'elle n'est rien moins que cela. Un grand nombre des unisexuels que j'ai connus étaient des gens chastes et bornaient leurs plaisirs à ceux de l'amitié.

D'autre part, l'esprit sinon la lettre de l'article écrit par M. Merrill tendrait à faire croire que l'unisexualité est exceptionnelle. Il n'en est rien cependant, pas même en Amérique.

J'ai rencontré depuis quelques années un grand nombre d'Américains hommes et femmes, et je jure que même ceux qui étaient tout le contraire d'un unisexuel étaient hantés par l'idée d'unisexualité. Il en était question dans tous leurs propos. Ils affirmaient qu'elle était extrêmement répandue dans les Etats-Unis et l'un d'eux, pour me prouver le fait, me raconta l'anecdote populaire suivante. Un provincial venu à New-York pour s'amuser s'en va au théâtre. Au contrôle, un personnage efféminé le conseille d'une voix de tête et avec des chichis si peu équivoques que le provincial scandalisé va se plaindre au directeur, qui le reçoit avec des mines aussi singulières. Notre homme, étonné, se décide enfin à entrer dans la salle où les placeurs le conduisent avec des gestes non moins maniérés. Le provincial en fureur quitte le théâtre et avise un policeman. Celui-ci lui répond

de la même façon et sur le ton qu'affectent volontiers les unisexuels. L'histoire continue ainsi et,à travers son exagération, on distinguera facilement la vérité. L'unisexualité n'est pour le moins pas plus rare en Amérique qu'en Europe, où elle est très commune.

M. Stuart Merrill,qui peut bien limiter à trois anonymes le nombre de ceux qui ont dit avoir connu l'unisexualité de Whitman, et tenir leur témoignage pour non avenu,ne pourrait pas imposer son opinion à la foule des savants, des médecins,des écrivains,américains ou non, qui, tous admirateurs de Whitman autant que M. Merrill lui-même, tiennent cependant Whitman pour un unisexuel. Ce qui a été publié sur ce sujet dans le monde entier formerait déjà une petite bibliothèque. M. Merrill peut donc combattre une opinion qui n'est point la mienne, car je n'en ai aucune sur la question, mais il ne peut refuser d'avouer qu'il ne s'agisse là d'une opinion extrêmement répandue. Et les photographies même de Whitmann ne vont nullement à l'encontre de cette opinion,pas plus que la péroraison de *Calamus*. On sait le rôle patriotique que les fraternités, dont on ne conteste pas, je pense, le caractère unisexuel, ont joué en Grèce et en Allemagne.

Cependant avant de me retirer d'une discussion que je me repens vivement d'avoir provoquée, puisque, faute de pouvoir citer un nom, les torts sont de mon côté, je veux encore me permettre trois observations :

1° Le vieil éditeur de Philadelphie cité par M. Reeves n'est pas si anonyme que le dit M. Merrill. En effet, M. Reeves ajoutait qu'il tenait un des cordons du poêle aux funérailles ;

2° J'ai entendu dire qu'au contraire de ce qu'avance M. Merrill l'opérette *Patience* n'était qu'une longue allusion aux goûts antiphysiques d'Oscar Wilde; mais peut-être me trompé-je encore et M. Merrill va-t-il exiger des noms ;

3° Puisque la législation barbare et injuste de certains Etats condamne avec sévérité les unisexuels, M. Merrill ne pense-t-il pas qu'il est du dernier intérêt de montrer qu'il a pu y avoir des hommes de génie parmi les unisexuels ? Le prestige de ces hommes ne peut-il aider à défaire la barbarie et l'injustice des législations citées par M. Merrill? Par quelle rage singulière MM. les Humanitaires, chaque fois qu'un grand homme est donné comme unisexuel, s'efforcent-ils de dénier aux autres unisexuels le droit de le considérer comme un des leurs ? Si nous avions l'avantage de donner dans l'unisexualité, M. Merrill ou moi, la question ne nous serait pas indifférente.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Camille Piton : *Le Costume civil du XIIIe au XIXe siècle*. Avec 700 illust. directes par la photographie, d'après les documents du temps ; Flammarion. 15 »

Ethnographie

Victor Trenga : *L'Ame arabo-berbère* ; Homar, Alger. 3 50

Folklore

G. de Reynold : *Contes et légendes de la Suisse héroïque*. Avec 22 dessins d'Edouard Bille ; Payot, Lausanne. 4 »

Histoire

Pierre Bodereau : *Bonaparte à Ancône*. Préface de M. le général Lacroix ; Alcan. 3 50

Edouard Driault : *L'Unité française*. Préface de M. Henri Welschinger ; Alcan. 3 50

Albert Espitalier : *Vers Brumaire : Bonaparte à Paris, 5 déc. 1797-4 mai 1798*, d'après des documents inédits ; Perrin. 3 50

Georges Gaulis : *La Ruine d'un empire : Abd-Ul-Hamid, ses amis et ses peuples*. Préface de Victor Bérard ; Colin. 4 »

Henri Malo : *Les Corsaires dunkerquois et Jean-Bart. II : 1662 à 1702* ; Mercure de France. 7 50

G. Mareschal de Bièvre : *Les Ci-devant nobles et la Révolution* ; Emile-Paul. 7 50

Littérature

Paul Adam : *La Victoire de la vie*. Pensées choisies et précédées d'une introduction par Jean Héritier ; Sansot. 1 »

Almanach littéraire Crès, 1914 ; Crès. 1 »

Almanach de Paris et d'ailleurs, 1914, publié par D.-C. Pelet ; Soc. franç. d'Imp. et de Libr. 0 50

F. Baldensperger : *La Littérature. Création. Succès. Durée* ; Flammarion. 3 50

René Bazin : *La Douce France*. Avec 32 illust. d'après les œuvres de Bail, Borel, Boutet de Monvel, Breton, etc., etc. ; Plon. 8 »

G. Bontoux : *Louis Veuillot et les Mauvais maîtres de son temps*. Préface de François Veuillot ; Perrin. 3 50

Alfred Capus : *Les Mœurs du temps* ; Grasset. 3 50

Esope : *Fables*. Trad. nouv. illustr. par Arthur Rackham ; Hachette. 6 50

Emile Faguet : *La Jeunesse de Sainte-Beuve* ; Soc. franç. d'Imp. et de Librairie. 3 50

Eugène Figuière : *Les Heures*. Illustr. de Blake Cathleen ; Figuière. » »

Lucien Foulet : *Correspondance de Voltaire (1726-1729)* ; Hachette. 10 »

Ernest Gaubert : *Maurice Barrès*. Recueil de morceaux choisis, précédé d'une étude bio-bibliographique, anecdotique, critique et documentaire. Nombr. illust. Autographe ; Méricant. 2 »

Georges Houbron : *Sagesse et Volonté* ; Fischbacher. 2 »

Gérard de Lacaze-Duthiers : *Au Tournant de la route* ; Alcan. 5 »

La Mennais : *Paroles d'un croyant* (Petite collection romantique composée par Pierre-Paul Plan et Charles Martyne) ; Payot. 3 »

Camille Le Senne : *Figures disparues* ; Rosier. 3 »

Les Milliet : *La Danse de l'hyménée, 1873 1875* ; Crès. » »

Martin-Mamy : *Les Nouveaux Païens* ; Sansot. 3 50

Philippe Monnier : *La Genève de Tœpffer* ; Jullien, Genève. 3 50

Edmond Pilon : *Portraits de sentiment* ; Mercure de France. 3 50

Etienne Rey : *Maximes morales et immorales* ; Grasset. 3 50

Alphonse Roux et Robert Veyssié : *Edouard Schuré, son œuvre et sa pensée*. Etude précédée de *la Confession philosophique* d'Ed. Schuré et ornée d'un portrait ; Perrin. 3 50

Paul Stapfer : *Dernières variations sur mes vieux thèmes* ; Fischbacher. 3 50

Musique

Georges Avril : *Quatre âges de musique ; Méditerranea.* » »

Nelly van des Linden van Snebrewaard et Dominique la Bonnardière : *Scènes enfantines.* Aquarelles de Rie-Cramer ; Plon. » »

Lazare Ponnelle : *A Munich ;* Fischbacher. » »

Philosophie

Félix Cellarier : *La Métaphysique et sa méthode.* Préface de MM. Emile Boutroux ; Alcan. 10 »

Poésie

Emmanuel Besson : *La Chanson de Bertran de Born ;* Grasset. 2 »

Hippolyte Buffenoir : *Les Beaux jours de la vie* (Poésies complètes, tome Ier). Avec un portrait à l'eau-forte par Abot ; Messein. 4 »

Paul Costel : *Sonnets d'amour.* Avec une préface de l'auteur et ses idées sur l'amour ; Messein. 1 50

Léon Deubel ; *Régner.* Préface de Louis Pergaud ; Mercure de France. 3 50

Comtesse de Magallon : *La Chanson des soirs ;* Temps présent. 3 50

Maurice Mérillot : *Les Vases brisés ;* Soc. franç. d'Imp. et de Libr. 3 »

André Pètrel : *Baisers et Morsures.* Préface de Valéry Müller ; Stock. 3 50

Louis Piérard : *De Flammes et de fumées... ;* Libr. du Peuple, Bruxelles. 1 25

Berthe Reynold : *Les Rais prestigieux ;* Renaissance du Livre. 3 50

Jules Romains : *La Vie unanime ;* Mercure de France. 3 50

Henriette Sauret : *Je respire ;* Figuière. 3 50

Georges Spetz : *L'Alsace gourmande.* Avec 20 encadrements et 40 vignettes par Mlle Jeanne Riss ; Revue alsacienne, Strasbourg. » »

Henry Spiess : *Le Silence des Heures ;* Mercure de France. 3 50

Marcel Vandarauwera : *Le Tabernacle d'amour.* Préface d'Iwan Gilkin ; Dewit, Bruxelles. » »

Publications d'Art

Hippolyte Buffenoir : *Les Portraits de Jean-Jacques Rousseau.* Etude iconographique et historique. Tome I ; Leroux. 20 »

Achille Ségard : *Mary Cassatt.* Un peintre des enfants et des mères. Avec de nomb. illust. ; Ollendorff. 5 »

Ernest F. Fenellosa : *L'Art en Chine et au Japon.* Adaptation et préface par Gaston Migeon. Avec 167 grav. en noir et 16 pl. en couleurs ; Hachette. 35 »

Murillo : *L'Œuvre du Maître en 287 reproductions ;* Hachette. 15 »

E. et J. Pennell : *Whistler, sa vie, son œuvre et son temps.* Trad. et adapté de l'ouvrage original. Avec 2 pl. en coul., 12 pl. en héliograv. et 64 pl. en noir h. t. ; Hachette. 25 »

Questions coloniales

B.-H. Gausseron : *Un Français au Sénégal ; Abel Jeandet.* Préface par Maurice Barrès ; Avant-Propos par Charles Le Goffic ; Champion. 5 »

Questions juridiques

Dominique Mirande : *Le Code de Hammourabi et ses origines ;* Leroux. » »

Roman

Joseph Autier : *La Voie droite ;* Attinger, Neuchâtel. » »

Lya Berger : *La Voix des frontières ;* Edit. Presse française. 3 50

Léon Bloy : *Sueur de Sang (1870-1871).* Avec autogr. de l'auteur ; Crès. 3 50

Charles Boutin : *Les Fiancés de Jéricho ;* Temps présent. 3 50

Luce de Cléryan : *La Rançon de Geneviève ;* Grasset. 3 50

Etienne Corot : *La Ville en sang ;* Fasquelle. 3 50

Pierre de Coulevain : *Le Roman merveilleux ;* Calmann-Lévy. 3 50

Charles Dickens : *Conte de Noël.* Trad. de A. Masson. Illust. de M. Lecoultre ; Lafitte. 0 95

Félix Duquesnel : *La Bande des habits noirs*. Avec 26 grav. h. t.; Fasquelle. 3 50
Henri Duvernois : *Le Chien qui parle ;* Fayard. 3 50
Marcelle Ferry : *Servitude et grandeur ecclésiastiques ;* Stock. 3 50
Edmond Gojon : *Le Petit Germinet ;* Fasquelle. 3 50
Louis d'Havrincourt : *Fausse route ;* Grasset. 3 50
Abel Hermant : *Le Joyeux garçon ;* Lemerre. 3 50
Valéry Larbaud : *A. O. Barnabooth*. Ses œuvres complètes, c'est-à-dire un conte, ses poésies et son journal intime ; Nouv. Revue française. 3 50
*** *Les Songeries d'Adeline à 13 ans*. Ill. par l'auteur. Avant-Propos de Maurice Maeterlinck ; Colin. 10 »
Jean Lorrain : *Très russe*. Nouv. Edit.; Stock. 3 50
H.-B. Marriott Watson : *Les Aventuriers*. Trad. par Albert Savine ; Stock. 3 50
Roger Martin du Gard : *Jean Barois ;* Nouv. Revue française. 3 50
Jacques Nayral : *L'Empereur et le Cochon ;* Figuière. 3 50
Gérard de Nerval : *Aurélia*. (Petite collection romantique composée par par Pierre-Paul Plan et Charles Martyne) ; Payot. 3 »
Louis Pergaud : *Le Roman de Miraut, chien de chasse ;* Mercure de France. 3 50
Maurice Quillot : *La Fille de l'homme*. Préface de Pierre Louys ; Fontemoing. 3 50
Noëlle Roger : *Apaisement ;* Payot. 3 50
Paul Seneca : *Opium d'amour ;* Figuière. 3 50
Jean-Léon Thuile : *L'Eudémoniste ;* Basset. 3 50
Robert de Traz : *L'Homme dans le rang ;* Payot, Lausanne. 3 50
J. Valcler : *Consolations ;* Figuière. 3 50
Paul Vautier : *John le Conquérant*. Lettre-préface de Jean Aicard ; Soc. franç. d'Imp. et de Lib. 3 50

Sciences

A. de Gramont-Lasparre : *Les Inconnus de la biologie déterministe ;* Alcan. 5 »
E. de Rougemont : *La Graphologie*. Préface de Remy de Gourmont ; Mercure de France. 0 75

Sociologie

Edmond Blanguernon : *Pour l'Ecole vivante*. Préface de Ferdinand Buisson ; Hachette. 3 50
Prince Giovanni Borghèse : *L'Italie moderne ;* Flammarion. 3 50
E. Boutroux, P.-W. Bartlett, etc., etc. : *Les Etats-Unis et la France*. Avec 18 gr. h. t. ; Alcan. 5 »
Joseph Casanova : *L'ABC du soldat français ;* Geisler. » »
Lucie Felix-Faure Goyau : *Christianisme et Culture féminine ;* Perrin. 3 50
Paul Gaultier : *Les Maladies sociales ;* Hachette. 3 50
Marius-Ary Leblond : *La France devant l'Europe ;* Fasquelle. 3 50

Théâtre

Eugène Berteaux : *Altaïs*, poème dramatique en 5 parties ; Oudin. 2 »
Henry Bidou : *L'Année dramatique, 1911-1913 ;* Hachette. 3 50
H. Guyot : *M. Paul Hervieu, son œuvre dramatique ;* l'Imprimerie, Bruxelles. 1 »
Louis Lautret : *Hélène de Tournon*, drame en vers ; Lemerre. 3 »
Alfred Poizat : *Sophonisbe*, tragédie en 4 actes, en vers, suivie de *Inès de Castro* et de *Méléagre et Atalante ;* Plon. 3 50
William Shakespeare : *Roméo et Juliette*. Trad. de l'anglais par Georges Duval. Illust. de W. Hatherell, R. I. ; Flammarion. 25 »

Voyages

E. Le Butcher : *En Egypte, choses vues*. Trad. de l'anglais par Louis Philipon. Avec 48 pl. photographiques et culs-de-lampe ; Vuibert. 4 »
Gustave Coquiot : *Paris, voici Paris !* Ollendorff. 3 50
Ernest Granger : *Les Merveilles de la France. Le pays. Les monuments. Les habitants*. Avec près de 400 photos en noir et en couleurs ; Hachette. 20 »
Albert Quantin : *La Corse ;* Perrin. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

L'affaire Louis Dumur. — Société des Gens de Lettres. — Prix littéraires. — Les Lectures de Benjamin Constant. — Chateaubriand et La Fontaine. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

L'affaire Louis Dumur. — Société des Gens de Lettres. — Le conflit survenu en décembre 1912 entre M. Louis Dumur et la Société des Gens de Lettres, à propos de la mise en valeur des droits de propriété littéraire en Russie, et dont nous avons parlé plusieurs fois, vient, au bout d'une année, de trouver sa solution. M. Louis Dumur, qui avait, on s'en souvient, été radié par le Comité, fit appel à l'arbitrage, auquel la Société à la suite d'un vœu voté à la dernière Assemblée générale, accepta de se soumettre elle-même. Les arbitres choisis étaient : M. Michel Provins, pour la Société, et M. Lucien Descaves, pour M. Louis Dumur. Au bout de trois séances, au cours desquelles on entendit les témoins cités par les parties : MM. Funk-Brentano et Daniel Riche, membres du Comité, et M. Léon Bernstein, agent russe de la Société, à la requête de la Société des Gens de Lettres, MM. Jean Lobel, directeur du Cercle de la Librairie, Max Leclerc, directeur de la Librairie Armand Colin, Paul Brulat, ancien vice-président de la Société des Gens de Lettres, et Henry-D. Davray, à la requête de M. Louis Dumur, et après les plaidoiries de Me Vidal-Naquet, pour la Société, et Me José Théry, pour M. Louis Dumur, les arbitres ont rendu leur sentence, dont voici le texte :

L'an mil neuf cent treize, le huit décembre, réunis au domicile de M. Michel Provins, 23, rue Louis-David, MM. Michel Provins et Lucien Descaves, après avoir entendu Me Vidal-Naquet, pour la Société des Gens de Lettres, et Me José Théry, pour M. Dumur, après avoir, en outre, entendu précédemment, en présence de M. Dumur et du représentant de la Société des Gens de Lettres, M. Daniel Riche, les témoins cités à la requête des deux parties ;

Ont rendu la sentence arbitrale suivante :

Sur le premier point, savoir :

« Si les actes ou écrits de monsieur Dumur, relatifs au droit de traduction des auteurs français en Russie, qui ont déterminé et motivé la radiation prononcée contre lui, peuvent être considérés comme portant atteinte à l'honneur ou aux intérêts de la Société des Gens de Lettres ».

Il paraît démontré : 1° que les actes ou les écrits de M. Dumur ont entravé, dans une certaine mesure, les projets légitimes de la Société des Gens de Lettres en Russie et leur commencement d'exécution ;

2° Que notammment la forme de ces écrits et la publicité qui leur a été donnée étaient de nature à émouvoir le Comité de la Société des Gens de Lettres.

D'autre part, la bonne foi de M. Dumur semble établie :

1° Par l'antériorité de son initiative en Russie ;

2° Par l'erreur en laquelle avait pu l'induire un article paru le 9 novembre 1912, dans le journal de Saint-Pétersbourg, *le Den*, et signé Nesvoï, pseudonyme connu de M. Séménoff, agent de la Société en Russie. Cet article, en effet, bien que la Société ne fût nullement responsable des inexactitudes matérielles qu'il contenait, permettait de se méprendre sur les intentions et les pouvoirs de la Société.

Sur le second point :

« Les dits actes tombent-ils sous le coup des articles 17 des statuts et 83 du règlement intérieur de la Société des Gens de Lettres ? »

Si les articles 17 des statuts et 83 du règlement intérieur de la Société des Gens de Lettres ont maintes fois autorisé le Comité de la Société à prononcer la radiation pure et simple de l'adhérent qui n'a pas payé sa cotisation, — pour une radiation motivée par un fait ayant un caractère professionnel ou social, une interprétation aussi étroite ne saurait prévaloir contre les principes de droit naturel

et public qui reconnaissent toujours au prévenu le droit d'être entendu et de présenter sa défense, après avoir reçu communication des griefs invoqués contre lui.

Dans ces conditions,

Sur le troisième point savoir : « La radiation prononcée contre M. Dumur doit-elle être ou non maintenue ? »

Les arbitres, d'accord, estiment que le Comité de la Société des Gens de Lettres, faisant jusqu'au bout œuvre de conciliation, doit rapporter sa décision du 16 décembre 1912, par laquelle M. Dumur a été rayé de la liste des adhérents.

Fait à Paris, le 8 décembre 1913.

Lucien Descaves.
Michel Provins.

En raison de cette sentence, le Comité de la Société des Gens de Lettres a prononcé la réintégration de M. Louis Dumur en qualité d'adhérent.

Voilà donc heureusement clos cet incident, qui a fait verser beaucoup d'encre.

§

Prix littéraires. — Le prix Goncourt a été attribué, au onzième tour, à M. Marc Elder pour son livre : *Le Peuple de la Mer*.

A propos de ce prix, on a dit quelques sottises, semble-t-il. Par exemple que M. Jean Variot « retirait sa candidature » ; que Mme Marc Elder, au lieu et place de son mari malade, « avait fait toutes les démarches nécessaires ». C'est simplement énorme, puisqu'il est entendu *qu'on ne pose pas de candidature,* et que l'Académie Goncourt *choisit* parmi les ouvrages parus dans l'année.

Le prix de *la Vie Heureuse* a été donné à Mme Camille Marbo, pour son roman : *La Statue voilée.*

§

Les Lectures de Benjamin Constant. — Voici une lettre (1) de Benjamin Constant qui nous donne le titre de certaines de ses lectures, sans doute en vue de son ouvrage sur les religions. On sait que Constant avait vécu en Angleterre et en Ecosse et connaissait parfaitement l'anglais :

[22 juillet 1802] (2).

A Pictet Turretin,

Je me suis présenté pour voir M. Pictet Turretin et pour lui dire qu'après avoir eu l'indiscrétion d'emporter avec moi les 5 vol. des *Asiatic Researches* qu'il avait prêtés à M. Fr. Schlegel, j'ai eu la fidélité de les rapporter, que j'en achève l'extrait qui m'est nécessaire, qu'aussitôt cet extrait fini j'aurai l'honneur de lui remettre ces livres, mais que ma probité n'est pas tout à fait désintéressée, parce que je désire vivement avoir un ou deux et même, je crois, trois volumes nouveaux de ces mêmes *Asiatic Researches,* dont je sais que deux au moins sont entre les mains de M. Pictet, et que de plus je compte sur l'extrême bonté qu'il a déjà eue l'année dernière de me procurer quelques livres de la bibliothèque de Genève.

Je suis bien impatient, tout mon égoïsme littéraire à part, de voir M. Pictet, et le plaisir que j'éprouverai en le rencontrant sera indépendamment de tous les calculs que je viens d'avouer dans la première partie de ma lettre.

Mille et mille compliments.

B. CONSTANT.

(1) Or aut. Bib. de Genève. Autographes Rilliet.
(2) Cette date est indiquée d'une écriture ancienne sur la lettre même.

§

Chateaubriand et La Fontaine. — On sait que Lamartine détestait fort le « bonhomme » ; il a dit le plus grand mal de ses Fables. Voici, au contraire, un témoignage qui eût ravi Taine, au moment où il composait sa thèse sur *La Fontaine*. C'est une lettre de Chateaubriand, extraite des *Souvenirs d'un Octogénaire* de Feuillet de Conches (nouvelle édition tirée à cent exemplaires pour distribution privée, 1882, gr. in-8°). Chateaubriand répond à une demande d'*enquête* sur La Fontaine (à ce moment on appelait cela un *Hommage*) :

Paris, 29 septembre 1836.

La misère, Monsieur, est une triste chose. J'ai vendu ma tombe pour vivre, et ce n'est pas tout, j'ai aussi vendu ma vie ; je ne puis écrire une ligne aujourd'hui qui n'appartienne aux propriétaires de mes mémoires ; voilà ma fâcheuse position. J'aurais eu, Monsieur, un plaisir extrême à m'associer à vos travaux et à parler de La Fontaine. Je l'admire au point que quiconque s'avise de composer une fable après lui est un homme jugé par moi.

La Fontaine et Molière sont mes dieux. Les fables de Jean sont de deux espèces : les unes offrent la comédie de mœurs des animaux. Le Lion, l'Ours, le Loup, le Renard, l'Ane, le Cheval, le Chat, le Coq, le Hibou, le Rat, etc... sont des personnages vivants peints d'après nature, et peints bien autrement que par les naturalistes. Les autres fables sont ce que j'appelle les Grandes Fables : dans *le Chêne et le Roseau*, dans *l'Homme et la Couleuvre*, dans *le Vieillard et les trois jeunes Hommes*, il s'élève à la plus haute poésie, et rivalise avec les plus grands poètes anciens et modernes. Je ne puis finir quand je parle de Jean. Sa réputation, certes, est immense et populaire, eh bien ! je soutiens qu'on ne le connaît pas encore, et peu d'hommes savent ce qu'il vaut. Jugez donc, Monsieur, si j'aurais été heureux de joindre mon encens à celui que vous avez recueilli sur toute la terre, pour le brûler à l'autel de ma divinité favorite.

Croyez, Monsieur, à tous mes regrets ; recevez mes remerciements pour votre obligeante lettre et agréez, je vous prie, l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

§

Publications du « Mercure de France » :

LE ROMAN DE MIRAUT, CHIEN DE CHASSE, roman, par Louis Pergaud. Vol. in-18, 3,50 (19 hollande, à 10 fr).

PORTRAITS DE SENTIMENT (*Daniel de Foe. Suite au Récit du Chevalier des Grieux. Louis Chénier. Mme Daubenton. Le Général Marceau et Mlle des Melliers*), par Edmond Pilon. Vol. in-18, 3,50.

LA GRAPHOLOGIE, par E. de Rougemont, avec une préface de Remy de Gourmont. Vol. in-16, 0,75, n° 27 de la collection. *Les Hommes et les Idées*).

LES CORSAIRES DUNKERQUOIS ET JEAN BART, tome II (1662 à 1702), par Henri Malo. Vol. in-8, 7,50.

§

Le Sottisier universel.

Si Boileau avait connu Colette et son héroïne, il n'aurait pas trouvé que le moi est haïssable. — *Figaro*, 1er novembre.

Après avoir soigneusement calfeutré porte et fenêtre, les deux jeunes filles que liait une vive amitié avaient allumé un réchaud à gaz et attendaient la mort. — *L'Humanité*, 6 décembre.

L'apogée de la civilisation retourne au barbarisme. — *Intransigeant*, 22 novembre.

Tous lès Sports [titre]. *Les Lettres et les Arts. Le Prix Goncourt* [premier sous-titre]. *Football. Le Match Racing-Club de France contre F. C. Mulhouse* [second sous-titre]. — *Journal d'Alsace-Lorraine*, 6 décembre.

En 1667, Colbert propose d'établir des fontaines avec lesquelles on lâcherait 41 mètres cubes d'eau pour laver les égouts.— *Paris médical*, 24 février.

Pour la sécurité des aviateurs. — Le danger est tout entier dans la chute...Le danger de la chute se réalise à l'instant même où la chute cesse, au moment de l'arrêt brusque. — *Paris médical*, 1911, p. 553.

Charabia.

M.Barthou est tombé tout de son long sur le plancher de la question de confiance. — *Rappel*, 3 décembre.

Le rapide de Boulogne tamponne un train de marchandises [titre]. Le rapide du chauffeur est tué [sous-titre]. — *L'Homme libre*, 3 décembre.

Ainsi pourrons-nous avoir des informations plus développées et plus tardives.— *Figaro*, 21 novembre.

Et nous, républicains de France, nous saurons aussi comment répondre à tous les propagandistes de soi-disant « accords » franco-allemands qui ne seraient que pièges à soufflets sur la face des vaincus. — *L'Action*, 27 novembre.

MERCVRE.

TABLE DES SOMMAIRES
(1913)

CI — N° 373. — 1er JANVIER

Jean Mariel	*Pierre Mille*	5
André Rouveyre	*Visages : CIV. Marquise de Mac-Mahon*	21
André Spire	*Poésies*	22
Yoshio Markino (Joseph de Smet trad.)	*La Science et les Sens*	26
Georges Duhamel	*Paul Claudel* (fin)	45
Tristan Klingsor	*Poèmes de Bohême*	74
Docteur Guède	*Casanova*, réponse à M. Adnesse	78
Eugène Montfort	*Les Noces folles*, roman (Première partie : VI-XII)	93

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : Pensées de M. Croquant*, 122. — Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 124. — Rachilde : *Les Romans*, 128. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 134. — Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 139.— Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 145. — A. van Gennep : *Ethnographie, Folklore*, 149. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 154. — Carl Sigèr : *Questions coloniales*, 159. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 165. — R. de Bury : *Les Journaux*, 174. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 178. — Jean Marnold : *Musique*, 188. — Gustave Kahn : *Art*, 194. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 200. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 204. — Philéas Lebesgue : *Lettres portugaises*, 209. — Michel Mutermilch : *Lettres polonaises*, 214. — Mercvre : *Publications récentes*, 209 ; *Echos*, 221,

CII — N° 374. — 16 JANVIER

Henry Dérieux	*Stuart Merrill*	225
Jean Bouchot	*Le Voyage aérien*	256
André Rouveyre	*Visages : CV : Juliette Margel et Georges de Porto-Riche*	267
Fernand Benoit	*Je suis...*, poésie	268
Henri Schoen	*De l'Origine corse de Christophe Colomb*	272
Docteur Etienne Levrat	*La Médecine dans l'œuvre de Huysmans*	297
Emile Masson	*Boutades Carlyliennes*	313
Eugène Montfort	*Les Noces folles* (Deuxième partie : I-VIII), roman	320

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : La Bibliothèque de M. Croquant*, 348. — Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 352. — Rachilde : *Les Romans*, 357. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 365. — Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 371. — Georges Palante : *Philosophie*, 378. — Henri Mazel : *Science sociale*, 383. — A. van Gennep : *Ethnographie, Folklore*, 389. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 393. — R. de Bury : *Les Journaux*, 402. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 405. — Gustave Kahn : *Art*, 411. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 415. — Georges Eekhoud : *Chronique de Bruxelles*, 422.—

Francisco Contreras : *Lettres hispano-américaines*, 426. — Marcel Montandon : *Lettres roumaines*, 433. — P.-G. La Chesnais : *Lettres scandinaves*, 437. — Mercvre : *Publications récentes*, 443 ; *Echos*, 444.

CI — N° 375. — 1er FÉVRIER

Mme Lafarge.............. *Lettres inédites à son Directeur de conscience (1845-1846)*, publiées par M. Boyer d'Agen.............. 449
Marcel Coulon........... *Le Symbolisme d'Ephraïm Mikhaël*. 476
Pierre-Paul Plan......... *Racine traducteur*, fragments inédits. 501
Louis Aufauvre........... *Sonnets*.......................... 520
A. Rémond (de Metz) et C. Soula................. *Faust et saint Sébastien*............ 524
Gaston Hochard.......... *Ingres à Meung-sur-Loire*.......... 536
Eugène Montfort.......... *Les Noces folles*, roman (Deuxième partie : IX-XVII, fin).............. 542

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : M. Croquant*, 572. — Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 575. — Rachilde : *Les Romans*, 579. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 583. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 589. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 594. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 598. — José Théry : *Questions juridiques*, 604. — Jacques Brieu : *Esotérisme et sciences psychiques*, 608. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 613. — R. de Bury : *Les Journaux*, 621. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 624. — Jean Marnold : *Musique*, 629. — Gustave Kahn : *Art*, 636. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 640. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 645. — Ricciotto Canudo : *Lettres italiennes*, 650. — Theodore Stanton : *Lettres américaines*, 659. — Camille Pitollet : *Variétés : Une lettre de Chateaubriand inconnue de l'éditeur de sa Correspondance*, 664. — Mercvre : *Publications récentes*, 666 ; *Echos*, 668.

CI — N° 376. — 16 FÉVRIER

Philippe Champault......... *Au Pays de Circé*.................. 673
Mme Lafarge.............. *Lettres inédites à son Directeur de conscience (1845-1846)*, publiées par M. Boyer d'Agen (suite)........... 704
Paul Aeschimann.......... *Poèmes*......................... 732
André Rouveyre.......... *Visages : CVI. Natalie Clifford Barney*......................... 735
E. de Rougemont........... *Portraits graphologiques : MM. Vincent d'Indy, Emile Verhaeren, Remy de Gourmont, Henri Bergson, André Rouveyre, Stuart Merrill, Mme Lafarge*........... 736
Armand Le Gay............ *La Fabrique de Mandarins* (I-XII), roman......................... 757

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : M. Croquant*, 795. — Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 799. — Rachilde : *Les Romans*, 803. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 809. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 813. — Docteur Paul Voivenel : *Sciences médicales*, 820. — Henri Mazel : *Science sociale*, 826. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 831. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 837. — R. de Bury : *Les Journaux*, 843. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 846. — Gustave Kahn : *Art*, 850. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 854. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 859. — Marcel Robin : *Lettres espagnoles*, 864. — Démétrius Astériotis : *Lettres néo-grecques*, 870. — Michel Mutermilch : *Lettres polonaises*, 875. — Janko Cadra : *Lettres tchèques*,

...o. — Guillaume Apollinaire : *La Vie anecdotique*, 884. — Mercvre : *Publications récentes*, 888 ; *Echos*, 891.

...t N° 377. — 1er MARS

...ile Magne .... *Les Métiers d'art dans le roman contemporain* 5
...uart Merrill .... *Elégie* 35
...is Dumur .... *La Société des Gens de Lettres et les intérêts des écrivains français. (A propos d'une radiation.)* 37
...me Lafarge .... *Lettres inédites à son Directeur de conscience (1846-1848)*, publiées par M. Boyer d'Agen 61
...enri Malo .... *Il y a Colomb et Colomb* 86
...enry-D. Davray .... *Les « Documents » du Duc de Montpensier* 97
...rmand Le Gay .... *La Fabrique de Mandarins*, roman (XIII-XXII, fin) 108

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : XXIe Lettre à ...mazone*, 146. — Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 149. — Rachilde : *Les Ro...ans*, 154. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 159. — Edmond Barthèlemy : *His...re*, 162. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 168. — Jean Norel : *...estions militaires et maritimes*, 171. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, ...6. — R. de Bury : *Les Journaux*, 185. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 188. — ...n Marnold : *Musique*, 192. — Gustave Kahn : *Art*, 197. — Henri Albert : *...ttres allemandes*, 201. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 205. — J.-L. ...alch : *Lettres néerlandaises*, 210. — Fagus : *Variétés : A M. de Gourmont en ...veur de M. Croquant*, 214. — Mercvre : *Publications récentes*, 217 ; *Echos*, ...

...y N° 378. — 16 MARS

...rre Germain .... *Le Procès de l'Anarchisme* 225
...dré Rouveyre .... *Visages : CVII Annie de Pène* 263
...uis Le Cardonnel ...... *A Figline* 264
...rre Bart .... *Au temps de la Terreur : Les dernières aventures du baron de Trenck* .. 266
... Kostyleff .... *Nouvelles recherches sur le mécanisme cérébral de la Pensée* 284
...rie-M. Bonnet .... *La Mer calme*.... nouvelle 303
...ul Louis .... *La Crise des armements* 312
...e Lafarge .... *Lettres inédites à son Directeur de conscience (1848-1849)* 330

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : XXIIe Lettre ...Amazone*, 353. — Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 356. — Rachilde : *Les Ro...ns*, 361. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 367. — Edmond Barthèlemy : *His...re*, 372. — Henri Mazel : *Science sociale*, 379. — Georges Palante : *Philoso...e*, 384. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 390. — A. van Gennep : *...nographie, Folklore*, 396. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 400. — ... de Bury : *Les Journaux*, 408. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 412. — Gus...e Kahn : *Art*, 417. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 420. — ...orges Eekhoud : *Chronique de Bruxelles*, 427. — Henry-D. Davray : *Lettres ...laises*, 431. — Jean Chuzeville : *Lettres russes*, 435. — Guillaume Apollinaire : *...Vie anecdotique*, 439. — Mercvre : *Publications récentes*, 444 ; *Echos*, 446.

CII — N° 379. — 1er AVRIL

Claude-Roger Marx......	*Le sentiment de la Mort chez Maeterlinck*..........................	449
André Rouveyre.........	*Visages : CVIII. Robert Mortier*.....	465
V. Cornetz..............	*Le Sens de la Direction chez l'homme et les animaux*.................	466
Maurice Magre...........	*Soirs d'Opium*, poésies............	483
Maurice Gauchez.........	*La Jeune Littérature Belge*.........	488
Anatole Feugère.........	*La Doctrine révolutionnaire de Diderot et de Raynal d'après l'« Histoire des Indes »*...............	498
Hippolyte Buffenoir......	*J.-J. Rousseau et Houdon pendant la Révolution*....................	518
René Dumesnil...........	*Le Concerto*, nouvelle..............	533

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : XXIIIe Lettre à l'Amazone*, 573.— Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 576.— Rachilde : *Les Romans*, 580. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 584. — Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 589. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 595. — A. van Gennep : *Ethnographie, Folklore*, 598. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 602. — Jacques Brieu : *Esotérisme et Sciences psychiques*, 607. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 613. — R. de Bury : *Les Journaux*, 622. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 626. — Jean Marnold : *Musique*, 630. — Gustave Kahn : *Art*, 635. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 639. — Philéas Lebesgue : *Lettres portugaises*, 644. — Marcel Montandon : *Lettres roumaines*, 649. — Michel Mutermilch : *Lettres polonaises*, 653. — Guillaume Apollinaire : *La Vie anecdotique*, 658. — Mercvre : *Publications récentes*, 661 ; *Echos*, 663.

CII — N° 380. — 16 AVRIL

André Spire..............	*Otto Weininger*....................	673
Charles Chassé..........	*Les Derniers prêtres universitaires (Le Collège de Lesneven)*	698
Marie Gevers............	*Chansons pour mon merveilleux petit enfant*..........................	719
Henri Albert.............	*Nietzsche et Strindberg*............	725
J.-G. Prod'homme........	*Un mémoire de Beethoven sur sa famille*............................	738
Tancrède de Visan.......	*La Baguette divinatoire*............	758
Edgar Poe (M.-D. Calvocoressi *trad.*)..........	*Le Journal de Julius Rodman* (I)...	770

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : XXIVe Lettre à l'Amazone*, 806. — Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 809. — Rachilde : *Les Romans*, 812. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 817. — Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 822.— Henri Mazel : *Science sociale*, 829. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 835. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 841.— R. de Bury : *Les Journaux*, 851. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 854. — Jean Marnold : *Musique*, 858. — Gustave Kahn : *Art*, 863. — Georges Eekhoud : *Chronique de Bruxelles*, 868. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 872.— Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 876. — P.-G. La Chesnais : *Lettres scandinaves*, 880. — Guillaume Apollinaire : *La Vie anecdotique*, 885. — Mercvre : *Publications récentes*, 888 ; *Echos*, 890.

CIII — N° 381. — 1er MAI

Jean Bouchot.............	*L'Aéroplane dans le vent*...........	5
Jules de Gaultier........	*Le Bovarysme de Salammbô*........	31

P.-N. Roinard. — La Méridienne de feu, poème ... 41
Marguerite Augagneur. — Impressions de Madagascar : Comment on meurt là-bas ... 50
André Fontainas. — L'Evangile de M. Roger Marx ... 64
Fernand Caussy. — Damilaville, ou le Gobe-mouche de la Philosophie ... 76
Edgar Poe (M.-D. Calvocoressi trad.). — Le Journal de Julius Rodman (II-fin) ... 98

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : XXVe Lettre à l'Amazone*, 133. — Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 135. — Rachilde : *Les Romans*, 140. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 146. — Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 152. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 159. — Docteur Paul Voivenel : *Sciences médicales*, 163. — Fernand Caussy : *Géographie politique*, 167. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 172. — R. de Bury : *Les Journaux*, 179. — Louis Dumur : *Théâtre*, 184. — Gustave Kahn : *Art*, 188. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 194. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 199. — J.-L. Walch : *Lettres néerlandaises*, 204. — Janko Cadra : *Lettres chèques*, 207. — Henri Mazel : *Variétés : Néron fils de Caligula?* 212. — Mercvre : *Publications récentes*, 216 ; *Echos*, 218.

CIII — N° 382. — 16 MAI

L. Dugas. — La Timidité de Chateaubriand ... 225
Henry-D. Davray. — Fragment inédit du « De Profundis » d'Oscar Wilde ... 240
Fernand Séverin. — L'Orgueil humain, ode ... 257
Saadi (Franz Toussaint trad.). — Le Jardin des Fruits ... 260
André Girard. — La Défense de l'Anarchisme ... 271
Fernand Baldenne. — Une heure chez un lettré de Pékin ... 293
M. Nelken. — L'Esprit du Greco ... 302
Jean Valère. — Nostradamus ... 311
Mme Lafarge. — Lettres inédites, accompagnées de lettres de son oncle et de son curateur ... 322

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues : XXVIe Lettre à l'Amazone*, 362. — Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 365. — Rachilde : *Les Romans*, 369. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 375. — Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 379. — Georges Palante : *Philosophie*, 387. — Henri Mazel : *Science sociale*, 392. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 397. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 403. — R. de Bury : *Les Journaux*, 413. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 416. — Jean Marnold : *Musique*, 421. — Gustave Kahn : *Art*, 429. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 434. — Jacques Daurelle : *La Curiosité*, 439. — Mercvre : *Publications récentes*, 442 ; *Echos*, 444.

CIII — N° 383. — 1er JUIN

Philippe Champault. — Les Phéaciens d'Homère colonie phénicienne ... 449
Louis Le Cardonnel. — Florentiæ dicatum, poème ... 488
André M. de Poncheville. — L'Enfance de Carpeaux ... 490
Archag Tchobanian. — La Maison de la Douleur, histoire des temps anciens ... 504
Paul-Louis Hervier. — Le Premier amour de Walter Scott ... 511
Georges Matisse. — La Théorie moléculaire et la science contemporaine ... 520

EDMOND PILON............. *Le général Marceau et Mlle des Melliers*.......... 526

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : XXVIIe Lettre à l'Amazone*, 573. — GEORGES DUHAMEL : *Les Poèmes*, 575. — RACHILDE : *Les Romans*, 580. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 584. — EDMOND BARTHÈLEMY : *Histoire*, 588. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 596. — A. VAN GENNEP : *Ethnographie, Folklore*, 601. — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 605. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 610. — R. DE BURY : *Les Journaux*. 618. — MAURICE BOISSARD : *Théâtre*, 623. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 630. — AUGUSTE MARGUILLIER : *Musées et Collections*, 633.— HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 640. — RICCIOTTO CANUDO : *Lettres italiennes*, 645. — THEODORE STANTON : *Lettres américaines*, 648.— SAINT-POL-ROUX : *Variétés : Réponse périe en mer*, 652. — GUILLAUME APOLLINAIRE : *La Vie anecdotique*, 658. — JACQUES DAURELLE : *La Curiosité*, 663. — MERCVRE : *Publications récentes*, 666 ; *Echos*, 669.

CIII — **No 384. — 16 JUIN**

ANNE-MARIE et CHARLES LALO. *Le Préjugé de la Beauté féminine*.. 673
ROBERT RICHARD.......... *L'Enseignement d'un peintre et d'un musicien : Gustave Moreau, Richard Wagner*.......... 699
GABRIEL MOUREY.......... *Poèmes d'amour*.......... 709
LUCIEN LELUC.......... *Un précurseur de Montesquieu : le chevalier Temple*.......... 714
A. VAN GENNEP.......... *En Algérie*.......... 742
GEORGES LEBAS.......... *Barbey d'Aurevilly polémiste en province*.......... 767
ROBERT DE TRAZ.......... *L'Enfant jaloux*, nouvelle.......... 777

Revue de la Quinzaine : GEORGES DUHAMEL : *Les Poèmes*, 800. — RACHILDE : *Les Romans*, 803. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 808. — EDMOND BARTHÈLEMY : *Histoire*, 812. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 820. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 825. — CARL SIGER : *Questions coloniales*. 830.— JACQUES BRIEU : *Esotérisme et sciences psychiques*, 835. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 839. — MAURICE BOISSARD : *Théâtre*, 846.—JEAN MARNOLD : *Musique*, 849. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 854. — GEORGES EEKHOUD : *Chronique de Bruxelles*, 859. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 863. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 868. — PHILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 872. — JEAN CHUZEVILLE : *Lettres russes*, 877. — MICHEL MUTERMILCH : *Lettres polonaises*, 882. — JACQUES DAURELLE : *La Curiosité*, 887.— MERCVRE : *Publications récentes*, 890 ; *Echos*, 893.

CIV — **No 385. — 1er JUILLET**

JULIEN BENDA.......... *Réponse aux défenseurs du Bergsonisme*.......... 5
ANDRÉ ROUVEYRE.......... *Regards : I. Le Colimaçon*.......... 42
GÉDÉON HUET.......... *Saint Julien l'Hospitalier*.......... 44
PIERRE CAMO.......... *Poèmes*.......... 60
GABRIEL SOULAGES.......... *L'Idylle Vénitienne*.......... 69
PAUL LOUIS.......... *Les Conséquences européennes de la Crise balkanique*.......... 79
LOUIS PIÉRARD.......... *Van Gogh au pays noir*.......... 97
ALFRED MACHARD.......... *Titine* (I-X), roman.......... 112

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : XXVIIIe Lettre à l'Amazone*, 144.—GEORGES DUHAMEL : *Les Poèmes*, 146.—RACHILDE : *Les Romans*,

150. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 156. — EDMOND BARTHÈLEMY : *Histoire*, 160. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 167. — FERNAND CAUSSY : *Géographie politique*, 169 — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 176. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 182. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 186. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 190. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 195.— DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS : *Lettres néo-grecques*, 199. — EDOUARD BERTZ : *Variétés : A propos de Walt Whitman*, 204. — JACQUES DAURELLE : *La Curiosité*, 210. — MERCVRE : *Publications récentes*, 214 ; *Echos*, 217.

CIV — N° 386. — 16 JUILLET

GEORGES LE CARDONNEL....	*Une Renaissance française (A propos d'enquêtes récentes)*.........	225
MARIE DAUGUET...........	*Printemps*, poésies...............	269
DIANE-VALENTINE FEYDEAU..	*Hyacinthe*, conte..................	272
JULIEN BENDA.............	*Réponse aux défenseurs du Bergsonisme* (suite et fin)............	283
HENRI MAZEL..............	*Les Idées politiques de Saint-Simon*.	310
HENRI ALBERT.............	*Gerhart Hauptmann, le trouble-fête*...........................	321
ALFRED MACHARD.........	*Titine* (XI-XVII, fin), roman.........	334

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : XXIXe Lettre à l'Amazone*, 371. — GEORGES DUHAMEL : *Les Poèmes*, 373. — RACHILDE : *Les Romans*, 378. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 383.—DOCTEUR PAUL VOIVENEL : *Sciences médicales*, 388. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 392. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 397. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 403. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 409. — MAURICE BOISSARD : *Théâtre*, 413.— GUSTAVE KAHN : *Art*, 416. — GEORGES EEKHOUD : *Chronique de Bruxelles*, 421. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 424. —MARCEL ROBIN : *Lettres espagnoles*, 429. — MARCEL MONTANDON : *Lettres roumaines*, 433. — CHARLES MERKI : *Variétés : Les Jardins du vieux Paris à l'Hôtel Saint-Fargeau*, 437. — MERCVRE : *Publications récentes*, 442 ; *Echos*, 444.

CIV — N° 387. — 1er AOUT

DOCTEUR ERNESTO GALLICO..	*L'Œuvre de Jules de Gaultier*......	449
PIERRE DE BOUCHAUD......	*Pour Louis Le Cardonnel*, poème...	488
ANNE-MARIE et CHARLES LALO	*La Faillite de la Beauté*............	493
EDMOND GOJON............	*Le Jardin d'essai*..................	524
MARCEL MIRTIL............	*Tripoli après la Conquête*..........	528
WILLIAM ROMIEUX.........	*Une Elève de Delacroix (Madame Rang-Babut)*.....................	555
RACHILDE.................	*Le Féodal*, nouvelle...............	574

Revue de la Quinzaine : GEORGES DUHAMEL : *Les Poèmes*, 595.— RACHILDE : *Les Romans*, 599.—JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 603.— EDMOND BARTHÈLEMY : *Histoire*, 608. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 613.— JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 617. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 622. — ERNEST GAUBERT : *Théâtre*, 631. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 633. — AUGUSTE MARGUILLIER : *Musées et Collections*, 637. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 641. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 646. — THEODORE STANTON : *Lettres américaines*, 651. — CAMILLE PITOLLET : *Variétés : L'Ancien Régime et les écrivains pensionnés*, 655. — GUILLAUME APOLLINAIRE : *La Vie anecdotique*, 662. — MERCVRE : *Publications récentes*, 665 ; *Echos*, 667.

CIV — N° 388. — 16 AOUT

HENRY-D. DAVRAY.........	*Un Mystique hindou : Rabindranath Tagore*........................	673

René Kerdyk	*Green*, poésies	699
A. van Gennep	*En Algérie*	707
Henri Grappin	*De Le Nôtre à Jean-Jacques*	739
André Rouveyre	*Regards : II. Sur une chatte mère*	762
Fagus	*Paysages parisiens*	767
Jules Romains	*La Prise de Paris*, nouvelle	772

Revue de la Quinzaine : Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 796. — Rachilde : *Les Romans*, 800. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 804. — Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 808. — Georges Palante : *Philosophie*, 813. — Henri Mazel : *Science sociale*, 819. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 823. — José Théry : *Questions juridiques*, 829. — Fernand Caussy : *Géographie politique*, 833. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 840. — R. de Bury : *Les Journaux*, 848. — Gustave Kahn : *Art*, 852. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 856. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 861. — Démétrius Astériotis : *Lettres néo-grecques*, 866. — Jean Chuzeville : *Lettres russes*, 871. — J.-L. Walch : *Lettres néerlandaises*, 873. — Fritiof Palmér : *Lettres scandinaves*, 879. — Janko Cadra : *Lettres tchèques*, 883. — Armand Praviel : *Variétés* : *Pourquoi Rochefort n'a pas obtenu le Lis d'argent*, 888. — Mercvre : *Publications récentes*, 893 ; *Echos*, 894.

CV — N° 389. — 1er SEPTEMBRE

Georg Brandès (S. Garling trad.)	*Henrik Ibsen intime*	5
Jéan Bouchot	*L'Aéroplane sur la Mer*	36
Pierre Champion	*Clercs et Ecoliers au temps de François Villon*	62
Louis Pergaud	*Les Rustiques*, contes	93

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues*, 124. — Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 126. — Rachilde : *Les Romans*, 130. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 135. — Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 140. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 148. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 151. — Fernand Caussy : *Géographie politique*, 156. — Jacques Brieu : *Esotérisme et Sciences psychiques*, 160. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 165. — R. de Bury : *Les Journaux*, 172. — Ernest Gaubert : *Théâtre*, 178. — Gustave Kahn : *Art*, 183. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 186. — Georges Eekhoud : *Chronique de Bruxelles*, 191. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 194. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 200. — Theodore Stanton : *Lettres américaines*, 204. — Francisco Contreras : *Lettres hispano-américaines*, 209. — Marcel Hervier : *Variétés* : *La Candidature d'Alfred de Vigny à l'Académie française en 1842*, 215. — Mercvre : *Publications récentes*, 220 ; *Echos*, 221.

CV — N° 390. — 16 SEPTEMBRE

Hyacinthe Loyson	*Les Pensées de Charles Vénient*	225
Léon Séché	*Les Amitiés littéraires d'Alfred de Vigny*	248
Henri Thuile	*Poèmes*	283
Oscar Wilde (Georges-Bazile trad.)	*La Renaissance anglaise de l'Art*	286
Laurent Tailhade	*Le vrai Mistère de la Passion*	314
Louis Péru de Lacroix	*Bolivar jugé par un officier de Napoléon*	328
Marcel Pays	*La Dernière Chevauchée*, conte	345

Revue de la Quinzaine : Remy de Gourmont : *Epilogues* : *Des pas sur le sable*, 372. — Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 375. — Rachilde : *Les Romans*,

379. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 382. — EDMOND BARTHÈLEMY : *Histoire*, 388. — DOCTEUR PAUL VOIVENEL : *Sciences médicales*, 398. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 402. — A. VAN GENNEP : *Ethnographie, Folklore*, 407. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 411. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 416. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 424. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 428. — PHILÉAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 431. — CHARLES MERKI : *Variétés : Le Concours Lépine*, 436. — GUILLAUME APOLLINAIRE : *La Vie anecdotique*, 441. — MERCVRE : *Echos*, 445.

CV N° 391. — 1er OCTOBRE

PAUL ESCOUBE	*Paul Verlaine et l'Amour*	449
ANDRÉ ROUVEYRE	*Regards : II. Un oiseau*	483
ROBERT D'HUMIÈRES	« *Renaissance catholique* »	484
PAUL CASTIAUX	*Loin quelqu'un chante sur la route*, poème	507
GEORGES DUHAMEL	*Le Théâtre du Vieux Colombier*	509
ELISÉE RECLUS	*Lettres inédites*, publiées par Jacques Mesnil	519
JEAN-MARC BERNARD	*La Poésie d'Emmanuel Signoret*	531
PATERNE BERRICHON	*A propos de la nouvelle édition des Œuvres de Rimbaud*	543
HENRI BACHELIN	*En Vacances*, nouvelle	549

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : XXXIe Lettre à l'Amazone*, 579. — GEORGES DUHAMEL : *Les Poèmes*, 581. — RACHILDE : *Les Romans*, 586. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 590. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 594. — GEORGES PALANTE : *Philosophie*, 601. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 604. — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 607. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 612. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 620. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 622. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 630. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 634. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 638. — MARCEL MONTANDON : *Lettres roumaines*, 643. — CAMILLE PITOLLET : *Variétés : A propos de la candidature d'Alfred de Vigny à l'Académie Française en 1842*, 648. — MERCVRE : *Publications récentes*, 652 ; *Echos*, 654.

CV N° 392. — 16 OCTOBRE

HENRY-D. DAVRAY	*Le Secret de Charlotte Brontë*	657
JEAN BOUCHOT	*L'Aéroplane brisé*	674
RENÉ ARCOS	*A propos de quelques Poètes modernes*	696
ANDRÉ SPIRE	*Poèmes*	714
AMAROU (FRANZ TOUSSAINT *trad.*)	*L'Amour fardé*	718
ARTHUR RANSOME (GEORGES BAZILE *trad.*)	*L'Art pour la Vie*	728
PAUL LOUIS	*La Leçon consolante de la Crise orientale*	745
MAURICE BEAUBOURG	*La Houdan*, nouvelle	756

Revue de la Quinzaine : REMY DE GOURMONT : *Epilogues : XXXIIe Lettre à l'Amazone*, 786. — GEORGES DUHAMEL : *Les Poèmes*, 788. — RACHILDE : *Les Romans*, 793. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 797. — EDMOND BARTHÈLEMY : *Histoire*, 801. — HENRI MAZEL : *Science Sociale*, 806. — A. VAN GENNEP : *Ethnographie, Folklore*, 811. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 815. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 820. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 825. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 831. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 835. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 841. — GEORGES EEKHOUD : *Chronique de Bruxelles*, 844. —

HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 848.—HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 852. — GIOVANNI PAPINI : *Lettres italiennes*, 857. — MICHEL MUTERMILCH : *Lettres polonaises*, 861.— GUILLAUME APOLLINAIRE : *La Vie anecdotique*, 867.— MERCVRE : *Publications récentes*, 870 ; *Echos*, 872.

CVI — N° 393. — 1er NOVEMBRE

MAURICE LE BLOND........ *Sur Emile Zola*.................... 5
LOUIS PERGAUD............ *Dans l'intimité de Léon Deubel*...... 20
ANDRÉ ROUVEYRE.......... *Regards : IV. Sur la fin d'une abeille*........................ 43
EMILE HENRIOT........... *Poésies*......................... 46
JULES VALLÈS............ *Quelques lettres inédites*, publiées par M. Gaston Picard............ 48
JACQUES MORLAND......... *Le XVIIIe siècle et la Critique*..... 59
E. DE ROUGEMONT......... *Portraits graphologiques : MM. Gustave Kahn, Maurice Barrès, Francis Jammes, Jules Renard, René Quinton*.................. 69
MARIO SCHIFF............ *Mirabeau au donjon de Vincennes. A propos d'une lettre inédite de Mirabeau*..................... 85
PAUL OLIVIER............ *Le Diable au Presbytère*........... 101

Revue de la Quinzaine : GEORGES DUHAMEL : *Les Poèmes*, 128. — RACHILDE : *Les Romans*, 132. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 136. — EDMOND BARTHÈLEMY : *Histoire*, 140. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 147.— JOSÉ THÉRY : *Questions juridiques*, 151. — FERNAND CAUSSY : *Géographie politique*, 154. — CHARLES-HENRY HIRSCH *Les Revues*, 159. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 166. — MAURICE BOISSARD : *Théâtre*, 170. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 184. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*, 187.—HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 192. — DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS : *Lettres néo-grecques*, 197. — JEAN CHUZEVILLE : *Lettres russes*, 201. — JANKO CADRA : *Lettres tchèques*, 204. — LOUIS THOMAS : *Variétés : Chateaubriand et les Grecs*, 208. — GUILLAUME APOLLINAIRE : *La Vie anecdotique*, 211. — MERCVRE : *Publications récentes*, 215 ; *Echos*, 217.

CVI — N° 394. — 16 NOVEMBRE

MARCEL COULON........... *Le Problème de Rimbaud. Son Exposé*........................... 225
ANDRÉ FONTAINAS......... *La Guerre*, poème................. 259
JEAN-E. REUTLINGER...... *Essais gymniques*................. 264
GRÉTRY.................. *Sur Diderot (Les Réflexions d'un solitaire)*. Pages inédites publiées par M. J.-G. Prod'homme............. 278
PHILIPPE CHAMPAULT....... *Le Calembour, l'Enigme, l'Allégorie dans Homère*...................... 286
STUART MERRILL.......... *La Question Walt Whitman*........ 329
PAUL OLIVIER............ *Le Diable au Presbytère* (suite et fin). 337

Revue de la Quinzaine : GEORGES DUHAMEL : *Les Poèmes*, 361. — RACHILDE : *Les Romans*, 365. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 369. — EDMOND BARTHÉLEMY : *Histoire*, 374. — Dr PAUL VOIVENEL : *Sciences médicales*, 381. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 385. — CARL SIGER : *Questions coloniales*, 390. — JACQUES BRIEU : *Esotérisme et Sciences psychiques*, 395.— CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 399. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 406. — MAURICE BOISSARD : *Théâtre*, 411. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 418. — GUSTAVE KAHN :

Art, 424. — René de Weck : *Chronique de la Suisse romande*, 428. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 432. — Guillaume Apollinaire : *La Vie anecdotique*, 437. — Mercvre : *Publications récentes*, 443 ; *Echos*, 446.

CVI — N° 395. — 1er DÉCEMBRE

Emile Laloy	*La Langue Française cessera-t-elle dans peu de temps d'être une langue scientifique*	449
François Porché	*Symphonies du soir*, poésie	470
Lafcadio Hearn (Marc Logé trad.)	*L'Education officielle japonaise*	473
Edmond Pilon	*Andre Vésale (d'après une estampe)*	489
Elsa Koeberlé	*Le Double*, poésie	505
Boyer d'Agen	*Le Dernier peintre de Montmartre : Fernand Pelez*	506
Fagus	*Paysages parisiens*	528
Paul Dermée	*Le Révérend Laurence Sterne*	539
Pierre Vergely	*Mon enfant, ma sœur...* (I-VI), roman	552

Revue de la Quinzaine : Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 582. — Rachilde : *Les Romans*, 587. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 592. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 598. — Georges Palante : *Philosophie*, 604. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 610. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 614. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 621. — R. de Bury : *Les Journaux*, 628. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 633. — Jean Marnold : *Musique*, 637. — Gustave Kahn : *Art*, 642. — Auguste Marguillier : *Musées et collections*, 650. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 656. — J.-L. Walch : *Lettres néerlandaises*, 661. — Mercvre : *Publications récentes*, 665 ; *Echos*, 668.

CVI — N° 396. — 16 DÉCEMBRE

A. van Gennep	*La Mentalité indigène en Algérie*	673
Victor Doussy	*Poème de l'Amitié*	700
Henry Debraye	*La Méthode de composition de Stendhal*	705
Victor Segalen	*Stèles*	718
Arthur Rimbaud	*Deux lettres inédites*, publiées par M. Paterne Berrichon	727
François Pringault	*Restif de la Bretonne communiste*	732
René Martineau	*Débris romantiques*	740
Pierre Vergely	*Mon enfant, ma sœur..* (VII-IX), roman	752

Revue de la Quinzaine : Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 779. — Rachilde : *Les Romans*, 783. — Jean de Gourmont : *Littérature*. 789. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 794. — Henri Mazel : *Science sociale*, 802. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 807. — R. de Bury : *Les Journaux*, 815. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 819. — Gustave Kahn : *Art*. 822. — Georges Eekhoud : *Chronique de Bruxelles*, 827. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 831. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 836. — Philéas Lebesgue : *Lettres portugaises*, 841. — Theodore Stanton : *Lettres américaines*, 846. — Michel Mutermilch : *Lettres polonaises*, 852. — Fritiof Palmér : *Lettres scandinaves*, 855. — Arnède : *Variétés* : *Une Renaissance hindoue*, 859. — Guillaume Apollinaire : *La Vie Anecdotique*, 862. — Mercvre : *Publications récentes*, 866 ; *Echos*, 869.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEUR [1]

(1913)

—

PAUL AESCHIMANN

Poèmes .... CI, 732

HENRI ALBERT

Nietzsche et Strindberg .... CII, 725
Gerhart Hauptmann, le trouble-fête .... CIV, 321
R. Q. Lettres allemandes : CI, 200, 640, 854 ; CII, 201, 639, 872 ; CIII, 194, 640, 863 ; CIV, 190, 641, 856 ; CV, 194, 634, 848 ; CVI, 187, 656, 831.

AMAROU
(**Franz Toussaint** *trad.*)

L'Amour fardé .... CV, 718

GUILLAUME APOLLINAIRE

R. Q. La Vie Anecdotique : CI, 884 ; CII, 439, 658, 885 ; CIV, 662 ; CV, 441, 867 ; CVI, 211, 437, 862.

RENÉ ARCOS

A propos de quelques Poètes modernes .... CV, 696

ARNÈDE

R. Q. Variétés : Une Renaissance hindoue .... CVI, 859

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS

R. Q. Lettres néo-grecques .... CI, 870 ; CIV, 199, 866 ; CVI, 197

LOUIS AUFAUVRE

Sonnets .... CI, 520

MARGUERITE AUGAGNEUR

Impressions de Madagascar : Comment on meurt là-bas .... CIII, 50

HENRI BACHELIN

En Vacances, nouvelle .... CV, 549

FERNAND BALDENNE

Une heure chez un lettré de Pékin .... CIII, 293

PIERRE BART

Au temps de la Terreur : les dernières aventures du baron de Trenck .... CII, 266

EDMOND BARTHÈLEMY

R. Q. Histoire : CI, 139, 371, 589, 813 ; CII, 162, 372, 589, 822 ; CIII, 152, 379, 588, 812 ; CIV, 160, 608, 808 ; CV, 140, 388, 594, 801 ; CVI, 140, 374, 598, 794.

MAURICE BEAUBOURG

La Houdan, nouvelle .... CV, 756

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique. — Les lettres R. Q. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*.

JULIEN BENDA

Réponse aux défenseurs du Bergsonisme.................. CIV, 5,283

FERNAND BENOIT

Je suis.. CI, 268

JEAN-MARC BERNARD

La Poésie d'Emmanuel Signoret........................... CV, 531

PATERNE BERRICHON

A propos de la nouvelle édition des Œuvres de Rimbaud...... CV, 543

ÉDOUARD BERTZ

R. Q. Variétés : A propos de Walt Whitman................ CIV, 204

GEORGES BOHN

R. Q. Le Mouvement scientifique : CI, 145, 594 ; CII, 168, 595 ; CIII, 159, 596 ; CIV, 167, 613 ; CV, 148, 604 ; CVI, 147, 610.

MAURICE BOISSARD

R. Q. Théâtre : CI, 178, 405, 624, 846 ; CII, 188, 412, 626, 854 ; CIII, 416, 623, 846 ; CIV, 413 ; CVI, 170, 411, 633, 819.

MARIE-M. BONNET

La Mer calme, nouvelle................................. CII, 303

PIERRE DE BOUCHAUD

Pour Louis Le Cardonnel................................ CIV, 488

JEAN BOUCHOT

Le Voyage aérien....................................... CI, 256
L'Aéroplane dans le vent............................... CIII, 5
L'Aéroplane sur la mer................................. CV, 36
L'Aéroplane brisé...................................... CV, 674

BOYER D'AGEN

Le Dernier peintre de Montmartre : Fernand Pelez........... CVI, 506

GEORG BRANDÈS
(S. Garling *trad.*)

Henrik Ibsen intime.................................... CV, 5

JACQUES BRIEU

R. Q. Esotérisme et sciences psychiques : CI, 608 ; CII, 607 ; CIII, 835 ; CV, 160 ; CVI, 395.

HIPPOLYTE BUFFENOIR

J.-J. Rousseau et Houdon pendant la Révolution............. CII, 518

R. DE BURY

R. Q. Les Journaux : CI, 174, 402, 621, 843 ; CII, 185, 408, 622, 851 ; CIII, 179, 413, 618 ; CIV, 182, 409, 848 ; CV, 172, 424, 620, 831 ; CVI, 166, 406, 628, 815.

JANKO CADRA

R. Q. Lettres tchèques.......... CI, 880 ; CIII, 207 ; CIV, 883 ; CVI, 204

PIERRE CAMO

Poèmes.. CIV, 60

RICCIOTTO CANUDO

R. Q. Lettres italiennes.......................... CI, 650 ; CIII, 645

PAUL CASTIAUX

Loin quelqu'un chante sur la route........................ cv, 507

FERNAND CAUSSY

Damilaville, ou le Gobe-mouche de la Philosophie............. CIII, 76

R. Q. Géographie politique........... CIII, 167 ; CIV, 169, 833 ; CVI, 154

PHILIPPE CHAMPAULT

Au Pays de Circé.. CI, 673

Les Phéaciens d'Homère colonie phénicienne................. CIII, 449

Le Calembour, l'Enigme, l'Allégorie dans Homère............ CVI, 286

PIERRE CHAMPION

Clercs et Ecoliers au temps de François Villon................. CV, 62

CHARLES CHASSÉ

Les Derniers prêtres universitaires (Le Collège de Lesneven).... CII, 698

JEAN CHUZEVILLE

R. Q. Lettres russes............ CII, 435 ; CIII, 877 ; CIV, 871 ; CVI, 201

FRANCISCO CONTRERAS

R. Q. Lettres hispano-américaines.................. CI, 426 ; CV, 209

V. CORNETZ

Le Sens de la Direction chez l'homme et les animaux.......... CII, 466

MARCEL COULON

Le Symbolisme d'Ephraïm Mikhael............................ CI, 476

Le Problème de Rimbaud. Son Exposé........................ CVI, 225

MARIE DAUGUET

Printemps.. CIV, 269

JACQUES DAURELLE

R. Q. La Curiosité...................... CIII, 439, 667, 887 ; CIV, 210

HENRY-D. DAVRAY

Les « Documents » du Duc de Montpensier..................... CII, 97

Fragment inédit du « De Profundis » d'Oscar Wilde.......... CIII, 240

Un Mystique hindou : Rabindranath Tagore.................. CIV, 673

Le Secret de Charlotte Brontë............................... CV, 657

R. Q. Lettres anglaises : CI, 204, 645, 859 ; CII, 205, 431, 876 ; CIII, 199, 434, 868 ; CIV, 195, 424, 646, 861 ; CV, 200, 638, 852 ; CVI, 192, 432, 836.

HENRY DEBRAYE

La Méthode de composition de Stendhal...................... CVI, 705

HENRY DÉRIEUX

Stuart Merrill.. CI, 225

PAUL DERMÉE

Le Révérend Laurence Sterne................................ CVI, 539

VICTOR DOUSSY

Poème de l'Amitié.. CVI, 700

GEORGES DUHAMEL

Paul Claudel (fin)... CI, 45

Le Théâtre du Vieux Colombier................................ CV, 509

R. Q. Les Poèmes : CI, 124, 352, 575, 799 ; CII, 149, 356, 576, 809 : CIII,

135, 365, 575, 800; CIV, 146, 373, 595, 796; CV, 126, 375, 581, 788; CVI, 128, 361, 582, 779.

L. DUGAS

La Timidité de Chateaubriand.............................. CIII, 225

RENÉ DUMESNIL

Le Concerto, nouvelle.............................. CII, 533

LOUIS DUMUR

La Société des Gens de Lettres et les intérêts des écrivains français (A propos d'une radiation).............................. CII, 37

R. Q. Théâtre.............................. CIII, 184

GEORGES EEKHOUD

R. Q. Chronique de Bruxelles : CI, 422; CII, 427, 868; CIII, 859; CIV, 421; CV, 191, 844; CVI, 827.

PAUL ESCOUBE

Paul Verlaine et l'Amour.............................. CV, 449

FAGUS

Paysages parisiens.............................. CIV, 767; CVI, 628

R. Q. Variétés : A M. de Gourmont, en faveur de M. Croquant. CII, 214

ANATOLE FEUGÈRE

La Doctrine révolutionnaire de Diderot et Raynal d'après « l'Histoire des Indes ».............................. CII, 498

DIANE-VALENTINE FEYDEAU

Hyacinthe, conte.............................. CIV, 272

ANDRÉ FONTAINAS

L'Evangile de M. Roger Marx.............................. CIII, 64

La Guerre.............................. CVI, 259

DOCTEUR ERNESTO GALLICO

L'Œuvre de Jules de Gaultier.............................. CIV, 449

ERNEST GAUBERT

R. Q. Théâtre.............................. CIV, 631; CV, 178

MAURICE GAUCHEZ

La Jeune Littérature Belge.............................. CII, 488

JULES DE GAULTIER

Le Bovarysme de Salammbô.............................. CIII, 31

PIERRE GERMAIN

Le Procès de l'Anarchisme.............................. CII, 225

MARIE GEVERS

Chansons pour mon merveilleux petit enfant.............................. CII, 719

ANDRÉ GIRARD

La Défense de l'Anarchisme.............................. CIII, 271

EDMOND GOJON

Le Jardin d'essai.............................. CIV, 524

JEAN DE GOURMONT

R. Q. Littérature : CI, 134, 365, 583, 809; CII, 159, 367, 584, 817; CIII, 146, 375, 584, 808; CIV, 156, 383, 603, 804; CV, 135, 382, 590, 797; CVI, 136, 369, 592, 789.

REMY DE GOURMONT

R. Q. Epilogues : CI, 122, 348, 572, 795; CII, 146, 353, 573, 806; CIII, 133, 392, 573; CIV, 144, 371 ; CV, 372, 579, 786.

HENRI GRAPPIN

De Le Nôtre à Jean-Jacques .... CIV, 739

GRÉTRY

Sur Diderot (les Réflexions d'un solitaire). Pages inédites publiées par J.-G. Prod'homme .... CVI, 278

DOCTEUR GUÈDE

Casanova, réponse à M. Adnesse .... CI, 78

ÉMILE HENRIOT

Poésies .... CVI, 46

MARCEL HERVIER

R. Q. Variétés : La candidature d'Alfred de Vigny à l'Académie française en 1842 .... CV, 215

PAUL-LOUIS HERVIER

Le Premier amour de Walter Scott .... CIII, 511

CHARLES-HENRY HIRSCH

R. Q. Les Revues : CI, 165, 393, 613, 837 ; CII, 176, 400, 613, 841 ; CIII, 172, 403, 610, 839 ; CIV, 176, 403, 622, 840 ; CV, 165, 416, 612, 825 ; CVI, 159, 399, 621, 807.

GASTON HOCHARD

Ingres à Meung-sur-Loire .... CI, 536

GÉDÉON HUET

Saint Julien l'Hospitalier .... CIV, 44

ROBERT D'HUMIÈRES

« Renaissance catholique » .... CV, 484

GUSTAVE KAHN

R. Q. Art : CI, 194, 411, 636, 850 ; CII, 197, 417, 635, 863 ; CIII, 188, 429, 630, 854 ; CIV, 186, 416, 633, 852 ; CV, 183, 428, 630, 841 ; CVI, 184, 424, 642, 822.

RENÉ KERDYK

Green .... CIV, 699

TRISTAN KLINGSOR

Poèmes de Bohème .... CI, 74

ELSA KOEBERLÉ

Le Double .... CVI, 505

N. KOSTYLEFF

Nouvelles recherches sur le mécanisme cérébral de la Pensée ... CII, 284

P.-G. LA CHESNAIS

R. Q. Lettres scandinaves .... CI, 437 ; CII, 880

Mme LAFARGE

Lettres inédites à son Directeur de conscience (1845-1849), publiées par M. Boyer d'Agen .... CI, 449, 704 ; CII, 61, 330

Lettres inédites, accompagnées de lettres de son oncle et de son curateur, publiées par M. Boyer d'Agen .... CIII, 322

LAFCADIO HEARN
(**Marc Logé** *trad.*)
'Éducation officielle japonaise.................................. CVI, 473
ANNE-MARIE et CHARLES LALO
e Préjugé de la Beauté féminine.............................. CIII, 673
a Faillite de la Beauté...................................... CIV, 493
ÉMILE LALOY
a Langue française cessera-t-elle dans peu de temps d'être une langue scientifique... CVI, 449
GEORGES LEBAS
arbey d'Aurevilly polémiste en province.................... CIII, 767
PHILÉAS LEBESGUE
.. Q. Lettres portugaises : CI, 209 ; CII, 644 ; CIII, 872 ; CV, 431 ; CVI, 841
MAURICE LE BLOND
ur Emile Zola.. CVI, 5
GEORGES LE CARDONNEL
ne renaissance française (A propos d'enquêtes récentes)...... CIV, 225
LOUIS LE CARDONNEL
Figline.. CII, 264
lorentiæ dicatum.. CIII, 488
ARMAND LE GAY
a Fabrique de mandarins, roman..................... CI, 757 ; CII, 108
LUCIEN LELUC
n précurseur de Montesquieu : le chevalier Temple......... CIII, 714
DOCTEUR ETIENNE LEVRAT
a Médecine dans l'œuvre de Huysmans......................... CI, 297
PAUL LOUIS
a Crise des armements... CII, 312
es Conséquences européennes de la Crise balkanique......... CIV, 79
a Leçon consolante de la Crise Orientale..................... CV, 745
HYACINTHE LOYSON
es Pensées de Charles Vénient................................ CV, 225
ALFRED MACHARD
tine, roman.. CIV, 112, 334
ÉMILE MAGNE
es Métiers d'art dans le roman contemporain................... CII, 5
MAURICE MAGRE
oirs d'opium.. CII, 483
HENRI MALO
y a Colomb et Colomb.. CII, 86
AUGUSTE MARGUILLIER
. Q. Musées et Collections : CI, 415 ; CII, 420 ; CIII, 633 ; CIV, 637 ; CV, 186 ; CVI, 650.
JEAN MARIEL
erre Mille... CI, 5

YOSHIO MARKINO
(Joseph de Smet *trad.*)
La Science et les Sens.. CI, 26
JEAN MARNOLD
R. Q. Musique : CI, 188, 629 ; CII, 192, 630, 858 ; CIII, 421, 849 ; CV, 622, 835 ; CVI, 418, 637, 852.
RENÉ MARTINEAU
Débris romantiques.. CVI, 740
CLAUDE-ROGER MARX
Le Sentiment de la Mort chez Maeterlinck.................... CII, 449
ÉMILE MASSON
Boutades Carlyliennes.. CI, 313
GEORGES MATISSE
La Théorie moléculaire et la Science contemporaine........... CIII, 520
HENRI MAZEL
Les Idées politiques de Saint-Simon........................ CIV, 310
R. Q. Science sociale : CI, 383, 826 ; CII, 379, 829 ; CIII, 392, 820 ; CIV, 392, 819 ; CV, 402, 806 ; CVI, 385, 802.
R. Q. Variétés : Néron fils de Caligula ?.................... CIII, 212
CHARLES MERKI
R. Q. Archéologie, Voyages : CI, 598 ; CII, 390, 835 ; CIII, 397, 825 ; CIV, 397, 823 ; CV, 411, 815 ; CVI, 614.
R. Q. Variétés : Les Jardins du vieux Paris à l'Hôtel Saint-Fargeau.. CIV, 437
R. Q. Variétés : Le Concours Lépine........................ CV, 436
STUART MERRILL
Elégie.. CII, 35
La Question Walt Whitman.. CVI, 329
MARCEL MIRTIL
Tripoli après la Conquête.. CIV, 528
MARCEL MONTANDON
R. Q. Lettres roumaines.......... CI, 433 ; CII, 649 ; CIV, 433 ; CV, 643
EUGÈNE MONTFORT
Les Noces folles, roman........................... CI, 93, 320, 542
JACQUES MORLAND
Le XVIIIe siècle et la Critique.............................. CVI, 56
GABRIEL MOUREY
Poèmes d'Amour.. CIII, 709
MICHEL MUTERMILCH
R. Q. Lettres polonaises : CI, 214, 875 ; CII, 653 ; CIII, 882 ; CV, 861 ; CVI, 852.
M. NELKEN
L'Esprit du Greco.. CIII, 302
JEAN NOREL
R. Q. Questions militaires et maritimes : CI, 154 ; CII, 171 ; CIII, 605 ; CIV, 617 ; CV, 607.

PAUL OLIVIER

Le Diable au Presbytère .... CVI, 101, 337

GEORGES PALANTE

R. Q. Philosophie..... CI, 378 ; CII, 384 ; CIII, 387 ; CIV, 813 ; CV, 601 ; CVI, 604.

FRITIOF PALMÉR

R. Q. Lettres scandinaves .... CIV, 879 ; CVI, 855

GIOVANNI PAPINI

R. Q. Lettres italiennes .... CV, 857

MARCEL PAYS

La Dernière Chevauchée, conte .... CV, 345

LOUIS PERGAUD

Les Rustiques, contes .... CV, 93

Dans l'intimité de Léon Deubel .... CVI, 20

LOUIS PÉRU DE LACROIX

Bolivar jugé par un officier de Napoléon .... CV, 328

LOUIS PIÉRARD

Van Gogh au pays noir .... CIV, 97

EDMOND PILON

Le Général Marceau et Mlle des Melliers .... CIII, 525

André Vésale (d'après une estampe) .... CVI, 489

CAMILLE PITOLLET

R. Q. Variétés : Une lettre de Chateaubriand inconnue de l'éditeur de sa Correspondance .... CI, 664

R. Q. Variétés : L'Ancien Régime et les écrivains pensionnés.. CIV, 655

R. Q. Variétés : A propos de la candidature d'Alfred de Vigny à l'Académie française en 1842 .... CV, 648

PIERRE-PAUL PLAN

Racine traducteur, fragments inédits .... CI, 501

EDGAR POE

(M.-D. Calvocoressi *trad.*)

Le Journal de Julius Rodman .... CII, 770 ; CIII, 98

ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE

L'Enfance de Carpeaux .... CIII, 490

FRANÇOIS PORCHÉ

Symphonies du soir .... CVI, 470

ARMAND PRAVIEL

R. Q. Variétés : Pourquoi Rochefort n'a pas obtenu le Lis d'argent .... CIV, 888

FRANÇOIS PRINGAULT

Restif de la Bretonne communiste .... CVI, 732

J.-G. PROD'HOMME

Un mémoire de Beethoven sur sa famille .... CII, 738

RACHILDE

Le Féodal, nouvelle .... CIV, 574

R. Q. Les Romans : CI, 128, 357, 579, 803 ; CII, 154, 361, 580, 812 ; CIII,

140, 369, 580, 803 ; CIV, 150, 378, 599, 800 ; CV, 130, 379, 586, 793 ; CVI, 132, 365, 587, 783.

ARTHUR RANSOME
(Georges-Bazile *trad.*)

L'Art pour la vie.. CV, 728

ÉLISÉE RECLUS

Lettres inédites, publiées par Jacques Mesnil.................. CV, 519

A. RÉMOND (de Metz) et C. SOULA

Faust et saint Sébastien.. CI, 524

JEAN-E. REUTLINGER

Essais gymniques.. CVI, 264

ROBERT RICHARD

L'Enseignement d'un peintre et d'un musicien : Gustave Moreau, Richard Wagner.. CIII, 699

ARTHUR RIMBAUD

Deux lettres inédites, publiées par M. Paterne Berrichon...... CVI, 727

MARCEL ROBIN

R. Q. Lettres espagnoles........................ CI, 864; CIV, 429

P.-N. ROINARD

La Méridienne de feu.. CIII, 41

JULES ROMAINS

La Prise de Paris, nouvelle.. CIV, 772

WILLIAM ROMIEUX

Une élève de Delacroix (Madame Rang-Babut)................ CIV, 555

E. DE ROUGEMONT

Portraits graphologiques : MM. Vincent d'Indy, Emile Verhaeren, Remy de Gourmont, Henri Bergson, André Rouveyre, Stuart Merrill, Mme Lafarge.. CI, 736

Portraits graphologiques : MM. Gustave Kahn, Maurice Barrès, Francis Jammes, Jules Renard, René Quinton...................... CVI, 69

ANDRÉ ROUVEYRE

Visages : CIV. Marquise de Mac-Mahon........................ CI, 21

Visages : CV. Juliette Margel et Georges de Porto-Riche....... CI, 267

Visages : CVI. Natalie Clifford Barney........................ CI, 735

Visages : CVII. Annie de Pène........................ CII, 263

Visages : CVIII. Robert Mortier........................ CII, 465

Regards : I. Le Colimaçon........................ CIV, 42

Regards : II. Sur une chatte mère........................ CIV, 762

Regards : III. Un oiseau........................ CV, 483

Regards : IV. Sur la fin d'une abeille........................ CVI, 43

SAADI
(Franz Toussaint *trad.*)

Le Jardin des Fruits.. CIII, 260

SAINT-POL-ROUX

R. Q. Variétés : Réponse périe en mer........................ CIII, 652

MARIO SCHIFF

Mirabeau au donjon de Vincennes........................ CVI, 85

HENRI SCHOEN
De l'Origine corse de Christophe Colomb.................... CI, 272
LÉON SÉCHÉ
Les Amitiés littéraires d'Alfred de Vigny.................... CV, 248
VICTOR SEGALEN
Stèles.. CVI, 718
FERNAND SÉVERIN
L'Orgueil humain.. CIII, 257
CARL SIGER
R. Q. Questions coloniales. : CI, 159, 831 ; CII, 602 ; CIII, 830 ; CV, 151
820 ; CVI, 390.
GABRIEL SOULAGES
L'Idylle Vénitienne.. CIV, 69
ANDRÉ SPIRE
Poésies.. CI, 22
Otto Weininger... CII, 673
Poèmes... CV, 714
THEODORE STANTON
R. Q. Lettres américaines : CI, 659 ; CIII, 648 ; CIV, 651 ; CV, 204 ; CVI, 846
LAURENT TAILHADE
Le vrai Mistère de la Passion.............................. CV, 314
ARCHAG TCHOBANIAN
La Maison de la Douleur, histoire des temps anciens.......... CIII, 504
JOSÉ THÉRY
R. Q. Questions juridiques............... CI, 604 ; CIV, 829 ; CVI, 151
LOUIS THOMAS
R. Q. Variétés : Chateaubriand et les Grecs................. CVI, 208
HENRI THUILE
Poèmes... CV, 283
ROBERT DE TRAZ
L'Enfant jaloux, nouvelle.................................. CIII, 777
JEAN VALÈRE
Nostradamus.. CIII, 311
JULES VALLÈS
Quelques Lettres inédites, publiées par M. Gaston Picard....... CVI, 48
A. VAN GENNEP
En Algérie................................... CIII, 742 ; CIV, 707
La Mentalité indigène en Algérie.......................... CVI, 673
R. Q. Ethnographie, Folklore : CI, 149, 389 ; CII, 396, 598 ; CIII, 601 ; CV,
407, 811.
PIERRE VERGELY
Mon enfant, ma sœur..., roman......................... CVI, 552, 752
TANCRÈDE DE VISAN
La Baguette divinatoire..................................... CII, 758
DOCTEUR PAUL VOIVENEL
R. Q. Sciences médicales : CI, 820 ; CIII, 163 ; CIV, 388 ; CV, 398 ; CVI, 381

J.-L. WALCH

R. Q. Lettres néerlandaises...... CII, 210 ; CIII, 204 ; CIV, 873 ; CVI, 661

RENÉ DE WECK

R. Q. Chronique de la Suisse romande...................... CVI, 428

OSCAR WILDE

(Georges-Bazile *trad.*)

La Renaissance anglaise de l'Art............................. CV, 286

REVUE DE LA QUINZAINE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

—

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES : CI, 598 ; CII, 390, 835 ; CIII, 397, 825 ; CIV, 397, 823 ; CV, 411, 815 ; CVI, 614.

ART : CI, 194, 411, 636, 850 ; CII, 197, 417, 635, 863 ; CIII, 188, 429, 630, 854 ; CIV, 186, 416, 633, 852 ; CV, 183, 428, 630, 841 ; CVI, 184, 424, 642, 822.

CHRONIQUE DE BRUXELLES : CI, 422 ; CII, 427, 868 ; CIII, 859 ; CIV, 421 ; CV, 191, 844 ; CVI, 827.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE : CVI, 428.

CURIOSITÉ (LA) : CIII, 439, 663, 887 ; CIV, 210.

ÉCHOS : CI, 221, 444, 668, 891 ; CII, 219, 446, 663, 890 ; CIII, 218, 444, 669, 893 ; CIV, 217, 444, 667, 894 ; CV, 221, 445, 654, 872 ; CVI, 217, 446, 668, 869.

ÉPILOGUES : CI, 122, 348, 572, 795 ; CII, 146, 353, 573, 806 ; CIII, 133, 392, 573 ; CIV, 144, 371 ; CV, 124, 372, 579, 786.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES : CI, 608 ; CII, 607 ; CIII, 835 ; CV, 160 ; CVI, 395.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE : CI, 149, 389 ; CII, 396, 598 ; CIII, 601 ; CV, 407, 811.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE : CIII, 167 ; CIV, 169, 833 ; CVI, 154.

HISTOIRE : CI, 139, 371, 589, 813 ; CII, 162, 372, 589, 822 ; CIII, 152, 379, 588, 812 ; CIV, 160, 608, 808 ; CV, 140, 388, 594, 801 ; CVI, 140, 374, 598, 794.

JOURNAUX (LES) : CI, 174, 402, 621, 843 ; CII, 185, 408, 622, 851 ; CIII, 179, 413, 618 ; CIV, 182, 409, 848 ; CV, 172, 424, 620, 831 ; CVI, 166, 406, 628, 815.

LETTRES ALLEMANDES : CI, 200, 640, 854 ; CII, 201, 639, 872 ; CIII, 194, 640 863 ; CIV, 190, 641, 856 ; CV, 194, 634, 848 ; CVI, 187, 656, 831.

LETTRES AMÉRICAINES : CI, 659 ; CIII, 648 ; CIV, 651 ; CVI, 846.

LETTRES ANGLAISES : CI, 204, 645, 859 ; CII, 205, 431, 876 ; CIII, 199, 434, 868 ; CIV, 195, 424, 646, 861 ; CV, 200, 638, 852 ; CVI, 192, 432, 836.

LETTRES ESPAGNOLES : CI, 864 ; CIV, 429.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES : CI, 426 ; CV, 209.

LETTRES ITALIENNES : CI, 650 ; CII, 645 ; CV, 857.

LETTRES NÉERLANDAISES : CII, 210 ; CIII, 204 ; CIV, 873 ; CVI, 661.

LETTRES NÉO-GRECQUES : CI, 870 ; CIV, 199, 866 ; CVI, 197.

LETTRES POLONAISES : CI, 214, 875 ; CII, 653 ; CIII, 882 ; CV, 861 ; CVI, 852.

LETTRES PORTUGAISES : CI, 209 ; CIII, 872 ; CV, 431 ; CVI, 841.

LETTRES ROUMAINES : CI, 433 ; CII, 649 ; CIV, 433 ; CV, 643.

LETTRES RUSSES : CII, 435 ; CIII, 877 ; CIV, 871 ; CVI, 201.

LETTRES SCANDINAVES : CI, 437 ; CII, 880 ; CIV, 879 ; CVI, 855.

LETTRES TCHÈQUES : CI, 880 ; CIII, 207 ; CIV, 883 ; CVI, 204.

LITTÉRATURE : CI, 134, 365, 583, 809; CII, 159, 367, 584, 817; CIII, 146, 375, 584, 808; CIV, 156, 383, 603, 804; CV, 135, 382, 590, 797; CVI, 136, 369, 592, 789.

MOUVEMENT SCIENTIFIQUE (LE) : CI, 145, 594; CII, 168, 595; CIII, 159, 596; CIV, 167, 613; CV, 148, 604; CVI, 147, 610.

MUSÉES ET COLLECTIONS : CI, 415; CII, 420; CIII, 633; CIV, 637; CV, 186; CVI, 650.

MUSIQUE : CI, 188, 629; CII, 192, 630, 858; CIII, 421, 849; CV, 622, 835; CVI, 418, 637.

PHILOSOPHIE : CI, 378; CII, 384; CIII, 387; CIV, 813; CV, 601; CVI, 604.

POÈMES (LES) : CI, 124, 352, 575, 799; CII, 149, 356, 576, 809; CIII, 135, 365, 575, 800; CIV, 146, 373, 595, 796; CV, 126, 375, 581, 788; CVI, 128, 361, 582, 779.

PUBLICATIONS RÉCENTES : CI, 219, 443, 666, 888; CII, 217, 444, 661, 888; CIII, 216, 442, 666, 890; CIV, 214, 442, 665, 893; CV, 220, 652, 870; CVI, 215, 443, 665, 866.

QUESTIONS COLONIALES : CI, 159, 831; CII, 602; CIII, 830; CV, 151, 820; CVI, 390.

QUESTIONS JURIDIQUES : CI, 604; CIV, 829; CVI, 151.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES : CI, 154; CII, 171; CIII, 605; CIV, 617; CV, 607.

REVUES (LES) : CI, 165, 393, 613, 837; CII, 176, 400, 613, 841; CIII, 172, 403, 610, 839; CIV, 176, 403, 622, 840; CV, 165, 416, 612, 825; CVI, 159, 399, 621, 807.

ROMANS (LES) : CI, 128, 357, 579, 803; CII, 154, 361, 580, 812; CIII, 140, 369, 580, 803; CIV, 150, 378, 599, 800; CV, 130, 379, 586, 793; CVI, 132, 365, 587, 783.

SCIENCES MÉDICALES : CI, 820; CIII, 163; CIV, 388; CV, 398; CVI, 381.

SCIENCE SOCIALE : CI, 383, 826; CII, 379, 829; CIII, 392, 820; CIV, 392, 819; CV, 402, 806; CVI, 385, 802.

THÉATRE : CI, 178, 405, 624, 846; CII, 188, 412, 626, 854; CIII, 184, 416, 623, 846; CIV, 413, 631; CV, 178; CVI, 170, 411, 633, 819.

VARIÉTÉS : CI, 664; CII, 214; CIII, 212, 652; CIV, 204, 437, 655, 888; CV, 215, 436, 648; CVI, 208, 859.

VIE ANECDOTIQUE (LA) : CI, 884; CII, 439, 658, 885; CIII, 658; CIV, 662; CV, 441, 867; CVI, 211, 437, 862.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Le Livre d'occasion

LIVRES DE MORALE ET DE PHILOSOPHIE

Les esprits sont lents et des valeurs nouvelles mettent longtemps à s'établir. On le voit tous les jours dans les opinions. Heureux les esprits vifs, prompts et affamés de nouveauté. Jamais plus que dans la bibliophilie ils ne prendront une belle avance et remporteront un succès facile.

Pour qu'un ouvrage ait quelque valeur marchande, il faut qu'il date d'un siècle au moins : et l'on ne s'aperçoit pas que le temps s'écoule chaque jour. Les prix de maints livres sont encore les mêmes qu'il y a un siècle, et les livres datant de plus d'un demi-siècle se vendent encore au prix de solde. N'est-il pas étonnant que les éditions originales des *Travailleurs de la mer*, de *L'Homme qui rit*, et de *Quatre-Vingt-Treize* valent moins de dix francs !

Un autre exemple de cette indécision des bibliophiles à prendre un parti et à fixer les valeurs nouvelles peut être donné par les œuvres originales du comte de Gobineau. On sait quelle est la gloire de l'auteur de *l'Essai sur l'Inégalité* dans toute l'Allemagne universitaire et impérialiste. On a été frappé par la réparation éclatante que d'éminents critiques français ont donnée à l'auteur injustement méconnu des *Nouvelles Asiatiques*. M. Tancrède de Visan vient d'en donner une réédition qui reçut le plus vif accueil.

Tout le monde se plaint que les œuvres de ce grand homme sont épuisées et cependant — contradiction — elles viennent d'être abandonnées, dans une grande vente, à des prix ridiculement bas. *L'Essai sur l'Inégalité*, *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale* et *Trois ans en Asie* valent ensemble 40 francs. Un autre

, réunissait ces deux premiers ouvra-s, le *Traité des écritures cunéifor-*s, *l'Histoire des Perses*, *l'Histoire* *Ottar Jarl*, *Les Pléiades*, *les Nou-lles Asiatiques* et d'autres œuvres mant en tout douze volumes. Ce rveilleux choix gobinien ne fut ven- que 42 francs. Deux autres en-nbles de treize volumes ne furent s poussés plus haut que 26 francs n et 39 francs l'autre. A quoi les ıâteurs de livres pensent-ils donc? Citons encore les éditions originales Sénancour, cet esprit si curieux si personnel, dont l'influence sur les buts du romantisme fut très réelle: *erman* et trois autres ouvrages sont ıdus 37 francs. Les *Observations itiques sur l'ouvrage intitulé Gé- du Christianisme* et les *Libres editations d'un solitaire inconnu le détachement du monde*, sont ıdus ensemble 20 francs.

Et il en est de même pour les autres vres qui, dans quelque temps, feront me. Vraiment, il y a beaucoup à e dans un domaine où se trouvent si peu d'initiative et si peu d'intelligence.

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

Mercier, 19, Avenue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire (Seine).

Boccace : La Friamette amoureuse. Paris, 1585.

Cournot : Considération sur la marche des idées, 1872.

Diderot : Etrennes des Esprits forts, 1757.

DEMANDES

P. Dermée, 17, rue Berthollet, Paris, Ve.

Gobineau : Toutes les éditions originales.

Burckhardt : Origines de la Renaissance en Italie. (1re éd. franç.)

Carlyle : Sartor Resartus, 1834.

Duchesne : Voyage d'un iconophile. Paris, 1834.

Mardrus : Les Mille et une nuits.

BULLETIN FINANCIER

C'est courir souvent à la rencontre des désillusions que de prendre trop vite ses désir pour des réalités. La conclusion rapide de l'emprunt français était effectivement escom ptée par tout le monde, et l'on se refusait généralement à penser que le Gouverneme serait mis en minorité sur la question de l'immunité de la Rente.

Nous avons maintenant un ministère Doumergue, et c'est le moment de se demand ce qu'il adviendra du projet déposé par le cabinet Barthou. Tout, à l'heure actuelle, s trouve remis en question ; une seule chose reste, la nécessité de faire appel au créd public. Quant à prévoir les modalités de l'emprunt, il n'y faut guère songer.

C'est naturellement sur la Rente française que l'échec de l'emprunt a eu sa plu forte répercussion. Nous l'avions laissée, il y a une quinzaine, à 86,90, elle cote mainte nant 85,40. Les fonds russes sont soutenus. Le Consolité 4 o/o maintient son cours 92,50, ainsi que le 4 o/o 1901, jouissance décembre, à 89,55.

Le 4 1/2 o/o 1909 est en avance de près d'un point à 101,30 ; le 5 o/o 1906 gagn o fr. 60 à 103,50 ; le 3 o/o 1891 passe de 75,40 à 76 fr.

On prétend que M. Kokovtzof, président du Conseil, quitterait prochainement l pouvoir.

Les fonds balkaniques font montre d'indécision et s'écartent peu de leur niveau de l dernière quinzaine, à part le Serbe qui gagne une importante fraction à 83,75. — L Bulgare 5 o/o 1902 cote 494,75 ; l'Héllenique 5 o/o 1881 est à 299. Le Roumain 4 o/ 1898 est sans changement à 88,50.

Les actions de nos chemins de fer conservent leur tendance à l'amélioration ; pour tant, est-ce sympathie avec notre 3 o/o perpétuel, elles clôturent moins bien tenues L'Orléans à 1320 et l'Est à 916 gagnent chacun quatorze francs ; le Nord cote 1708 a lieu de 1697 ; le Midi change peu à 1.125 ; seul des valeurs de ce groupe, le Lyon aban donne treize francs à 1276. On croit généralement, à tort ou à raison, que l'emprun français marquera pour les établissements de crédit l'ère d'une vigoureuse reprise. L'é mission se trouvant remise *sine die*, nous retrouvons sans changements appréciable les cours de leurs actions.

La Banque de Paris est un peu plus faible à 1720 ; le Crédit Mobilier à 632 et le Cré dit français à 479 reproduisent leurs cours précédents ; le Crédit Lyonnais est très ferm à 1690 ; Union parisienne 1070 ; Banque française bien tenue à 292 ; Comptoir nationa d'Escompte sans changement à 1052 ; il en est de même de la Société Générale à 815. L Crédit foncier cote 860.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristão da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro........	1.50
Un an............	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois...........	14 »	Six mois...........	17 »
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.